

La canne aux rubans

Grangeot, Jean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jean Grangeot

La canne aux rubans

Une vie hors du commun



roman

MANYA

JEAN GRANGEOT

LA CANNE AUX RUBANS



MANYA

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier tout particulièrement les responsables et leurs adjoints qui m'ont apporté leur concours pour le « gâchage » de ce livre.

Bibliothèque municipale de Laval, bibliothèque municipale de Bordeaux, mairie de Saint-Aignan-sur-Cher, mairie de Fontainebleau, Chemins de fer espagnols – Departamento de Transportes y Obres Publicas, archives des Affaires étrangères de Nantes, ministère des Affaires étrangères de Paris, ambassade de France à Bucarest, direction du château des Brullys.

© Éditions Manya 1992
31, rue Chaptal
92300 Levallois-Perret
ISBN : 2-87896-052-1

DU MÊME AUTEUR

Gai Béton, chez l'auteur, 1973.

L'arbre Noir, Presses de la Cité, 1975.

Cancoillotte, Mayenne Jour, 1976.

Monographie sur Laval, Ouest-France, 1977.

La Bête de Milvain, Guy Autier, 1977.

Mes très tendres pensées à mon épouse Yveline.

Toute mon affection à :

Yvette G.,

Michel L.,

Pierre G.

AVANT-PROPOS

Je fus, il y a longtemps, locataire d'une grande et vieille maison. Au deuxième étage, dans un vaste grenier, les occupants successifs avaient entreposé et oublié leur bric-à-brac.

Je décidai lors de mon emménagement d'y déposer, moi aussi, dans un coin, ce que je voulais conserver hors des touche-à-tout.

La chapelière de mes grands-parents trouva refuge sous les pannes et chantignolles en châtaignier.

Cette énorme caisse au couvercle en dos d'âne a toujours représenté le coffre de mon trésor. Elle contient encore aujourd'hui des notes, papiers, cahiers, archives, petits objets sans aucune valeur : une poupée empaillée, un masque à gaz, un carnet de tickets d'alimentation, etc. Bref ! Tout ce qui est inutile aux autres et... peut-être également à moi-même. Mais à quoi bon raisonner à ce sujet ?

Environ tous les dix ans j'ouvre ce reposoir pour en faire l'inventaire avec une certaine délectation.

Il y a trois ans mes yeux et mes mains rencontrèrent trois petits carnets couverts de moleskine noire. J'aurais juré y trouver l'écriture moulée de ma mère, mais ils recelaient bien autre chose.

Après les avoir parcourus, lus, relus, je découvris des notes écrites par un homme qui m'était inconnu.

Ça et là quelques lieux, noms, situations m'apparurent. Dans un français et une syntaxe allègres vivaient des scènes ébauchées, tandis que de rares dates se chevauchaient en un ordre disparate et que de grands « blancs » me surprenaient.

À la fin d'un des carnets, je découvris une signature à peu près lisible.

L'auteur « fantôme » était né à Saint-Aignan-sur-Cher. Je décidai de rendre visite aux bureaux de l'état civil de la mairie qui authentifièrent mon personnage et sa famille. Je consacrai le reste de ma journée à m'imprégner du cadre de ce gros et charmant village en aplomb sur la rivière, visitant ses rues, ruelles et son château.

Adolphe Bernardeau avait été compagnon du Tour de France. Qui n'a pas entendu parler de cette grande famille ? Ces cinq mots ne peuvent inspirer que respect, curiosité, puis à chacun d'entre nous d'imaginer leur origine, leur parcours initiatique et la réalisation de leurs chefs-d'œuvre tels qu'on peut les contempler encore de nos jours dans les musées.

Les réelles qualités morales de ces hommes hors du commun, leur discrétion, leur soif éternelle d'apprendre et de transmettre secrètement leur savoir, m'ont envahi.

J'ai donc, tout naturellement, fait corps et âme avec Bernardeau au cours de mon long travail, m'inspirant de ses jugements, réactions, traits de caractère. Son univers m'enchantait d'autant plus qu'il vécut dans une période de notre Histoire que j'apprécie particulièrement.

1867 - 1952, période durant laquelle le monde a évolué avec une rare rapidité.

Les luttes contre l'Église omniprésente, les lois sociales truquées, les façons de travailler trouvaient leur raison d'être dans les inventions et réalisations techniques, la volonté de liberté, la recherche de nouvelles règles de conduite, de pensée.

Si le compagnonnage est resté le même dans son écrin, les compagnons de cette période en ont transcendé les valeurs. Mon grand ami Adolphe Bernardeau, m'avait sans le prévoir tissé le canevas et imprimé en demi-teinte les esquisses de ses expériences. Quoi de plus agréable de plancher sur ses voyages mêlés de joies et de douleurs, mais aussi de rectitude, d'amitiés indéfectibles, de respect et d'amour des siens. Adolphe n'est pas un personnage de fiction, mais un homme simple, bon, fidèle à ses convictions, à qui je dois cet ouvrage et l'immense joie de lui avoir redonné vie.

PROLOGUE

À Saint-Aignan-sur-Cher, comme tous les matins, les mêmes hommes se retrouvaient chez la mère Bodin, qui tenait une guinguette le long de la rivière à côté de l'abattoir.

Le ciel prêtait à l'onde des reflets plombés. Toute la nuit il avait neigé. Le village dormait, silencieux, blotti sous une immense couette blanche.

Dans la salle, autour d'une longue table de chêne, les voix fortes des compagnons résonnaient. Les fillettes de vin blanc vidées avec ardeur montaient la garde face aux verres à demi plein, aux grosses boules de pain et aux morceaux de lard fumé. Parmi ces gaillards, de tailles et de carrures imposantes, se tenait Poitevin le maréchal qui, durant six ans, avait déambulé de ville en ville. À sa gauche, Quercy le plâtrier revenait de Lyon ; puis Tourangeau, dit Lafleur, le couvreur qui avait parcouru plusieurs fois le trajet de Nantes à Orléans. Leur faisant face, deux autres compagnons charpentiers au passé riche en grands travaux. Au bout de la table Le Nantais, tailleur de pierre aux cheveux châains, au dos un peu rond, mastiquait lentement en regardant fixement la porte d'entrée.

Brusquement il s'arrêta pour dire d'une voix calme :

— Ce n'est pas son habitude, à Blois La Science, d'être en retard pour le « tue-ver ».

— C'est rapport à sa femme, La Nanette, qui fait son petit, répondit sérieusement Quercy.

— Pour ça, c'est exact ! Pourvu que tout se passe bien et que ce soit un gas, ajouta Poitevin, l'air grave.

Les mâchoires, un instant au repos, reprirent leurs mouvements, accompagnés de bruits de déglutition.

En Anjou et en Touraine, les hommes de peine débutaient leur journée par le rituel du « tue-ver ». Certains prétendaient que le dormeur, pendant son sommeil, avait coutume de ronfler la bouche ouverte. Les mouches pouvaient ainsi venir y pondre. Afin d'empêcher

l'éclosion de l'œuf dans la gorge, il suffisait d'entraîner et d'étouffer le ver à l'aide d'aliments et de boisson. Cette coutume permettait en plus de commencer son travail l'estomac lesté.

Deux grosses bûches de sapin flambaient et crépitaient dans la cheminée en une danse éclatante rouge, jaune, orange s'opposant aux lueurs des trois lampes à huile accrochées sous les poutres noires du plafond. De leurs gestes lents et précis, les compagnons posaient un morceau de cochon sur une épaisse tranche de pain. Le couteau faisait l'entaille des deux parties pour permettre aux dents d'arracher d'un seul coup la bouchée préparée.

Ils buvaient leur verre en deux fois. Le même petit vin blanc sec de l'année, provenant des vignes environnantes, coulait en imprégnant les papilles de sa saveur à peine fruitée qui se transformait en un arrière-goût légèrement pierreux.

La mère Bodin, une petite femme maigre, au visage anguleux d'un blanc cireux, surveillait le pain et la viande. Son mari, un gros rougeaud, jetait un œil sur les liquides. Il cochai derrière le comptoir l'ardoise d'un coup de craie.

Deux autres tables étaient occupées par des tâcherons qui se restauraient en bavardant d'une voix basse entrecoupée de gros rires.

Brusquement, la porte s'ouvrit en laissant apparaître dans l'encadrement un homme d'un mètre quatre-vingt-cinq, aux cheveux couleur d'ébène, aux larges sourcils, et à la moustache épaisse. Ses mains, tels des battoirs de femmes au lavoir, repoussèrent la porte.

— Salut la coterie, lança-t-il d'une voix de stentor.

— T'es en retard ce matin, dit Tourangeau en souriant.

— Alors raconte ? interrogea Quercy.

Blois La Science s'assit tranquillement sur le banc en disant :

— J'croisais bien qu'elle n'allait pas pouvoir le pondre mon louveteau, tant il était gros.

— C'est un gars, compliments ! coupa Le Nantais.

— Huit livres, vous vous rendez compte !

— Et pour un premier de ce calibre, le passage n'est pas fait, affirma Poitevin.

— Ça c'est bien vrai, enchaîna Blois La Science. Ma pauvre Nanette en a vu de toutes les couleurs. Mais elle est courageuse. Dès qu'on lui a dit que c'était un gars, elle a souri et s'est endormie tout d'une masse.

— Il deviendra un grand bonhomme, avec un cœur énorme, comme son père, déclara Le Nantais.

— Et un futur charpentier, renchérit Blois La Science. Si tout s'arrange bien j'en ferai un ingénieur ; mais avant tout un compagnon du Tour de France.

— Avec un père comme toi, connu et respecté en France dans nos

loges « compagnonniques », il faudra que le fils soit encore plus fort que son père, enchaîna Tourangeau... Je propose de boire à sa santé.

— Bien, d'accord ! mon coterie. Père Bodin, va nous chercher de ton bon vin blanc ; et au litre s'il te plaît. Remonte aussi de ta cave les rillons. J'ai une faim d'ogre.

Le ton de la conversation montait. Toute la salle prenait part aux phases de l'accouchement de La Nanette, à l'inquiétude du père et au savoir-faire du docteur Louis Paul-Boncour.

Toutes les réunions de compagnons étaient émaillées d'histoires sur le Tour de France. Ce matin-là, Blois La Science conta à la coterie des anecdotes relatives à ses parents.

— Y'en aurait deux qui se réjouiraient ce jour. Je pense à mon père et à ma mère. Nom de Dieu ! lui est mort relativement jeune et a beaucoup souffert. Elle, la pauvre femme n'a pas eu une vie dans la soie. Songez bien qu'en 1845 il a été déporté pour ses idées politiques. Que voulez-vous ? C'était un vrai républicain dans toute sa tête et son cœur. Il a travaillé avec mon grand-père maternel, charpentier de son état. En quelques années il devint un habile ouvrier. Le compagnonnage le hantait. Dès qu'il a été prêt, il a demandé à passer les épreuves. Puis, comme cela ne lui suffisait pas, il voulut en connaître plus et se fit initier franc-maçon. Il devint rapidement un des plus ardents propagandistes de la socialisation du travail, s'exprimant avec chaleur et foi en intervenant chaque fois qu'il en avait l'occasion. Lorsqu'on lui reprochait d'avoir supprimé une particule à son nom, il répondait « Ma noblesse à moi, c'est mon travail et ma conscience. Je fais payer mon travail ; mais je ne vendrai jamais ma liberté. »

Alors, comme je vous le disais, on ne lui a pas pardonné. Louis-Napoléon avait renversé le gouvernement provisoire où se trouvaient notamment : Lamartine, Louis Blanc, Arago, Ledru-Rollin et Alexandre Martin dit « l'ouvrier Albert ». Ils rêvaient tous d'une république ; mais le pays a eu droit au cauchemar d'un second Empire. Ma mère resta seule avec douze garçons sans avoir rien à nous donner à manger. J'étais l'aîné. Pour quinze malheureux sous par jour, je portais des mottes de terre que je remontais du bas des vignes en haut du vignoble. Le pain valait huit sous la livre. Inutile de vous dire que je me suis couché plus d'une fois l'estomac creux, afin que mes frères aient un peu plus ces jours-là. Ce n'était plus vivable. Ma mère s'en est allée faire du grabuge à la mairie en traitant le maire de bandit et de pirate. Elle a juré tout fort, devant tout le monde, qu'elle aurait sa peau. Quelques heures après, les gens du village apprenaient que le grenier d'un certain Maximilien Dupuy avait eu sa porte défoncée et que plusieurs sacs de belle farine blanche avaient disparu. L'enquête

ne fut pas longue. Les gendarmes entrèrent chez nous et constatèrent que ma mère s'activait à pétrir le froment. Moi, je me tenais derrière la porte d'entrée, une hache à la main, bien décidé à défendre les miens. Le maire arriva à son tour et parla tout de suite de prison. Ma mère leur tint tête à tous et déclara sans pleurer qu'elle acceptait d'aller au cachot avec ses douze mioches. « Ainsi nous aurons tous du pain ! »

En définitive, on nous laissa en « prévention conditionnelle ». Vous parlez d'une expression ! Encore une de leur jargon de guignols.

J'avais à l'époque quatorze ans. Il était temps que je travaille. Mon père m'avait appris quelques solides rudiments du métier de charpentier. Cela suffisait pour tenter ma chance. Je m'en suis allé. En voyageant, j'ai appris sur le tas et dans les livres durant sept années, jusqu'à mon départ pour le service militaire.

Voyez, mes coteries, je ne sais si mon petit garçon aura une vie moins dure que la mienne ; mais je l'élèverai dans les principes que mon père m'a enseignés et qui sont les miens. Ainsi il ne sera pas déçu et saura que notre liberté, à nous autres compagnons, est le travail bien fait. C'est ainsi qu'on nous reconnaît les meilleurs.

— Bravo, cria Poitevin, ça c'est parlé ! Mais tu nous a donné soif, frangin !

— T'as raison, trancha Blois La Science. Père Bodin, apporte nous quelques litres. Il faut arroser comme il se doit ce louveteau.

En apportant trois litres sur la table, le tenancier dit en forçant sa voix :

— Ceux-là sont pour moi. Aujourd'hui est un grand jour.

Les hommes remplirent leur verre plusieurs fois en échangeant des paroles d'espoir. Tourangeau, de sa voix rude, profita d'un rapide silence pour proposer :

— Et si on allait déclarer ce petit... Il me semble que cela se fait. Comment l'appelleras-tu ?

— Boule de Neige ! plaisanta Quercy. Un prénom qui nous rappellera cette journée.

Tourangeau renchérit :

— Il faut marquer cet événement. Je vous propose d'aller à la mairie en cortège compagnonnique, sans oublier de passer avant chez nous pour nous habiller comme il se doit.

— Approuvé, trancha Blois La Science. Faisons honneur au futur compagnon. Je passe voir La Nanette et on se retrouve ici dans un court moment. Le Nantais, accompagne-moi, tu demeures à côté.

La salle se vida rapidement. Au soleil, les cristaux de neige scintillaient. Des femmes, le visage caché par des foulards sombres, balayaient devant leur porte. Les rares passants marchaient à petits pas comptés, ayant peur de glisser dans la grande rue en pente. Blois

La Science et Le Nantais longèrent en silence le bord du Cher pour gagner la rue des Tanneurs. Le nouveau père retint un instant par le bras son compagnon pour lui dire à voix basse :

— L'arrivée de cet enfant me comble de joie ; mais je voulais te parler de mes soucis.

— Je t'écoute frangin.

— Ceci restera entre nous. Voilà. Tu dois savoir que je me suis marié civilement à Cormeray, le pays de Nanette. Je lui avais promis que nous passerions un jour par l'Église. Et puis le temps s'est écoulé. Elle ne me l'a pas redemandé attendu qu'elle sait ce que je pense des bondieuseries. Seulement, ce mioche elle voudra le faire baptiser ; et comme tu t'en doutes, le curé ne peut le faire qu'à condition que les parents soient mariés religieusement. Alors que faire ? Tu me vois en train de foutre un genou dans un confessionnal et raconter un tas de balivernes au rastichon^[1] ? Pour l'instant elle ne bouge pas du lit ; mais quand elle se lèvera... L'orage éclatera.

— Laisse venir ce moment. Quand elle t'en parlera, tu me laisseras faire.

— Que vas-tu lui raconter ? Elle a une tête de Solognote et c't'espèce de vicaire viendra la voir tous les jours pendant qu'on sera sur le chantier du château.

— Bien sûr, mais je te dis que je trouverai des arguments pour qu'elle oublie ça.

— Et puis, autre chose. Nous sommes des patrons, nos clientèles sont semblables. Nous travaillons pour le château et toutes les maisons bourgeoises. Ne pas passer par l'Église ce sera nous faire du tort ; les gens sont butés. L'Église est toute puissante. Ils n'admettent pas que nous puissions voir les choses différemment. Ce que j'ai fait, ce que tu as fait, toi le Nantais, toute notre garce de vie, ce n'est pas eux qui l'ont supporté. Quand, le soir, je m'esquintais les yeux sur mes livres, éclairés par un bout de chandelle planté entre trois clous, il fallait du courage, de la volonté. J'ai gardé les idées de mon père. Ce serait faire injure à son souvenir que de me laisser mener comme un mouton.

— Et puis, frangin, je pense également à l'exemple que tu donnes à ton fils. Même s'il ne s'en rend pas compte aujourd'hui, un jour il sera capable de penser et juger. À chacun ses croyances et le temps pour chaque chose. Ne te caille pas le sang. Allons nous habiller et déclare-le comme un bon républicain doit le faire.

Les deux hommes se séparèrent contents une fois de plus d'être en parfait accord.

Les compagnons, dans leur costume de fête, se retrouvèrent devant chez Bodin. Blois La Science organisa la marche. Le Nantais fit le rouleur, Blois se mit entre les deux colonnes de compagnons. Ils avaient tous fière allure dans ce défilé. Grandes cannes en main,

couleurs flottantes au vent attachées au chapeau haut-de-forme ou à la bouttonnière, suivant les familles ou les grades compagnonniques. Tout Saint-Aignan se tenait sur les pas de portes. Les charpentiers portaient un costume de velours bleu, le pantalon à la hussarde serré en bas dans des demi-bottes. Les compagnons plâtriers et tailleurs de pierre en velours blanc à côtes ; Poitevin, le maréchal, en velours noir.

Les gosses criaient de joie ; des chiens aboyaient ; quelques passants jetaient un œil puis haussaient les épaules et rentraient chez eux en faisant, de rage, claquer leur porte. Un gendarme fronça les sourcils et fit la moue. Un employé de mairie souleva l'angle d'un rideau et regarda par la fenêtre de son bureau ce cortège qu'il prit pour un défilé des gens d'un cirque.

Jamais la déclaration d'un enfant ne s'était passée ainsi.

Blois La Science entra dans le hall et monta au premier étage accompagné de deux témoins.

Il déclara sur le registre des naissances, folio 88, qu'il était le père de Adolphe Bernardeau né le 5 décembre 1867, à sept heures du matin, rue des Tanneurs à Saint-Aignan, enfant légitime d'Adolphe Bernardeau et d'Anne Marguerite Bertrand. Ce garçon, comme la coutume le voulait, porterait le même prénom que son père.

Les témoins signèrent puis rejoignirent les autres.

Blois La Science leur déclara avant de sortir :

— Souvenez-vous bien, tous ici réunis, que lorsque le gosse sera grand et qu'il se fera recevoir compagnon, le nom de Blois lui sera réservé. S'il est très instruit on pourra ajouter « La Science ». J'ai dit.

Chacun murmura un vague serment et le défilé se reforma pour descendre la grande rue. La neige avait fondu. Seules de rares traces subsistaient sur les branches des arbres exposées au nord.

À quelque temps de là, alors que Blois La Science et ses compagnons étaient au travail sur une tour du château, le prince de Chalais le fit demander. Sur le moment, Blois fut surpris, car ce n'était pas dans les habitudes du châtelain de parler avec les ouvriers.

Le prince de Chalais grand, sec, toujours vêtu d'un habit noir bien coupé, portait autour du cou une petite écharpe blanche nouée retombant devant en jabot. Cet homme aussi noble que pieux avait perdu en 1852 son épouse et trois de ses enfants lors d'une épidémie de choléra. Son sourire s'était éteint mais sa voix avait conservé le ton du commandement.

— Bonjour mon Prince, dit Blois respectueusement.

Le châtelain commença son monologue par des compliments sur le travail, le félicitant même de sa grande capacité.

— Je vois que j'ai eu raison d'écouter les recommandations de Monsieur Samson, l'architecte des Monuments historiques de Paris.

Rencontrez-vous de grandes difficultés, mon ami ?

— Non, mon Prince, car j'ai avec moi des compagnons qui connaissent bien leur affaire.

— Je suis satisfait de vous entendre me répondre ainsi.

Un bref silence suivit. Puis il reprit :

— J'ai appris que récemment vous avez eu un fils, un bel enfant à ce qu'on dit. La mère est-elle en bonne santé ?

— Excellente, Monsieur le Prince.

— J'ai appris également que vous l'aviez déclaré en grande pompe à la mairie. Vous savez que le maire de Saint-Aignan fait partie de mes amis et qu'il vient souvent me rendre visite.

— Pour ce qui est de mon fils, mon Prince, ce sont mes amis qui ont désiré cette conduite et je m'y suis prêté de bonne grâce.

— D'autant plus que « bon chien chasse de race » comme on dit par ici. Vous êtes compagnon ; votre père l'était...

— Et mon fils le sera peut-être, Monsieur le Prince. C'est un souhait qui me tient à cœur.

— On peut toujours espérer, mon ami ; cela renforce la volonté. Je vous ai fait venir parce que j'ai une proposition à vous faire.

Blois La Science sentit des picotements sur sa nuque. Il se dit : Tiens ! nous arrivons au vrai but. Que va-t-il me sortir ce noblaillon ? Ça sent mauvais !

Le prince de Chalais toussota légèrement et enchaîna :

— Voulez-vous que je sois le parrain de votre fils et que je pourvoie à son instruction ? Vous savez que j'ai perdu une grande partie de ma famille. Il me serait donc agréable de m'intéresser à cet enfant dont le père a toute mon estime. J'ai entendu parler de son grand-père. Une forte tête... tandis que vous, vous êtes attentionné à votre travail, à vos plans ; bref, si j'ose dire, je vous admire en silence.

— C'est trop, Monsieur le Prince. Je ne fais que mon travail. Je suis solide, ai, je pense une bonne tête, de bonnes épaules et un bon cœur. Il faut tout cela pour mener à bien mon travail.

— Voyons, est-ce entendu ? Vous ferez baptiser votre fils lorsque la mère sera rétablie. Monsieur l'abbé s'occupera de tout cela, il en a l'habitude.

Blois sentit le piège se refermer sur lui. Pourtant il fit l'impossible pour se contrôler et répondit d'une voix posée.

— Mais Monsieur le Prince, j'ai le temps de faire baptiser mon gosse. Rien ne presse.

— Il faut pourtant que cela se passe ainsi, lança de Chalais d'un ton sec.

— Laissez-moi y penser ; nous nous reverrons.

Le prince sortit un mouchoir de sa poche et se tamponna le nez. Blois en profita pour faire demi-tour et retourna à son chantier

laissant son interlocuteur sur sa faim.

Le lendemain, au milieu de la matinée, l'abbé frappa à la porte de Nanette. Elle vint lui ouvrir.

— Bonjour Monsieur l'abbé. Asseyez-vous. Excusez le désordre ; mais c'est le premier jour que je me lève.

— Ce n'est rien ma fille. Comment va l'enfant ?

Nanette fit disparaître en un tour de mains les langes sales, recouvrit son lit de la couette, débarrassa la table des assiettes et des verres et remit une bûche dans la cheminée.

Le vicaire était une personne de taille moyenne, aux cheveux bruns, si dégarni qu'il se formait naturellement une grande tonsure. Au milieu d'un visage pâle, un nez aquilin et des lèvres minces lui donnaient un réel aspect de bête de proie. Il croisait sur sa soutane tachée de longs doigts aux ongles sales.

Nanette prit un tabouret et s'assit de l'autre côté de la table en face de son visiteur.

— Pour ce qui est du petit, il pousse bien.

— Gloire à Dieu ma fille, lança-t-il d'une voix nasillarde.

— Voulez-vous le voir, mon père ?

— Laissons-le dormir. Je le verrai le jour de son baptême. À propos, vous avez fixé la date, votre mari et vous ?

Nanette, fort embarrassée, fut sauvée par l'arrivée de Blois La Science.

— Bonjour Monsieur l'abbé.

— Bonjour mon fils. Je faisais une petite visite à votre femme.

— Je vous en remercie.

Puis, s'adressant à Nanette :

— As-tu un autre treillis à me donner ; je me suis accroché le pantalon à un clou qui dépassait.

Nanette se leva, ouvrit la grande armoire reçue de ses parents le jour de ses noces. Elle fouilla à un endroit bien précis et en tira un pantalon de lin grège.

— Tiens ! lui dit-elle, tu vas le passer. Change-toi.

— C'est que... répondit Blois en regardant le vicaire, faudrait que vous me laissiez un moment Monsieur l'abbé.

Le prêtre se leva et se dirigea vers la porte.

— Je vous laisse, mon fils. Je reviendrai vous parler du baptême du petit ; puisque Monsieur le Prince désire être le parrain.

— Ce n'est pas urgent, répondit Blois, excédé.

— Si, ça l'est, claqua l'abbé. Vous n'allez pas laisser cet enfant avec le péché sur lui.

— Faut pas exagérer ; c'est un innocent, il ne se rend compte de rien.

— Et s'il lui arrivait malheur... ?

Nanette se signa.

— Le Seigneur ne le reconnaîtrait pas. Le plus tôt sera le mieux. À moins que vous ne soyez contre, mon fils. En ce cas c'est une lourde charge que vous ne pourrez assumer au ciel.

— Laissez ma charge à terre. Mes épaules ont l'habitude de mettre en place les pierres et madriers, ajouta-t-il en haussant la voix.

— Vous blasphémez mon fils. Vous êtes un père indigne de cet enfant.

— Monsieur l'abbé, je me calme, mais sachez que je ferai baptiser mes mioches lorsque nous en aurons sept... et tous ensemble le même jour. Au moins Monsieur le Prince aura toute la nichée.

— La colère vous égare. J'ai oublié déjà ce que vous venez de dire. Le diable rôde dans cette maison. Vade Rétro Satanas, lança-t-il de sa voix nasillard.

Le vicaire remit son chapeau tricorne et quitta la pièce. Blois referma la porte. Nanette pleurait et, presque en écho, l'enfant se mit à hurler.

— C'est l'heure de sa tétée à ce pauvre ange, donne-lui à manger Nanette et je t'interdis d'ouvrir la porte à ce pot de cirage. Il nous jetterait le mauvais œil.

Rapidement il changea de pantalon et, avant de repartir, alla embrasser Nanette en lui glissant dans l'oreille :

— Ne t'inquiète pas ma Nanette. Tu m'as fait le plus beau gosse du village. Laisse passer ce nuage noir, le ciel sera bleu après.

— Mais, Adolphe, qu'allons nous faire ? Vois la gravité de la situation. Il est en état de péché mortel... et puis pour le baptiser il faut qu'on se marie à l'église. La mairie ça ne compte pas.

— Je vais réfléchir à tout ça, ne pleure plus et laisse-moi faire.

— Mais tu m'avais promis, Adolphe !

— Je sais. Laisse-moi le temps. J'ai appris que Monsieur le Prince partait en fin de semaine pour Paris. À son retour j'aurai pris ma décision.

En passant devant le berceau, Blois regarda son enfant. Un bon sourire éclaira son visage. Il se pencha et lui dit tout bas :

— T'inquiète mon petit drôle, ton père est là et personne ne te touchera de ses pattes sales, foi de compagnon.

Quelques jours passèrent. Blois ne revit plus Monsieur le prince de Chalais. Le vicaire, lui, revint voir Nanette ; mais celle-ci n'osa pas le dire à son mari. Une voisine bien intentionnée prévint Le Nantais qui l'en informa.

— Moi je te dis ce qui se passe, t'as pas fini de l'avoir sur le dos, le rastichon, mon pauvre Blois. Il est tenace et de mèche avec le Prince.

— C'est tout le même treuil. L'un fait la poulie, l'autre la corde

pour me la passer autour du cou. Nom de Dieu ! Comment nous en sortir ?

— Faut aussi que je te dise, mon coterie, que l'autre jour, pendant que tu surveillais le déchargement des bois, Monsieur Samson est venu ici, a parlé avec le prince. Comme par hasard le cureton s'est ramené avec ses allures de faux-cul. Samson a eu des mots aimables pour toi et ton travail, mais l'abbé en a aussitôt profité pour glisser assez fort afin que je te le répète : « Le travail bien fait est pour la gloire de Dieu ; mais, seuls, les bons chrétiens ont droit à ses faveurs. »

— Et qu'a dit Samson ?

— Il a été choqué, tu connais ses idées. Il a simplement répondu qu'il venait pour contrôler le travail, qu'il le trouvait parfait et que chacun devait s'occuper de ce qui le regarde. Tout homme a besoin de pain pour lui et sa famille.

— Alors qu'a fait le faucon ?

— Il a grimacé un sourire et s'en est allé.

— Mais je vais l'étrangler, rugit Blois, il ne fera pas la loi sur un chantier de compagnons.

— Calme-toi. Il faut agir, non en force mais en douceur ; je dirai même comme lui : « en jésuite ». Ne rien faire, voir et attendre le moment opportun. Voilà la finesse !

— Comment vois-tu ça, toi, Le Nantais ?

— Il faut qu'il ne s'aperçoive de rien et surtout que tu ne t'en mêles pas. Moi on me connaît et personne ne me cherche noise. C'est pourquoi s'il lui arrivait une bricole en ton absence du chantier, ce serait la faute à « pas de chance ».

— Tu veux lui faire son affaire, dit Blois en fronçant ses gros sourcils ?

— On ne lui donnera pas un billet pour le ciel, répondit en souriant Le Nantais ; mais juste une bonne semonce qui nous en débarrassera un long moment. Je te répète, laisse-moi faire. Allez ! viens, on reprend notre tâche.

Durant quelque temps les esprits se calmèrent, mais tous les jours le vicaire rôdait et interrogeait Le Nantais :

— Vous ne pourriez pas me dire où se trouve votre ami Bernardeau ?

— Oh ! vous savez Monsieur l'abbé, il est là et puis là... en un mot partout où il y a une difficulté. Il est si adroit que chacun préfère l'appeler que de risquer de faire une bétise. Tenez, regardez en haut de la tour, vous le voyez. Il n'a pas le vertige et il travaille vite.

— Mais je peux aller le rejoindre, je n'ai pas peur, Dieu est avec moi, je ne risque rien.

— Détrompez-vous l'abbé. Nos échafaudages sont solides, mais une planche peut être mal arrimée, elle bascule... et hop ! on se

retrouve le cul par terre... oh ! pardon, Monsieur l'abbé.

— À vous revoir, mon fils. Je reviendrai.

Lors des pauses de casse-croûte Le Nantais et Blois échangeaient leurs idées à cœur ouvert comme ils le faisaient depuis Bordeaux à l'école de Philomatique^[2].

— Sache bien, Le Nantais, que je ne me sens pas autorisé par la loi de la raison à disposer de mon enfant, alors qu'il vient de naître. Plus tard, il choisira ses voies et fera ce qu'il voudra. Je ne puis prendre pour lui la responsabilité d'un choix. Toutes ces idées sont maudites par les curés parce qu'ils ont peur de perdre leur pouvoir sur la clientèle, d'autant plus qu'ils sentent que la République va triompher enfin.

— La liberté de pensée, mon coterie, commence aux premiers jours de la vie. À chacun de choisir les outils, les bagages qu'il prendra en toute connaissance pour faire sa route.

— Tu as mille fois raison mon frangin. On te craint et on t'admire. Les études que tu as faites t'ont donné la science. Nul ne repasse derrière ton travail. Tu as une jolie femme, solide, bien plantée, un vrai type de Solognote. On l'admire lorsqu'elle porte son bonnet à dentelles. Votre enfant a déjà de la race car moi, je sais que du sang noble coule dans ses veines et qu'un certain château aux alentours d'Orléans fut la propriété de ses ancêtres.

— Nom de Dieu ! Comment sais-tu cela ?...

— À Bordeaux, pendant nos études, ta malle restait toujours ouverte ; sans fouiller j'ai aperçu certaines choses ! Mais tout cela fait partie d'un secret total.

— Merci, Le Nantais. Oui mes parents étaient dans l'aisance. Mon père ne se comporta jamais en hobereau. La franc-maçonnerie lui avait montré le chemin de la liberté, du respect de l'autre, de l'amour, de la tolérance. Quant à ma mère, je l'ai toujours considérée comme une sainte laïque.

— Alors, ton drôle a de qui tenir, ami. Il ne lui reste plus qu'à marcher droit. Allons travailler pour lui, pour les nôtres, pour nous.

L'après-midi le vicaire revint. Il s'adressa comme d'habitude au Nantais :

— Il faut que je rencontre M. Bernardeau, c'est urgent.

— Vous avez de la chance, Monsieur l'abbé, il se trouve de l'autre côté de ce passage, là près de la fenêtre. Passez par l'échafaudage que vous voyez sur la droite, grimpez, mais faites attention. C'est à vos risques et périls, je vous ai prévenu.

— Ne vous inquiétez pas, j'y vais.

— Va au casse-gueule, pilote de cimetière, marmonna Le Nantais.

Le vicaire marcha à petits pas décidés, monta la première échelle, puis fit quelques mètres vers la seconde, posa ses deux mains sur les

montants, recula un peu pour prendre son élan. Son pied droit s'appuya sur une planche qui dérapa et partit dans le vide. Le vicaire surpris lâcha l'échelle et suivit le morceau de bois.

Le Nantais assista calmement à la chute. Il se précipita, en criant : « à l'aide ».

Les ouvriers transportèrent l'abbé au presbytère. Le médecin appelé en urgence constata un enfoncement des côtes et deux fractures sur la jambe droite.

Durant sept mois Blois et Le Nantais ne revirent plus l'homme à la soutane tachée et aux ongles noirs.

Monsieur le prince de Chalais resta à Paris. Personne ne parla plus du baptême d'Aldolphe.

Les saisons tissent le ciel sur le métier du temps. Le printemps fait éclater les bourgeons des arbres dans le parc du château.

En été, sous le grand soleil, les vieilles maisons des XI^e et XII^e siècles aux façades en encorbellement, garnies de pans de bois et de statuettes d'angles, flanquées de colonnades exhalent leur beauté entre ombre et lumière.

En automne, les pluies se perdent sur les ardoises des toits pointus avant d'être vomies par des chimères dans les petites rues étroites et en pente. Le Cher est leur dernier refuge. Dominant cette petite ville de Saint-Aignan le splendide château renaissance est relié à l'église, pur chef-d'œuvre roman, par un énorme escalier de plus de cent marches.

Sur le Cher, un double pont en pierre permettait d'atteindre l'autre berge en passant sur une île où tournaient les très grandes roues d'un moulin de quatre étages, frappant une eau tumultueuse.

Durant l'hiver Blois La Science et Le Nantais, la journée faite et le dîner pris, se retiraient dans la soupente de leurs maisons jumelles. L'espace assez grand était chauffé par un poêle alimenté des rognures de chantiers. Tous les apprentis intéressés venaient les retrouver pour apprendre le dessin. Beaucoup étaient analphabètes ou presque. Des tables rafistolées leur servaient de supports, éclairées par une bougie posée entre trois clous. La spécialité du Nantais était la coupe de la pierre ; celle de Blois, la coupe du bois. Dans cette école improvisée, les grosses mains des hommes maniaient l'équerre, le compas et la règle. Les débutants un peu gauches tiraient des traits semblables à des sillons de charrue sur leur feuille de papier. Le Nantais se fâchait tandis que Blois les encourageait à recommencer. Alors, avec beaucoup de patience, tous ces hommes apprenaient les principes de base de la stéréotomie. Ce dernier élément restait une particularité du compagnonnage français. Il permettait aux adeptes sélectionnés, désirant passer les épreuves de compagnons, d'étudier et de tracer les

volumes en pénétration, ainsi que de considérer les imperfections de surface. Le tracé simple et non mathématique était basé sur les proportions réalisées à partir de l'équerre et du compas. On pouvait ainsi établir les volumes et en finale débiter pierre et bois.

Le maître compagnon se devait de faire passer le « savoir » aux apprentis, afin qu'un jour ils puissent à leur tour se présenter aux examens devant une assemblée de maîtres qui les recevaient compagnons. Pour les maîtres ce devoir était sacré. Seule la pérennité du savoir-faire et de l'esprit compagnonnique contribuait ensuite à souder un à un les maillons de la chaîne d'union commencée il y a bien longtemps, lors de la construction du temple de Salomon.

Au mois de novembre arriva sur le chantier un gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix. Les cheveux châtain clair, les yeux verts, éclairaient un visage rond garni d'un petit pois chiche en haut de la joue gauche.

Blois aperçut de loin ce gaillard aux larges épaules, poilu comme un orang-outan.

Le nouveau venu leva son bras droit, en repliant légèrement les doigts comme le ferait un plantigrade debout sur ses pattes arrière.

— Salut à toi ! lança Beauceron l'Ours.

— Quelle joie de te voir ici ! répondit Blois La Science.

Les deux hommes se donnèrent l'accolade fraternelle.

— Tu viens pour travailler ?

— Et comment ! les chantiers, ça me connaît. As-tu de la tâche à me donner, compagnon ?

— Ça tombe bien, j'ai deux gars malades ; tu les remplaceras.

— En faisant un petit effort je prendrai le travail d'un troisième s'il se couche aussi, ajouta l'Ours en riant.

Beauceron, très bon charpentier, possédait l'œil et la main ; mais il désirait passer l'examen du deuxième degré.

Ainsi, tout l'hiver, il se joignit aux élèves. Blois ne le ménageait pas et des gouttelettes perlaient aux coins de ses yeux lorsqu'il recevait des observations un peu brutales. Il recommençait alors ses traits et ses calculs sans rien dire, étouffant son amour-propre.

En mars, à la Saint-Joseph, il savait que Blois le présenterait à Tours et le soutiendrait devant les maîtres de la loge.

Les travaux du château s'achevaient. La Nanette avait repris depuis belle lurette ses bonnes couleurs et sa poitrine bien garnie. Adolphe poussait à merveille. Il trottait en s'accrochant à tout ce qui pouvait lui servir de support. Beauceron et Le Nantais venaient le voir et jouaient avec lui.

— Il a trois hommes pour lui tout seul, riait La Nanette. Y'en a qui n'ont pas de père. Lui au moins il ne manquera pas de soutien.

— Le Nantais et moi sommes ses parrains, renvoya Beauceron...

et sans passer par le confessionnal. Crois-moi c'est un autre engagement. Foi de compagnon !

À la Saint-Joseph, Beauceron fut reçu au deuxième degré, à la fin du troisième jour.

— On se sent tout minable et petit, déclara-t-il à Blois, en sortant de la loge de Tours. Heureusement, je sentais ton regard. Aussi, lorsque j'hésitais, je me souvenais instantanément de tes engueulades et tout me revenait. J'entendais ta voix, vieux frangin.

— Ton nouveau grade, que tu méritais, te rendras service. Je suis fier de toi.

— Et quel chantier attaquons-nous après le château ?

— Nous allons voir, ça ne manque pas.

De retour à Saint-Aignan, Blois alla proposer ses services aux bourgeois et aux commerçants qui l'éconduirent. Monsieur le prince de Chalais ne le reçut même pas. Pourtant des chantiers s'ouvraient dans différents points de la ville. Blois était partagé entre la révolte et la vengeance.

Plusieurs fois, il avait croisé le vicaire s'appuyant sur une canne. Les petits yeux du rastichon le fixaient haineusement alors que ses lèvres minces esquissaient un sourire pour le défier.

Blois, tout en marchant réfléchissait et serrait les poings dans ses poches : « Ces hommes-là ne changent pas. Une rancune aveugle mine leur cœur. Ce faux jeton a monté le village contre moi. Oh ! bien sûr, je suis en partie responsable. Je le reconnais ; je ne me suis pas opposé à sa dégringolade, et il n'a jamais douté que c'était moi le seul responsable. Il a échoué dans sa tentative de nous réduire, moi et les miens, à sa volonté ; alors il me le fait payer. »

Blois n'était pas homme à se laisser abattre. Il comptait ses maigres économies cachées sous les draps de l'armoire. Nanette pleurait sans bruit, serrant en boule son petit mouchoir dans une main.

— Qu'allons-nous devenir ? dit-elle timidement.

— On va se battre sur un autre terrain, puisque tous ces moutons suivent leur berger du diable. Une portion de la forêt du Gros Bois est mise en vente. Le notaire m'aidera à l'acheter. Elle touche l'étang des Barons. Le dimanche, j'irai à la pêche avec mon coterie. Tu feras de l'anguille fumée. Cela remplacera le cochon. Nous abattons quelques gros arbres. Ainsi, les autres pourront prendre de la taille. Et puis je ferai un enclos pour y mettre quelques chèvres. Les fromages que nous ne vendrons pas serviront à notre quotidien. On s'en sortira ma fille. Crois en ton homme ; il défendra chèrement sa peau et celle des siens.

— Je ferai tout ce que tu jugeras bien, Adolphe. Mais je me demande pourquoi les gens ne te confient plus de travail ?

— Pose cette question au faucon noir. Il a fait le vide autour de

nous par dépit ou vengeance. C'est honteux d'agir ainsi. Mettre au ban une famille qui ne cherche de noise à personne et qui veut vivre libre. De l'intolérance farouche, voilà ce qu'il pratique ce vendeur de paradis. Je ne céderai pas, Nanette. Nous ne sommes ni faibles ni peureux. Là-dessus je vais voir à Couffi un petit troupeau de « napoléon III » ; elles au moins donnent du lait.

Les nouvelles de Paris arrivaient à Saint-Aignan avec quelque retard, déformées par le petit journal local. On parlait peu des grèves qui pourtant se multipliaient ici et là. Les obsèques de Victor Noir tué en duel d'un coup de pistolet par le prince Pierre Bonaparte eurent juste droit à la fin de la chronique nécrologique. L'aventure mexicaine avait été un échec camouflé par des articles relatant l'énorme effort que faisait l'empereur pour la modernisation du pays et le travail qu'il offrait ainsi aux ouvriers. De temps à autre Blois arrivait à lire sous le manteau une petite feuille de nouvelles imprimées à Tours par des compagnons typographes.

Beauceron l'Ours repartit sur les routes à la recherche d'un travail. Le Nantais aida Blois à la coupe et à la livraison de bois. Ce dernier acheta des chevaux et des charrettes. Nanette allait traire tous les jours ses chèvres, accompagnée de son fils, et revenait confectionner les fromages à la maison.

Le 27 octobre 1869 naquit la petite Marie qui, d'après Le Nantais, « était tout le portrait de sa mère ».

L'année suivante, le 19 juillet 1870, Napoléon III, se voyant rejeté des puissances de l'Europe et restant le jouet de Bismarck, lui déclara la guerre. Les hommes furent mobilisés et Blois partit avec ses chevaux réquisitionnés. Il rencontra à Versailles Beauceron l'Ours qui se dirigeait vers Sedan mais leurs routes se séparèrent rapidement.

Le 4 septembre l'Empire français s'effondrait. Le gouvernement de Défense nationale poursuivit en vain la lutte. Le 10 mai 1871, par le traité de Francfort, la France était mutilée de l'Alsace-Lorraine et de quelques nouvelles colonies en Afrique. Elle dut aussi payer à Bismarck cinq milliards de francs or.

Blois La Science démobilisé revint au pays ramenant seulement trois chevaux efflanqués et deux charrettes en bien mauvais état. Durant ce temps-là Nanette et les enfants avaient survécu grâce au Nantais qui par d'heureux concours de circonstances n'avait pas été mobilisé.

— Tu sais Blois, on ne nous a pas fait de cadeau pendant ton absence. La mairie et le château distribuaient des secours...

— Et Nanette n'a rien eu, enchaîna Blois.

— Bernique ! mon frangin. Toujours l'épée de Damoclès au-dessus de leur tête. Les enfants non baptisés n'ont pas faim, donc ne reçoivent rien.

— Les maudits, hurla Blois. Jusqu'au bout ils nous feront leur guerre. Heureusement que tu étais là.

— Oh ! je n'ai pas fait grand-chose, juste quelques travaux pour acheter du pain. Et puis Nanette a continué à panser ses chèvres. On va remettre tes comes en état, réparer les dégâts des charrettes et tu pourras continuer.

— Mais je n'ai plus un sou, mon frère, et toi tu ne peux rester là. Il te faut reprendre la route et chercher du travail. Grand merci de m'avoir conservé les miens. Je ne l'oublierai jamais.

Le Nantais resta encore deux semaines pour aider Blois ; puis il reprit la route.

Les Bernardeau placèrent leurs espoirs dans la III^e République mais à Saint-Aignan, comme dans bien d'autres petites villes de France, les choses ne changèrent pas du jour au lendemain. Les luttes politiques restaient aiguës. D'un côté les paysans et vignerons, presque tous républicains soutenus par le député ; de l'autre, la ville de Saint-Aignan dominée par le château et l'Église.

Le gouvernement de la République vota des crédits pour la construction d'école, et M. Samson, l'architecte des Monuments historiques sauva Blois La Science de la misère en lui confiant différents travaux intéressants et rémunérateurs.

Julienne, le 2 août 1872 ; Georgette, le 26 septembre 1875 et Georges, le 3 décembre 1876 complétèrent la famille Bernardeau où sans luxe, ni abondance, chacun mangeait à sa faim.

I

Pour moi, Adolphe Bernardeau fils, la vie a donc vraiment commencé lors de mon entrée sur les bancs de la classe. Ce tournant m'a marqué.

Dans notre ville il y a deux écoles. L'une tenue par les Frères, l'autre laïque dirigée par Monsieur Bouzy. Celui-ci reste fidèle à l'Empire. Ce distinguo n'empêche pas que le vicaire vienne nous surveiller au moins trois fois par semaine.

Dès qu'il franchit la porte je ressens son regard pénétrant, incisif, comme un jugement rendu qui me condamne d'avance. Je travaille bien et suis, paraît-il, soigneux. Je devrais être le premier ; mais une punition du vicaire me relègue à chaque fois en queue de la classe.

Je constate l'injustice, mais je la supporte en serrant les poings. Pour me venger, quelques copains et moi allons attendre à la sortie de leur école les gosses des Frères. Alors nous leur tombons dessus, la rage au cœur.

On prévient mon père ; on lui relate ma conduite. Pour la forme, il m'engueule ; mais je sens bien qu'il n'est pas sincère.

J'ai une passion : le dessin. Mon ami, Alexandre Gigot, et moi nous glissons dans l'église et, armés de papier et crayon, nous tentons de reproduire les volutes, les angles, les courbes des pierres et les parties d'architecture des bois.

J'y goûte les meilleurs moments de la journée. Dès que nous entendons la canne du rastichon taper sur le sol, nous nous cachons, puis disparaissions par la petite porte du côté qui donne sur la rue.

Cette église immense est un joyau architectural. Comment ne pas tomber en admiration devant les sculptures des chapiteaux, la lancée des arcades, le fini des frises ?

À l'extérieur, je contemple les diables à longues cornes chassant des personnages que je prends pour des prêtres. Je commence à comprendre que tous les auteurs ont peut-être écrit à leur façon ce qu'ils ressentaient intimement.

Les mains de mon père pourraient sûrement en faire autant ; mais je confonds encore à ce moment de ma vie, la sculpture et la taille des pierres.

Un jour le vicaire me surprend à dessiner à l'intérieur de son église. Je ne l'ai pas entendu. Plongé dans mes reproductions, je restais sourd aux bruits de pas et de canne.

— Que fais-tu là, garnement ? me dit-il de sa voix nasillarde.

— Mais Monsieur le curé, vous voyez, je dessine.

— Montre-moi ce que tu fais.

J'allais lui tendre mon travail quand il me l'arracha.

— Attention ! Monsieur le curé ce n'est pas fini.

Sa colère éclate.

— Petit démon, tu oses comparer ces merveilles à tes dessins obscènes. Le diable est en toi. C'est forcé avec un père comme tu as. Fiche le camp, je garde ces pourritures.

Que faire devant tant de méchanceté et d'injustice ?

Je rentre chez moi et raconte l'affaire.

— Ah ! il t'a dit ça ce noiraud ! Je vais aller le trouver. Ça suffit à la fin.

Mon père remet sa veste et va droit à la sacristie. Avec beaucoup de prudence je le suis et observe la scène par l'entrebâillement de la porte. Le vicaire retire sa chasuble avec des gestes lents.

— Vous entrez sans frapper ! Ce n'est pas un moulin ici. Veuillez sortir.

Blois pâlit, ses yeux noirs fixent le prêtre comme s'ils voulaient le transpercer. D'une voix ferme il dit :

— Je ne suis pas de ceux que vous commandez et qui plient les genoux. Montrez-moi les dessins que vous avez pris à mon fils... allez vite... j'attends.

Le vicaire ouvre un tiroir et sort les papiers.

— Les voici ; vous jugerez par vous-même de l'obscénité de ces torchons.

Blois prend calmement, les examine et les repose en déclarant de sa voix forte :

— C'est vous la bête obscène, stupide, analphabète. Ces dessins représentent des coupes de pierres et leur entrelacement. Je pourrais même vous dire où elles se trouvent dans votre église. Quant à ces croquis ils montrent l'enchevêtrement des contre-fiches et des pannes. Mais, pour un borné comme vous, ce sont des obscénités parce que vous imaginez des choses sales et puantes. Je travaille moi, pour embellir, réparer ou construire. Tandis que vous, vous faites peur, vous rabaissez les gens... et cela ne doit pas vous fatiguer beaucoup.

Blois prend le vicaire à bras-le-corps, le secoue violemment, le soulève de terre en le reposant durement sur la table d'office. Il lui

hurle aux oreilles :

— Mon sale bonhomme, si vous continuez à emmerder mon fils injustement je vous pends au sommet du chapiteau, afin que vous contempniez tout à votre aise les figures obscènes dont vous rêvez avec vos yeux de malade. L'église n'est pas votre propriété, mais celle de tous. Chacun a le droit d'y pénétrer, croyant ou pas. Tenez-vous le pour dit.

Je me sauve et j'observe de loin mon défenseur tout excité et furieux qui se calme lentement. Sur la petite place, il hésite sur la direction qu'il va prendre. Puis d'un pas décidé se dirige vers la maison de Monsieur Bouzy.

L'instituteur vient lui ouvrir.

Sous la fenêtre ouverte j'écoute la conversation.

— C'est une surprise. Entrez donc. Pardonnez le désordre sur ma table. Je corrige les devoirs des enfants. Que puis-je faire pour vous ?

— Je viens savoir ce que vous pensez de mon fils, Monsieur Bouzy. Il y a des choses que je comprends mal.

L'homme est de petite taille, assez rondouillard, chauve. Il porte lorgnon sur le bout du nez.

— Adolphe, un gentil garçon, physiquement plus grand que son âge, fort comme un Turc. On lui donnerait douze, treize ans.

— Mais en classe, apprend-il bien ?

— Il a une intelligence, je dirai même... bien au-dessus de la moyenne. Il faudrait qu'il puisse poursuivre ses études, il le mériterait. Voilà un garçon qui a de très grandes facilités. On n'a pas besoin de lui expliquer deux fois, il comprend immédiatement. Il est fort en mathématiques, en calcul, en dessin ; en revanche, il a de petites faiblesses en français... mais rien de grave.

— En somme vous êtes relativement content de lui, Monsieur Bouzy ?

— Oui, très satisfait.

— Alors pourquoi se retrouve-t-il parmi les derniers ?

L'instituteur fait la moue, retire son lorgnon d'une main. De l'autre, il tapote sur la table. Blois se tait et attend.

— C'est que, répond-il très gêné, en tant qu'instituteur je note ; mais Monsieur le vicaire regarde aussi les cahiers...

— Et met son grain de sel, coupe Blois.

— Bien sûr. Je ne devrais pas vous le dire... mais ça arrive qu'il juge différemment que moi.

— Je comprends ce que vous n'osez avouer. À mon sens l'école chrétienne n'a pas le droit de regard sur l'école publique de la République, Monsieur Bouzy ?

— Évidemment, évidemment, mais n'oubliez pas que le prince de Chalais me fait porter le bois pour le chauffage et quelques fournitures

scolaires. La République n'est pas assez riche, que voulez-vous. Et puis je dois vous le dire, Adolphe et quelques autres garnements rossent les enfants de l'autre école. Ceux-ci sont des gosses de bourgeois, de commerçants et cela ne plaide pas en sa faveur. De plus, j'ai cru comprendre que votre fils n'était pas baptisé.

— Ah ! vous aussi vous me jetez cet argument à la tête, gronde Blois. Je tiens à ce qu'Adolphe soit noté selon ses résultats. S'ils sont mauvais il aura affaire à moi. J'ai la main leste et il le sait. Je ne réclame que la justice sans discrimination entre un calotin et un non baptisé, entre un républicain et un monarchiste. C'est tout ce que je voulais savoir et vous dire Monsieur Bouzy. Merci de m'avoir reçu. À vous revoir.

J'ai juste le temps de me glisser sous une porte cochère et de laisser passer mon père qui marche droit comme un i.

Il est temps, je crois, que je vous parle de ma mère. Elle représente pour moi la poutre maîtresse de la famille, l'élément modérateur et compensateur des colères de mon père. Nous nous réfugions contre elle mes sœurs, mon frère et moi après les tempêtes. Un mot doux, un câlin, une caresse effacent momentanément un coup de gueule, une gifle, une punition. Jamais elle ne nous soutient contre son mari, mais sa voix douce efface nos chagrins. Quelquefois nous la trouvons en train de pleurer doucement. Nos bouches embrassent ses larmes salées. Notre seule présence fait poindre un sourire un peu triste sur son visage. Elle nous aime tous d'un amour égal et chaud, mais à ses yeux je suis son « grand », le premier arrivé, le plus fort, celui qui ressemble le plus à son époux. Elle sent peut-être en moi ce désir de lutte pour la vie, ce besoin de justice, cette volonté de gagner ; malgré toutes les embûches dont je souffre profondément. Je ne l'ai jamais vue se mettre en colère, jamais hausser la voix ; en réalité je crois que son calme indestructible impose le silence et la paix chez nous.

En dehors des batailles avec les enfants de l'école des Frères, mes devoirs à faire, mes leçons à apprendre, je sens bien que depuis quelques mois nous manquons d'argent. Il faut donc que je contribue à combler les trous.

Mon père, je l'ai compris, n'a plus de chantier. Les écoles sont construites et les portes des bourgeois et du château lui sont toujours fermées.

Un jeudi matin, jour de congé pour les écoliers, mon père me réveille à quatre heures et me dit :

— Adolphe, les temps ne sont pas faciles, tu vas accompagner les charretiers. Tu mèneras et garderas les chevaux.

Le soir, je rentre à onze heures épuisé, vidé, n'ayant même plus faim. Et ainsi tous les jeudis, pendant que les enfants des bourgeois paraissent au lit avant d'aller prendre leur leçon de piano ou de chant.

Ne voulant pas me plaindre, je décide de trouver des petits travaux par mes propres moyens. Après la classe, je transporte pour deux sous les journaux de porte en porte en ville et à la campagne.

Quand le printemps arrive, je me lève encore à quatre heures et vais ramasser des escargots dans les vignes. Je les revends dix sous le décalitre à l'hôtel du Cheval Blanc. Les clients mangent les plus gros, les canards les plus petits.

Pendant les vacances scolaires, les jours de foire, je prends en garde les bagages des personnes qui viennent faire des transactions. En septembre, notre voisin, un courtier en vins, ayant de bonnes relations avec mon père, m'emmène lever des acquits chez le receveur de la Régie. Là, je crois que la fortune me sourit. On me donne un sou par démarche.

L'hiver, je travaille dans la soupente en compagnie des apprentis et certains compagnons du premier grade. J'apprends le dessin et j'écoute ces hommes parler du Tour de France. Je caresse alors un grand rêve : quitter ma famille pour travailler sur des chantiers comme un homme. Un soir en me couchant, je fais le vœu de réaliser cette ambition un peu folle. À l'avenir, je partagerai mes sous en deux : ceux que je donne à mes parents et ceux que je garde pour ma grande évasion.

En 1878 naît le 6 juillet mon second frère Henri.

Durant l'hiver terrible de 1880, le Cher gèle sur un mètre d'épaisseur. J'en profite pour me faire engager à la ville et rouler des brouettes de cailloux. On me donne un franc cinquante par jour. Je le fais sans grande peine, car ma force correspond à celle d'un homme moyen et je parais dix-sept ans alors que je n'en n'ai que treize.

Mon objectif n'a pas changé. Je veux partir car il n'y a que ce moyen pour sortir de mon trou.

Le 5 janvier 1881 naît celui qui sera mon dernier frère : Alexandre Frédéric.

Mes cours de stéréotomie marchent si fort que mon père décide en mars, à la Saint-Joseph, de m'emmener avec lui pour accompagner des apprentis à leur examen. Les épreuves ont lieu à Tours. Durant cinq jours je vis au paradis. En réalité, je ne fais qu'écouter les maîtres, les compagnons et quelques singes venus présider le jury. Tout me semble fantastique. Parmi ces singes, c'est-à-dire patrons en termes « compagnonniques », je rencontre un grand ami de mon père Monsieur Rabier dit Guépin la Vertu^[3]. Il est responsable dans une importante maison de Creil et dirige le montage du pont de Saumur, lequel permettra le passage de la ligne de chemin de fer Paris -

Bordeaux.

Je regarde avec envie tous ces hommes : le lobe de l'oreille garni d'une boucle, cannes ouvragées en mains, rubans de couleurs différentes volant au vent. Tout a un symbole, tout signifie quelque chose ; mais j'ignore encore quoi.

Je reviens à la maison la tête débordante de rêves. Mon pécule reste modeste ; il se monte à vingt francs, et peut me permettre de vivoter une quinzaine de jours en faisant très attention.

Mon père manque encore de travail. Il est aigri et de plus en plus dur. Ma mère pleure souvent.

Et arrive le 6 mai 1881, une date dont je me souviendrai toujours. Ce soir-là, mon père rentre le visage fermé, le dos arrondi, les mains dans les poches. Dans la salle, les enfants crient et se disputent. Ma mère munie d'une cuiller à pot agite dans le chaudron, une sorte de soupe à base de mauvaise farine, une colle de couleur marron à la surface couverte de points noirs. Mon père m'interroge :

— Qu'as-tu fait aujourd'hui, toi ?

J'ai le malheur de répondre sans réfléchir :

— Pas grand-chose papa.

Mon père m'attrape par les revers de mon treillis, me soulève, me lâche à terre et m'envoie une paire de gifles à m'en décoller la tête. Il hurle :

— Toi, tu ne feras jamais rien.

Je suis assommé. Je reste au sol. Nos yeux se croisent. À cet instant précis je défie son regard ; puis me relève en m'accrochant à l'angle de la table. Cette phrase me coupe en deux, comme si une hache me fendait de haut en bas. Je ne le hais même pas, mais ma décision est prise : je pars.

Ma mère me prie de m'asseoir. Elle sert la fameuse soupe. Je la mange parce que j'ai faim. Puis, sans rien dire, je vais me coucher.

Cette nuit-là je ne dors pas. J'entends l'horloge de l'église égrener une à une les heures, et au troisième tintement, je me lève sans faire de bruit. Passant mes vêtements, je garde mes galoches à la main, puis m'empare de mes pauvres sous économisés un à un et sors dans la rue pour me chausser. Le chat blanc du boulanger vient se frotter à moi comme pour me dire au revoir.

Je parcours près de soixante kilomètres jusqu'à Tours, évitant les gros bourgs où on connaît mon père. Chez un boulanger, j'achète trois livres de pain que j'engloutis en trois fois. Je me sens le cœur un peu lourd, pas très fier de ma liberté relative, mais tout de même heureux de prouver à mon père son injustice. L'image de ma mère me revient comme des coups de vent. Je ne l'oublierai pas. Dès que je pourrai, je lui enverrai une bonne partie de mon futur salaire.

À Tours ma première visite est pour la Cayenne, place Saint-

Clément dans la maison des compagnons où la Mère me reçoit. Une surprise m'attend. Elle me remet un télégramme de mon père exigeant que je l'attende là.

La panique s'empare de moi. Le Premier de la Ville, soit le chef élu de la Cayenne, me sermonne. La Mère m'apporte un gros plat de pommes de terre au lard. Je ne mange pas, je dévore. Mais ma décision est prise. Sous prétexte d'aller faire un tour je quitte la ville et me dirige sur Druye, à côté d'Azay-le-Rideau où je sais qu'on construit une école.

Voulant que ma mère ne s'inquiète pas, je lui poste, avant de quitter Tours, une lettre pleine d'affection lui demandant instamment de ne pas me faire rechercher, et lui promettant de lui donner sous peu d'autres nouvelles. Il n'y a pas un mot pour le reste de la famille.

Vingt-cinq nouveaux kilomètres à pied ne m'effraient pas. J'arrive le lendemain vers midi au chantier où je suis embauché immédiatement. Mon singe ne me demande pas mon âge, tant je suis grand, fort et musclé.

J'apprécie le fait de travailler comme un homme, d'avoir des camarades autour de moi, d'être libre.

Les heures et les jours rythment le temps. Tout m'intéresse. Je sens bien que mon singe me donne quelques responsabilités qui déplaisent à un jeune apprenti dit Bourguignon, le fils d'un singe de Clermont-Ferrand. Le soir j'étales mes croquis et dessins et propose de lui expliquer comment l'on procède. Il se prend au jeu et quitte l'attitude un peu hostile qu'il avait au début pour devenir un bon camarade.

Un samedi soir, je lui suggère que nous partions le lendemain pour Azay-le-Rideau.

— Pourquoi faire ? me demande-t-il très étonné.

Nous verrons un pur chef-d'œuvre du début de la Renaissance. Là il y aura beaucoup à regarder, comprendre et croquer.

— Tu as sûrement raison, mais je ne voudrais pas manquer la messe dominicale.

Un instant surpris par cette réponse, je m'efforce de ne pas le choquer et ajoute avec un sourire :

— En partant tôt nous pourrons faire chacun sur place ce qui nous chante.

Le dimanche suivant, par un beau temps de juin, nous accomplissons d'un bon pas la douzaine de kilomètres qui nous sépare d'Azay-le-Rideau.

En route, nous parlons peu et je me mets à penser à mon père. Ma colère à son endroit est passée. Je constate qu'à bien réfléchir, le drame vécu m'a offert la liberté. Est-ce que sans ces mots terribles gravés en moi je me serais décidé à quitter le toit familial ? Restant

sur place, j'aurais continué mes petits travaux, aidant mon père ou un voisin, pour gagner quelques sous qui ne pouvaient satisfaire les besoins de mes six frères et sœurs. De plus, les études plus poussées restaient du domaine de l'impossibilité. Les mots cinglants : « Toi, tu ne feras jamais rien », m'apparaissaient comme un défi qu'il me fallait relever, pour prouver à mon père qu'il se trompait sur mes possibilités et mon courage. Lui-même n'était-il pas parti à quatorze ans, laissant ses parents et ses onze frères et sœurs ?

Bourguignon interrompt le fil de mes pensées à notre arrivée à Azay-le-Rideau.

— Tu sais, Adolphe, je crois que je ne serai pas en retard à la messe. Viens donc avec moi, que vas-tu faire pendant tout ce temps ?

— T'inquiète pas mon gars, j'ai de quoi m'occuper. Retrouvons-nous dans la cour du château ; je t'y attendrai.

À quelques centaines de mètres de nous, l'église nous présente sa face carolingienne. Pour exécuter mes croquis, je n'ai que l'embarras du choix. Quelle richesse ! quelle beauté ! quel travail merveilleux ! Je me passionne pour tout et je ne vois pas le temps passer. Bourguignon me rejoint lorsque je dessine le pont passant au-dessus de l'Indre pour relier la terre à l'île d'où jaillit le château.

Mon camarade essaie de reproduire une tour, et comme ses connaissances sont maigres il me demande de l'aider. Au début j'ai de la patience ; mais mon estomac commence à me travailler.

— Allez viens, lui dis-je, on va manger quelque chose, je n'en peux plus.

Nos pas nous conduisent vers une sortie de la ville et en passant devant une auberge, mon oreille est attirée par un chant que je connais. Une grosse voix se détache, plus puissante. Sans réfléchir je pénètre avec Bourguignon dans la grande salle. Trois gaillards assis autour d'une table, le verre à la main, terminent leur chant :

Mais un beau jour, fatigué du voyage,
Me reposant sur le bord du chemin,
Canne en main regardant le village,
Je me disais : qu'il est beau d'être Indien.
Quand vinrent à moi trois terribles adversaires,
Trois chiens fainéants m'ont demandé mon nom,
Je leur réponds : Les Indiens sont mes frères,
Ce sont les enfants du grand roi Salomon.

L'un de ces hommes, imposant comme une guérite, se lève et vient à moi. Il pose sur mes épaules ses mains énormes, me fixe du regard et brusquement de sa voix de stentor éclate :

— Toi je te reconnais. Nom de Dieu ! tu es le gosse, son gosse.

Tout le portrait de son père. Présente-toi pour voir si je ne me goure pas.

Très impressionné, mais ne voulant pas le paraître, je réponds :

— Je suis le fils de mon père : Blois La Science, mais je ne fais que passer par ici pour dessiner des coupes de pierres.

Le géant me prend dans ses bras, me serre à m'étouffer. Sa voix vibre et des larmes inondent ses joues. Il répète :

— C'est mon petit, celui-là, comme mon fils. J'ai joué avec toi. Tu venais dans la soupente me regarder tirer les traits.

Puis s'adressant à ses compagnons :

— Beauceron l'Ours a retrouvé son enfant. Regardez comme il est grand, fort. Il paraît dix-huit ans... et puis attention la coterie ! c'est un gosse extrêmement intelligent et capable. Il deviendra aussi fort que son père, un maître incontesté qui m'a fait compagnon du Tour de France au second degré.

Il continue en me fixant :

— Seulement vois-tu, mon gars, je ne m'aventure plus trop loin, car c'est dans la Touraine où le vin est le meilleur. Ah ! que je suis fier et heureux de t'avoir revu. Quelle grande journée ! On va arroser cela. Tu trinques avec nous Blois et, ton coterie qui t'accompagne, également.

Lorsque je demande à Beauceron pourquoi il m'appelle Blois, il me relate le vœu de mon père, le jour de ma naissance.

— C'est pas un secret, tu as le droit de porter ce nom et sois-en digne. À propos ton père est avec toi ?

Alors je lui raconte ma vie et mon départ de la maison, lui demandant de ne rien dire à mon père.

— Tu me mets dans une drôle d'embrouille, petit. Je te le promets jusqu'à ce que tu fasses ta première bêtise grave. D'ailleurs on ne se quitte plus tous les deux. D'accord ? Mais où travailles-tu ?

Les autres bavardent en vidant des fillettes. J'en profite pour l'entraîner dans un coin plus calme et lui dis que je sais qu'il y a du gros travail à faire à Saumur pour la construction du pont de chemin de fer sur la Loire. Je termine un chantier d'école à Druye, mais la semaine prochaine la route m'attend.

— Nous, on est à Azay, au château ; je vais lâcher pour venir avec toi. Il y a un mois de cela je me trouvais aussi sur ton chantier, mais des histoires me sont arrivées. Figure-toi... qu'un soir je vais chercher du tabac et le buraliste me voyant me répond : « Y'a plus de tabac ». Alors moi, qui en avais un petit coup dans le nez, je ressors, fais dégringoler l'enseigne et hurle en secouant le propriétaire : « plus de tabac... plus d'enseigne ». Il porte plainte. Les gendarmes sont venus et on m'a prié de quitter le patelin.

Beauceron aurait continué ses histoires jusque tard dans la nuit,

mais je tiens à rentrer à Druye avec Bourguignon.

— Il faut qu'on se quitte mon coterie. Dimanche prochain je reviendrai et tu me conteras tes histoires. Et puis on sera libres, nous partirons tous les deux pour Saumur. Viens que je t'embrasse encore une fois... Ah ! que cette semaine va me paraître longue. Arrive tôt. N'oublie pas, mon louveteau !

Le dimanche suivant, levé de très bonne heure, je rejoins Beauceron l'Ours qui ne pouvait être qu'à l'auberge. Il bondit sur moi, m'embrasse, me cajole, m'écrase un peu puis se calme.

— Alors mon louveteau, tu es libre ?

— Oui j'ai touché mon salaire, réglé mes dettes et reçu mon livret d'ouvrier.

— Bravo, mon fils. Ton premier livret. Ça s'arrose.

Je n'ai jamais eu l'habitude de boire ; mais Beauceron boit pour deux et les litres défilent sur la table.

De sa grosse voix, il me raconte tout ce qui lui est arrivé depuis qu'il a quitté mon père. Fait prisonnier à Metz, il part à Potsdam, puis se révolte. Condamné à quatre années de forteresse, il doit son évasion à un officier teuton qui remarque son tatouage à l'épaule droite : un dessin représentant une femme symbolisant la science et tenant à deux mains une équerre entrelaçant un compas. Les frontières s'effacent devant certaines allégories. Il passe par Hambourg, travaille chez le père de l'officier, constructeur de bateau. Puis il gagne Anvers et revient en France. Il rencontre Bayonnais l'Hercule à Dijon. Ils trimardent ensemble, puis se séparent. Beauceron descend jusqu'à Bourges où il ne trouve pas de travail, attendu que tous les singes sont Soubises^[4].

Toutes ces histoires m'abasourdissent. Mon brave Ours n'arrête pas. Cela lui donne soif. Les litres défilent. Moi j'ai faim. Je lui demande en souriant :

— On ne pourrait pas casser une petite croûte ?

— Bien parlé, Blois.

Il appelle la patronne et lui demande de nous servir.

Beauceron, les yeux exorbités me regarde avaler seul trois potages, deux poulets délicieux en sauce, des grandes assiettes de haricots.

— Bien ! mon louveteau, il ne faut pas t'en promettre, mais t'en donner. As-tu encore un petit creux ?

Je ne sais que répondre et rougis comme une fille.

— Patronne, hurle l'Ours, mon louveteau voudrait goûter à une de vos bonnes terrines.

On m'apporte un gros pâté entier accompagné d'un pain de trois livres. Alors je me délecte tranquillement devant mon coterie et laisse la terrine vide et bien léchée.

— Faut que je te conte aussi l'affaire du tribunal à Paris. Figure-toi que je m'étais fait une copine, la Catherine, une grande bringue aux cheveux blonds filasse retombant sur un front petit, le tout réveillé par de belles lèvres comme je les aime. Le bonheur régnait entre nous deux. Elle travaillait comme laveuse dans une blanchisserie. Le soir, après le turbin, nous buvions notre verte et allions ensuite croûter dans un troquet. Tout allait bien. Je turbinais à ce moment-là chez le père Renault, un spécialiste en battage des pieux et en sapines.

— Tu ne sais pas encore ce que c'est que des sapines ? Ce sont de grands échafaudages que l'on édifie à chaque construction. Ils servent à monter les matériaux à l'aide d'un treuil Bernier. Le chantier se trouvait à Grenelle. Or un jour me voilà t'y pas cité comme témoin dans une affaire d'accident, survenu à Auteuil. Nous grimpons des pièces de bois à la chèvre située au sixième étage. Figure-toi qu'à un moment le Renard, c'est-à-dire un compagnon qui fait seul son Tour de France, lâche le levier, et la pièce de bois dégringole sur un compagnon Soubise. Mort sur le coup le pauvre gars. En bouillie. Le commissaire de police vient faire le constat ; puis l'affaire en arrive au tribunal. Tu vas rigoler. Je n'avais pas l'habitude de cette grande salle avec des stalles comme dans une écurie. Les juges portaient des petites bêtes sur les épaules et des toques comme les cuisiniers, à part qu'elles étaient noires. Le président me demande mon nom et je réponds :

— Beauceron l'Ours.

Sur le moment rien ne se passe.

— Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, dites je le jure.

— Je le jure, mon président.

— Votre nom est bien Monsieur Bourseron me demande-t-il hésitant.

— Non, mon président, pas Bourseron, mais Beauceron l'Ours.

— Votre prénom est Ours... mais ça n'existe pas. Expliquez-moi.

— C'est mon nom de compagnon du Tour de France.

Le président s'affole, hésite, se fâche.

— Vous avez bien un vrai nom à l'état civil ?

— Oui c'est Dubois Alcide. Mais je préférerais que vous m'appeliez par mon nom de compagnon, je saurais que c'est à moi que vous voulez parler, mon président.

Le juge hausse les épaules, fait un geste de dépit, et enchaîne :

— Voyons, Beauceron, veuillez expliquer au tribunal comment cet accident est arrivé.

Alors là, mon gamin, j'ai craché le morceau !

— Voilà, c'est simple. On avait amené un veau avec le diable. Le Renard et le Loup l'on amarré à la chèvre. À un moment donné le

Renard a lâché son levier et le veau est tombé sur le chien, a foutu le lapin par terre et notre singe n'était pas là.

Le président restait coi. Il se pencha vers sa gauche pour dire à son sous-juge :

— Cet homme n'a pas toute sa raison. Comprenez-vous quelque chose ? Qu'est-ce que c'est que cette bande d'animaux ?

— C'est intraduisible, Monsieur le président, lui répondit l'autre. Le juge me regarda et fort en colère me lança furibond :

— Vous vous payez la tête du tribunal, témoin Dubois. Vous êtes un menteur ou un fou.

Ma Catherine présente dans la salle se leva d'un bond et lança tout fort :

— Mon homme n'est ni fou ni menteur, vous ne comprenez rien.

La salle rigolait. Le président tapait sur la table avec son maillet. Moi je restais cloué sur place et je me fendais la pipe. Heureusement un avocat a expliqué, a traduit si tu préfères, mes mots. On me renvoya m'asseoir ; mais j'ai pris le bras de la Catherine pour filer prendre une bonne cuite. Heureusement, j'y songe encore, que Bayonnais l'Hercule n'était pas là, car on allait tout droit au trou. À quelques semaines de là, voilà t'y pas qu'un coterie, un Gascon, qui dînait souvent avec nous le soir, veut se taper ma femelle. Elle m'avoue la combine en me déclarant que le beau type crâneur, aux cheveux coupés à la Capoule^[5] méritait une leçon. Je réfléchis un moment et trouve la solution. Elle lui donne rendez-vous dans notre chambre, se couche sous le lit et moi dedans. Le bellâtre se ramène à l'heure dite, se déshabille en me racontant des fadaises amoureuses. Il se couche et veut tout de suite me caresser le puits d'amour. Je me lève d'un bond et lui fout une trempe à le guérir pour un moment. Catherine, sortie de dessous le sommier assistait en culotte à la valse. Elle avait apporté son battoir du lavoir et me passait un coup de main sur tout ce qui dépassait du gars. Tu vois où je veux en venir. Je lui ai fait descendre l'escalier comme si celui-ci n'avait qu'une marche. Débarrassé de ce zigage on s'est pagé tous les deux, ma Catherine et moi, pour passer de bien doux moments. On a bien fait d'en profiter. Là-dessus j'ai été faire un petit chantier près de Compiègne. Ça n'a duré qu'un mois. Quand je suis revenu : plus de Catherine. Ses voisins m'ont annoncé qu'elle avait été emmenée à l'asile de fous. Tu parles d'un choc ! Un surveillant ne m'a pas laissé beaucoup d'espoir. La Catherine était saoule du matin au soir, ça lui avait tapé sur le « caberlot ». Elle se trouvait dans les salles spéciales qu'on ne visite pas. J'ai eu de la peine, tu sais. La pauvre fille a rendu son âme au ciel un mois après ma visite.

En écoutant ces flots de paroles, la digestion se faisant, le vin accentuant ma fatigue, mes paupières se ferment lentement.

Beauceron enchaîne les histoires les unes derrière les autres reprenant son souffle juste pour vider son verre et le remplir à nouveau. Des mots arrivent ouatés à mes oreilles. Le temps passe et Beauceron ne s'aperçoit pas que je dors. C'est un rire énorme qui me réveille. Je secoue la tête, ouvre les yeux et entends mon Ours poser la question :

— Maintenant que vas-tu faire ?

Les idées me reviennent rapidement. Je réponds d'une voix que je veux ferme :

— Tout simple. Je pars pour Saumur, et ce le plus rapidement possible pour y voir Monsieur Rabier qui me donnera du travail. Je l'ai rencontré à Tours à la Saint-Joseph.

— Il se fait tard, mon louveteau. Moi je t'accompagne, je ne te lâche plus. Mais passons par Langeais. Je te ferai connaître le père Berger dit l'Angevin Tréteau. Un compagnon merveilleux. Son nom vient de ce qu'il est court sur pattes avec un torse énorme. Lorsqu'il porte une charge sur les épaules, on ne peut pas le faire tomber ni même l'ébranler.

Ce nom me rappelle ce que mon père m'avait raconté. Ce maître charpentier au cœur d'or traitait bien les compagnons qui passaient le saluer.

Beauceron se lève, va régler l'aubergiste et nous sortons. Que l'air fait du bien ! Une bonne marche me remet en forme. J'ai à nouveau faim mais ne dis rien à mon coterie qui chante des refrains compagnonniques pour rythmer nos pas. Moi je suis comme un oiseau qui s'ébroue, et prend petit à petit la mesure de ses ailes.

Un accueil splendide, chaud, fraternel nous attend à l'arrivée chez l'Angevin Tréteau. Nous nous donnons les accolades d'usage et il nous invite à passer à table. Les jattes de rillettes voisinent avec les fromages de chèvre en « bondon ». Deux gros lapins mijotés au vin rouge font leur apparition. Chacun mange à sa guise et à son goût, moi je prends et reprends de tout. De gros cruchons de vins blancs et rouges aident agréablement à pousser cette nourriture délicieuse. Nous sommes joyeux. L'Angevin et Beauceron se racontent des histoires. Moi je les écoute, ravi. Tard dans la nuit nous nous plongeons dans des lits moelleux. Après un sommeil réparateur nous nous retrouvons le lendemain matin devant le tue-ver.

Comme nous allons quitter la maison, l'Angevin demande à l'Ours :

— Si j'osais te demander de me passer juste un coup de main pour monter une charpente à l'entrée du village.

Beauceron fait semblant de se fâcher et répond :

— Mais pourquoi tu me demandes cela maintenant, alors qu'hier on aurait fait ça en moins de deux. Tu sais bien que je ne puis rien te refuser. Je te prête mes épaules et petit Blois prendra sa part.

Vers une heure de l'après-midi, le travail est fait et nous nous rasseyons pour déjeuner. Entre deux bouchées l'Angevin me parle de mon père :

— C'est peut-être le meilleur d'entre nous. Dans tous les cas le plus savant. Sais-tu, mon louveteau, qu'il a dirigé les travaux du chef-d'œuvre de Bordeaux. Mais, vois-tu, il n'a commis qu'une erreur dans sa vie : celle de s'embourber à Saint-Aignan. Ton père est un vrai singe pour les grands chantiers. Je connais tous les pièges de ces gros villages où un homme libre dans ses pensées ne peut que vivoter. Les curés et les châtelains font la pluie et le beau temps. Si on ne pense pas comme eux : on n'a pas le droit de travailler. La dernière fois que nous nous sommes vus à Tours, je lui ai dit tout ça. Il a hoché la tête, a acquiescé et m'a simplement répondu : oui tu as raison, mais c'est trop tard. Je lutterai seul pour le principe et défendrai nos idées.

J'écoute cet homme en me promettant de me souvenir de ces paroles.

— Ton père a l'âme d'un meneur d'hommes. Son travail scrupuleux tend vers la perfection. Ta mère est magnifique de gentillesse et de bonté. Si tu as choisi le parti de la liberté, jeune Blois, ne reviens jamais sur tes pas. Avance toujours droit devant toi. Tout gosse doit faire mieux que son père. Cela ne te sera pas facile, mais tu as le temps avec toi.

Beauceron vide son verre, nous nous levons et nous donnons une accolade fraternelle sans nous remercier. Chez les compagnons cela ne se fait pas. On échange, ou on donne tout simplement. Nous arrivons le soir à Bourgueil et allons directement chez Tourangeau Bon Cœur. Cette nouvelle halte me montre combien l'esprit compagnonnique est grand et profond. Nous nous sentons chez nous partout. Ce frère, moins à son aise que le précédent, partage tout ce qu'il a. Nous festoyons et buvons ce vin généreux, à la robe et au goût uniques.

En quittant cet ami, je crois que nous allons continuer directement notre route en longeant la Loire. Mais Beauceron insiste pour aller saluer un coterie spécialiste de l'escalier.

— Tu vas voir un travail magnifique, gamin, ça vaut le tout petit détour.

— Où se trouve ton escalier ?

— À deux pas. Trois tout petits kilomètres. Je pense pouvoir repérer la maison bourgeoise où il travaille. Allez ! Viens mon drôle.

Bien évidemment la vue d'un bel escalier en bois me tente, mais je voudrais tant arriver à Saumur. Pour ne pas fâcher mon gros Ours, j'accepte et nous repartons.

Nos pas réguliers, nos longues enjambées, nous amènent en peu de temps à Saint-Nicolas-de-Bourgueil ; un petit village tassé sur lui-même autour d'une large place. Beauceron, d'un coup d'œil, repère

l'auberge vers laquelle il m'entraîne presque de force.

— Mais ce n'est pas là ton escalier ?

— Non, mais par cette chaleur, on transpire et l'intérieur de la bouche se dessèche comme la pierre. Entrons.

La porte franchie, nous voyons que la salle est occupée par des tables collées les unes aux autres en forme d'U. Des quantités de convives y festoient. Les conversations vont bon train. Les fleurs qui garnissent les tables me font comprendre que nous arrivons en pleine noce. Dans un coin sur une petite estrade, trois violoneux grattent leurs archets et un cornemuseur souffle dans son tuyau porte-vent. Au centre de la pièce, des jeunes gars solides aux visages réjouis dansent avec de belles filles portant sur la tête une coiffe à fond plat ornée de broderies. On dirait des abeilles sorties d'une ruche libérée à la naissance du printemps.

En voyant arriver Beauceron, canne en main, baluchon sur le dos et portant notre sac à outils, un homme grand, aux cheveux blancs dominant une figure rouge, vient à sa rencontre :

— Je suis heureux de saluer des compagnons charpentiers. Entrez donc et joignez-vous à nous. Aujourd'hui je marie ma fille à un de nos frères qui vient de terminer un escalier digne d'un chef-d'œuvre.

— Nom de Dieu, éclate Beauceron. C'est Bourbonnais dit Bon Ami ton gendre ?

— Diantre oui, mon coterie et je n'ai pas à m'en plaindre. Mais viens, avec ton louveteau, t'asseoir. Une collation ça ne se refuse pas. Les jeunes mariés se sont absentés un moment. C'est bien normal.

Il éclate de rire et nous accompagne à la table du centre. Nous prenons place à ses côtés.

— Ça alors ! ça m'en bouche un coin. Je venais pour le voir et montrer au drôle un travail sûrement magnifique.

— Bourbonnais séjourne ici depuis trois mois. Je l'ai engagé à Tours par l'enrôleur de la Cayenne. Je suis singe ici depuis quarante ans. J'ai fait ma pelote. Je possède un peu de terre au soleil et de bonnes vignes. Dès qu'ils se sont vus, ma fille et lui, ça a fait l'effet d'une amorce qui pète sur une charge de poudre ; mais ça n'empêchait pas le gars d'être sérieux et de faire un travail rapide et bien fini. Alors j'ai réfléchi et parlé à chacun d'eux. Et voilà ! aujourd'hui le jour de leurs noces. Mais attends. Les voilà qui reviennent.

Bourbonnais dit Bon Ami reconnaît Beauceron. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre et se donnent une généreuse accolade.

— C'est gentil, dit le marié, de venir ce jour. Tiens, je te présente ma femme Georgette.

— Qu'elle est jolie ! s'exclame Beauceron. T'as épousé la plus belle fille du village. Et vous, vous n'avez pas fait une mauvaise affaire. Bourbonnais est une perle, un homme de grand cœur et de

grande vertu.

Par la porte donnant sur la rue entrent d'autres compagnons ayant eu vent de la présence de l'Ours. Mon coterie nage dans le bonheur. Le père de la mariée vient nous rejoindre et, d'un ton aimable mais sans réplique, nous dit :

— Vous resterez ce soir au dîner et vous vous installerez à mes côtés.

Moi je suis heureux ; mais au fond de mon cœur je regrette de ne pas être sur la route de Saumur. Tant pis. Il serait mal venu de partir seul. Je n'ai jamais assisté à un repas de noces. Je découvre une famille aisée qui met facilement les petits plats dans les grands. Mon estomac ne risque pas de crier famine ; et puis je vois dans la société de jolies filles dont certaines n'ont pas froid aux yeux. Si elles se doutaient que je n'ai que treize ans et demi ! Une certaine Bernadette veut m'apprendre à danser. Au début je refuse. Elle éclate d'un joli rire devant mon attitude gauche et réservée. Tant pis il faut se lancer. J'ai peur d'écraser sa taille de guêpe avec mon bras gauche et de lui faire mal. Patiente, douce, Bernadette me dirige. Moi, ourson mal léché, j'hésite, arrive en retard sur la musique. Cette fille sent bon ! Une sorte de parfum léger de fleurs qui se marie fort bien avec celui de la petite sueur qui perle à son front et dans son cou gracile. Il me semble découvrir un être différent auquel je n'ai jamais prêté attention. La femme, la seule que je connaissais, était ma mère. En dehors de celle-ci, je ne m'intéressais à aucune. À tout avouer je regardais même les autres avec dédain, presque dégoût.

Bernadette me demande dans combien de temps je ferai mon service militaire. Cette question me remplit d'orgueil ; mais ne voulant pas lui mentir, je lui réponds simplement : plus tard.

Le père de la mariée invite la société à passer à table. Beauceron me fait signe de le rejoindre. Il me faut quitter Bernadette, son charmant minois, ses boucles brunes et son petit nez. Elle va se placer à côté d'un gros rougeaud qui me la cachera durant tout le repas.

La chère est très bonne. Charcuterie, poissons, trois sortes de viandes, des canards,... Le vin coule comme l'eau les jours de grandes pluies. Beauceron mange, boit ; parle, boit ; rit, boit ; fait des grimaces, boit. Le père de la mariée me dit quelques mots aimables au sujet de mon père qu'il connaît bien et apprécie. Les voix fortes des hommes grondent comme un orage permanent dans cette salle au plafond bas. Les gosses quittent souvent la table pour jouer, se disputer, hurler, pleurer.

Beauceron se penche subitement pour ramasser sa grande serviette blanche et s'aperçoit que beaucoup de pieds ont quitté leurs chaussures pour prendre leur aise. Une idée diabolique lui traverse l'esprit. Il se lève et chuchote à l'oreille de trois gamins des mots qui

provoquent leurs éclats de rire. Puis se rasseyant calmement il reprend la conversation. Quelques temps après, les jeunes et les couples les plus mûrs veulent retourner danser. Des rires énormes, des petits cris pointus, des jurons couvrent alors les conversations. En remettant leurs chaussures, les invités comprennent qu'on leur a préparé un bain de pieds. Les gosses engagés par Beauceron ont réussi leur blague !

La soirée s'avance, il se fait tard. Les musiciens jouent avec moins d'entrain tandis que les mariés ont disparu. Mais déjà les jeunes s'organisent pour les retrouver et leur faire quelques niches et aubades. Saint-Nicolas-de-Bourgueil, cette nuit-là, a peu dormi. Je trouve une grange dont la porte est ouverte. Le premier coin de paille me sert de lit. Je m'effondre comme une masse. Les cloches de l'église mettront fin à mon sommeil. Une fontaine me permet de procéder à une petite toilette avant de partir à la recherche de mon coterie.

Bien entendu je le retrouve assis à l'auberge mangeant et buvant avec le beau-père comme s'il venait d'arriver.

Enfin nous nous quittons, après des adieux fraternels et sincères.

— Saluez pour moi Guépin la Vertu ! Et toi, petit Blois, écoute bien ce qu'il te dit. Tu ne peux être entre de meilleures mains.

Notre route traverse Allonnes, la Ronde, le Fleuret. Nous arrivons enfin à Saumur.

Je ne sais pourquoi une joie intense m'inonde. Saumur va marquer, je le ressens, un grand tournant dans le début de ma vie de labeur. C'est là que je vais acquérir mes plus grandes bases.

— Nous y voilà, enfin, dis-je à Beauceron qui m'entraîne à l'auberge de la Croix Verte goûter le vin du pays. De loin j'aime cette ville. Les compagnons y sont-ils nombreux ?

— Ben ! mon louveteau, faut que je te dise qu'on distingue deux sortes de villes : celles du Devoir et les Bâtardes. Tout est fonction de l'importance de leur population et de leur rôle historique et politique ; et aussi suivant la corporation. Par exemple pour nous les charpentiers, Saumur est bâtarde car nous n'y avons pas déposé nos « Codes compagnonniques ». De même il n'existe qu'une Cayenne mineure. Tandis que Tours est pour nous une ville du Devoir avec tout ce qui s'y rapporte. Tu le verras sur le chantier, les compagnons très nombreux ne font que passer. Une fois le pont construit, ceux-ci se dirigeront vers d'autres chantiers. Seuls resteront les locaux, c'est-à-dire ceux qui habitent ici, sont mariés et ne trimardent plus. Que penses-tu de ce vin ?

— Il est bon et passe bien sur la glotte.

— Bravo, mon petit Blois. Partons jeter un œil sur les bureaux du chantier. Peut-être y verrons-nous Monsieur Rabier.

En sortant de la Croix Verte, très grosse auberge dans laquelle tous les corps de métiers se succèdent pour y prendre repas ou boire

un coup, une surprise m'attend : le château situé de l'autre côté de la Loire. Une splendide bête juchée sur son promontoire. Fier, majestueux, imposant, garni de quatre tours, d'une forêt de cheminées, il domine les ruelles sans soleil où il me semble qu'une carriole ne pourrait passer.

Sur cette rive une petite armée d'hommes s'occupe de mille travaux de part et d'autre de la Loire. Ici, les bois, fers, cordages, sonnettes, sont transportés, répartis, installés. Chaque ouvrier dans cette fourmilière me semble abattre un travail considérable. Enfin un grand chantier en pleine vie !

Beauceron me laisse seul et s'entretient avec des hommes qui ont l'air de bien le connaître.

Je frappe à la porte d'un bâtiment en bois sur lequel est inscrit : Direction. Un jeune garçon m'accueille et m'annonce à Monsieur Rabier.

— Faites-le entrer, Justin.

Derrière un énorme bureau, je reconnais le singe. C'est bien l'homme rencontré à Tours en compagnie de mon père. De forte carrure, de taille moyenne, brun, le visage hâlé, portant moustaches épaisses, un chapeau noir aux larges bords sur la tête, il fume un petit cigare que son index tapote nerveusement.

— Bonjour Monsieur, lui dis-je en le regardant droit dans les yeux.

— Alors te voilà à Saumur. Que viens-tu y faire ? Ton père ne t'accompagne pas ?

Je tousse un peu, le prie de m'excuser, retousse.

— Tu as pris froid cette nuit ? me lance-t-il avec ironie.

Je suis mort de peur et m'essuie le front avec mon mouchoir.

— Je t'écoute, parle ! me dit-il de sa voix bourrue.

— Comme vous le voyez, Monsieur, je suis devant vous, à Saumur et je voudrais travailler. J'ai quitté le toit familial.

— Avec l'autorisation de ton père ?

— Non, Monsieur, sans.

Rabier plisse ses paupières, tire sur son cigare éteint. Il l'écrase dans un cendrier en pierre.

— J'apprécie ta franchise. Je n'aurais pas supporté un mensonge dans ta bouche. Ton père m'a écrit. Il se doutait qu'un prochain jour tu serais là, devant moi. Dans sa lettre, il me demande de te tenir serré ; car tu as une « tête de diable », selon son expression.

Je suis dérouté. Ainsi mon père me noircit cruellement. C'est trop fort. Je ne désire pas que les choses en restent là.

— Vous êtes l'ami de mon père, je le sais, mais il me semble que vous me condamnez avant même de m'avoir jugé sur le travail. Si vous ne voulez pas de moi, je m'en irai plus loin. Il y a toujours de la

tâche pour ceux qui en veulent.

Tournant les talons, je me dirige vers la porte. La grosse voix de Rabier coupe mon élan :

— Reste ici, gamin. Tu as une tête de roche dure. Tout le portrait de ton père. Susceptible avec ça ! Nom de Dieu !

Sa voix se radoucit un peu. Il enchaîne :

— Je ne suis pas contre toi. Il ne sera jamais dit que je ne tende pas la main à un fils de maître compagnon. Mets-toi bien ça dans la tête. À partir d'aujourd'hui, tu deviens mon drôle. J'ai l'œil rivé sur toi, tâche de filer droit. Tu es venu seul ?

— Non. Beauceron l'Ours m'accompagne.

— Bon, dans ce cas je vais trouver à cet entonnoir une place de chef d'équipe à condition qu'il oublie son trou sous le nez. Il te dirigera. Sache bien que le pont que l'on construit est une belle pièce de 1 100 mètres. La largeur de la Loire ici représente 700 mètres. Les travaux vont durer deux ans. Tu auras le temps de me prouver ce que tu vaux. Je jugerai ton courage et ta volonté. Va retrouver ton coterie et prendre ton repas. À bientôt.

Nous échangeons un sourire et je pars à la recherche de Beauceron. Il bavarde avec des ouvriers ; mais en m'apercevant il les quitte et vient à ma rencontre.

— Alors, mon petit Blois, comment ça s'est passé ?

Je raconte tout à mon ami en gagnant l'auberge de la Croix Verte dont l'enseigne géante se voit de partout.

Nous nous installons dans une petite salle. Attablés à nos côtés, cinq convives portent les joints d'attente^[6] aux oreilles et parlent fort. Un de ces hommes se retourne, se lève et bondit sur Beauceron :

— Par exemple ! c'est bien toi, ici, devant moi.

— L'Angoumois, mon frangin. Viens que je te donne une fraternelle accolade.

Les autres les observent avec une grande bonté dans le regard. Puis Beauceron me présente :

— Voilà mon petit drôle, le fils de Blois La Science. Un gaillard hein ?

— Il a pas loin de vingt ans ? demande L'Angoumois.

— Penses-tu ! À peine quatorze ; mais il deviendra un grand, un très grand car il en veut, le drôle !

Nous réunissons les deux tables et nous nous installons pour dîner. L'estomac me fait mal tant j'ai faim. Mon appétit épate les convives. De temps à autre je devine des clins d'œil, des sourires, voire des gestes qui en disent long sur ma voracité.

À côté de L'Angoumois qui grignote et boit peu, de Beauceron qui mange et boit beaucoup, des autres qui se tiennent bien à table, je parais un ogre qui ne laisse pas de miettes. Il n'y a pas si longtemps, je

me souviens d'avoir souvent manqué de pain. Alors je me rattrape quand je le peux.

La présence de L'Angoumois, son allure, sa voix, ses gestes me fascinent. Cet homme d'un mètre soixante-quinze, brun, osseux, aux yeux perçants fume beaucoup et roule ses cigarettes avec une fantastique rapidité. Son timbre de voix chaud, grave, se module afin de forcer l'attention et l'écoute. Il trouve les mots, les expressions, les comparaisons justes sans lasser.

À la pause de l'après-midi, Beuceron me dit pourquoi on le surnomme : « l'avocat des pauvres ». Fils d'un singe charpentier d'Angoulême, il fit des études secondaires puis devint étudiant en droit au quartier latin à Paris. Mais au bout de trois années, lassé de traîner ses culottes sur les bancs de la faculté, il s'en revint chez son père pour reprendre la charpente. De fait ce surnom a également une autre signification. On parle depuis une dizaine d'années du mouvement naissant du syndicalisme. L'Angoumois en avait fait sa marotte, son passe-temps favori. Au cours des réunions, il prenait la parole pour forcer les travailleurs à s'unir et à réclamer ce à quoi ils avaient droit. Ses phrases favorites étaient : l'argent doit aller d'abord à ceux qui travaillent – les singes exploitent les ouvriers – la sueur des travailleurs ne peut s'escompter à la Banque de France – le travail doit nourrir l'homme et non les comptabilités – il faut exiger du singe une diminution des onze heures de travail quotidien.

— Moi, ajoute Beuceron, je suis pour toutes ces revendications ; mais en assurant une tâche bien faite.

Dehors la machine siffle si fort que personne ne peut ignorer que le travail recommence. Nous quittons la table. L'Angoumois et Beuceron prennent rendez-vous pour le soir.

Près des bureaux, Monsieur Rabier nous surveille du haut de ses cinq marches. Il nous appelle :

— Toi, le drôle, attends un peu dehors ; Toi, Beuceron, entre. Je dois te parler.

Je reste un moment seul. Des idées me traversent l'esprit, des questions m'angoissent. Si Monsieur Rabier ne voulait pas de l'Ours ? S'il faisait venir mon père pour me reprendre ? Que ferais-je alors ?

Beuceron réapparaît le visage grave. L'index de sa main gratte le pois chiche qui orne sa joue gauche. Mauvais signe ! Monsieur Rabier me fait entrer et me déclare d'une voix douce :

— Ce matin j'ai été un peu dur avec toi. Il fallait que je te jauge. En même temps je me devais de te parler comme ton père. Nous sommes ici environ une dizaine de vieux compagnons placés au premier plan, tous enfants de Salomon. On ne peut se tromper, l'erreur est interdite. Ce que tu apprendras ici, tu pourras le parfaire ailleurs. Dans un an tu partiras chez le frère « Compagnon ». C'est son nom. Il

est chef de service chez Eiffel. Ensuite tu iras chez Milon, un de mes compatriotes. J'ai également deux camarades chez Fives-Lille, notamment Balme... Bref, tu peux faire ton chemin dans de bonnes conditions. Je te protégerai, mon drôle. Mais en échange je désire pouvoir compter sur toi en toute confiance. Acceptes-tu ?

Je suis angoissé et fier à la fois. Cet homme m'offre ma chance. Je ne peux retenir des larmes coulant sur mes joues. Tentant de raffermir ma voix, je lui réponds :

— Si je suis parti, Monsieur, c'est pour prouver à mon père que je suis capable de me conduire en homme... et puis aussi pour aider ma mère qui a tant de mal à y arriver.

Rabier s'approche de moi, me prend dans ses bras, me serre contre lui d'un geste qu'il veut rapide, puis tourne le dos en me disant :

— Allez petit, rejoins ton gros Ours pour la fin de la journée et méfie-toi des mauvaises fréquentations. Demain tu viendras dans ce bureau pour travailler avec deux jeunes ingénieurs. Ils te montreront comment on établit des plans d'échafaudages. Je sais que tu connais un peu le dessin.

— Bien Monsieur et merci pour tout. Je serai digne de votre confiance.

Au moment où j'allais franchir la porte, il ajoute :

— Trouve une chambre chez les particuliers. Le soir tu seras tranquille pour travailler.

En sortant du bureau, je me sens bizarre : j'ai à la fois envie de rire et de pleurer. Mon cœur bat très fort. Cet homme veut remplacer mon père. Il ne faut pas que je le déçoive. Ce sera très dur. Pourquoi les ingénieurs s'embarrasseraient-ils d'un gamin ignare ou presque ? Aurai-je assez d'orgueil et de souplesse pour m'assimiler à eux ? Et puis comment trouver une chambre chez des particuliers ? Beauceron m'aidera. Une montagne de soucis s'abattent sur moi. Alors je me force à respirer très profondément pour calmer mes inquiétudes et lentement mes pensées s'éclaircissent.

L'Ours me retrouve sur les bords du fleuve :

— Alors, petit Blois, on réfléchit ?

Je lui raconte ce que m'a dit Monsieur Rabier.

— Bien, me répond-il. Allons te trouver une piaule.

— Mais toi où vas-tu coucher ?

— T'occupe, mon drôle. Beauceron dort n'importe où. Quand il n'y a pas de place, il en fait.

Derrière la Croix Verte je découvre des petites maisons basses. Après avoir frappé à une porte sans succès, la deuxième s'ouvre et on nous annonce qu'un locataire étant parti, je pourrai lui succéder immédiatement. J'ai une chambre pour moi tout seul ; meublée d'un

lit, d'une table et d'une chaise. La fenêtre donne sur le potager. Au fond de celui-ci se trouvent les cabinets d'aisance. Je paye une semaine d'avance. Ma logeuse est une vieille dame, veuve, toute menue, habillée de noir. Elle ne marche pas, mais trotte, comme une souris.

— Tu seras bien, mon drôle. Tranquille comme Baptiste. La vieille est protestante. Il y en a beaucoup ici à Saumur. La religion ne doit pas te troubler, tu es comme moi, on n'en a rien à faire du moment où l'on est droit comme le fil à plomb, ajoute-t-il en riant.

— Et toi, Beauceron, ton travail ?

— Pas facile, petit. Il y a du tirage. Les chantiers sur Paris ont pris une grande quantité d'indiens et les Soubises qu'on a fait venir d'Angers sont en grand nombre. Cela ne simplifie pas les rapports. Faut que je les dresse. Il ne sera pas dit que les chiens me feront la loi. Un compagnon du Devoir et Liberté doit se faire respecter et obéir. Nom de Dieu ! T'inquiète pas pour moi.

Si je veux connaître sa conversation avec Monsieur Rabier, je sais qu'il ne faut pas le questionner. Il me la racontera de lui-même. Mon pressentiment se révèle juste lorsqu'il me raccompagne le soir à ma chambre.

— Le singe, commence-t-il, n'a pas été tendre. Il me connaît bien. J'avoue que lorsque j'ai un petit coup dans le nez, un rien me pousse à déclencher la bagarre. Or, lui comme moi, comme toi, un jour nous sommes battus ou nous battons contre les Soubises. Lui, le grand patron responsable de ce chantier, a pris du recul. « Je suis franc-maçon, m'a-t-il dit, et par conséquent ennemi de tout sectarisme. Il m'est impossible de prendre en compte les rivalités. » Il m'a appris aussi qu'il avait l'intention de constituer des équipes de nuit car faut gagner du temps ! Il a ajouté que dans mon groupe se trouvaient deux frères, deux Angevins du nom de Babin, appelés « Les Portos » parce qu'alors qu'ils travaillaient dans la marine française leur bateau s'échoua, par la tempête, sur la côte portugaise. Tous deux sont de bons charpentiers Soubises nés à Angers. Ensuite il m'a fait jurer que je ferai tout pour éviter un conflit. Là il me demandait beaucoup ; mais j'ai juré. Il m'a parlé de L'Angoumois, avec sa gueule à manger des guêpes. Grâce à lui les salaires ont été augmentés. Ah ! je te jure qu'il râlait le singe. Bref je t'ai tout raconté, petit Blois. Ça ne sera pas commode. Va falloir faire attention ; parce que je sais qu'il me donnera mon sac à la première bagarre.

Nous arrivons devant ma porte, Beauceron m'embrasse comme du bon pain et nous nous souhaitons bonne nuit.

— Je passerai demain matin te réveiller, dors tranquille, petit drôle.

Me voilà seul. J'allume la bougie, me déshabille et ai du mal à

m'endormir ; mais, vaincu par tant d'événements, je plonge dans le néant.

Le lendemain matin, j'entends qu'on tape au carreau de ma fenêtre. C'est mon gros Ours qui bat le rappel. Je lui fais signe de la main. Il me crie de le retrouver à la Croix Verte. Je procède à une toilette rapide mais soignée à la fontaine située dans la cour. Je salue au passage ma propriétaire occupée dans son jardin et je vais prendre mon tue-ver. Dans la grande salle, les tables sont attribuées suivant les grades et les familles. Je gagne donc celle des louveteaux. Mais Beauceron ne l'entend pas ainsi. Il m'oblige à m'asseoir en sa compagnie à la table des compagnons. Du coup, les jeunes râlent.

— Vous allez fermer vos goules ? hurle l'Ours. Blois est fils d'un singe et pas d'un petit, plaisante-t-il à demi. Vous saurez un jour qui est Blois La Science. Demandez-le à vos aînés.

Les jeunes murmurent à voix basse et se calment. Moi je suis gêné d'être assis à cette table. Mais cela ne me coupe pas l'appétit : j'engouffre, de peur que le ver ne fasse des œufs dans ma gorge. J'arrive donc à cinq heures du matin au bureau et je constate qu'il est vide. Vers six heures Monsieur Rabier me trouve assis sur les marches.

— Que fais-tu là ?

— C'est que j'ai l'habitude de commencer de bonne heure... !

— Les bureaux ouvrent à sept heures et demie, gamin.

— Alors, Monsieur Rabier, puis-je vous demander de travailler sur le chantier avec Beauceron jusqu'à l'ouverture de vos bureaux ; comme ça, je ne perdrai pas mon temps ?

Rabier me regarde, sourit, allume son petit cigare et me répond :

— Accordé. Tu t'occuperas du pointage des ouvriers de cette rive. Mais attention ! certains essaieront de te carotter. Ne t'en laisse pas conter. Ne prends pas de retard. Tu dois être présent à l'arrivée des ingénieurs. Entre et va jeter un œil sur les plans.

Je me passionne pour ces grandes feuilles aux traits si bien tracés et comprends rapidement. Quelques temps après arrivent les deux ingénieurs, jeunes, sympathiques. Ils sortent tous deux des « Arts et Métiers » d'Angers. On bavarde un moment puis ils me donnent des petits boulots. Très vite nous échangeons des idées au sujet du travail et mon étonnement est grand lorsque je constate qu'ils ne connaissent pas la stéréotomie du bois. Je leur enseignerai cette science. En échange, ils me donneront des cours de mathématiques.

Par la suite, ils demandent à Monsieur Rabier la permission de m'emmener place des Récollets où se tient une école préparatoire aux Arts et Métiers d'Angers.

Ma joie est à son comble. Mes journées s'organisent : Matin : pointage et bureau. Après-midi : École trois fois par semaine ou chantier. De plus, le salaire que je touche me permet d'acheter des

livres. Le soir, dans ma chambre, je me jette dessus avec une immense faim d'apprendre.

II

Pour aller rue des Récollets, depuis le chantier, il me faut traverser les deux ponts en pierre qui enjambent la Loire. Je me régale à la vue de ce fleuve qui s'étire entre les bancs de sable. À chaque passage je constate un changement dans son parcours. Elle semble hésiter, s'agiter avant d'étendre ses bras diaprés qui étreignent les îles verdoyantes. Devant cette grande dame douce, large, languissante, les arbrisseaux s'inclinent et la caressent. J'imagine une très belle femme quittant ses vêtements çà et là pour se laisser aller très lentement jusqu'à l'océan.

L'ardoise sur les toits jette un reflet dans le ciel bleu. Il me semble que j'aime Saumur avant de le connaître. Les rues sont grouillantes, les boutiques bien achalandées pour des gens au pas lent, au regard précis et un peu méfiant. Certaines femmes portent la coiffe empesée. Par petits groupes, passent des chevaux fringants, montés par de beaux cavaliers militaires dont les uniformes noirs garnis de boutons dorés jettent mille feux. On y rencontre des habitants de tous ces petits villages des alentours qui viennent comparer, acheter, tout ce qu'une ville peut leur offrir.

L'école de la place des Récollets ne pourrait être comparée à celle de Saint-Aignan. Les professeurs suivent avec intérêt nos travaux sans s'occuper, le moins du monde, de nos idées religieuses ou politiques. Le directeur grand, sec, à la voix grave, a de faux airs du prince de Chalais. D'après ce que j'ai appris par des camarades, M. Mornay se rend à l'office protestant accompagné de sa famille et chante avec dévotion les psaumes sacrés. Mes compagnons sont tous plus âgés que moi, d'au moins deux ou trois ans ; mais ma taille les dépasse tous, si bien qu'ils doivent penser que je suis en retard sur eux. On nous enseigne la mécanique, l'électricité, la construction et la physique. Les mathématiques me donnent beaucoup de mal. J'écoute chaque parole, copie les formules inscrites sur le tableau noir. Ainsi le soir dans ma merveilleuse solitude, je reprends chaque point, le décortique comme

le ferait un écureuil avec une noisette. Lorsque je cale devant un problème les ingénieurs du bureau me l'expliquent avec gentillesse. Je crois qu'ils m'aiment bien. Après le travail je retrouve Beauceron à la Croix Verte, nous dînons ensemble puis allons boire un litre dans un cabaret situé rue Juive. Le vin provient de la vigne du frère du patron, située sur les côtes de Beaulieu-sur-Layon. Il coule droit accompagné d'une pointe fruitée. Comme dit mon gros Ours : il revient dans la goule pour donner son coup de chapeau. Bien sûr je ne parle que très peu ; j'écoute les paroles, les demandes et les réponses. Ce soir il me confie :

— Tu vois, mon petit Blois, tout est une question de savoir dire au moment où il faut. Hier, après le dîner, avec deux amis, j'ai rendu visite à un charpentier qui a épousé une veuve. Celle-ci tient une petite guinguette et vend également un peu d'épicerie. Bref on y va boire une bouteille tranquillement. Ah ! il faut que je te dise où c'était. Au bas du château. Tu connais ?

— J'irai par là faire des croquis dimanche.

— Non gamin, je ne te parle pas des petites rues très étroites qui grimpent. Y'en a une fameuse : la rue de la Fenêtre. Là tu verras toutes les filles et les femmes qui enfilent des chapelets à longueur de journée pour les établissements Mayaud. Les grains sont en os, en coco, en ivoire, en nacre, etc. Elles sont assises sur des chaises calées aux murs des maisons ; comme ça, elles y voient clair et ne dépensent pas de chandelles. Dans une toute petite rue perpendiculaire se trouvent deux claques, avec toutes les filles possibles. Si un jour ça te dit, je t'emmènerai. Mais j'en reviens à mon charpentier. C'est ce qu'on appelle en terme de métier, un charpentier de remplissage ; c'est-à-dire, un gars que l'on embauche au moment du plein boulot. Il a la qualification, sans l'avoir vraiment, et ne fait partie des équipes que provisoirement. Comme, pour le moment il travaille au chantier, je trouvais naturel d'aller boire un coup chez sa femme. Voilà t'y pas que quatre hommes arrivent et s'installent à côté de nous sans saluer la compagnie. Je les regarde de travers et reconnais des Soubises d'une autre équipe. Mon sang ne fait qu'un tour.

— On ne salue plus ? que je leur dis, les bonnes habitudes se perdent.

Le plus grand, avec un nez en quart de Brie, me répond :

— Nous ne disons bonsoir qu'aux Soubises et vous vous êtes des Indiens.

Du coup, je me lève, pour secouer ce paltoquet quand je sens une main sur mon épaule. Je me retourne et reconnais L'Angoumois.

— Reste assis qu'il me dit, vous n'allez pas vous bagarrer. Y'en a marre de vos histoires qui réjouissent les patrons.

— Fiche-moi la paix, que je lui réponds, en l'écartant.

Mais l'Avocat des Pauvres est têtue et tenace. Il reprend :

— Que vous soyez compagnon de telle ou telle famille vous regarde. Voyez plutôt ce que vous avez en commun. Je veux parler du travail, du risque, du chaud de l'été et du froid de l'hiver. Là-dessus vous êtes égaux. Et puis, n'oubliez pas la paye. J'ai obligé Rabier à vous payer dix sous au lieu de huit de l'heure et je lui en réclamerai douze après. Quand j'ai été le trouver pour obtenir cette juste majoration, je ne l'ai pas demandée pour les Soubises ou les Indiens, mais pour tous les travailleurs. Vingt-quatre sous de plus par jour ça fait trois kilos de pain. Alors quittez cet esprit sectaire et stupide. Plus vous vous bagarrerez, plus les patrons seront contents. Faites la paix et buvez un coup. Les Soubises disent U.V.G.T. (unissez-vous – grandissez toujours). Nous les Loups disons : I.M.D.G. (Indiens maîtres du génie). Luttons pour la même cause et restons unis. Vous êtes tous des gars honnêtes mais avez de la merde dans les yeux et vous ne réfléchissez pas plus qu'un troupeau d'ânes bâtés.

— Le sacré bonhomme, un malin ! Que voulais-tu que je réponde et les autres également. C'était vrai !

Beauceron vide son verre et le remplit en grattant son pois chiche sur sa joue. Moi je ne dis rien mais je pense que L'Angoumois n'a pas tort et j'avance :

— C'est bien tout ça, n'empêche que lorsqu'on arrive dans un lieu où il y a du monde, on dit bonjour, ou bonsoir. C'est poli.

— Bien dit ! mon petit Blois.

Et Beauceron me frappe dans le dos d'une main énergique. Mentalement, je faisais mes calculs. M. Rabier me payait pour mon travail au chantier, au bureau ; et à demi pendant mon école. Je n'en avais soufflé mot à personne. Allait-il aussi m'augmenter comme les autres ? Le lendemain j'ai la réponse. Elle est bonne. Je suis fou de joie. À l'aide d'un papier et d'un crayon, je calcule et marque mes dépenses, mes dettes et les soustrais de mon salaire de la quinzaine. Il m'en reste assez pour acheter deux livres très importants pour moi, plus deux chemises neuves. Je garde quelques centimes qui font un gentil bruit dans la poche de mon pantalon. La vie est belle. Je suis heureux.

La nuit, il me revient en mémoire l'expression de Beauceron : le claqué. Bien souvent sur le chantier, les hommes parlent des femmes. Ils emploient des mots durs, des expressions grasses qui me choquent et m'amuse à la fois. L'image de ma mère qui est avant tout une femme me vient à l'esprit. J'en conclus que ces femmes du claqué représentent une autre espèce. Peut-être des jouets pour le plaisir des hommes, plaisir que je ne connais pas encore.

Les jours passent ; les semaines défilent ; mon emploi du temps ne change pas. Mais l'école ferme pendant les vacances. Je travaille donc

davantage sur le chantier. Mes quinzaines s'arrondissent. Je m'oblige à préparer dans mes livres les cours que l'on me donnera à la rentrée. Ainsi je prends de l'avance sur moi et sur les autres.

Un dimanche d'automne, Beauceron m'entraîne presque de force en compagnie de L'Angoumois, les Portos, et deux autres Indiens de Nantes.

— Il est temps, m'explique mon Ours, que tu sois déniaisé. Nous t'emmenons dans une boîte à ramollir.

Sur le moment ces propos me surprennent, je ne les saisis pas. Les autres rigolent en voyant l'étonnement que j'affiche. Je découvre Saumur la nuit, éclairée par quelques réverbères qui proposent discrètement une lumière jaunâtre. Les volets des bourgeois bien clos, les portes des estaminets, cabarets et autres lieux où se boit la verte ou le vin grincent et claquent. Les officiers du « Cadre Noir », par groupes de deux, ou quatre, rejoignent leurs camarades dans des clubs privés où ils jouent et font la fête. D'autres vont passer un moment auprès de jolies femmes qu'ils entretiennent galamment. Les moins argentés montent en compagnie des filles qui les interpellent dans les rues basses autour du château. Je découvre un monde différent des autres qui m'intrigue, me fait rire, et me trouble.

Beauceron se penche vers moi et me dit :

— Tu vois petit Blois, si tu veux garder ta santé, ne fais jamais ton choix parmi ces petites poules. Ne mets pas ton ciseau sur les clous, ça fait des brèches. Va plutôt au bordel ; tu risqueras beaucoup moins. Regarde, là-bas, la grosse lanterne rouge. Tu rentres, tu choisis et ça te ramollit la besaiguë^[7] à la sortie.

On ne peut marcher de front à plusieurs dans ces rues étroites. Un incident se produit alors que je me trouve en queue de notre groupe. Quatre officiers de cavalerie, surnommés par l'Ours « vers luisants » parce que leurs boutons bien astiqués brillent comme des batteries de cuisine, avancent les bras chargés de bouteilles de champagne, et de paquets de victuailles. Un lieutenant de dragons porte des pains de fantaisie très longs. En passant à côté de Beauceron, il lui effleure le nez avec le croûton de l'un d'eux en disant :

— Tu en veux du pain ?

La réaction de mon Ours ne se fait pas attendre. Le revers de sa grosse patte claque sur la joue de l'officier en lui répondant :

— Tiens voilà de la viande, tu mangeras ça avec ton pain.

On peut se douter de ce qui s'en suit. Bouteilles, poulets, fruits, pains, gâteaux jonchent le sol. La rue se vide comme dans un rêve. Le claque met sa chaîne de sûreté. Personne ne veut être témoin d'une telle bagarre, attendu que la police va arriver, donner raison aux officiers et embarquer tous les passants, témoins ou pas.

— Fous le camp, gamin, hurle Beauceron ; passe par le haut.

Un instant troublé, j'exécute l'ordre. L'Ours prend deux vers luisants sous les bras et remonte ainsi la ruelle. À quelques mètres se trouve un boulanger dont le fournil est situé en sous-sol. Sans se démonter, Beauceron fait passer les deux corps par le soupirail. En bas, le mitron voit tomber dans son pétrin deux formes noires. Les deux autres officiers arrivent à se dégager. Moi, caché dans une encoignure de porte, je les entends hurler « À la garde ! » en s'enfuyant. Il ne me reste qu'à regagner rapidement ma chambre et attendre le lendemain les nouvelles que me confiera l'Ours. L'affaire fait grand bruit à Saumur. Les partisans des officiers parlent d'anarchie et de sacrilège. Les autres sourient de cette leçon donnée à une caste soi-disant intouchable. Le général de Bouligny, commandant l'école, furieux, exige qu'on lui présente les uniformes dégoulinants de pâte, puis met les deux lieutenants aux arrêts. Le lendemain le général fait seller son cheval, appelle son ordonnance et tous deux traversent Saumur au grand galop en direction du chantier.

Le lundi matin la reprise est en général dure. Des ouvriers manquent à l'appel. Les goules fleurent fortement le vin. À mon poste de contrôle des entrées, je suis étonné de constater que tout le monde répond présent. J'en conclus qu'ils sont tous d'accord. Le mot de passe a été donné : « Par solidarité que chacun soit à l'heure demain matin. » Je vois donc arriver un beau cheval noir monté par un officier couvert de galons et médailles. L'homme saute à terre. Son ordonnance prend les rênes et emmène la bête un peu plus loin. À ce moment précis M. Rabier descend de la barque qui fait la navette entre les deux rives. Très aimable et souriant il se dirige au-devant du général en me faisant signe de le suivre. Les deux hommes, face à face, se jaugent les yeux dans les yeux.

— Entrez donc mon général. Excusez à l'avance le désordre des bureaux. Ce matin nous entamons un travail très délicat.

— Je n'en ai que pour un instant, Monsieur le Directeur. Voici les faits : Hier soir des ouvriers charpentiers de votre entreprise ont attaqué quatre de mes officiers. Vous comprendrez aisément que ce scandale salit le renom de l'armée et que ces faits sont déplorables. Ces charpentiers sont sûrement parmi les absents au travail, ce matin ?

— Mais mon général, tous mes hommes sont à leur poste. J'ai vérifié moi-même auprès des responsables. Ce jeune homme-là, chargé de la surveillance de cette rive, vient de me le confirmer.

— C'est une cabale alors, Monsieur le Directeur. Je suis sûr de ce que j'avance.

Monsieur Rabier prend son temps, allume son petit cigare, tapote des rouleaux de plans et répond calmement :

— Le mot semble bien gros. La cabale n'existe pas, mon général.

Pour vous en donner la preuve, je vais faire appeler trois de mes hommes qui ne m'ont jamais menti. Je répète clairement : qui ne m'ont jamais menti.

Puis se tournant vers moi :

— Blois, va me chercher Beauceron et les Portos. Tout de suite.

Quelques instants après, les trois hommes se découvrent et l'Ours dit :

— Vous nous faites demander, nous sommes à vos ordres.

Le général contemple ces montagnes de muscles avec curiosité. Il prend à vue d'œil les mensurations des épaules, des torsos de ces géants, puis interroge :

— Où dénichez-vous de pareils gaillards ? J'aimerais bien en compter de tels parmi mes cuirassiers. Mais revenons-en à l'objet de mon enquête.

M. Rabier lève à demi le bras pour l'interrompre :

— Permettez, mon général que j'interroge moi-même mes hommes.

L'officier supérieur approuve de la tête.

— Où étiez-vous, hier soir vers vingt et une heures trente ?

Beauceron répond d'une voix ferme :

— Nous marchions tranquillement dans la rue de la Fenêtre.

— Bien. Avez-vous balancé, oui ou non, deux officiers du Cadre Noir dans le pétrin d'un boulanger ?

— Oui, c'est exact, M. Rabier. Les deux autres ne sont pas passés par le trou du soupirail ; mais il s'en est fallu de peu. Nous voulions aller peut-être trop vite. Voilà la vérité. On ne sait pas mentir... Mais il faut que le général sache pourquoi c'est arrivé.

Alors Beauceron narre l'altercation mentionnant le défi des officiers et sa réponse brutale.

Le général prend la parole :

— Bien mes garçons, j'aime la vérité. Il faut donc punir les deux parties. J'ai déjà mis mes hommes aux arrêts. Vous...

— Permettez, intervient Rabier, il faut aller vite. Le chantier commande avant tout. Que demandez-vous, mon général, contre mes hommes ? Je jugerai ensuite.

Le général hésite, regarde une fois encore ces trois guérites :

— Dites à vos hommes, Monsieur le Directeur, de reprendre le travail, nous en débattons tous les deux.

Moi, l'oublié, le fantôme me dissimule derrière des montagnes de papiers, dossiers, plans posés sur une table. J'essaie de passer inaperçu. Le général enchaîne, après le départ de mes amis :

— Comme j'aimerais les avoir dans mon régiment ! Ce sont des forces de la nature ! Représentez-vous ces trois gars-là en uniforme... quelle réclame pour mon école ! Je ne sais que vous demander. Ils ont

répondu à cette boutade grossière un peu trop énergiquement... Convenons-en. Mais il me vient une idée : Figurez-vous que je vais bientôt prendre ma retraite et je voudrais aménager un club dans mon grenier. Il faut, d'après les architectes consultés, soutenir trois entretoises du toit à l'aide de colonnes en fonte. Bien sûr, on pourrait, grâce à des palans monter ces engins par les fenêtres ; mais je ne tiens pas, pour le moment, à mettre ces travaux en relief vis-à-vis des voisins.

— Combien pèsent ces colonnes, mon général ?

— Environ de 250 à 300 kilos.

— Vos escaliers sont-ils assez larges ?

— Le premier oui, le second en colimaçon ; il sera refait après.

— Bien. Je ne vois pas quelles difficultés insurmontables peuvent rencontrer mes compagnons. Voulez-vous qu'ils vous transportent ces poutres ? Ce sera leur punition ?

— Qu'à cela ne tienne. J'accepte votre proposition.

— Mais à une condition, mon général.

— Laquelle ?

— Que vos officiers malmenés assistent à la montée de ces engins.

— Tout à fait d'accord, Monsieur le Directeur. Quand cela peut-il avoir lieu ?

— Ce soir même. Tout sera dit. J'accompagnerai mes coteries.

Le soir à dix-huit heures trente, Beauceron, les Portos, le patron et moi sommes sur place. En face de nous se tiennent le général et les quatre officiers. Beauceron repère les escaliers, examine leur largeur, leur hauteur, leur profondeur ; puis d'un coup d'œil, jauge l'encombrement des piliers et déclare :

— Ça va se faire. Vous les Portos, soulevez les tuyaux ; je les prends à bras le corps. Puis j'en veux un des deux à la base et l'autre derrière moi muni d'une corde pour diriger la tête. Au travail les gars !

Beauceron calmement monte le premier escalier, se repose un moment et attaque le second à la perpendiculaire, à l'intérieur du colimaçon. Il ne lui faut qu'un quart d'heure pour les déposer tous les trois sur le plancher. Sans souffler, sans bruit, sans s'énerver, il redescend, s'essuie les mains contre son pantalon et dit :

— Nous avons soif.

Un silence accueille cette demande. Le général paraît médusé, les officiers très gênés. Rabier sourit. Beauceron attend.

— Vous possédez une force herculéenne, Monsieur Beauceron. Vous êtes quitte, ainsi que Messieurs Portos de votre punition. Descendons dans ma cave et trinquons à la paix.

Beauceron se fait encore remarquer par sa capacité à boire. Joyeusement on se sépare comme les meilleurs amis du monde. J'ai le temps d'apercevoir le général glisser un billet dans la poche de l'Ours ;

mais celui-ci fait semblant de n'avoir rien remarqué. Le soir, ce dernier nous régale au cabaret de la rue Juive en lâchant de temps à autre des plaisanteries un peu lourdes sur les godelureaux, freluquets et vers luisants d'opérette.

Les mois d'hiver apportent leur frimas. La Loire, cette jeune fille amincie et alanguie entre les bancs de sable durant l'été, prend la forme de grosse matrone puissante, toujours lascive, débordante, mais silencieuse.

Le pont du chemin de fer avance de part et d'autre des rives. Dans les batardeaux^[8] poussent les piliers de soutien. De mon côté, le chantier a dépassé l'île du Saule ; de l'autre la moitié du cours du fleuve est déjà franchi. Monsieur Rabier peut être satisfait ; mais il ne le montre pas préférant conserver ses attitudes patronales au visage fermé.

Mes résultats, place des Récollets, me mettent en valeur. Tant et si bien que d'un commun accord entre mon singe et les ingénieurs, on m'inscrit à Angers. Sur leur recommandation, la direction des Arts et Métiers accepte que je présente tous les mois mes cahiers, plans et mémoires. Ainsi durant deux années, je travaille comme une bête qui veut arracher sa charrette de connaissances sur la pente très rude et accidentée qui me conduira au succès final. Il me faut faire un choix et m'y maintenir. J'écris à ma mère pour lui raconter mon existence. Elle me répond plusieurs fois en des mots délicats, chauds qui me serrent très fort le cœur. Toutes ses lettres commencent par « Mon grand ». Je frotte mes yeux qui s'embrument pour lire jusqu'à la fin. Mes frères et mes sœurs ne m'oublient pas et m'embrassent. Quant à mon père elle n'en fait mention qu'en s'unissant à lui pour m'étreindre dans ses bras. La seule chose que je déplore, au fond de moi, est l'impossibilité de lui envoyer quelque argent. Or, depuis la semaine dernière, Monsieur Rabier m'a pris à part et m'a confié :

— Je n'ai pas l'habitude de féliciter mes drôles ; mais aujourd'hui je ferai exception. De tous côtés, tant à l'école, qu'auprès de mes ingénieurs, j'entends des compliments sur toi. Ne crois pas que la partie soit gagnée. Loin de là ! Tu me rends de loyaux services. Cela me prouve que ma confiance repose sur un bon terrain. L'ingénieur Martin doit nous quitter. Il me sera utile près de Bordeaux dans le bureau que je monte. Je prends un risque calculé en te demandant de prendre sa place à côté de Sellier. Vous vous entendez bien. Il est convenu que j'augmente ton salaire de cent francs par quinzaine au début. Dans trois mois, je reverrai la question. Continue dans la même voie. Ne change rien à tes habitudes. En outre, tu te présenteras à la Saint-Joseph à la loge de Nantes pour y être reçu compagnon. Je ne pense pas que tu aies beaucoup de mal à franchir les épreuves. Cela te convient-il ?

Je suis au ciel. Mes efforts payent. La vie monacale à laquelle je m'astreins porte ses fruits. La gorge enrouée par la joie, je réponds :

— Vous êtes un vrai père pour moi, Monsieur Rabier. Jamais je ne l'oublierai. Vous pouvez tout me demander. Merci, un grand merci, large comme la Loire.

— N'exagérons rien. Je ne serai entièrement satisfait que le jour où tu auras fait la paix avec mon ami, ton père, Blois La Science.

— J'y pense, mais ne suis pas prêt encore.

Rabier éclate de rire et me frappe dans le dos.

— Sacré drôle. Teigneux et rancunier avec ça. Tu connais mon opinion, mais je reste assez tolérant pour ne pas influencer ta décision.

Mon existence change une fois de plus. J'ai l'impression de progresser réellement. Mais je veux plus encore.

Le printemps arrive. L'été passe. Un nouvel hiver approche. Peu d'événements marquants, sinon un travail de plus en plus astreignant qui me fait courber l'échine sur mes tables au bureau, à l'école, chez moi. De temps à autre j'ai une furieuse envie d'exploser, de m'amuser comme les autres, de boire plus que de raison, d'aller dans un claque me libérer.

J'atteins presque un mètre quatre-vingts. Mon appétit devient monstrueux. Je me rase tous les jours. Le matin, au réveil, mes draps laissent apparaître de grandes taches d'un blanc jaunâtre. La nuit, je rêve à Bernadette qui m'a fait danser au mariage, à Saint-Nicolas-de-Bourgueil. Le nez dans mon oreiller je crois retrouver son odeur de fleurs mêlée à la petite sueur qui perlait dans son cou.

Beauceron se fait de plus en plus rare. Je ne lui pose pas de questions ; j'attends qu'il se confie à moi. Bien évidemment, c'est ce qui se produit.

— Mon petit Blois, faut que je te parle. Je t'ai peu vu ces temps-ci ; mais je ne me reconnais pas moi-même. Pense donc que jamais de ma garce de vie je ne suis resté aussi longtemps sur le même chantier. Cela est la faute ou le bonheur d'une toute petite bonne femme de trente-deux kilos et d'un mètre quarante : La Marianne. Tu n'es pas sans savoir que je passe par la rue de la Fenêtre pour aller me faire ramollir un peu plus loin. Je vois, à chaque fois, toujours devant la même porte, sur la même chaise, une brunette qui enfle ses grains de chapelet. Tu me diras « pourquoi elle et pas une autre ? » c'est ça la vie, gamin. Un soir de cet été voilà t'y pas que mon pied bute contre un pavé. Me voilà par terre juste devant elle. La petite se lève, fait tomber ses grains et se précipite pour m'aider à me relever. Moi, furieux, je jure une bordée de « Nom de Dieu » et la repousse. Elle reste là, posant sur moi un regard de jeune chien pris en faute.

« Pardonnez Mademoiselle, que je lui dis. Beauceron n'a besoin de personne pour se remettre debout. »

Ma cheville me fait très mal. Je veux continuer ma route, mais je boite fort.

« Entrez donc une minute, Monsieur ; j'ai de l'eau chaude. Avec une poignée de sel dans une cuvette, vous tremperez votre pied et la douleur s'envolera. »

Je crois que c'est ce mot qui a tout déclenché : Envoler. Sa petite taille, sa frimousse, sa voix, sa gentillesse, bref tout ce fatras de je-ne-sais-quoi... Sans m'en rendre compte, j'ai dit merci, suis entré, ai trempé mon pied dans l'eau chaude salée. Mes yeux ne s'attachaient à rien autour de moi ; mais uniquement à elle. Je restais muet, pétrifié, idiot.

— Et ta cheville ?

— Elle se comportait comme moi dans un rêve, je ne sentais plus rien.

Marianne, pendant ce temps, est ressortie pour ramasser ses grains qui lui sont comptés, s'il te plaît ! La porte ouverte, je voyais son petit corps souple comme un roseau, se baisser, se redresser, se pencher ; sa bouche compter ses grains dans le creux de sa main. Je ne savais plus où j'en étais. Elle est revenue, avec ce sourire angélique sur ses lèvres rouges cerise et m'a demandé :

« Vous allez mieux, Monsieur ? »

« Oui, que je lui réponds, je vais vous laisser ; vous avez du travail et moi il faut que je rentre. Demain je commence une heure plus tôt. » C'était pas vrai ; mais que voulais-tu que je trouve à répondre ?

Le lendemain j'allai chercher un gros gâteau et une bouteille de Layon ; puis je la retrouvai penchée sur son chapelet. En me voyant, elle a tout remis dans la toile posée sur ses genoux et m'a fait asseoir à l'intérieur, devant sa table de poupée.

Voilà mon histoire, mon petit Blois ; toute bête, toute simplette. Depuis, je ne vais plus au claque ; je suis heureux comme l'empereur de toutes les Russies. Alors me voilà partagé entre Marianne et l'envie de reprendre la route. De toute façon, je vais avec toi à Nantes pour ton initiation au grade de compagnon. Rien ne pourra m'en empêcher ; Marianne l'a bien compris du reste. Mais elle évite de m'en parler. De Nantes je pourrais descendre sur Torrêcharente où l'on va reconstruire le pont, ou sur Rochefort pour exécuter des travaux dans le bassin. Ce sont les ingénieurs Vigné et Rigault qui commandent... Je les connais bien. Je ne sais que faire ?

Beauceron gratte son pois chiche si fort qu'une gouttelette de sang apparaît.

— Pour le moment une seule chose a de l'importance, mon petit gars : tes épreuves en loge.

Le mois de mars est arrivé sans que je m'en aperçoive vraiment. Nous sommes partis quelques jours avant, Beauceron et moi, pour arriver sur place, à Nantes, le 18 au soir.

Je me sens très nerveux, mal à l'aise et j'ose l'avouer presque peureux. Comment les choses allaient-elles se dérouler ? Ma mémoire ne me lâcherait-elle pas ? Beauceron m'a fait répéter certains mots, quelques expressions, sans rien me laisser entendre au sujet du pourquoi de chaque réponse. Je pressentais des choses sans pouvoir en connaître les clés.

Le matin du 19 mars un pâle soleil éclaire les murs gris nantais. Je revêts mon costume neuf, mes bottes mi-courtes dans lesquelles j'enfile le bas des jambes de mon pantalon. Bien qu'il y ait un peu de monde sur le parvis de la loge, et encore plus à l'intérieur, je ne vois personne. Beauceron ne me quitte pas d'une semelle. Il est mon parrain. L'autre, car il m'en faut deux, doit arriver à la fin des épreuves.

Je ne dévoilerai pas le rituel d'initiation. Cela nous est interdit et enveloppe le secret que je recevrai. Toutefois je me souviendrai toute ma vie des épreuves manuelles, morales, physiques, intellectuelles qu'il m'a fallu subir. Les premières me semblent faciles et je suis très proluxe. Je détourne les pièges, explique les fautes à ne pas commettre et les raisons. Mes traits, mes dossiers, mes solutions aux problèmes qu'on me pose plaisent au jury. On me donne quitus pour cette première épreuve en fin de la deuxième journée ; alors que la majorité des apprentis se fait recalier, ajourner, ou continue à travailler un jour ou deux de plus. Tout se passe dans une grande salle en sous-sol, divisée elle-même en plusieurs pièces parfaitement discrètes. Les autres épreuves sont beaucoup plus pénibles et même cruelles. Je n'ai pas le droit de me retourner pour regarder derrière moi. J'entends les souffles de mes parrains qui peinent avec moi. Je reconnais juste la respiration de mon vieil Ours, mais rien du second. Le symbolisme, dans notre famille de charpentiers, tient une place considérable. Je fais l'impossible pour suivre le déroulement du rituel. Le soir on nous donne un matelas et une couverture. Durant huit jours les quatorze louveteaux et moi ne sortons pas de ces caves. Nous n'avons aucune idée du temps, de l'heure. Deux apprentis, peut-être trop jeunes ou trop faibles, renoncent à continuer après une autre épreuve les yeux bandés. Le septième jour on me fait une entaille au bras, suffisante pour que je puisse signer de mon sang les parchemins qu'on me tend. Les autres gouttes tombent dans un verre d'eau que je bois ensuite. Je suis reçu et ai enfin le droit de me retourner pour donner l'accolade à mes parrains. Les grosses larmes de l'Ours qui coulent sur ses joues m'inondent tandis que Monsieur Rabier, car c'est lui, blanc comme un linge, crispe les mâchoires. Ce grand événement se termine à l'étage

supérieur par des ripailles et une beuverie dignes des dieux grecs. Je reçois ma canne, mes rubans, mes couleurs, mon compas, mon équerre, mon fil à plomb. Monsieur Rabier m'offre une magnifique sacoche en cuir genre sabretache et Beauceron, plus modestement, mais avec autant de cœur, me donne mon chapeau haut-de-forme. Je mange comme un lion et deux tigres réunis. J'ai l'impression de ne pouvoir arriver à me satisfaire. Les frères convives se poussent du coude et rigolent tout leur soûl. Rabier nous invite ensuite à le suivre dans un hôtel où il a retenu trois chambres. Je me jette sur mon lit en pleurant et en appelant doucement ma mère. Je m'agite beaucoup cette nuit-là. Les rêves se succèdent. Je vois mon père énorme qui arrive sur moi, me couvrant de toute sa puissance et qui me crie : « Tu ne feras jamais rien ». Puis ce sont les bruits des batteries qui sont tirées par mes frères maîtres et compagnons, ces sortes d'applaudissements avec une succession de brèves et de longues comme en morse. Je suis debout sur une estrade, les lueurs des bougies brillent et me font mal aux yeux. Beauceron rit contre mon oreille si fort que je deviens sourd. Les apprentis arrachent mes vêtements en criant des injures. Alors je me retrouve sur une barque qui prend l'eau juste au milieu de la Loire. J'écope, j'écope... Et plus j'expulse l'eau, plus mon embarcation se remplit. Je vais boire la tasse lorsque Monsieur Rabier, qui marche à pied sec, me tire par le col de ma chemise et me traîne jusqu'au bureau. Le général de Bouligny m'oblige à monter à cheval et à rentrer en classe en me baissant pour franchir la porte. Monsieur Mornay, mon directeur, me renvoie de l'école. Alors je me retrouve dans les bras de ma mère. Une nuit atroce. J'ai mal partout au lever. On dirait qu'on m'a cassé. J'en conclus en me lavant le visage et le corps que ce sont les tensions nerveuses subies ces derniers jours, auxquelles on peut ajouter mon dîner pantagruélique d'hier soir qui me jouent des tours. Remis en forme, je descends l'escalier de l'hôtel pour retrouver Monsieur Rabier, Beauceron et L'Angoumois qui vient d'arriver. Ce matin on défile dans les rues de Nantes en portant les chefs-d'œuvre sur des plateaux. En tête la bannière flotte au vent. Nous faisons une première halte devant une église. On dépose le plus grand chef-d'œuvre devant l'autel. Au premier rang, la Mère de la Cayenne s'assied à côté du Premier de la Ville. Puis prennent place, par ordre d'ancienneté et de grades, les maîtres et compagnons. Au fond s'installent les apprentis de la ville par corporation. Le fait d'entrer dans une église m'irrite et me donne des démangeaisons. Je revois le vicaire de Saint-Aignan arrachant mes dessins et me chassant. N'en pouvant plus, sans faire de bruit, je sors discrètement, vais pisser sur le mur mitoyen du presbytère, puis boire un café dans la première auberge ouverte. Quelques minutes après, je reviens pour m'asseoir à ma place. La

cérémonie se termine. En sortant, Monsieur Rabier me prend par le bras et me dit mi-content, mi-bourru :

— Tu es bien comme ton père ; les curés tu ne peux pas les piffer.

— C'est pas seulement ça.

Je tente de lui expliquer que rester debout sans rien faire me déplaît au point que je me gratte. Mon singe rigole en me tapant dans le dos. À la sortie, le défilé se remet en marche. Les badauds sont nombreux. Les gosses crient et chantent. Quelques femmes se signent croyant au passage du Saint-Sacrement. Les chiens aboient et mordillent les bas de pantalons. Les gendarmes chargés de la circulation tentent de laisser la voie libre mais les chevaux attelés sont excités par tant de bruit. Les conducteurs descendent pour les maintenir. J'avoue, sincèrement, ressentir une certaine fierté. Je suis un vrai compagnon, et m'imagine que quelques regards de la foule sont pour moi. Ne serais-je pas en train de devenir orgueilleux avant d'en avoir le droit ?

Nous revenons à la loge et y déposons les chefs-d'œuvre qui réintègrent leur place. Puis a lieu un immense repas bien arrosé au cours duquel on interprète des chœurs compagnonniques. Comme il fallait s'y attendre : à un bout de table, L'Angoumois, « l'avocat des pauvres », en profite pour prêcher son syndicalisme. Monsieur Rabier l'écoute d'une oreille attentive sans jamais porter le regard sur lui.

— Il faut en finir avec les divisions et les haines qui mettent aux prises toutes les forces séculaires des charpentiers. Nous devons tous nous battre pour les mêmes raisons, le même idéal. Rien ne nous divise, tout nous réunit. Face au patronat montrons-lui qu'un souffle, qu'un cœur, qu'un sang, font de nous un seul homme désirant trouver le juste salaire. Mes frères, tous réunis ici, ayons une vraie pensée pour ceux d'entre nous qui sont exploités par des patrons injustes et sans scrupules. Monsieur Lamartine nous a prévenus, en déclarant : le travail est une sorte d'esclavage tempéré par le salaire. Nos gains doivent être, du Nord au Sud et, de l'Est à l'Ouest, les mêmes. Il ne doit plus exister ces différences qui permettent aux uns de vivre juste et aux autres d'avoir encore faim en quittant la table. Levons nos verres à la Liberté, à l'Égalité, à la Fraternité et au Syndicalisme.

Un tollé d'applaudissements et de bravos remplit la salle. Seuls quelques singes roulent des boulettes avec leur mie de pain, ou se mouchent de toute leur force pour casser cette joie générale. Beauceron se lève et demande que l'assemblée boive à ces belles paroles. Les litres circulent de main en main, les verres se remplissent jusqu'au bord pour être éclusés d'un seul coup d'un seul. L'Angoumois ne se contente pas de prêcher, il vend aussi des épingles de cravate en os représentant des triangles, des compas et des équerres. Chaque convive lui en achète au moins un exemplaire au prix de trois francs

pièce.

— À quoi se livre-t-il ? demande Rabier à Beauceron.

— Ah ! Vous n'êtes pas au courant ! En deux mots, voici le pourquoi et le comment. L'Angoumois fréquente une amie de ma copine. Son père est ciseleur et sculpteur sur ivoire rue de la Fenêtre. L'Avocat, qui n'est pas manchot, a compris tout ce qu'il pouvait tirer de cette idée-là. Alors il va une fois la semaine dans les boucheries demander des gros os. Il les cuit pour les blanchir et les nettoyer. Avec cette matière-là qui ne lui coûte qu'un litre de vin tous les mois, il sculpte des épingles de cravate aux dessins compagnonniques et en fait commerce, comme vous le constatez. Cela compense les frais du syndicalisme.

Monsieur Rabier plisse les paupières, grimace puis sourit :

— Pas bête ce bonhomme ! Son voyage ici lui rapportera gros à ce que je pressens. Avec le bagout qu'il a, c'est un jeu d'enfant !

À Saumur, la vie reprend pour chacun de nous. À la Croix Verte, le cérémonial de table est rétabli par les anciens qui se plaignaient d'un certain laisser-aller. Nous devons nous présenter bien nettoyés, cravatés après avoir quitté nos coltins^[9], c'est-à-dire des gilets de cuir épais protégeant les épaules et les chemises contre les inconvénients du transport des fardeaux. Le surveillant de table veille à la distribution des places suivant un ordre précis et s'assure que les serviettes sont pliées, et qu'il ne reste pas de pain qui traîne. Toujours assis à côté de mon gros Ours, j'entends les avertissements du premier compagnon de table signalant un rot, ou un pet sonore.

Monsieur Rabier m'a chargé de la comptabilité des temps œuvrés. Ce travail me prend près de deux heures par jour. En échange de quoi il a encore augmenté mon salaire. J'ai enfin des économies que je dépose dans le coffre du bureau.

Un matin, mon patron convoque L'Angoumois. Je me trouve dans la pièce à côté, la porte entrebâillée. Je ne peux que les écouter tout en préparant un plan de coffrage.

— Je voulais te voir, L'Angoumois, pour te dire ce que je pense de ton intervention lors du repas de la Saint-Joseph. J'ai trouvé que tu y allais fort et que tu n'étais pas l'ami de la vérité. Sache-le bien, je paie douze heures de travail pour onze exécutées ; je ne compte pas les quatre poses d'un quart d'heure pour le casse-croûte. Je te signale que je suis en guerre avec les autres entrepreneurs locaux au sujet de l'augmentation que j'ai acceptée : c'est-à-dire payer 12 sous de l'heure au lieu de 8, comme on le pratique à Saumur.

— Que vous ne soyez pas content, Monsieur Rabier, j'en conviens... Mais à Paris on gagne 8 francs par jour, 10 à Vichy. Voyez la différence !

— Lorsqu'on calcule un devis de marché avec l'État,

L'Angoumois, on prend en compte les bases horaires des salaires. Si tu me fous le bordel une nouvelle fois, je n'ai plus qu'à plier bagages et vous donner à tous votre sac. Je ne veux pas que tu montes la tête de mes hommes. Va prêcher ailleurs, tu trouveras toujours un public !

— Autrement dit, je dois fermer ma gueule ou m'en aller ?

— Exactement. Tu as trouvé un fort bon métier de remplacement avec tes épingles de cravate. J'en suis heureux pour toi, mais borne toi à en faire le commerce à la sortie du chantier. Tu as bien entendu et compris ?

— Vous êtes en train de mêler deux affaires qui n'ont rien à voir l'une avec l'autre. Oui, je suis un syndicaliste, car j'y crois dur comme fer. Si vous ne pouvez augmenter vos ouvriers, c'est parce que vous avez trop tiré les prix avec l'État ou les compagnies. Que vous pensiez à vos actionnaires, je le comprends ; mais n'oubliez pas, avant d'annoncer votre prix, que le travail est accompli par des hommes mariés et pères de famille ! Vous devriez au contraire m'aider en tant qu'indien, à protéger les gars qui resteront ici quand nous partirons. Ce sont presque tous des agrichons^[10] convenez-en. Les singes saumurois en profitent ; ils rendent esclaves leurs ouvriers qui ne peuvent s'en aller ailleurs.

— Ta – ta – ta – ta, mon beau ! Ce qui se passe ici je le déplore. Je dois juste m'intéresser à mon chantier et le livrer dans les délais en rétribuant les bourgeois et les banques qui m'ont avancé l'argent. Tu le sais, tout comme moi, on peut demander une rallonge aux clients ; mais cette opération prend des mois et des mois, voire plusieurs années. Je ne peux me payer ce luxe. Le temps presse. Alors je te répète : ou tu ne me mets plus le couteau sous la gorge, alors tu peux continuer la charpente et les épingles de cravate ; ou tu ne te consacres qu'à la seconde occupation et quittes le chantier.

— Dans ce cas, Monsieur Rabier, je quitte le chantier ; je continue en ville à vivre mon syndicalisme et prêcher même des grèves. Le soir je sculpterai des épingles que je vendrai ensuite.

— Tu te verras rayer en chambre de compagnons, mon gaillard. Car je ne te ferai pas de cadeau. C'est indigne d'un Indien d'emmerder un autre Indien. Le chantier doit encore vivre pour trois ou quatre mois. Après nous plions bagage. Cela me peinerait vraiment que tu sois condamné par la chambre comme renégat. Réfléchis encore calmement. Je tiens à te laisser la porte ouverte. Va à « l'établissage » rejoindre ton frère Nantais La Cravate au lieu que je te fasse une conduite de Grenoble^[11].

J'avoue que je suis resté la plume sèche, sans pouvoir tracer un trait, en entendant cette altercation. Je comprends que Monsieur Rabier ne désire pas se mettre à dos « l'avocat des pauvres ». Une grève actuellement nous effondrerait. Je suis sûr que L'Angoumois va

se calmer... du moins jusqu'à la fin du chantier.

De temps à autre je parcours le journal. *L'Union Générale* dirigée par un nommé Eugène Boutoux fait faillite. Ce krach financier a l'air de toucher de près mon singe. L'Annam est sous notre protectorat et on parle d'une expédition à Madagascar. Je regarde sur une carte où se trouve ce pays et, avec bien du mal, je le repère caché tout près de l'Afrique du Sud. Pourquoi aller si loin, alors que l'Alsace-Lorraine est toujours sous la botte des casques à pointes ? Il est préférable que je ne me mêle pas de toutes ces questions. Un seul but pour moi : Passer mes examens.

Cette semaine j'ai réalisé un vœu fait lors de mon départ de Saint-Aignan. Avec l'accord de Monsieur Rabier, je suis allé à la poste envoyer un mandat à ma mère. Je ne puis décrire la joie qui m'habitait lorsque ma plume a marqué sur le papier le chiffre « huit cents francs ». J'avais compté, recompté plusieurs fois mes billets et mes pièces, comme un avare. Ma mère fera bon usage de cet argent et elle verra que lorsque je promets, je tiens.

Monsieur Rabier a voulu m'accompagner pour que je ne me fasse pas voler en route. En sortant il m'emmène dans un café du centre, aux murs de glace ; les serveurs portent des costumes comme les pingouins que j'ai vus sur un livre. Nous bavardons tranquillement en buvant du vin de Chinon qui sent la framboise.

— Le chantier se termine, mon petit Blois. Tu vas passer tes examens à Angers. Je pense que tu réussiras car tu as beaucoup travaillé. Tes notes sont bonnes. Où iras-tu après ?

La question me prend au dépourvu, non que je n'y aie pas pensé ; mais que puis-je répondre ?

Monsieur Rabier m'observe, se met à rire et ajoute :

— T'inquiète pas ; je pense pour toi et dans ton intérêt. J'ai eu la visite d'un ami il y a quelques jours. Il s'agit de Revêche dit Cœur de Vache, un singe qui dirige une entreprise de maçonnerie. Ce compagnon Soubise doit restaurer les soubassements de l'église de Courchamps, un village situé sur la route de Montreuil-Bellay. Il avait entendu parler, par ton directeur Monsieur Mornay, d'un jeune compagnon assez fort, travaillant sur notre chantier aux dessins des épures et aux levés de gabarits. C'est un travail intéressant car l'église est classée par les Monuments historiques. Qu'en dis-tu Blois ?

Ah ! comme je me sens fier que mon patron ait pensé à moi. Je rougis comme une fille et joue avec mes doigts.

— Tu vas me répondre, tête de mule ? me dit-il en riant.

— C'est que votre proposition me fait bien plaisir ; mais seul, c'est peut-être un peu gros !

— Choisis un compagnon et pars avec lui. Tu as mon accord.

Le nom de Beauceron me vient aux lèvres. Monsieur Rabier hoche

la tête et me répond gravement :

— C'est que, ton ami Beuceron qui t'aime comme un père, va nous quitter.

— C'est pas possible !

— La bougeotte le reprend. Rester trop longtemps à la même place, ça le chatouille. Tu le connais.

Cette nouvelle me surprend et me fait de la peine. Ainsi mon gros Ours ne m'a rien dit !

— Il part avec sa Marianne ?

— D'après ce que je sais, il n'en serait pas question. Tu la connais ?

— Non, mais ça ne saurait tarder ; il m'invite à dîner ce soir chez elle. Il me semblait pourtant que cette femme allait l'assagir, le garder... J'avoue que je ne comprends pas.

Monsieur Rabier sourit, tête son petit cigare et, me tapotant la cuisse, ajoute :

— Cela fait des années que je vois des « bardées » de bonshommes comme lui. Tout laisse à croire qu'ils ont jeté l'ancre, que le bateau ne reprendra plus la mer. Et puis, tout à coup, sans raison, le vent se lève, la mer plate s'agite. Ils entendent les vagues qui battent leurs flancs. Au début ils résistent à une simple réflexion, une envie d'aller voir plus loin s'il n'existe pas une autre crique. Puis une nuit, un jour, ils ne savent pourquoi, l'envie se transforme en besoin impératif. La faim de voyager les reprend tout entiers. Leur petite résistance s'envole. Il leur faut la route, un autre cap, d'autres lieux, d'autres ouvertures. Rester attaché à un amarrage devient impossible. Ils coupent les filins et adieu !

— Mais ils font souffrir les autres, ceux qui les aiment restent ?

— L'amour, petit, reste peut-être le plus grand des égoïsmes. S'il est partagé par les deux parties il se nomme : maison, mariage, enfants, petits-enfants. L'homme se multiplie puis, fatigué, disparaît. Souviens-toi de la chaîne d'union, image d'un symbolisme profond que nous pratiquons avec joie. Partout sur nos routes, dans nos chantiers, à l'intérieur de nos loges ce symbole existe. Le compagnon n'est jamais seul. Il se fait reconnaître par les siens, vit avec eux, pour eux, par eux. Des gars comme Beuceron restent les maillons pouvant s'accrocher à d'autres chaînes où qu'ils se trouvent, pour en réalité se fondre en une seule dans l'espace et dans le temps.

— Mais ils vieillissent ?

— Bien sûr, nous en sommes tous là. Toi-même, n'as-tu pas quitté ta famille ? Ton père a agi de même autrefois... et moi également. Qu'avons-nous au fond de l'âme ? Durant cette période nous devons prouver que nous vivons libres et que nous devons nous surpasser. J'en ai bavé pour en arriver là où je suis. Tu es comme moi, de la

trempe des capitaines de navire. Beauceron et bien d'autres ne sont et ne seront jamais que d'excellents matelots, des quartiers-mâîtres peut-être. Seules nos différences, marquées par nos allures de croisière, le choix de nos escales, la connaissance, la curiosité, l'envie de commander au lieu d'obéir nous classent soit, dans les soutes ou sur le pont, soit à la passerelle. Chacun a son rôle à jouer.

— Et puis après ?

Monsieur Rabier se met à rire.

— Après ! c'est après. Tant que nous pouvons penser à l'après nous restons en bonnes conditions. Mais il est pénible de le voir s'effiloche, l'après ! Notre vocabulaire change. Nous ne parlons plus que de l'avant ; les souvenirs affluent. Le passé revit. Les autres nous écoutent. La marche à reculons nous mène à la disparition.

Dehors les passants arpentant le trottoir jettent un œil vers la salle du café. Les bruits des roues des charrettes, les jurons des cochers, les sabots ferrés des chevaux, les rires des femmes nous parviennent étouffés.

Monsieur Rabier verse à nouveau de ce bon vin dans nos beaux verres à pied. Je me sens tout drôle ; une vague impression me dit que je me souviendrai longtemps de cette conversation.

— Qu'est-ce que je dois faire pour Courchamps ?

— Ce que tu veux. Parles-en à Beauceron, tu verras bien sa réaction ; mais de toute façon vas-y. C'est le moyen de prendre du galon.

Nous nous sommes quittés avant de franchir les ponts. Lui doit aller vers son hôtel, moi à la recherche de mon Ours. En passant devant la Croix Verte je le trouve sur le pas de la porte en grande conversation avec un ouvrier. En m'apercevant il le quitte et vient vers moi.

— Tu arrives juste comme il faut, mon petit Blois. Allons chez La Marianne, elle nous a mijoté un bœuf en sauce paraît-il !

En route Beauceron ne parle guère ; il a l'air soucieux. Moi je me tais et j'attends. Avant de passer le deuxième pont, l'Ours met sa grosse patte sur mon épaule, tousse un peu, se gratte la gorge. Je sens qu'il va parler. Alors, comme pour l'aider, je m'arrête et regarde notre pont en fer.

— Quel beau travail, tout de même, on ne peut s'empêcher d'en être fier. Qu'en penses-tu, mon frère ?

— Encore un chantier qui va se finir ; mais il reste encore les rails, les traverses de bois, les boulons à ancrer sur la ligne montante et la descendante.

Puis il se tait, regarde le ciel, gratte son pois chiche. Respirant profondément, il ajoute :

— Ce n'est pas du travail pour moi. Je vais reprendre ma besace

et descendre sur Bordeaux.

— Et ta Marianne ?

— Oh ! je le lui ai dit, et elle chiale.

— Vous vous êtes disputés ?

— Non, pas du tout. J'essaie de lui faire comprendre que les fourmillements me reprennent. La route me manque, petit Blois.

— Et moi alors ?

Cette dernière phrase le touche, à un point que je ne prévoyais pas. Il murmure... « ah toi ! mon gosse ! » Il me regarde ; deux grosses larmes coulent le long de ses joues. Moi aussi j'ai l'estomac serré brusquement. D'un revers de sa grosse patte poilue, il efface gauchement les traces de son émotion. Mon Ours se met à tousser. Un jeu volontaire de sa part pour raffermir le timbre de sa voix. Se penchant, il crache dans l'eau puis reprend sa marche sans se presser.

— Nous en reparlerons tous les deux. Pas un mot à Marianne, surtout. On bavardera de tout et de rien. Elle se réjouit de te connaître ; n'allons pas lui gâcher sa soirée et mettre de la flotte dans sa sauce. Nom de Dieu !

Il m'entraîne, en arrivant sur l'autre rive, vers un cabaret.

— Viens ! on va se payer une verte.

Beauceron, préparant une verte, est à lui seul un spectacle. Avec des gestes doux, presque maternels il dépose en équilibre sur les bords de son verre, la cuillère plate en forme de feuille de sorbier dont les nervures sont fendues ; puis délicatement il place son sucre dessus. Il fait pisser par petits jets l'eau du cruchon sur la pierre blanche qui fond lentement. Le sirop va rejoindre l'absinthe dans le verre en faisant virer sa couleur au blanc verdâtre. Je copie sur lui.

— Aujourd'hui tu pourras dire : « J'ai goûté à la verte », mon gamin.

Nous sommes restés assis à siroter notre apéritif, puis j'ai offert ma tournée. À la troisième, nous n'étions plus tristes du tout et sommes arrivés chez Marianne en chantant. Je me demande comment Beauceron arrive à vivre dans cette unique pièce de huit mètres carrés environ sans rien casser. Face à la porte au fond, un grand lit s'appuie dans un angle contre le mur. Une dentelle blanche doublée d'un tissu rouge le recouvre. Sur le côté gauche, en entrant, un gros meuble de chêne à tiroirs est surmonté de nombreuses boîtes étiquetées : croix simples, croix avec Christ, croix noires, blanches, ivoires, buis, petits grains, gros grains, perles rouges, vertes, fils forts avec leurs teintes... etc. C'est inouï la quantité de fournitures nécessaires à une patenôtrière. Seule une pendule ancienne à petit balancier accroche un rai de lumière que lui envoie une étroite fenêtre donnant sur la rue. Marianne a mis dehors contre la façade, sa table de poupée en pensant qu'ainsi nous aurions plus de place. Dans le dernier angle

trône une cuisinière noire à bois contenant un petit four, un bain-marie surmonté d'un couvercle de cuivre bien astiqué. Aux murs sont pendus casseroles, poêles, dessins enfantins, châles, treillis de lin. Marianne nous attend devant la table. Un sourire éclaire ses petits yeux noirs. Les mensurations indiquées par mon Ours sont exactes : un mètre presque cinquante, trente et quelques kilos. Une vraie poupée de fête. De sa voix douce et joyeuse, elle s'exclame en me tendant la main :

— Bonjour, Monsieur Blois.

Beauceron la gronde gentiment :

— Pas Monsieur, ma Marianne ! Blois suffit, et, fais lui la bise.

Mes lèvres embrassent cette petite joue de porcelaine si fraîche.

— Je nous ai mis dehors, car il fait beau et, ajoute-t-elle en riant, désignant son intérieur, je craignais que nous ne tenions pas tous les trois.

Elle disparaît un instant avant de nous apporter une bouteille de grolleau, ce vin rouge tirant sur le noir « qui tient au corps » comme le prétend l'Ours. Appréciant le repas, je fais des compliments à la cuisinière qui se tortille un peu des fesses en piquant un fard. Notre conversation, à mon goût, sentant un peu trop le chantier, plusieurs fois je demande à Marianne des renseignements sur sa tâche.

— Je gagne bien ma vie, mais je vous dirai que si j'avais quatre bras et vingt doigts ce serait encore mieux. Mon chef de fabrication, brave homme mais très exigeant, vérifie si je fais bien les arrêts après chaque grain. Mayaud, la plus ancienne manufacture, la plus grosse de la ville paye rubis sur l'ongle, mais faut que le travail soit parfait. Avec ce que gagne mon petit ourson et ce que je me fais, on pourrait vivre très heureux.

— Mais vous vivez très heureux, Marianne !

J'avais dit une phrase de trop en me croyant aimable. Voyant sa petite frimousse prête à grimacer, et entendant Beauceron tousser comme un tuberculeux, je lance :

— À ce propos, Revêche le maçon, le voisin qui vous fait face, a demandé à Monsieur Rabier l'autorisation que je trace le relevé des cotes et fasse des gabarits pour un de ses chantiers, à l'église de Courchamps. J'en suis bien heureux, pensez-donc ; mais à mon tour, j'ai prié notre singe qu'il te permette de venir avec moi, vieux coterie.

Beauceron ne tousse plus ; au contraire, il remplit nos verres et lève le sien en déclarant :

— Partout où tu iras mon môme, je serai à tes côtés.

Marianne sourit et dodeline de la tête.

— Et vous en aurez pour longtemps ? demande-t-elle doucement.

— Une huitaine, faut voir.

— Tu vas aller foutre ton nez dans une église, mon gars ?

— Nous travaillerons en sous-sol. Et puis y'a pas de mal à aider les belles choses à se conserver !

— Quand partons-nous, petit Blois ?

— Après-demain matin.

— Tope là, dit l'Ours en me tendant sa grosse paume. Ça s'arrose.

Marianne ne parle pas de l'après-chantier, comme si cette proposition avait englouti à jamais le grand départ de son petit ourson. Nous continuons à boire et repassons au blanc de Saumur bien frais. Parfois on entend les réflexions des passants qui nous lancent :

— Faut pas s'en faire, les gars !

Et Beauceron d'ajouter :

— Et ça fait du bien à nos petits corps !

Toutes les voisines ont plié leur travail dans des serviettes puis rentrent leur chaise. La nuit tombe. Je me lève, remercie Marianne en l'embrassant. Beauceron m'accompagne jusqu'à l'entrée du premier pont. Il me donne une accolade aussi fraternelle que paternelle. Quelques longues minutes après, je retrouve ma chambre, constatant qu'elle est plus grande que le logement de mes hôtes. J'ouvre mes livres et mes cahiers pour me plonger dans la résistance des métaux. Mais mon esprit fait l'école buissonnière. À bien réfléchir, j'en arrive à admettre que Marianne est la sœur jumelle de Bernadette. J'ai cru, tout à l'heure en l'embrassant, donner le baiser à ma petite « professeur de danse » que je n'ai jamais revue. Un instant, je l'imagine là avec moi, en train de broser ma veste de sortie avant de venir par derrière mettre ses bras autour de mon cou en déposant plein de petits baisers, comme un oiseau qui picore. Faut pas que je pense à tout ça. Je souffre et ne peux travailler. Alors je quitte ma chaise et prends en main ma canne de compagnon en bois dur. Mon emblème de l'autorité et du pouvoir, la voie de la rectitude. Un compas et une équerre s'entrelacent avec la bisaiguë sur une sorte de pastille piquée près du pommeau marqué de la lettre G. Je connais l'endroit où elle est évidée, et cache mon passeport compagnonnique. La saisissant de la main droite, je me plais à saluer un être imaginaire. Mes doigts prennent le pommeau et mon pouce cache la pastille. On ne m'a pas encore appris toutes les significations du salut qui peut indiquer : le dévouement, le mépris, la provocation, la confiance. Ses rubans affichent les couleurs : rouge, vert, blanc. Le blanc étant comme il se doit la pureté de l'âme, et les larmes que maître Jacques a versées pour nous. Le rouge indique le sang qui a coulé et l'amour ardent de la liberté. Le vert figure l'espérance, le devoir. Ah ! cette canne n'a pas encore droit aux franges d'or qui marquent le titre de premier compagnon... Tout cela, je suis sûr, viendra en son temps. De quelque côté que je me retourne, je ne rencontre que le verbe Apprendre. Si je réussis mon examen, je me promets « d'apprendre la

femme », mais j’imagine que cela doit être long et bien difficile aussi. Du coup je reprends mes livres et plonge dans la résistance des matériaux.

III

Le surlendemain, nous partons de bonne heure pour Courchamps. Chapeaux sur la tête, cannes à la main, besaces sur l'épaule. Ce village se trouve à une quinzaine de kilomètres au sud, entre les Ulmes et Le Coudray. Une vraie balade. Beauceron m'informe qu'il a écrit au compagnon Renois dit Casse-Cou afin de tenir sa place de chef d'équipe aux sonnettes.

— Il est fort le coterie ! Pendant quelques jours encore, à notre retour, je le dirigerai et puis : À Dieu vat, je reprends le trimard.

— Et Marianne ?

Beauceron se fâche presque :

— Marianne ! Marianne ! Elle attendra que je sois sur place et bien ancré ; puis je lui écrirai qu'elle me rejoigne.

— C'est vrai ça ?

— Foi de Beauceron ; si je te le dis mon gamin, ce n'est pas pour jouer les menteurs. Elle a confiance ou pas ?

À Distre nous nous arrêtons pour boire une bouteille. Au Coudray, trois kilomètres plus loin, mon gros Ours a une petite soif. J'aperçois enfin le village de Courchamps surmonté du clocher de l'église. Le curé a sans doute été prévenu par sa servante qui jetait un regard à travers les rideaux ajourés de la fenêtre du presbytère. Un homme en soutane, de taille moyenne, au visage coloré et au corps arrondi se précipite au devant de nous. Ses mains courtes s'agitent fébrilement en caressant l'air. Il parle vite. Une grande bonté se dégage de lui et me surprend agréablement.

— Bonjour, Messieurs, avez-vous fait bonne route ? Je vais tout de suite vous conduire chez M. Bouvier, notre aubergiste. Il vous a réservé une bonne chambre. Sa femme fait très bien la cuisine. Son excellent vin satisfait les bonnes soifs. Venez, suivez-moi.

Sans que nous ayons eu le temps de répondre, il nous devance en nous faisant signe de le suivre. L'auberge respire la propreté. Beauceron est ravi. Mme Bouvier nous fait les honneurs des lieux, de

la chambre coquette, puis nous offre la bouteille de bienvenue. Celle-ci vidée l'Ours se lève, à mon grand étonnement.

— Pardonnez, Monsieur le curé, mais mon coterie voudrait aller jeter un coup d'œil sur le travail, puis nous reviendrons.

— Voilà des gens courageux ; je passe devant.

Sur place nous examinons les dégâts et constatons qu'il y a beaucoup à faire. À un moment je relève la tête et aperçois l'homme à la soutane qui retire sur l'autel, le Saint Sacrement et disparaît par une petite porte vers la sacristie. À son retour je le regarde et je lui dis un peu fâché :

— Vous n'avez rien à craindre avec nous, vous savez. On sait se tenir.

Le curé éclate d'un bon rire et agite le bras :

— Ce n'est pas ce que vous pensez. Seulement voilà ; dans votre franc-parler d'hommes, il est possible que quelques jurons vous échappent et je ne voudrais pas que le symbole de Dieu les entende. C'est tout. Jamais une autre idée ne m'a traversé l'esprit.

Beauceron a compris le quiproquo et surenchérit :

— Nom de Dieu ! ça nous arrive de jurer. Oh ! pardon, vous voyez, vous avez bien fait Monsieur le curé. On sera plus libres.

Les bases des piliers très entamées laissent prévoir dessous une crypte très défectueuse. Nous le constatons quelques minutes après. Beauceron relève les cotes ; je prends note. Je reproduis sur un papier un dessin d'ensemble ; puis avec une pioche et une pelle, nous nous mettons à fouiller le sol tout autour. J'ai tôt fait de comprendre ; des pierres d'assises doivent être changées, d'autres comblées. Le travail vaut la peine. Nous restons neuf jours sur place. Pendant ce temps, chacun s'efforce de nous soigner le mieux possible. Nous mangeons et buvons à satiété. Le brave prêtre passe continuellement nous voir sur le chantier ou à l'auberge. Je découvre un vrai curé, bon, tolérant, gai, aimable. Une exception quoi ! En le quittant le dernier jour, Beauceron et moi, avons presque envie de l'embrasser.

Revêche, dit Cœur de Vache, vient nous voir. Je lui montre les dessins, les plans, les cotes. Je le renseigne sur la façon de procéder. Il jubile de contentement :

— Les coterie, on ne va pas se quitter comme ça. Voilà d'abord pour vous !

Il me tend une enveloppe. Je refuse.

— Non ! ami ; considère ce travail comme un service, rien de plus.

— Si, si j'y tiens ; se fâche-t-il.

— Alors nous verserons cette somme à la Caisse de Secours des Compagnons.

— Voilà un grand cœur. Mais ne restons pas là. Ma charrette et

mon cheval nous ramèneront à Saumur.

Sur la route du retour, nous échangeons peu de paroles. Revêche nous laisse avant de passer les ponts, en m'assurant qu'il ira voir Rabier pour lui adresser des compliments. Le soir même avant de quitter le chantier, Beauceron me présente son remplaçant :

— Tiens petit Blois, voici Renois dit Casse-Cou ! Vous ferez équipe ensemble.

Nous nous donnons l'accolade ; puis comme il se doit, nous allons trinquer plusieurs fois à la Croix Verte.

Je m'entends très bien avec ce nouveau compagnon au geste sûr ; bien qu'il entonne ses deux litres de « Guinardente », une sorte d'horrible eau-de-vie de cidre, dans sa journée. En remarquant la grande habitude de ces hommes de boire, je me pose de temps à autre la question : pourquoi ne paraissent-ils jamais malades ? Le grand air, la transpiration éliminent tout, prétend mon gros Ours. Si les gratte-papier buvaient le centième de ce que nous avalons, ils resteraient couchés, parce qu'ils ne foutent rien de leur corps. Cet argument, sans me convaincre totalement, a valeur d'explication « compagnonnique » !

Arrive le jour du départ de Beauceron. L'Angoumois a préparé lui-même « la Conduite ». Cette coutume a une odeur de sacré. Le chantier étant près de la route menant vers le sud, la cérémonie a lieu devant les bureaux du chantier. Tous les compagnons sont là portant : cannes, chapeaux, écharpes, rubans, franges, cocardes, paniers de verres, casiers à bouteilles. L'Angoumois a réussi à mêler Soubises et Indiens, en laissant tout de même les premiers un peu à l'écart. Marianne, la seule femme parmi tous ces hommes, affiche un pauvre visage tout mouillé de larmes. Le Premier de la Ville, en l'occurrence le plus vieux compagnon élu, délivre à Beauceron l'Ours sa levée d'acquit, c'est-à-dire un certificat constatant qu'il a accompli toutes ses obligations. Le Rouleur, compagnon sensé trouver du travail aux arrivants, sert d'intermédiaire entre le singe et l'employé, réunit le partant et Rabier. Ils se tiennent triangulairement, chapeau bas, comme lors de la cérémonie de l'embauchage. Le Rouleur demande à Rabier si l'ouvrier a bien réalisé son travail et si les comptes sont réglés ; bref si le compagnon est libre à son égard. Le singe acquiesce. On pose les mêmes questions à Beauceron qui répond : oui. Une boîte fermée par un couvercle fendu au milieu recueille l'obole de chaque participant. Puis Le Rouleur pose le sac à outils, le baluchon et la canne de celui qui nous quitte au milieu du cortège qui se divise en deux colonnes suivant grades et qualités. Il se place alors à trente pas de la canne et reçoit deux verres de vin pleins. Le premier compagnon suivi de Beauceron, après avoir fait guillebrette^[12], boivent leur verre en une seule fois, retirant au préalable leur chapeau. De même ils

entament, à tour de rôle, un chant « compagnonnique » repris par l'assemblée verre en main. Le défilé prend la route. Marianne s'empare du sac et du baluchon de son homme. Elle marche hors de la colonne sur le bas-côté, mais à sa hauteur. Puis vient la cérémonie du topage^[13]. Les compagnons lui crient de rester, lui promettent de l'argent, des cadeaux, à boire. Beauceron joue le jeu. Il court à petits pas en avant jetant son chapeau derrière lui. On le rattrape. Le Premier de la Ville lui remet son couvre-chef. Les colonnes s'arrêtent, Beauceron aussi. Il regarde ses amis, les salue avec sa canne, prend ses sacs des mains de Marianne et part sans se retourner.

Je bondis auprès de l'esseulée qui pleure à fendre l'âme. Je lui explique qu'elle doit être raisonnable, en gardant confiance dans la parole de l'Ours.

Elle m'embrasse, me remercie. Je vois disparaître, à l'entrée du premier pont, ce petit bout de femme qui va regagner son tout petit logement désespérément trop grand.

L'Angoumois a recopié à mon intention la chanson entonnée par tous les compagnons. Je l'apprends par cœur en souvenir de mon gros Ours.

Prenant une marche nouvelle
En traversant le pont Rousseau
Bientôt j'arrive à La Rochelle
Rochefort, Saintes, Blaye et Bordeaux.
Répétons tous ensemble
Ce joyeux refrain sur le beau Tour de France
Toujours unis, toujours nous chanterons :
Honneur et gloire à tous les compagnons.

Dans ma chambre, je repense à lui. Je sens un vide terrible. Il va me manquer, je l'avoue. Je pleure en enfouissant la tête dans l'oreiller.

À midi, je trouve une lettre de ma mère. Son écriture a gardé les pleins et déliés tracés avec charme et rigueur. Une maîtresse d'école écrivant au tableau devant ses drôles. Ma mère ne parle pas d'elle ; mais de mes frères et sœurs ; elle m'assure que le travail, bien que difficile à trouver, demeure une des grandes joies de la vie. Elle s'inquiète pour moi et me morigène tendrement au sujet du mandat reçu. Suit, avec de nombreux détails, l'emploi de cette somme, comme si elle désirait justifier à mes yeux ses dépenses.

J'imagine son visage, orné de ses longs cheveux souples, penché sur la page blanche où elle couche toute sa tendresse et son amour maternel. Maman ! la plus belle femme du monde, celle avec qui je me sens en complète harmonie. Je suis le seul à lire les « non-écrits » de sa belle main rongée par les lessives, noircie par la fumée de la

cheminée, râpeuse et craquelée par un travail permanent. Le sentiment d'être toujours son « grand » me donne force, volonté et courage pour mener ce combat auquel je me suis condamné, afin de devenir un homme.

Ici je retrouve auprès de Monsieur Rabier les vrais sentiments filiaux, c'est-à-dire le respect, l'amitié, la reconnaissance, que j'aurais dû prodiguer à mon père. Papa Rabier, comme j'aime l'appeler, sait se montrer dur et tendre, confiant et secret, bourru et aimable. Comme me le confiait mon « gros Ours », c'est un homme aux feuilles d'acier, au tronc en saindoux. L'image m'a fait bien rire, mais semble juste.

Parfois le dimanche, il m'emmène déjeuner dans des restaurants où l'on coudoie des officiers, des notables. Il m'apprend les règles de la gastronomie et de la bonne tenue. En sortant de table, souffrant encore de faim, je reconnais que mon éducation doit traverser certaines situations.

— Vois-tu, mon petit Blois, on peut juger d'un seul coup d'œil la condition d'un homme à la façon dont il se tient, boit, mange, parle. Le pain, par exemple, représente une vraie nourriture pour les hommes qui touchent un petit salaire. Pour d'autres, moins démunis, il constitue une faible partie de leur alimentation.

— Mais Monsieur, il faut espérer que chacun aura un jour la qualité et la quantité.

— Tout à fait d'accord avec toi. Seulement les habitudes sont prises. Ceux qui ne veulent ou ne peuvent pas évoluer, car ils se trouvent bien, resteront ainsi toute leur vie. Tu me traites peut-être d'orgueilleux ; il n'en est rien. J'ai eu ton âge. J'ai eu faim, très faim. Mon petit salaire faisait le bonheur du boulanger. Puis le temps a passé. Gagnant plus d'argent, je l'ai dépensé d'une autre façon. Aujourd'hui j'ai près de quarante-cinq ans ; mais, lorsque je prends dans ma main une tartine, il me vient souvent en mémoire l'époque où je rêvais le soir en m'endormant de grosses miches bien levées, à la croûte d'un brun roux et parfumée.

— La faim mine terriblement car elle accapare le corps, l'esprit, ne pensez-vous pas ?

— Certes, elle paralyse, mais force à se surpasser. Tu vois ici tous ces gens, ces bourgeois, ne sauraient te parler de la faim, comme je peux le faire ; parce qu'ils n'ont jamais manqué, je suppose. Il ne faut pas les jalouser, ça ne servirait à rien. Nous nous appauvririons stupidement. Par contre, la faim d'apprendre relève de la curiosité, de la joie, du bien-être moral. Le travail efface les peines et le temps perdu. J'ai compris que tu te jetais dedans avec toute ta jeunesse, ta voracité, ta vengeance.

— Pourquoi parlez-vous de vengeance ?

Monsieur Rabier éclate discrètement de rire et me répond :

— Parce que ton père un soir t'a déclaré « que tu ne ferais jamais rien ». Quand tu le reverras, mon petit Blois, oublie cette phrase de colère. En lui baisant les mains, remercie-le de te l'avoir dite. Il t'attend dans sa petite maison, rue des Tanneurs à Saint-Aignan et voudrait te prendre dans ses bras pour te complimenter.

Mon visage a dû changer de couleur. Je baisse la tête et dis tout bas :

— Je reviendrai chez moi faire la paix le jour du tirage au sort. Pas avant.

Rabier ne bronche pas. Il joue avec la salière en la tapotant sur la table. Puis il m'offre un de ses petits cigares. Je le prends machinalement. Il me tend une allumette soufrée qu'il a grattée sur le morceau de pierre dure et striée, insérée sur le devant du porte-allumettes rond. Une quinte de toux me prend. Mon visage rougit. Je me sens ridicule. Monsieur Rabier me fait signe de boire. Mes toussotements s'arrêtent. J'esquisse un sourire.

— C'est ton premier sans doute ? fait-il en plissant les paupières.

Je réponds oui en hochant la tête.

— Je crois que tout ce qu'on goûte pour la première fois surprend. Souvent on jure de ne pas recommencer... et puis on continue. As-tu une petite amie ?

— Non, Monsieur. Je ne dis pas que je n'y pense pas ; mais j'ai peur qu'elle m'enlève quelque chose dans la tête.

Rabier éclate de rire et pose sa serviette sur sa bouche pour en diminuer le bruit. J'enchaîne immédiatement :

— Mais ça viendra après mon examen à Angers ; je me le suis promis.

— C'est bien, tu as raison. Cela fait partie de ton équilibre.

Le serveur au grand tablier blanc vient de déposer l'addition. Rabier sort un gros portefeuille. J'aperçois des tas de billets. Un jour je me jure de faire le même geste... mais de me balader avec moins d'argent sur moi.

Nous nous quittons. Je longe la Loire en amont et me dirige vers le château afin d'y croquer quelques détails d'architecture. Combien d'hommes, de générations travaillèrent à cette œuvre magnifique. Elle date de la fin XIV^e et début XV^e. Ses quatre bâtiments, flanqués de quatre tours, ont une fière allure. Je dessine une des élégantes galeries de mâchicoulis précédant des cheminées qui émergent telles des chapeaux haut-de-forme se terminant en pointes. Les protestants transformèrent ce château en une place de sûreté à la fin du XVI^e et aménagèrent une enceinte de redans et de bastions.

Je me suis fait une relation en la personne du gardien. Un ancien militaire n'ayant plus qu'un bras, vivant dans une loge sur la cour avec sa vieille épouse et une fille sans âge au visage très laid. Cette dernière

bave continuellement. Mes présences renouvelées intriguaient ce brave homme qui, après explications, me voue une sorte de respect qui me fait sourire.

En revenant du château, je passe dire bonjour à Marianne. Dès qu'elle me voit son visage s'illumine. Nous nous embrassons, puis elle me pose un tas de questions sur son petit Ourson. Je ne peux lui répondre ne possédant aucune information. Je conclus par ce proverbe stupide : « pas de nouvelles, bonnes nouvelles ». À la fin de l'hiver, un vieux compagnon tombe du haut du pont. Son corps englouti par le fleuve, est entraîné jusqu'à la berge de l'île d'Offard, côté bras des Sept Voies. La tristesse marque tous les visages. Cholet le Bras Long était un Soubise. Il avait le bras droit plus long que le gauche d'où son surnom compagnonnique. Cet homme s'occupait de l'établissage : il posait des pieux de façon stable. Sa belle technique n'avait jamais été prise en défaut ; il en était très fier. Les équipes se sont relayées pour retrouver son corps gonflé d'eau, à moitié pris dans les sables et les arbrisseaux nombreux à cet endroit. J'assiste à mon premier enterrement.

Sa famille de Cholet ne se composait que d'une amie blanchisseuse, nommée Félicie, qui le suivait depuis des années et partageait les bons et les mauvais jours. La veille de l'enterrement, quatre compagnons étaient venus à leur pauvre domicile procéder à la toilette du mort en priant Félicie d'attendre dehors. Toute la nuit ils l'avaient veillé à tour de rôle et le matin des obsèques mirent le cadavre dans son cercueil. Quatre autres compagnons le portent sur les épaules jusqu'à l'église tandis que ses frères lui font la dernière conduite. La veuve marche immédiatement derrière. Le décédé reçoit alors les sacrements du prêtre, avant d'être transporté au cimetière à dos d'homme entre les deux colonnes. Là, le plus vieux compagnon recouvre le cercueil d'un drap blanc sur lequel il pose des feuillages, dont une branche d'acacia et les bijoux du défunt : son équerre et son compas. L'assistance forme un cercle autour de la tombe dans laquelle on descend le mort. Chaque compagnon tend sa canne vers le ciel et porte au bras gauche un morceau de tissu noir. Devant la tombe on pose deux cannes entrelacées. Deux compagnons, l'un près de l'autre, le côté gauche en avant, se fixent, font demi-tour sur le pied gauche, portent le droit en avant, de sorte que leurs quatre pieds puissent occuper les quatre angles formés par le croisement des cannes. Ils se donnent la main droite, se parlent à l'oreille et s'embrassent. Chaque assistant passe à son tour donner l'accolade à l'autre, puis va ensuite s'agenouiller sur le bord de la fosse. On dépose alors sur la terre deux paniers à la tête du cercueil ; l'un contenant du vin et l'autre du pain. Le plus vieux compagnon prend les rubans de la canne du mort et les coupe en petits morceaux qui tombent sur le cercueil. On brûle ensuite

sur un plat son passeport compagnonnique, appelé aussi « trait carré ». Les cendres sont recueillies et délayées dans un grand pot de vin. Chacun des assistants boit le mélange. Un compagnon descend retirer les bijoux qu'il remet à la veuve. Puis chacun des assistants jette tour à tour trois pelletées de terre. Tout se passe avec cette solennité pure, sincère, calme. Je constate que nous ne sommes rien, juste des voyageurs sur cette Terre. Ainsi la vie défile, nous entraînant dans ses ombres et ses lumières, son sucre et son amertume, ses cris et ses silences, la douceur et l'âpreté, les fleurs et les déjections.

Félicie, en tant que compagne fidèle, est et sera secourue par la caisse commune à chaque fois qu'elle en aura besoin.

Je m'aperçois encore aujourd'hui combien la chaîne d'union n'est pas un vain mot. La solidarité à laquelle appartenait Cholet le Bras Long se perpétue. Un maillon disparaît, d'autres à la Saint-Joseph ou à la Saint-Pierre viendront s'insérer parmi leurs frères.

La nuit venue, je regarde la Loire couler. Son eau jaillit de la terre, très loin d'ici, s'affole un peu en se dirigeant vers l'océan. La lune pleine et blanche jette une lumière froide sur la ville faisant briller les toits d'ardoises mouillés. Je me sens tout drôle ce soir. Lentement je rejoins la chambre où mes livres attendent. Demain je dois aller à Angers et ne rien oublier.

Au matin le ciel dégagé me fait augurer d'un agréable voyage durant lequel je vais pouvoir me régaler de nature et de lumière. Je prends la diligence très tôt, comme tous les quinze jours, du côté de la Croix Verte. J'aime cette route qui longe la Loire sur la levée en passant par Saint-Martin, les Rosiers d'où on aperçoit sur l'autre rive Gennes. Puis la Menitré, Saint-Mathurin, la Bohalle.

À Daguenière on la quitte pour entrer dans Trélazé et les faubourgs d'Angers, par la route de la Pyramide et la rue Saumuroise nous amenant directement à la place du château. Je ressens à chaque fois une grande joie, un dépaysement en cette aventure. Je vois le soleil se lever sur les vignes et les champs. Quel dommage qu'on ne puisse baisser les vitres ! car les parfums que peut dégager la terre humide et les petits brouillards au-dessus de l'eau me font envie. Cette diligence est toujours pleine. Bien des fois, sans réserver ma place, je n'aurais pu partir. Les femmes souvent grosses sentent la sueur sous les bras. Les gosses geignent et hurlent dès qu'on s'arrête. Quant aux hommes ils fument, toussent, parlent ou en profitent pour dormir malgré les cahots. Je ne parle à personne ; mes yeux demeurent rivés au fleuve, aux arbres dodelinant de la tête, aux maisons en tufeau. Cette pierre merveilleuse, dure et tendre à la fois, qui blanchit avec le temps !

Je me promets un jour de suivre cette route à pied et de visiter les

cavernes des troglodytes qui me semblent si mystérieuses. Arrivé près du château j'en contemple la masse. Sa construction dura douze années et se termina sous Philippe-Auguste. Personne ne peut rester insensible à ses dix-sept tours rondes de quarante à cinquante mètres de haut qui se développent sur plus d'un kilomètre. J'ai même appris qu'elles étaient encore plus hautes autrefois et comportaient des toits en poivrières. Je me suis laissé dire également qu'après Waterloo cinq mille Prussiens occupèrent la ville, exigeant des Angevins d'énormes sacrifices. Décidément ces casques à pointes ne font que des dégâts partout où ils passent. Quand cela changera-t-il ?

À pied je me dirige rue de la Tannerie ; puis, par la rue Grille, gagne la place de la Laiterie pour jeter un regard à l'église de la Trinité datant du XII^e et son clocher du XVI^e. Je ne cesse de découvrir des splendeurs de pierre et de bois. Angers la riche, la belle, la grande, restera toujours dans mon esprit et dans mon cœur.

Les portes de l'école s'ouvrent. Une fois encore, avant l'examen, je vais écouter mes professeurs et présenter mes travaux. Est-ce parce qu'ils savent ou constatent que je fais tout mon possible, que chacun a souvent un mot aimable et encourageant à mon endroit ? Ils respectent le nom de Rabier. Il ne serait pas étonnant qu'il soit passé les saluer il y a peu de temps, sans rien me dire. Les élèves, pour la plupart des fils de famille, restent très distants envers moi, ce qui ne me gêne en rien. À Angers règnent les Soubises. Par simple prudence, mais non par peur, je ne cherche pas à les rencontrer. Un des Portos m'a donné l'adresse d'une de ses tantes. Très simplement, mais avec grand cœur, je dîne et couche chez elle.

Le surlendemain je reprends la diligence et retrouve Saumur. Mon prochain voyage me mènera devant l'examen. J'en ai déjà des sueurs froides.

Rabier, après le bureau, bavarde souvent avec moi. Je sens que cet homme voudrait me conduire le plus loin possible, comme le ferait un père pour son fils. Ce soir il m'interroge sur mes études, sur mes lectures, puis d'un seul coup me parle de compagnonnage et de symbolisme. Habilement, papa Rabier m'oblige à réfléchir, à comprendre ; utiliser le geste et le mot avec la facilité d'un jongleur lançant ses balles. Enfin il me parle de mon proche avenir :

— Il faut que tu te fasses seul, mon petit Blois. Après avoir été reçu à Angers, à ton examen d'aptitude, tu quitteras le chantier et trimarderas. Le travail ne manque pas. Si je te demande d'agir ainsi, c'est uniquement pour que tu te proves à toi-même que tu peux te débrouiller. Dans quelques mois tu seras arrivé à Bordeaux. Là tu iras voir Berthomieu. Je le mettrai au courant. Cet homme a toute mon amitié, ainsi que mon estime. Nos conceptions et nos itinéraires se rapprochent. Je travaillerai sur un chantier voisin du tien. Nous nous

reverrons.

En le quittant, j'ai l'impression d'avoir posé mes dents sur la peau d'une pêche pas tout à fait mûre. Je croque sans savourer le fruit développé doucement au soleil. Il faut que je me calme.

Dans ma tête tout se mélange, arrive, bute, repart...

La porte de ma chambre fermée, je regarde avec orgueil mes deux piles de livres représentant les colonnes de la loge. Un vide les sépare. Celui-ci ressemble-t-il à la porte qu'il me faudra franchir bientôt pour aller au-delà ? Seulement voilà ; après ce passage, d'autres couloirs donnent sur d'autres temples ornés de colonnes encore plus grosses et des portes de plus en plus petites et étroites m'attendent certainement. Rêves, illusions, chimères, je vous garde au fond de moi comme des biens précieux ne possédant que la valeur que je vous attribue. La vraie richesse des pauvres ou des fous !...

Un après-midi, profitant d'une commission dont m'avait chargé papa Rabier je n'ai pu résister à l'envie de m'acheter un beau compas et une équerre décorée. Le premier objet, aux deux branches égales, se surnomme « Outil du Seigneur ». Emblème de la sagesse il permet de mesurer toutes choses à leur juste valeur ainsi que de pratiquer toutes les opérations de métier. L'équerre représente l'équité, la droiture tant dans la pensée que dans l'action. Je ressens le symbolisme comme une science, mais non comme une croyance aveugle. Il y a un aspect dogmatique qui fleure un certain encens d'église philosophique aussi restrictif et aléatoire que les soi-disant mystères inexpliqués par les curés. Malgré moi et sans vouloir faire de peine à personne, je pense sincèrement que si on avance un fait ou une idée il faut avoir la possibilité de le prouver.

Rabier s'engage parfois dans des discours que je trouve cocasses. Je l'écoute avec attention et en demande la raison. Une réponse arrive : quand tu auras pris du galon tu comprendras mieux. Autrement dit : il élude l'explication en se blottissant derrière des mots mystérieux auxquels, paraît-il, je ne puis accéder. Alors je n'insiste pas et le laisse pérorer au sujet de son mélange : air, eau, feu, lune, soleil, soufre, mercure et que sais-je encore. Je devais m'en ouvrir un jour à L'Angoumois « l'avocat des pauvres ». Peut-être la fabrication de chapelets symboliques l'intéresserait-il ? Dès que j'en aurai fini avec mon examen à Angers, je me mettrai à lire des auteurs classiques. Papa Rabier me conseillera quant au choix à faire. J'écirai à ma mère dans quinze jours, après mes résultats. Comme j'aimerais lui annoncer une bonne nouvelle !

Et voici arrivé le jour tant redouté. Il débute par une dispute avec un notaire qui veut prendre ma place dans la diligence. Nous en venons presque aux mains. Finalement un passager a un malaise avant le départ. Une place se trouve libre. Il pleut. Cela me rappelle la

descente de Pisse-Vache à Saint-Aignan, sorte de petit raidillon étroit et caillouteux qui longe le château et se dirige vers le Cher. Je passe la fin de l'après-midi à réviser encore.

Le lendemain en fin de journée j'apprends que je suis reçu septième à mon examen d'aptitude. Un sentiment de liberté et de fierté m'envahit. À mon retour à Saumur j'annonce la bonne nouvelle à papa Rabier qui m'invite à dîner en ville. Ce brave homme, aussi heureux que moi, soigne le menu et les vins tout particulièrement. Un bon marc et des cigares clôturent ces agapes. Au cours du repas nous parlons de tout ; mais l'ombre de mon père plane très haut. Papa Rabier me conte des souvenirs de sa jeunesse ; puis, comme par hasard, glisse un mot sur Saint-Aignan et la rue des Tanneurs. Brusquement il s'exclame :

— Tu pourras un jour dire merci à Blois La Science de t'avoir fichu dehors ; car c'est grâce à lui, si tu en es là aujourd'hui, au lieu de garder les biques. Encore cinq à sept centimètres et tu seras plus grand que lui.

Lui, je sais qui c'est. Pour toutes les personnes qui le connaissent il représente une référence chaque fois qu'elles en parlent.

En sortant du restaurant je remercie papa Rabier qui insiste pour me remettre une enveloppe.

— Tu considères ça comme un cadeau. Je n'ai pas d'enfant ; alors j'observe la coutume après une réussite d'examen. Tu en es le bénéficiaire.

J'ai envie de l'embrasser, mais me retiens. Il me tourne le dos et disparaît à l'angle de la rue Molière. Un moment je reste cloué sur place, coi et troublé, des larmes au bord des paupières. Une envie folle m'envahit : courir vers lui, lui dire que je l'aime, qu'il est mon vrai père, que je ferai tout ce qu'il me dira. Est-ce par pudeur ou par peur du ridicule, mais je n'en fais rien et entre dans un cabaret où je bois coup sur coup trois marcs terriblement forts. Discrètement, sous la table, je regarde les billets contenus dans l'enveloppe. J'en prélève deux et enfouis le reste dans la poche de mon pantalon, mon mouchoir par-dessus. Je n'ai pas envie de rentrer tout de suite. Marcher me fera du bien. Sans oser me l'avouer, ma direction est prise. Quelques minutes plus tard je remonte la rue de la Fenêtre. La maison de Marianne est fermée, le volet sur la porte la protège, mais son esprit voyage sûrement du côté du Sud-Ouest. Qu'est devenu mon Ours ? Un trimard reste un trimard. Tiendra-t-il parole ? Une fille vêtue d'une robe très courte m'aborde :

— On est tout seul ce soir, beau garçon... viens je vais t'aimer.

J'ai comme un haut-le-cœur, je la repousse. Elle montre son indignation :

— Fauché ! me crie-t-elle en colère.

Une autre m'accroche :

— C'est avec moi que tu vas venir, mon grand brun.

— Non Madame, laissez-moi.

Je me mets à courir.

— Puceau ! braille-t-elle.

Ridicule, je suis ridicule. On dirait que j'ai peur des femmes ! Moi, Blois, celui qui vient d'être reçu à Angers... C'est trop fort ! La voix de Beauceron me revient à l'oreille :

— Méfie-toi de ces filles dans la rue ; ne mets pas ton ciseau sur des clous, ça fait des brèches. Va plus haut, au bordel, te faire ramollir.

J'arrive devant la petite porte ornée d'un judas. Au-dessus brille une flamme derrière les carreaux rouges d'une lanterne. Comment fait-on pour entrer ? On frappe ou on soulève directement le loquet ? Oui j'ai la trouille, mais ma fierté est plus forte. Je respire un grand coup et au moment où je vais prendre le marteau en main, la porte s'ouvre. Un homme sort en rotant. Je franchis le seuil sous le regard aigu du gardien.

— Continuez le couloir ; c'est au fond, me dit-il en grognant.

Ce boyau mal éclairé sent la fumée, le parfum. Des rires pointus ou gras me conduisent dans une salle. Des tables sont encastrées dans des murs et au centre dans une multitude de cloisonnements. Je me dirige lentement vers le comptoir au fond. Une grosse femme, très maquillée, assise à la caisse, s'affaire. Pendant qu'une fille très maigre et moche me sert un marc dans un tout petit verre, j'observe la patronne derrière son tiroir-caisse. Elle rend la monnaie dans des soucoupes, fume nerveusement une cigarette, donne mécaniquement une serviette blanche pliée et un petit bout de savon aux filles qui viennent les lui demander. Puis elle boit un liquide brun, repose son verre, engueule son personnel, passe un mouchoir entre ses seins pour éponger la sueur.

Une fille vient la voir en pleurant :

— C'est pas moi, Madame, faut pas croire ce que vous dit la Perruche.

— Ferme-la, pauvre idiote ! Et travaille, ça te changera. Seize clients ce soir, une misère ; Monsieur Paul va te filer une danse quand il passera.

— Mais je débute, Madame, répond-elle en hoquetant.

— J'ai dit, travaille Bernadette. Remue-toi le « troufignon », hurle la grosse en levant la main sur la fille.

Ce prénom éveille en moi un souvenir. Non que cette Bernadette ressemble à l'autre de Brain-sur-Allonnes. Elle est petite, rondelette, cheveux courts frisés, avec au milieu de sa frimousse un petit nez à fixer les gargouilles. Nos regards se croisent. Elle essuie, d'un revers de

main, les larmes qui sillonnent ses petites joues ; puis simule un pauvre sourire qu'elle voudrait engageant. Plus par pitié que par envie, mes yeux se portent sur elle avec sympathie. La voilà auprès de moi, dans une robe courte qui lui cache à peine les fesses.

— Veux-tu que nous nous asseyions ? On sera mieux pour bavarder, me dit-elle d'une voix qui s'affermit.

Je la suis. Des hommes parqués dans leurs stalles, embrassent à pleine bouche des filles qui rient. Leurs mains s'attardent lourdement sur les seins ou le bas-ventre. Un couple semble se disputer. La fille est giflée par un homme qui porte une grosse bague au doigt. Je fais le geste de donner une leçon à ce paltoquet ; mais Bernadette me tire par la manche et m'installe dans un angle où je ne peux plus bouger.

— Laisse tomber, c'est Monsieur Paul. Comment tu t'appelles ?

— Adolphe.

J'ai répondu sans m'en apercevoir, comme une machine.

— Moi, c'est Bernadette, minaude-t-elle, ça te plaît ? qu'est-ce que tu bois ?

Je tente de réaliser où je me trouve et avec qui. Tout va tellement vite. Ce monsieur Paul qui gifle cette femme serait-il celui dont la patronne parlait tout à l'heure ? Une fois que nous aurons bu que va-t-il se passer ? Bernadette pose sa main sur ma cuisse ; ses doigts jouent du piano en effleurant ma braguette.

— Qu'est-ce qu'on boit ? redemande-t-elle, une bouteille qui pète ? Tu as de l'argent ?

Je fais signe que oui. Bernadette se dirige déjà vers le comptoir puis elle revient presque en courant. Un garçon apporte une bouteille de Saumur champagnisé.

— Tu vas me porter bonheur mon Adolphe ; j'ai si soif.

Elle tend les verres au garçon qui verse trop vite. La mousse déborde et se répand sur la table. Bernadette mouille son index et l'applique derrière ses oreilles.

— Ça porte chance, rit-elle.

Le garçon attend que je le paye. J'arrive à ne sortir qu'un billet qu'il m'arrache presque des doigts en disant :

— Je rapporte la monnaie.

En voyant le billet les yeux de Bernadette deviennent tendres.

— C'est la première fois que tu viens ici ?

— Oui Madame, dis-je en rougissant.

— Je vais te faire passer un moment dont tu te souviendras. Tu es fort comme un Turc et tu as l'air d'être gourmand de plaisir, lance-t-elle avec affectation. À ta santé, Adolphe.

Je balbutie : à votre santé !

— Faut me dire tu. Ici il n'y a qu'une Madame à qui ont dit vous, c'est Madame Madeleine, la sous-maîtresse. Tiens ! verse-nous encore

de ces petites bulles.

Il fait chaud dans ce cloaque. J'aperçois des hommes qui descendent ou montent un escalier à droite, accompagnés de filles qui le plus souvent les aident tant ils paraissent saouls. Je sors mon mouchoir et m'essuie le front et les joues. Bernadette s'amuse en me disant :

— Tu seras bien mieux à poil là-haut. Quand tu voudras on montera dans ma chambre, mon grand chéri.

Seule ma mère, mais très rarement, m'avait appelé ainsi. Aurait-elle le béguin pour moi cette petite fille ? Les doigts de Bernadette continuent à jouer du piano ; mais elle change de main. La droite passe derrière ma tête qu'elle attire vers elle. Ses lèvres touchent les miennes. Un sentiment étrange m'envahit. Voilà donc le baiser entre homme et femme ? Elle recommence en appuyant plus fort et plus longtemps. Sa langue s'infiltré entre mes dents. Les doigts de Bernadette ne pianotent plus ; ils me caressent si doucement que je bondis hors de mon coin.

— Mais, ce serait-y la première fois pour tout ? demande-t-elle en glissant vers moi un regard de biche.

J'avale ma salive et pique un fard.

— Toi, tu viens voir les femmes pour la première fois. Tu sais, ou plutôt tu ne sais pas, que tu portes bonheur à celle qui va te faire sauter ton pucelage, mon chéri... il me tarde de me blottir dans tes bras, tout entière. Je m'absente une minute pour prendre le nécessaire...

Pendant qu'elle sautille joyeusement, j'ai envie de m'éclipser, tellement j'ai honte. Il me semble apercevoir des ouvriers du chantier qui franchissent l'entrée. Que penserait papa Rabier de ma situation, lui qui a si confiance en moi ? Au moment où je me lève, Bernadette revient portant un linge blanc dans la main.

— Voilà, me dit-elle en se plantant devant moi, j'ai tout ce qu'il nous faut. Viens ! Suis-moi, mon chéri.

Me tenant par la main, elle m'entraîne comme un mannequin. Je réalise la différence de nos tailles. Vingt Dieux ! sa tête arrive au niveau de mon biceps. En haut de l'escalier, nous empruntons un couloir desservant une rangée de portes de chaque côté. Ça pue l'eau de Javel. En passant j'entends des cris, des gros soupirs, des jurons, des rires... Bernadette prend une clef dans le linge, la tourne dans une serrure, me pousse à l'intérieur et referme. Aussitôt elle craque une allumette ; la mèche de la chandelle brille. Moi je reste debout comme un niais, les bras ballants. La fille vient se frotter contre moi en me disant :

— Un franc pour Madame Madeleine, cinq sous pour le gant et pour moi ce sera à ton bon cœur, mon grand chéri.

Je me doute qu'il faut payer ; mais je n'ai rien compris à cette énumération diabolique. Ma main rencontre dans ma poche trois pièces de vingt sous. Bernadette les happe littéralement. Sans dire merci, elle me commande :

— Déshabille-toi.

Elle-même retire son espèce de tutu, sa culotte, son soutien-gorge et... la voilà en tenue d'Eve, souriante et câline.

— Je vais t'aider mon petit bonhomme.

Elle pose mes vêtements sur une chaise bancale. Je suis nu comme un ver. Elle s'allonge sur le lit les jambes écartées. J'observe ce triangle poilu entre ses cuisses, ses seins petits aux bouts roses.

— Prends ton temps mon chérubin, je vais te faire jouir avec mes doigts et ma bouche.

Les doigts ! je connais les miens ; mais la bouche c'est nouveau pour moi. Je perds la notion des choses. À peine la fille a-t-elle débuté son numéro que je ne peux me retenir. Elle reste en place ingurgitant mon abandon. Puis elle se lève, va boire un verre d'eau et revient toute câline.

— Alors tu n'as plus peur, tu vois ce n'est rien, je vais te laver.

Elle bondit sur la serviette, la trempe dans l'eau et me lave consciencieusement. Je ne peux attribuer le nouveau résultat qu'à ses gestes doux ou à la froideur de l'eau. Je me retrouve dans le même état au bout de deux minutes. Alors Bernadette me montre une espèce de doigt^[14] en soie qu'elle enfille sur mon pieu.

— Obligatoire, mon poussin. Comme cela ni toi ni moi ne risquons une sale maladie. J'en ai demandé un grand à Madame Madeleine, parce que je me doutais de ce que j'allais trouver. Mets-toi sur moi, on va s'aimer.

La première fois, on a de la peine à réaliser ce qui arrive. Mais l'instinct animal demeurant au fond de chaque homme, les gestes inconnus viennent d'eux-mêmes.

En sortant mon pieu, je constate qu'il se trouve dépouillé de sa protection. Bernadette l'a ressenti sûrement bien avant, entre deux soupirs de convenance. Debout devant moi, sans gêne aucune, Bernadette extirpe ce que j'avais oublié.

— C'était bon, mon lapin ?... tu reviendras me voir ? Je t'apprendrai tout ce qu'un homme doit savoir pour rendre une femme heureuse. Tu es fort comme un cheval. Tu en as fait éclater le doigt.

Et, pendant que, les jambes écartées, assise sur une espèce de cuvette reposant sur un trépied de fer, elle se lave, je me précipite sur mes vêtements. Rapidement je me retrouve habillé. Sans dire au revoir je dévale l'escalier, gagnant la rue par le couloir. Un coup d'œil à droite puis un à gauche, m'assurent que personne ne m'a vu sortir de cet endroit.

Je repasse devant chez la Marianne qui doit dormir en serrant très fort son petit oreiller.

Sur les ponts, le brouillard rend opaque tout ce qu'il enveloppe. Je regagne ma chambre et mon lit de solitaire. J'éprouve un certain dégoût de moi-même après la réalisation de la promesse que je m'étais faite : « apprendre la femme ». En réalité, la leçon ne m'a apporté qu'un délassement physique... mais rien d'autre. J'en connais l'anatomie sensiblement semblable à celle des vaches ou des chiennes de Saint-Aignan. Dire que, pour cette fente, les hommes font des folies ! Ils en rient, s'en moquent, la traitent comme un objet presque répugnant pour finalement en éprouver toujours le même désir et se glorifier de leurs ébats. Le sexe de la femme représente-t-il un outil indispensable à la vie et doit-on aussi aimer toutes les autres parties de son corps ? La fille de ce soir ressemble à toutes les autres physiquement. Pourtant je ne puis imaginer que ma mère soit fabriquée ainsi... mais la logique pourrait m'inspirer le contraire. Pourquoi ai-je besoin de faire tout de suite un cas à part ? Peut-être est-ce parce que je l'aime tout simplement sans arrière-pensée, sans chercher d'autres mystères que de me blottir contre elle dans sa chaleur, dans son odeur, dans ses gestes protecteurs. Ce soir je me suis comporté comme une bête craintive, mais prenant sa part du butin qu'elle payait pour voir, pour découvrir ce qu'on lui exposait. Je pense à Marianne, ce petit bout de femme, ainsi qu'à Beauceron, cette force de la nature, et, je n'ai pas l'impression que leur solitude à deux ne soit faite que de cela. Il y a donc sûrement une deuxième dimension entre les rapports hommes-femmes ; sans cela, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue. En réunissant le sentiment Amour et l'amour physique on doit obtenir un ensemble sans doute bien agréable. Je garde rancune à cette putain de porter le même prénom que la jeune fille de Brain-sur-Allonnes. Tout ceci restera entre moi et moi. Mon expérience de ce soir demeure une simple prise de contact dont instinctivement je voudrais me dégager lorsqu'il en est encore temps ; mais par contre tout me pousse déjà à continuer, à recommencer, à parfaire. Un homme n'est qu'une bête pensante...

IV

Les jours et les mois passent, très occupés par les milliers de travaux qu'exige un chantier en voie de finition. Papa Rabier porte toute son attention sur des détails multiples, tous plus importants les uns que les autres.

J'ai écrit à ma mère pour lui annoncer ma réussite. Presque par retour du courrier, elle me répond par des mots très doux et élogieux.

Beauceron m'expédie une lettre de La Rochelle, qu'il va quitter pour Rochefort. Je relève juste la mention : N'en parle pas à Marianne, je verrai plus tard. Hors cela, son style est merveilleux de vie et très imagé. J'ai l'impression que nous allons tous nous retrouver du côté de Bordeaux dans quelques mois.

Rabier me reparle de sa recommandation auprès de Berthomieu. Lorsque j'aurai trimardé un peu, je me présenterai à lui. Fives-Lille nous livre les « rails Vignobles », les tire-fond. Les tabliers sont déjà installés. Après la réception des travaux par les ingénieurs de la compagnie, les trains rouleront à bonne vitesse transportant passagers et marchandises.

Je dîne une dernière fois avec Rabier. Demain je prends la route en direction de Nantes. Mon cœur est gros de laisser un homme que j'aime. Lâchement je ne passe pas voir Marianne pour lui dire au revoir.

J'ai refusé la Conduite, car mes amis sont presque tous partis, à part L'Angoumois. La veille nous allons vider quelques litres ensemble, histoire de se séparer « compagnonniquement ».

De grands platanes forment une voûte et ombragent la belle route que je parcours avec une certaine fierté, heureux de me retrouver seul tandis que le sel de l'aventure me pique les lèvres. Je me dirige donc vers l'Ouest par le chemin que je m'étais souvent promis d'emprunter lorsque je roulais sur l'autre rive en diligence. Après Saint-Florent, Saint-Hilaire, je m'arrête un moment à Chènehutte-les-Tuffeaux pour visiter l'église romane, et suis surpris de descendre plusieurs marches

d'un large escalier pour me trouver dans la nef principale. En sortant, j'entre dans une auberge. J'ai décidé de ne faire qu'un repas et demi par jour, de façon à ne pas perdre de temps et à dépenser moins. Je visite sur mon passage une habitation troglodytique et suis reçu dans un caveau par des viticulteurs dont le fils accomplit son Tour de France comme menuisier. Il m'est impossible de me souvenir de toutes les beautés architecturales que je rencontre. Ici un château, là une église, puis un prieuré, encore un point de vue qui fait rêver... Comment se fait-il que tant de merveilles soient réunies là ? Je suis républicain dans l'âme, mais je rends justice aux princes et aux rois auxquels l'art de la pierre doit énormément. Le long de ma promenade, tout me frappe, m'attire, m'invite à la flânerie. Je savoure les premiers congés que je prends sans rien demander à personne. Est-ce bien raisonnable ! Ai-je le droit de me faire plaisir ? ou bien deviendrais-je criminel si je passais devant ces merveilles sans aller les saluer ? À Cunault je visite la nef en forme de long vaisseau flanquée de bas-côtés assez hauts pour la contrebuter. Mon crayon picore des chapiteaux en nombre incalculable. Je dîne et dors dans ce village ; mais avant de gagner mon lit je cours saluer cette Loire, cette sublime allée royale. Je la butine des yeux, la câline du regard et tout simplement lui souhaite une belle nuit sous les étoiles qui la protègent. Le lendemain, dès l'aube, je passe par Gennes, Le Thoureil dominé par son église supportant un clocher, mur servant de fanal aux mariniers. Je m'attarde à Saint-Rémy-la-Varenne, coquet village blotti dans les frondaisons, nanti d'une église possédant un chevet roman en cul-de-four, avec frise et modillons sculptés. Puis m'apparaît Saint-Mathurin et Cohier avec face à lui, son île de Blaison. Je quitte les rives du fleuve pour Saint-Saturnin et Juigné. Il est impossible de me souvenir de tous les lieux qui jalonnent ma route jusqu'à Nantes. J'ai vraiment vécu, durant cette longue promenade, des heures empreintes de beauté, de force et d'équilibre. Nantes ressemble à une fourmilière géante. Les gens y sont nerveux, bruyants ; les rues étroites ou trop larges. Le souvenir de mes épreuves à la Loge me reviennent en mémoire. Que le temps passe vite ! Bref, je continue vers Saint-Nazaire. Là, pour la première fois de ma vie, j'aperçois la mer. Là-bas, très loin, je m'imagine les Amériques comme je les avais vues sur les cartes de Monsieur Bouzy. Une envie folle me pousse à monter sur un bateau et à partir. Mon rendez-vous à Bordeaux avec papa Rabier et mon gros Ours m'en dissuade immédiatement.

J'entre chez un cabaretier pour goûter le petit blanc sec, un peu râpeux, qui, paraît-il, combat la gravelle. Un homme vient s'asseoir à ma table. Il me dit à brûle-pourpoint :

- Tu es compagnon charpentier, mon coterie. Je me trompe ?
- Non point. Blois le Jeune pour te saluer.

— Rechercherais-tu de l'ouvrage, par hasard ?

— Ça se pourrait. Je viens d'arriver. Les côtés de ma bourse commencent à se rapprocher.

— Je suis singe sur le chantier un peu plus loin d'ici. Je m'appelle Medoc le Têtu, parce que, lorsque j'ai décidé quelque chose, rien ne peut m'en dissuader. J'avais une bonne équipe d'indiens, mais Paris m'en a soufflés beaucoup trop ; alors, si tu es libre, veux-tu te joindre à nous ?

— En quoi consiste le travail ?

— La construction de charpentes des bateaux de moyen tonnage. C'est-à-dire rien à voir avec l'Arizona^[15], s'esclaffe-t-il.

Le compagnon me paraît franc du collier. Sa proposition m'évitera de chercher plus longtemps. On se met d'accord sur le prix. Pour finir, nous nous donnons l'accolade et, bien sûr, arrosons copieusement notre rencontre.

La construction d'un bateau ressemble à celle d'un corps humain. Je découvre le squelette. La quille figure le pied, la coque le tronc, le château la tête. Je m'attache particulièrement à la coque. Membrures, couples, lisses, joues, cales ne représentent que des mots-clés qui demandent une étude très poussée de la lecture des plans, une rectitude d'exécution. Je me passionne pour le travail ; j'achète quelques livres et le soir je calcule, pour m'amuser, les données d'un bateau de rêve.

Le temps passe et, en réfléchissant, je crois que je devrais continuer ma route. Pour me rendre à Bordeaux je prendrai le bateau qui fait le service entre ces deux villes. Medoc le Têtu regrette mon départ et m'invite à revenir travailler avec lui dès que je le pourrai. La traversée me paraît fantastique. J'ai l'impression de partir très loin. Nous croisons au loin l'île d'Oléron, puis entrons dans l'estuaire entre la Pointe de Grave et Royan. Dès mon arrivée à Bordeaux je me rends à la Cayenne, rue d'Arrès.

La mère et le Premier de la Ville m'accueillent. Je me fais reconnaître comme compagnon Indien. Une cayenne se compose de : chambres à l'étage, d'une salle de repas avec cuisine et communs, une salle d'exposition de chefs-d'œuvre, de conférences, diverses bibliothèques et un atelier de perfectionnement.

Le Rouleur me confie qu'à Saint-Estèphe, un singe Indien tonnelier recherche des charpentiers avant la période des vendanges. Le lendemain, je prends un bateau qui joue à l'omnibus. Nous croisons les îles : Cazeau, du Nord, Verte, Nouvelle, Bouchaud, Patiras, Philippe. Cinq kilomètres séparent Saint-Estèphe de l'autre rive. Le bateau accoste devant une sorte de quai sur lequel a lieu le débarquement des marchandises et matériaux. Je mets pied à terre devant mon futur singe, Cadourne le Merain, qui me reconnaît à ma

canne enrubannée. Le Premier de la Ville de Bordeaux l'avait avisé de mon arrivée probable.

— Viens avec moi, Blois le Jeune, et sois le bienvenu au pays du vin. J'ai dû rencontrer ton père une fois ou deux lorsqu'il a dirigé son chef-d'œuvre à notre Cayenne. En te voyant, des tas de souvenirs me reviennent. Je t'ai réservé une chambre à la sortie du village où tu seras bien tranquille. La propriétaire a travaillé longtemps chez moi.

— Tu fabriques des tonneaux et des cuves, je crois ?

— Bien sûr et on ne chôme pas. Je possède aussi un peu de vigne. Les vendanges se feront en septembre cette année.

— Je n'ai jamais travaillé dans la partie ; mais je ne crains rien. Quelle est l'origine de ton nom, si je ne suis pas trop indiscret ?

L'homme chauve, de taille moyenne, aux pommettes rouges et aux yeux bleus me répond en riant :

— Ça c'est déjà le métier, mon gars. Cadoume est le nom du village situé au nord et à trois kilomètres d'ici. J'y suis né. Le merain est le morceau de bois déjà découpé qui servira à faire la douve. Pour te simplifier : une planche latérale du tonneau... voilà.

Je réfléchis un moment, puis je commande une autre bouteille au cabaretier.

— Tu parais tout rêveur. D'où viens-tu ?

— De Saint-Nazaire où je préparais ou réparais les coques des bateaux.

— Eh bien ! Cela te changera de vocabulaire. Tu verras ma petite affaire ; nous sommes une dizaine, mais je donne aussi de l'ouvrage à des ouvriers qui travaillent chez eux. Viens ! Je t'emmène.

En arrivant dans une sorte d'entrepôt aux larges ouvertures bilatérales, mon singe me présente à ses ouvriers.

— Voilà : Petit Jean qui prépare le merain sur le charpi^[16] avec la cochoire^[17] ; Paul qui passe la douve à la colombe^[18] ; Petit François qui ferre le tonneau avec le batissoir^[19] puis chasse les cercles avec le chassoir^[20]. Gros Jean prépare des fonds de cinq pièces^[21], Louis répare des cuves en tinette^[22] pour déposer le raisin. Joseph le Jeune découpe les chevilles qui seront ensuite retaillées au moment de s'en servir. Les autres gars sont à l'arrivée de ton bateau.

L'ambiance de travail me plaît. Les ouvriers ont l'air sérieux et s'appliquent.

De la fenêtre de ma chambre je découvre des vignes à perte de vue. Le raisin a commencé sa venaison^[23]. Je suis heureux, libre, satisfait du salaire que je recevrai et surtout content d'apprendre une nouvelle utilisation du bois. La connaissance des essences fait partie de mes découvertes. Le chêne reste le roi des bois, le plus utilisé. Provenant exclusivement autrefois du Limousin, de l'Allier, de la Nièvre on l'importe maintenant d'Autriche, Hongrie, Russie, Bosnie et

depuis 1757 d'Amérique. Ces arbres, riches en tanin donnent au vin tout son bouquet et sa robe au fil du temps. Nous débitons les troncs encore verts dans le sens des rayons médullaires et les convertissons tout de suite en douves ou merains. Les chevilles et cercles sont de châtaignier. L'osier ou vime sert à la ligature des cerclages de bois. Pour des barriques qui voyagent on emploie des feuillards ou cercles en fer. Cadourne m'explique que la contenance des fûts a été réglementée assez récemment d'un commun accord, dans le Bordelais. Une barrique fait entre 225 et 228 litres ; la demie de 110 à 115. On dit maintenant une « Bordelaise ». Il est exact que la forme de ces barriques est harmonieuse et légère. Leurs ailes sont gracieusement relevées, leurs flancs rebondis et prometteurs. Mon singe m'emmène faire la tournée des ouvriers libres. Ce sont le plus souvent de petits propriétaires façonnant les futailles aux périodes creuses des soins de leur vigne.

— Nous leur apportons les matériaux nécessaires et remportons le travail fini. Ces vigneronniers façonniers touchent entre trois francs et trois francs 75 le tonneau prêt à l'utilisation. Ils peuvent produire jusqu'à deux barriques par jour ou trois demi-barriques.

Ceci ne m'empêche pas, au cours des livraisons, de goûter ça et là les différents crus. Tout dépend du terrain. Ici l'argile règne, là le gravier, ou le caillou, ou le sable, ou la terre grasse. Mais deux fléaux se sont abattus sur ces petits arbres de Bacchus. En 1870 le phylloxéra faisait son apparition. Quatre ans après le mildiou ravageait les vignes. Merain me raconte les angoisses des viticulteurs et la peur des tonneliers par voie de conséquence. Ils ont arraché les plans malades, ont greffé des hybrides en allant chercher de nouveaux ceps en Autriche, aux États-Unis, comme le Riparia.

— Bref la révolution régnait dans tous les coins du Bordelais. Il fallait voir les regards inquiets en parcourant les vignes trois fois par jour ; les mains palpaient les feuilles ; les visages graves s'interrogeaient. La peur nous habitait. Des messieurs en blouses blanches, gantés, munis de loupes, nous arrivaient de partout prodiguant des conseils, des avis, ou laissant planer des silences qui en disaient long. Et puis tu sais, Blois le Jeune, tout dans ce bas monde a une fin. Ce choléra et cette peste de la vigne se sont évanouis. À coup de mélanges de produits chimiques, de chaux vive que nous répandions autour des plans ou sur les pieds des ceps, nous sommes arrivés à juguler les démons. Avec quelques prières à Saint-Joseph ou à Saint-Michel, patrons des tonneliers, le commerce a repris.

— Combien coûte le vin, mon coterie ?

— Pour cette année il est trop tôt pour le dire ; mais un chai de l'année dernière se vendait quatre cent soixante quinze francs, soit l'équivalent de 4 barriques de deux-cent-vingt-huit-litres.

— Vous n'avez pas de concurrence, dis-je ingénument.

— Taratata. Les vins espagnols et portugais font un bon prix à Bercy. Je ne te parle pas de l'Algérie, battant d'année en année des records de production sans être touchée par les deux véroles.

— Tout se calme aujourd'hui ; les vigneron et les tonneliers respirent à l'aise.

Mon singe passa la main sur le sommet de son crâne dénudé en me répondant :

— Grâce à qui tu voudras !

Mais le travail va prendre un autre rythme durant les vendanges. On voit dans nos petites rues, sur les routes, des groupes d'hommes et de femmes venant se louer. Ils parcourent les campagnes depuis les Landes, la Saintonge accompagnés de leurs musiciens. Ce sont des jeunes gens et jeunes filles aux solides épaules qui doivent porter les hottes et transporter les baquets. Je remarque que les yeux des filles ne se baissent pas facilement et je fixe charmé les yeux noisette de Louise. Elle est mince, gracile comme de l'osier, courageuse. On ne résiste pas à son rire piquant. Cette année les vendanges ont lieu du 20 au 30 septembre ; mais, déjà le 18, elle me rejoignait d'elle-même dans mon petit lit de curé. Le claque de Saumur se perdait dans le temps. Elle m'a donné des nuits fiévreuses, agitées, câlines. Louise m'a appris « la femme », ses désirs, ses abandons, ses exigences. J'aurais voulu goûter plus longtemps à ses grappes fermes, à la douceur de sa pulpe, au velouté de son bourgeon. Tout a une fin. Louise me quitte un matin ensoleillé. Je la vois partir heureuse, comme à son arrivée, dans sa robe à trois sous, le bras levé criant : « au revoir ! ».

Mon singe vient me taper sur l'épaule et me dit :

— Tu te souviendras des vendanges à Saint-Esthèphe ?

Je rougis comme un gamin pris la main dans une poche remplie de sucreries.

— Faut que je songe aussi à partir pour Bordeaux où l'on m'attend, dis-je d'une voix un peu triste.

— Y'a pas le feu au bois, mon gars ; mais tu es libre. Ton travail m'a satisfait. Que vas-tu faire maintenant ?

— Retrouver mes amis et mon presque père, Monsieur Rabier, puis faire la connaissance de Monsieur Berthomieu.

— Monsieur Berthomieu est un grand singe. Tu verras, il est dur mais bon.

— J'aime ça chez un homme.

— Je te prépare ton compte, petit Blois ?

— Oui et je repars. Je trimarde comme un vrai compagnon.

De Saint-Esthèphe à Pauillac je longe à pied la Gironde, parmi les vignes dénudées de leur trésor, mais conservant leurs feuilles presque

mordorées ou blondes. Mon singe, pour m'être agréable, m'a demandé de saluer au passage des propriétaires chez lesquels je pourrai aimablement trouver repas et coucher. C'est ainsi que les sourires, les mots aimables, la bonne chère et les excellents vins jalonnent ma grande promenade. Après Pauillac je goûte aux Mouton-Rothschild, Pichon-Longueville, Laroze, Cussac, et à bien d'autres crus célèbres. À Margaux, dernière étape, le maître de chais me fait déguster de merveilleux vins dont je me souviendrai très longtemps.

Arrivé, après six jours de marche, à la rue d'Arrès, je retrouve la Cayenne, la Mère, le Premier de la Ville et des visages connus. Parmi eux mon gros Ours qui pleure de joie en me serrant dans ses gros bras. Je lui conte ma petite odyssée. Il écoute avec attention, puis il se lève et, devant tous les compagnons, il se met à chanter.

Sac au dos, j'aime l'espace.
Un morceau de pain dans ma besace.
Je m'achemine canne en main.
Je défie les fils de chiens.
Salomon était notre père.
Par lui, nous sommes rois de la terre.
Notre savoir, notre science est partout.
Les châteaux, les cathédrales sont de nous.

Il est salué par des applaudissements de toute l'assemblée. Il m'embrasse à nouveau, me palpe comme un objet d'art, essuie d'un revers de main des grosses larmes qui sillonnent ses joues. Enfin il se calme et engloutit trois verres de vin à la suite les uns des autres. À son tour, il fait le récit de ses aventures. De la Rochelle, Beuceron garde un mauvais souvenir de boue d'alluvions qui a pourri ses belles bottes. En revanche, à Rochefort, L'Angoumois l'a rejoint. Aucune nouvelle de Marianne. Peut-être la pauvre gosse ne sait-elle pas écrire... Beuceron veut partir pour Saint-André-de-Cubzac rejoindre Rabier, L'Angoumois, l'Hercule.

— Tu viens avec nous, mon drôle ?

— Bien sûr.

Je laisse passer un temps mort, puis reprends.

— Et ta promesse à Marianne ?

— Oh ! je ne change pas. Je lui écris qu'elle vienne me rejoindre. D'ailleurs j'ai une idée, mon petit Blois. Voilà ! : je loue une carrée, on s'installe en plus grand que dans son nid d'hirondelles à Saumur. J'achète un truc...

— Quel truc ?

— Un truc, une espèce de petite charrette qui garde le café au chaud. Y'aura aussi un panier à bouteilles, une caissette pour les

petites cuillères et le sucre. Tu vois où je veux en venir ?

— La Marianne vendra du café chaud et du vin ?

— Oui ! mais pas au litre ; juste pour faire des champoreaux^[24] à deux sous. Elle se baladera avec sa petite bagnole d'un bout à l'autre du chantier. Ainsi Rabier sera content que ses ouvriers ne s'esbignent pas pour aller boire au bistrot. Tu comprends mon truc.

L'Ours avait trouvé un nouveau mot. Tout devenait « truc » et remplaçait le nom qu'il avait oublié. Je lui souris. Il se met à rigoler. Toujours aussi loquace, il enchaîne :

— La Marianne sera fière ; elle deviendra la femme de Beauceron et sera respectée de tous les coteries. Car on se mariera devant le maire, mon petit Blois, et tu seras à ma droite comme témoin.

— Mais je n'ai pas vingt et un ans, Beauceron !

— Ah ! oui c'est vrai... tant pis, tu seras tout de même à mes côtés. D'accord ?

— Avec plaisir.

— Ah ! autre chose, as-tu vu la salle des chefs-d'œuvre ? Viens je t'emmène.

Empruntant un petit couloir nous entrons dans une immense pièce haute de plus de cinq mètres. Là repose une partie de l'histoire du compagnonnage. Sur une pierre, bien en évidence, sont gravés ces mots : « le But et la Raison ». Dans un coin, sous vitrine, reposent cinq chefs-d'œuvre de dimensions variées. Beauceron me montre du doigt avec respect l'ouvrage le plus complet gâché^[25] par mon père. C'est une combinaison de pierre et de bois. Je découvre totalement la stéréotomie parfaite. J'imagine les compagnons penchés sur leurs dessins, coupant de minuscules morceaux de pierre et de bois sur les tracés pour les ajuster ensuite. J'admire une série de combles de châteaux ou de cathédrales, des ponts biaux, des voûtes et autres splendeurs.

— Des années de travail, mon petit Blois, des nuits sans sommeil ; car dans la journée ils travaillent tous. Ici nous pouvons retrouver la presque totalité de l'œuvre d'un charpentier et ce à la même échelle. Ça te plaît ?

Mes yeux fouillent quelques détails ; mais je ne peux tout voir. Je me promets de revenir plusieurs fois. J'admire la patience de ces hommes, leur volonté, leur exactitude, la beauté du résultat. Voilà donc le chef-d'œuvre de mon père ! Je comprends pourquoi son nom est connu dans tous les lieux que je traverse. Je le revois à Saint-Aignan, presque interdit de travail, le dos rond, les poings dans les poches, la colère prête à déborder. L'orgueil et la pitié m'habitent alors et renforcent ma volonté de réussir. Ce jour-là je fais connaissance d'Eugène Berthomieu le fils du Grand, ainsi que de Toulouse le Riche fils d'un gros entrepreneur. Beauceron fait les

présentations et, comme je m'y attends, nous invite à vider quelques bouteilles.

Toulouse, passionné de dessins, me confie qu'il serait content que nous échangeons nos concepts. De bonne taille, assez élégant et d'une parfaite propreté, au regard de jais, il arbore des moustaches finement taillées semblant diminuer son long nez. Toulouse a perdu sa mère il y a deux ans. Elle lui a laissé beaucoup de biens qu'il partage avec son frère ingénieur à Paris chez Eiffel. Le fils Berthomieu, aimable et doux, semble vouloir faire oublier à tout le monde sa filiation célèbre dans notre milieu.

Dans la ville de Bordeaux, la répartition des compagnons des trois familles est bien établie. Actuellement cette ville compte environ quatre cents compagnons de plus, c'est-à-dire pour moitié des compagnons initiés, moitié des Renards. Les quartiers de leurs habitations sont différents : les Soubises vivent rue Billaudel ; les Indiens rue d'Arrès ; les Renards route d'Espagne et rue Garot. Les agrichons nombreux forment la base des locaux. J'apprends par le fils Berthomieu que son père a gagné Paris. L'idée de Beauceron alors me vient : aller voir papa Rabier. J'en parle à mes amis. Nous décidons de partir à Cubzac.

Une belle Conduite se forme le lendemain en début d'après-midi. En tête le Premier de la Ville avec la Mère dans une voiture à cheval. Derrière : le Rouleur ou maître des cérémonies ; puis Beauceron et moi. Après nous, à une certaine distance, Toulouse le Riche et Berthomieu. Enfin, sur deux colonnes, les compagnons et les apprentis. Le cortège se met en marche en entonnant la chanson suivante :

Adieu Bordeaux ville jolie.
Je pars, je me mets sur les champs.
Adieu Tourny, la Comédie.
Témoins de mes premiers instants.
Je pars pour Agen et Toulouse.
Je laisse Moissac en passant.
J'ai vu le moulin du père Mulouse.
En arrivant à Montauban.

Les jeunes portent nos bagages. Nous traversons le pont de la Bastide. Notre cortège se disloque à la sortie de la ville. Le soir nous arrivons à Cubzac. Il nous reste trois kilomètres pour gagner Saint-André. Je regarde d'abord cette Dordogne inconnue qui me paraît rapide, presque jeune, par rapport à la Loire. Laisant mes amis sur le chantier très animé, je vais saluer papa Rabier qui m'accueille avec joie.

— Tiens te voilà, mon petit Blois. Tu as encore grandi. Où vas-tu t'arrêter ? Excuse-moi ; je termine de lire ces notes. Assieds-toi. Je t'emmène dîner à la maison ; nous bavarderons tranquillement.

Sur le moment, je ne réalise pas le mot « maison ». Mais, une heure après, nous nous arrêtons devant une grosse villa dans un jardin entouré d'une haute grille.

— Je vais te présenter à mon épouse. Entrons il fait plus frais à l'intérieur.

Je reste coi devant une femme grande, brune, aimable, d'environ trente-cinq ans, réservée mais non timide.

— Voici Léontine Rabier et Blois le Jeune.

En ouvrant une bouteille de Pomerol, il m'explique :

— Que veux-tu les hommes comme moi, après avoir été des trimardeurs, des cheminots, des singes, doivent craindre de se transformer en vieux sangliers durs et égoïstes. L'homme n'est pas fait pour demeurer seul. Léontine, Saumuroise d'origine, habitait Paris. Elle te connaît parce que je lui ai parlé de ta vie, des liens que nous avons... bref ! nous partageons à trois le secret.

Durant le dîner délicieux, Léontine parle peu, mais juste. J'aime sa voix et la douceur de son regard. Je conte à papa Rabier mon petit périple. Il me parle du chantier.

— Délicat, mon petit, très délicat. La Dordogne est une garce nerveuse. On doit construire ce pont avec beaucoup d'attention. En hiver, elle devient un peu folle. Nos piles devront résister à ses caprices. Tu travailleras avec moi au bureau pendant deux ou trois mois ; puis tu retourneras à Bordeaux pour suivre tes cours de philomatique rue Saint-Sernin, dans la section des chefs pour l'industrie. Rue du Serpolet, la cousine de Léontine mettra une belle chambre tranquille à ta disposition. Ne t'inquiète pas pour le loyer, c'est arrangé. Méfie-toi ici de nos gars. Toute la semaine ils vivent dans des baraquements comme des loups. En fin de semaine ils partent pour Bordeaux voir la Blanchisseuse.

— La Blanchisseuse ? Personne ne lave le linge par ici ?

— La Blanchisseuse n'est pas ce que tu penses, mais un groupe de femmes qui lavent les idées de nos mâles affamés. Tu me comprends ? Bordeaux, à cause de ses ports, du trafic énorme, possède environ trente mille de ces laveuses corporelles.

Les yeux de papa Rabier s'éclairent. Léontine rit de bon cœur ; moi je fais de même. Il enchaîne.

— Sur le chantier, Soubises et Indiens se trouvant en partie égale, je ne veux pas de bagarre. Parles-en à Beauceron et L'Angoumois pour qu'ils fassent la police. Tu verras Berthomieu sur place, ainsi que Carde. Nous ne savons plus où donner de la tête, tant il y a de travail. Voilà ce que je voulais te dire de plus important.

— J'ai bien compris. Vous savez que vous pouvez compter sur moi. Merci pour tout ce que vous faites, Monsieur Rabier.

La soirée s'avançant, je prends congé. Cette nuit-là je reste un moment éveillé, ressassant tout ce que j'avais découvert et appris ; puis, au milieu des mille bruits d'une chambrée, le sommeil m'envahit.

Ma vie au chantier est agitée et féconde. Au bureau, les trois ingénieurs et moi, dessinons et calculons. Papa Rabier circule partout, prend à peine le temps de rallumer son petit cigare. Marianne, entre-temps, est arrivée de Saumur. Nous avons beaucoup de joie à nous retrouver. Debout à cinq heures elle pousse sa charrette de café chaud, vin et ratafia sur toute la longueur du chantier. À midi, elle et son Ourson, comptent ensemble ce qu'elle a gagné. Papa Rabier, satisfait de cette idée, lui propose de venir l'après-midi faire le ménage chez lui. Cette preuve de confiance ravit les deux amoureux. Beauceron devient un homme rangé. Il boit beaucoup moins. Ce petit bout de femme a pris barre sur lui et je m'en réjouis. Ils habitent deux pièces à la sortie sud de Saint-André-de-Cubzac. De temps à autre je vais dîner chez eux.

Sur le chantier tout marche à souhait : Beauceron comme chef d'équipe, L'Angoumois à l'établissage, Toulouse le Riche et Berthomieu, avec moi les après-midi, et les autres à divers postes de confiance. Le tirant d'eau est très fort. Papa Rabier a bien fait de prendre toutes ses précautions. Le mascaret pourrait nous jouer des tours.

Je fais la connaissance de Monsieur Balme, un des principaux singes de Fives-Lille : un grand rouquin, à la voix douce, mais très portante. Lui aussi a connu mon père. Il vient vers moi lorsqu'il passe et me tapote la joue en demandant de mes nouvelles. Une seule fois il m'a dit :

— Quand retourneras-tu à Saint-Aignan, petit ?

— Pour le tirage au sort, Monsieur. Pas avant.

— Je t'apprends que le fils Talent, le vigneron, va entrer à Polytechnique ; l'aîné des Chotin exploitera les pierres à Pont-Levoy.

Ces nouvelles m'agacent un peu ; car je me doute que ces jeunes ont obtenu des bourses grâce aux curés et au château. Moi, au moins, je ne dois remercier personne... surtout pas les curetons.

Je quitte Cubzac pour retourner à Bordeaux afin d'entrer à l'école philomatique. Cette dernière n'existe que dans cette ville. Elle a pour but principal de former des personnes qui participeront à la défense du commerce et de l'industrie bordelais pour le développement de l'économie girondine, dans l'intérêt général. On y enseigne la fiscalité, les règles douanières, les langues étrangères, le dessin, la mécanique, les machines fixes à vapeur, l'architecture, les sciences concernant les métaux et, par voie de conséquence, le travail et l'utilisation de la

pierre et du bois. Le 20 juin 1869, les notoriétés en posèrent la première pierre. En 1874, l'école fonctionnait. Auparavant elle partageait les locaux du Muséum d'Histoire naturelle^[26].

J'ai quelques économies. Monsieur Rabier m'a remis une enveloppe avant mon départ. Le contenu de celle-ci me permet de renouveler ma garde-robe, d'envoyer un mandat à ma mère et de m'inscrire à l'école.

Rue Serpolet une jeune femme m'accueille. Blonde comme les blés, ressemblant un peu à Léontine, souriante, elle me montre ma chambre. Pour la première fois, je peux profiter d'un vrai cabinet de toilette, réalisation d'un rêve de bourgeois. Mes yeux caressent tour à tour des objets en porcelaine, une glace, une pendule et ses candélabres pour la cheminée, un grand lit, deux armoires, des gros doubles rideaux damassés rouges qui doivent bien cacher la lumière de l'aube... bref, bien plus que j'en ai jamais eus.

— J'espère que vous vous trouverez bien, Monsieur, me dit Cécile Fourneau. N'hésitez pas à me réclamer ce que j'aurais pu oublier. Ma bonne fera votre chambre et s'occupera de votre linge.

Je suis le roi de Bordeaux. Je n'ose y croire. Puis elle ajoute :

— La cuisinière préparera votre repas du soir que nous prendrons ensemble, dans la salle à manger. Je sais que vous avez bon appétit ; mais ne craignez rien ; vous aurez à votre convenance.

Cécile, comme je l'ai appris, a perdu son fiancé pendant la guerre, à Gravelotte, dans cet horrible combat resté à jamais dans la mémoire de beaucoup d'hommes. Elle ne porte plus le deuil, s'habille avec goût et même recherche. De temps à autre, au dîner, elle parle de sa cousine et de papa Rabier qu'elle nomme par son prénom : Gustave. Je savoure l'excellente nourriture et le bon vin. Le soir nous passons un moment au salon où elle se met au piano. Je découvre la demeure des riches qui n'ont pas besoin de travailler et mangent toujours à leur faim. Hélas ! je pense à ma mère, mes frères et sœurs qui, ne pouvant partager ce confort, possèdent, j'espère, le strict nécessaire. Je leur écris plus souvent. J'envoie aussi quelques lettres aux Rabier pour les tenir au courant de mes études et les remercier filialement.

En suivant les cours très intéressants, je découvre le nombre de matières à apprendre afin de devenir un singe digne de ses fonctions. Je souffre du manque de camarades, car ici les élèves sont de familles riches et bourgeoises. Mes moyens ne me permettent pas de les fréquenter. Tous les mois papa Rabier m'adresse un mandat suffisant pour pallier mes modestes dépenses. Cécile me conseille en littérature. Je profite de sa bibliothèque dans le salon. Ainsi peu à peu mon instruction générale se bâtit. En lisant les journaux, j'apprends que la liberté syndicale a été votée. L'Angoumois doit jubiler. La Chambre rétablit le divorce, en juillet 84 ; ce qui crée, bien évidemment, une

zizanie entre les partisans et les antis. Cécile, elle, s'oppose catégoriquement à ces deux mesures, comme je m'y attendais. Elle prononce des mots durs envers les députés qui ont approuvé ces textes.

Je quitte mon cocon douillet pour retourner au chantier. L'école prend ses vacances. Je retrouve mes amis et papa Rabier avec grand plaisir. Au pont, les monteurs sont à pied d'œuvre. Les marteaux résonnent, les riveurs travaillent pièce par pièce. Beauceron, de plus en plus sage, affiche le bonheur. Les ingénieurs et moi travaillons plus de douze heures par jour à préparer l'emplacement des treuils pour le « lançage ». La première travée achevée, on en commence une autre à l'arrière et ainsi nous avançons progressivement jusqu'à la première pile. Il en sera ainsi jusqu'au milieu. Puis un jour les deux parties, droite et gauche, seront soudées pour toujours.

En octobre les mineurs d'Anzin se mettent en grève. Toute la presse s'en fait l'écho. Quarante mille hommes ont quitté la mine. Cela durera quarante-six-jours.

En début novembre je réintègre la rue Serpolet et retrouve Cécile qui m'accueille avec empressement. Se ferait-elle des idées ?

La philomatique reprend son enseignement. Sur recommandation de papa Rabier, j'entre également chez Monsieur Carde à mi-temps. J'y retrouve Eugène Berthomieu.

Le soir Cécile m'attend pour le dîner. Elle me couve littéralement et va jusqu'à proposer de me laver le dos dans le tub où je prends ma douche quotidienne. Cette idée me surprend ; je refuse gentiment. Un soir, je ne l'entends pas venir dans la salle de bain. Elle est là. Je sens sa présence, ses mains, son souffle. Je ne sais que faire ; je pense à Léontine, à papa Rabier et vois les yeux bleus suppliants de Cécile qui me contemplent. Je m'abandonne un moment. Je la rends heureuse. Elle hurle de plaisir tandis que je me comporte comme une jeune bête en rut. Ce soir-là nous dînons très tard. Durant la nuit, tandis que mon acte me rend malheureux, j'éprouve en même temps de la honte et de la délectation à la retrouver dans mon lit. Au matin elle a regagné sa chambre. Je boucle mes bagages et cours les déposer rue d'Arrès chez la Mère où je prends pension. Jamais je ne reverrai Cécile. Papa Rabier vient me trouver chez Carde. Il s'entretient un long moment avec mon singe ; puis m'offre à dîner. Au cours du repas, il s'inquiète de mon avenir. Je lui réponds avec franchise :

— Il faut que je termine mes cours... Puis, mon vœu, si cela ne vous ennuie pas, serait de continuer mon Tour de France jusqu'à Paris.

Rabier réplique d'une voix douce :

— Mon petit, je te comprends. Il est nécessaire pour toi de te perfectionner au long de ta route. Bordeaux aura été une étape dans ta vie d'homme et de compagnon. Tu n'es pas encore fait pour le confort

et la sécurité.

— Oui Monsieur, la vie très agréable que j'ai vécue me pèse en définitive ; je veux réagir et ne pas m'encroûter.

Pas un seul mot sur Cécile ne s'échange ; mais elle plane au-dessus de nous et la sentons présente.

— Je te retrouverai à Paris, mon petit Blois. Écris-moi de temps à autre. J'ai besoin de connaître ton acquis, tes joies, tes embûches. Je garde ma confiance en toi, tu es le digne fils de ton père.

Berthomieu songe aussi à partir. Nous ferons donc route ensemble à la fin du printemps en direction de Toulouse. Nous trimarderons de concert. J'écris à Beauceron mes intentions ; ainsi qu'à ma mère dont je reçois une lettre tous les mois. J'y réponds par retour du courrier. Je réussis tous les trimestres à lui envoyer un mandat qui doit trouver tout de suite un bon emploi. Monsieur Carde s'évertue à me conserver. Mes quinzaines sont fructueuses, toujours arrondies par un supplément.

Les mois passent ; le jour de la liberté approche à grands pas. J'ai presque dix-neuf ans.

Berthomieu et moi arrivons à la Réole. Cette si jolie cité bâtie en amphithéâtre sur le flanc de la colline contemple la Garonne qui coule à ses pieds, et son vieux château dit « des quatre sœurs » construit par les Wisigoths. Un compagnon, l'Agenais le Joyeux, nous tend ses bras fraternels.

À Toulouse, j'ai la chance de rencontrer Alphonse Gigot, le copain qui m'accompagnait dans l'église de Saint-Aignan où nous tracions des croquis « obscènes », selon l'affreux rastichon. Gigot, initié Soubise depuis peu, fait éclater son fanatisme qui prime notre fraternité. Nous vidons quelques bouteilles, puis nous nous séparons. Pendant ce temps-là, Berthomieu fouille le marché du travail. En tant qu'indien il rencontre peu des nôtres. À la sortie de la ville nous tombons sur Bourguignon. Heureux de se revoir nous reparlons de Bruges et Azay-le-Rideau... Que de souvenirs ! Nous laissons Toulouse, ce bijou irisé, rose à l'aube, rouge à midi et mauve au crépuscule. Bourguignon nous conduit à Villefranche-de-Lauragais où un charpentier des nôtres avait subi un accident. Sa famille nous reçoit avec émotion. Depuis son lit, il nous donne des instructions. En trois semaines nous remettons son chantier à jour, le temps à notre compagnon de recouvrer la santé. Nous prenons alors la route de Narbonne. À Capendu, Bourguignon nous demande de visiter un Indien, Minervois le Doux, dont il a entendu parler à Toulouse. Minervois possède une scierie hydraulique très importante et fabrique les escaliers pour la caserne de Narbonne. Nous tombons d'accord tous les quatre sur le salaire et nous mettons immédiatement au travail. Au bout de trois semaines, la construction des escaliers se termine. Nous partons pour Narbonne afin de les

mettre en place. Au cœur de la plaine viticole, le vin vaut trois sous le litre. La finition du travail exécutée, Minervois se montre généreux. En route pour Béziers et Pezenas, Dhoste le Lyonnais nous réserve un chaleureux accueil. Au souper je retrouve Lodeve qui avait passé les épreuves de compagnonnage à Nantes avec moi. Nous décidons, d'un commun accord, de rester sur place pour aider Dhoste sur son chantier des écoles à Clermont-l'Hérault. Cette décision enthousiasme le singe. Durant trois semaines, nous travaillons d'arrache-pied. Le soir, j'ai le temps d'écrire à ma mère et à papa Rabier, en leur précisant que je vais gagner Marseille. Deux semaines après nous marchons vers Agde. Puis une gabare nous emmène à Cette^[27]. À Aigues-Mortes on vend de l'eau potable à cinq centimes le litre tant elle est rare ! Écœurés mes amis et moi décidons de gagner Marseille par bateau.

En général, j'aime ce genre de locomotion. Mais par gros temps ce n'est guère agréable. Nous vomissons tous pendant des heures. À l'arrivée, on nous annonce une épidémie de choléra qui nous oblige à rester en quarantaine. Mais le service de santé, monté à bord, ne nous immobilise que quatre jours. Nous visitons la Cayenne qui se trouve rue Bernard Dubois. Quelle joie de se retrouver entre Indiens ! Nous ripaillons comme des Gaulois. Normand le Chanteur nous donne l'aubade, applaudi par des amis connus.

Deux lettres de ma mère m'attendent. Je les déguste en aparté. Papa Rabier m'a aussi écrit : il me prie de gagner Lyon pour participer à la construction en dur des ponts Lafayette et Moran. Il ajoute à sa lettre un mandat qui est le bienvenu. Quel homme merveilleux !

En remontant en gabare le Rhône, je découvre des merveilles : Après Arles la riche que je ne fais qu'entrevoir, nous repassons à Avignon, Villeneuve, Roquemaure, avec, en face de Chateauneuf-du-Pape : Pont-Saint-Esprit et Bourg-Saint-Andéol, Montélimar et Valence, Tournon et Vienne, Givors et Lyon. À bord, par un temps splendide, je me place à l'avant pour mieux balayer les rives de mon regard. Nous devinons le sourire des laveuses derrière un signe de leur main. Les pêcheurs fixent l'onde en espérant le poisson qui améliorera l'ordinaire. Des charrettes, des diligences, des troupeaux se croisent sur les deux rives. Les oiseaux s'appellent et se rencontrent parmi le chuchotement des peupliers. Mes yeux se ferment : une harpiste promène allègrement ses doigts légers sur ses cordes... je rêve ! Sitôt débarqués, nous nous dirigeons vers le chantier. Présentement des passerelles en bois font office de pont tant à Lafayette qu'à Moran. Lyon me semble une énorme bête dont les boyaux grouillent furieusement. Au bureau j'apprends que le directeur n'est pas arrivé ; mais une très longue lettre de Monsieur Rabier me donne toutes les instructions. Il se trouve à Bordeaux où il termine la réception des travaux de Cubzac. Normand le Chanteur commence immédiatement à

monter des sonnettes ; les deux autres construisent des baraques. Moi je prends possession des magasins déjà installés. Je vérifie les marchandises apportées précédemment et dresse une liste des manquants.

Dans cette ville du savoir-vivre, nous mangeons comme des dieux affamés et nous buvons comme des anges asséchés. Le premier soir, après le dîner, je découvre des activités les plus diverses et profondes à la fois. Cette grosse cité secrète m'offre, en certains quartiers, des surprises : escaliers, cours, labyrinthes se succèdent parmi les industries et les commerces variés. Les habitants, un peu tristes et distants, me font penser à ces gros et braves chiens qui vous regardent longtemps avant de consentir à se faire caresser. L'Église me semble toute puissante, arborant une morgue condescendante nettement affichée. Ici l'argent se trouve dans des poches de soie, passant de main en main comme un péché d'orgueil dans le plus grand silence. Papa Rabier revient accompagné de son épouse Léontine, de meubles et de dossiers ventrus. Il loue rue Mulet une grande maison de trois étages qu'il me fait visiter.

— Au rez-de-chaussée nous installerons nos bureaux ; au second notre appartement et au troisième je te garde une grande chambre avec cabinet de toilette.

La nouvelle me trouble. Bien que j'en voie le côté économique, je regrette de ne pas me retrouver le soir avec mes amis. Je penche finalement pour le côté pratique.

— Je vous remercie, Monsieur Rabier, dis-je gentiment.

— Ah ! pendant que j'y pense. Beauceron arrive mardi à la gare.

— À la gare ?

— Oui ! comme un bourgeois qui ne marche plus à pied, s'esclaffe-t-il.

— J'irai le chercher ?

— Bien sûr, il me l'a demandé comme un cadeau. Tu verras... il est méconnaissable. Je ne t'en dis pas plus.

En effet, le mardi suivant, en compagnie de Berthomieu, Bourguignon, Normand le Chanteur et un ou deux autres, j'aperçois, parmi les voyageurs, la tête d'un Ours vêtu de neuf, portant un chapeau aux larges bords, des bottes impeccables. À ses côtés son petit bouchon de carafe replet, à la mine superbe, habillé à la dernière mode. La Marianne sourit. Les voyageurs se poussent car nous tenons beaucoup de place à la sortie. Il me saisit dans ses bras, m'élève au-dessus du sol, m'embrasse des dizaines de fois en hurlant presque :

— C'est mon petit ! C'est mon gars ! Ah ! tu es bien beau mon petit Blois, mon petit drôle. Comme c'est gentil de venir tous nous chercher.

Reposé à terre j'embrasse Marianne épanouie. Les retrouvailles

donnent faim et soif. Nous pénétrons dans un « bouchon », dont j'apprécie la cuisine et la cave.

Les jours passent. Je ne m'en aperçois pas tant le travail est varié et dur. Papa Rabier, grâce à ses relations, me fait entrer dans une école de perfectionnement de métallurgie et d'électricité. Je m'occupe également des réclamations des ouvriers du chantier. Beauceron exécute un travail fantastique. Le brouillard, né de la proximité de la Saône, enveloppe souvent la ville. L'Angoumois, en dehors du chantier, réunit les ouvriers pour former leur esprit à tous les méandres du syndicalisme ; mais il veille à désamorcer les différends entre Soubises et Indiens. Il pratique avec succès son commerce d'épingles de cravate et vit avec une corsetière, une grosse fille ronde de partout.

Je passe mon deuxième degré « compagnonnique » à la Saint-Joseph et prépare mon troisième pour la Saint-Pierre. J'atteindrai donc le but que je m'étais promis depuis bien longtemps. Les privations que je me suis imposé, les courtes nuits de sommeil, les sorties refusées pour travailler sur mes plans et mes formules, ont vaincu mes désirs, mes envies de vivre comme les garçons de mon âge. Mon existence a débuté par un coup de tête que je ne regretterai jamais car, grâce à lui, j'ai vu s'ouvrir les frontières de l'impossible.

Un certain Monsieur Mangini entre un jour dans notre bureau d'études. Nous nous saluons. Il examine mon travail sur la planche. Papa Rabier reste à ses côtés sans rien dire. Après un long moment de silence, le visiteur se tourne vers moi et me dit :

— Je crois que ça pourrait aller. Si vous disposiez d'un peu de temps, je serais heureux de vous emmener à Sain-Bel où je me fais bâtir une grosse maison. Le travail consisterait en la construction de voûtes en béton dans une partie du sous-sol.

— Certainement, Monsieur, mais vous devrez vous entendre avec Monsieur Rabier afin qu'il me libère quelques jours.

Papa Rabier sourit et, frappant sur l'épaule de Mangini, tranche d'une voix forte :

— Soit. Je ne te le donne pas, mais le prête seulement. Il sera chez toi en début de semaine prochaine : mais pas plus de quinze jours parce que Moran et Lafayette sont exigeants.

Après le départ des deux hommes, penché sur mes plans, un sentiment de fierté m'envahit.

Le lundi suivant j'entreprends à pied le parcours des vingt-cinq kilomètres qui séparent Lyon de Sain-Bel. Je découvre les monts du Lyonnais. Après la traversée de Charbonnière-les-Bains, du hameau du Poirier, des Roches, j'arrive à destination. Le village de Saint-Bel domine la Brevenne, charmante petite rivière à truites surplombée par les ruines d'un château féodal. Enfin le chantier de Monsieur Mangini

apparaît. J'y travaille avec plaisir car les travaux sont différents de ceux de Lyon. Je ressens l'impression d'œuvrer pour une miniature. Quelquefois je m'offre une promenade dans la campagne où je découvre le mont d'Arbresle et des restes du château du XI^e siècle, quelques pans de remparts et l'église du XII^e et XV^e. Le tissage de la soie règne en maître sur ces lieux où la teinturerie l'accompagne. Courcieux-les-Mines me révèle les secrets de la pyrite aux reflets dorés qu'on transforme en acide sulfurique. Tout est prétexte à m'enrichir. Plus je prends de l'âge, plus la curiosité grandit en moi.

Deux semaines plus tard, je fais mon entrée au bureau rue Mulet. Sur ma table une colline de dossiers m'attend. Les ingénieurs qui travaillent dans le service me paraissent pleins de talent : les deux frères Pierre et Yves, fils d'un ami de papa Rabier ; Jacques que j'avais aperçu plusieurs fois rue des Recollets à Saumur ; et enfin Gédéon, le plus âgé, qui tutoie notre singe et écrit des poésies en dehors de ses heures de travail. La politique ne me préoccupe pas ; mais je jette un coup d'œil sur le journal. La France a déclaré la guerre à la Chine le 18 décembre 1884. En 1885 nos troupes subissaient la défaite de Long Son et le ministre Jules Ferry en payait les conséquences. Brisson le remplace. Actuellement les troubles à Decazeville secouent la France. Les grèves paralysent les mines. La politique intérieure et la politique extérieure ne font que m'effleurer. Mes amis eux commentent les faits avec passion. L'Angoumois, dans ses réunions, pousse les ouvriers à s'unir loyalement afin de contrebalancer le pouvoir patronal. Quelques indécrottables Soubises ou Indiens, veulent continuer la « guéguerre » entre eux. L'« avocat des pauvres » lutte sans merci contre ces combats fratricides. Je comprends ses idées ; mais lors de discussions avec lui, je m'efforce souvent vainement de l'inciter à ne pas détruire l'esprit « compagnonnique » pour ne le remplacer que par un syndicalisme à outrance.

Les mois passent. Les journées sont faites de mille détails qui occupent totalement mon temps.

Un ou deux soirs par semaine, Léontine et son époux m'invitent à dîner. Je retrouve durant quelques heures le climat familial qui me manque beaucoup. J'arrive à leur parler de mes parents avec moins de détermination qu'auparavant.

— Tu sais, mon petit Blois, que je suis resté toujours en rapport avec ton père. Je le mets au courant de toutes tes activités et crois-moi la réussite dans ton travail compense pour lui la peine de ne pas te lire.

— Je me doutais, Monsieur Rabier, de votre rôle et vous en remercie. Saint-Aignan reste un rendez-vous important pour moi. L'orgueil et l'entêtement qui m'habitent toujours composent les forces qui m'animent depuis ce fameux matin où j'ai marché librement

devant moi, pour prouver que je pouvais faire quelque chose et devenir quelqu'un.

— Tout se calmera, mon petit. La paix régnera à nouveau ; mais ton père est fatigué. La vie ne se montre pas toujours tendre envers lui. Il accepte avec joie et résignation la charge de tes frères et sœurs. Je voudrais bien d'autre part que tu ailles faire un tour à Paris où tu rencontreras mes amis ; en bref, te faire voir un peu, prendre des contacts, acquérir des relations.

— J'allais vous en parler. Paris bouge énormément. La tour Eiffel se construit. La galerie des Machines s'y édifie.

— Beaucoup de projets en cours feront de Paris la grande capitale mondiale pour le centenaire de la Révolution. Les travaux ne s'arrêteront pas de sitôt. Il faut que tu gagnes Paris.

— Oui, mais ici ?

— Ce qui m'intéresse c'est toi, mon petit. Il te faut prendre le plus de galons possibles. Seul Paris peut te les proposer. Ici nous nous regroupons entre provinciaux. Les Parisiens hautains, presque maladroits, ne se souviennent pas que Paris ne forme au fond qu'une province parmi toutes les autres. Seulement on y dirige tout. C'est là qu'on donne les lettres de noblesse aux inventions. L'Europe et les Amériques prennent la capitale pour le phare de la pensée. Nous devons en être fiers. Le pouvoir, les sciences, les décisions restent et resteront parisiens. Il faut donc te rendre à Paris. Je t'y aiderai. Comme moi tu oublieras leurs défauts, leurs vices, leur orgueil pour t'intégrer à ces gens qui restent avant tout des Picards, des Dauphinois, des Orléanais ou des Toulousains. Tu ne plieras pas le genou en criant avec les loups. Dans cette mêlée, je sais que tu surnageras parce que tu es droit, travailleur et orgueilleux. Réfléchis à ce que je te dis ce soir et donne-moi ta réponse.

Je remonte mon étage et réfléchis à notre conversation. Oui, je suis curieux de voir Paris, de me frotter à ces gens qui apprécient, tranchent, donnent des ordres ; mais une crainte réelle m'envahit. J'ai peur de la solitude ; je redoute ce monde énorme et sûrement fou. Pourtant il faut sauter le pas, respirer un grand coup et gagner. Ma décision est donc prise, je monterai à Paris et Normand le Chanteur m'accompagnera. Le lendemain papa Rabier, mis au courant de ma décision, l'approuve de la tête.

Nous montons à Paris ! quelle drôle d'expression. L'homme semble toujours appréhender le Nord comme un point culminant et le Sud comme une descente aux enfers. En réalité, nous entreprenons le chemin des écoliers qui nous conduira à la capitale. Notre périple nous écarte de la voie classique du Tour de France. À Moulins nous ne rencontrons que des agrichons, tous, plus ou moins petits singes ; mais leur accueil n'en est pas moins chaud et fraternel. Nous y travaillons

deux semaines dans un chantier important. Puis nous nous dirigeons vers Vichy dont j'avais souvent entendu parler. Dans les jardins près de la source, le « beau monde bourgeois » se prélassait dans des fauteuils et rend souvent visite aux vespasiennes. Je vois ces édicules pour la première fois. Bien entendu, Normand et moi faisons la queue pour les essayer : nous sommes déçus. Décidément rien ne vaut un gros arbre ou un mur moussu. La liberté se place aussi dans le décor qui entoure une joyeuse envie de pisser. Les gens qui passent nous semblent tristes et résignés. Leur marche est lente, leur teint jaune, leurs paupières sont fatiguées. Au cours de la visite de cette ville, qui nous paraît trop sage, nous rencontrons un compagnon qui nous hèle depuis le pas de sa porte. Lui au moins ne boit jamais d'eau ; après quelques libations il nous emmène chez un singe Indien, Nivernais la Fouine. Ce dernier immédiatement nous conduit au café-concert chez Furzy. Plusieurs amis viennent nous rejoindre et nous offrent à boire ce petit Saint-Pourçain qui n'a pas son égal. Son goût vif, léger, ressemble à une bouche de fille qui aurait mangé des mûres. Un orchestre joue des airs à la mode que nous reprenons en chœur. Notre futur singe Nivernais la Fouine, me tape sur l'épaule et me dit :

— Tu vois, mon coterie, c'est comme ça deux à trois soirs par semaine.

— Diable ! mais l'argent coule à flots ici.

— Non, faut pas exagérer. Seulement nous pratiquons des prix un peu plus élevés que ceux de Paris et aucun d'entre nous ne cherche à solder. En dix ans, tous ceux que tu vois ici se constituent un petit magot et quelques terres. La station attire de plus en plus de gens qui se croient malades. Alors il faut du beau, du doux... du confort quoi ! et ça se paye. Je vous propose, à toi et à ton ami, la restauration d'une maison ancienne. Ça te dit ?

Je suis ravi et bondis sur la proposition ; mais je le préviens que je ne pourrai rester longtemps, mon intention étant de me rendre à Paris.

— Comme tu le voudras. Si tu travailles aussi bien et aussi vite que ton père, tu me gâches le travail en moins de deux et continues ton trimard avec les poches plus lourdes.

Il me donne enfin l'ordre de grandeur de ce que je vais gagner ainsi que Normand et je ne puis que le remercier sincèrement.

— Allez, amusons-nous avant d'avoir les bouts de nos rubans sur le corps. Nous travaillerons demain. Il y a un temps pour tout.

Il éclate de rire et chante :

Un quart d'heure de bon temps

Fait oublier bien des misères.

Si nous avons de joyeux moments

Profitons-en, nous sommes sur terre.

Je n'ai jamais connu une soirée pareille. Un bain de superflu, le premier de ma vie, me fait croire en l'avenir et dans ma réussite prochaine. Je rêve. L'alcool et l'odeur de la chair d'Honorine la brunette qui vient s'asseoir à mes côtés m'enivrent. Tant pis pour cette nuit, je me rattrape, je compense, je mords à pleine gueule. Le lendemain matin je me réveille dans une petite chambre coquette, tendue de soie rose, enveloppé dans des draps de même couleur. Honorine soupire, bâille, s'étire nue comme un chat au soleil. Un coup d'œil au réveil me rassure quant à l'heure.

Durant quinze jours nous vivons une existence laborieuse, complète, entrecoupée de merveilleux moments de détente. Nous quittons Vichy, que je ne trouve plus triste du tout, et trimardons le cœur joyeux en direction de Moulins, puis Nevers où je retrouve ma Loire. Normand se moque de moi car je parle d'elle comme une maîtresse.

— T'inquiète pas, mon beau chanteur, bientôt nous verrons la Seine à Paris et crois-moi, il y a sûrement une grande différence.

Et puis la Loire c'est le Cher... et le Cher c'est Saint-Aignan. Tout se résume dans cette trilogie d'air, de terre et d'eau. En route j'écris à ma mère, à Papa Rabier et à mon vieil Ours. À Briare, je suis étonné par l'ampleur de l'industrie des boutons. Auparavant nous avions passé de bons moments à Sancerre. À Gien nous visitons les usines de faïencerie. Je suis surpris par le travail des ouvriers et des décorateurs. Tout me semble magique et pourtant il suffirait d'un faux mouvement pour détruire ces belles choses. Toujours chantant et marchant d'un bon pas nous atteignons Montargis, Nemours, Fontainebleau et enfin Paris.

V

Nous achetons un plan à un vendeur de rue pour nous rendre chez la Mère, à la Cayenne de la rue Mabillon. Partout le spectacle est là présent, changeant, surprenant. Le bruit infernal nous écrase les tympanes. On y voit de toutes les espèces d'hommes et de femmes. Normand, qui connaît un peu la capitale, m'explique :

— Tu vois Blois, les rues dans chaque quartier forment à elles seules de petits villages. Tu en as des milliers comme ça. Ici un charmeur d'oiseau place ses cages ; là des marchands de quatre saisons devant leur charrette à deux roues, pleine de légumes, fleurs, fruits, appellent les acheteurs. Voilà le gamin avec sa roue qui tourne sur le gros tuyau est un marchand de plaisir. Si la flèche s'arrête sur le mot « plaisir », il te donnera trois sous. La partie se joue à un sou et tu sais presque d'avance que tu as peu de chance de gagner. Regarde à ta gauche cet homme portant une immense hotte garnie de poireaux jusqu'au sommet ; son métier est fort des Halles. La voiture à cheval que tu vois contre le trottoir s'appelle un sapin. Tourne-toi vers le marchand de cacahuètes, celui de marrons, le raccommodeur de porcelaine et là-bas, en te retournant, regarde les boueux qui ramassent les ordures.

Je m'arrête pour écouter le boniment d'un charlatan. Il vend des pierres de santé qui écartent les maladies. Normand reprend :

— Ça c'est un joueur d'orgue de barbarie avec sa gamine chantant comme une casserole. Il va passer un vitrier et un marchand de peau de lapin. Ces hommes crient des mots incompréhensibles à nos oreilles, mais les gens les reconnaissent et les appellent depuis les étages. Voilà un vieux marchand de mèches de fouet ; celui-là de statuettes en plâtre. Nous allons bientôt passer le long des Halles et tu verras les marchandes de soupe. Regarde ! la terrasse de ce café toute pleine ! Dans cette ville tout existe, tout se fait et se défait, naît et disparaît comme par un tour de passe-passe.

— Intéressant, Normand. Mais je suis saoul de bruits.

— Tu t'y habitueras, mon gars ; et quand tu seras loin à nouveau, cela te manquera peut-être.

— Tu ne me convaincras pas encore de me trouver à l'aise dans cette fête foraine permanente.

Le derrière gonflé des femmes m'amuse beaucoup. Elles portent une sorte de veste très cintrée à la taille faisant saillir leur poitrine, une robe tombant au fil à plomb sur le devant et bouffant à l'équerre exagérément à l'arrière. Elles marchent comme des autruches que j'ai vues sur des images. Leurs chapeaux sont garnis de plumes, de fleurs que je ne connais pas. Je soupçonne que beaucoup de ces fanfreluches proviennent de ces fameuses colonies dont on parle tant. Les hommes chics, d'après Normand, ont des pantalons assez serrés aux jambes, une veste longue dont ils ne ferment que le bouton du haut. Tous ces costumes ne me plaisent guère. Les gens qui s'habillent ainsi ne doivent pas faire grand-chose de leurs dix doigts. En revanche, les ouvriers, coiffés d'une casquette à large bord sur le devant, se vêtent de paletots en gros tissu, larges ceintures de flanelle serrant leur ventre et retenant les pantalons. Ils gardent leur mégot à la bouche en s'affairant comme des souris agitées. Paris me paraît insaisissable, étrange, construit d'îlots de maisons enchevêtrées les unes aux autres. Puis brusquement le paysage s'effondre. Des palissades aux planches souvent arrachées entourent d'immenses trous. Là les maçons construisent des grosses maisons en pierre de quatre étages, ornées de balcons courts. En haut les mansardes, sous le toit, servent à loger les « bonniches », m'explique Normand en clignant de l'œil. On nous apprend dans un café que le Pont-Neuf s'est affaissé. Je tends l'oreille ; mais un inconnu se joint au groupe et la conversation change. Nous voici enfin arrivés rue Mabillon. À première vue, je suis ébaubi de la grandeur de la Cayenne. Nous nous faisons reconnaître de la Mère et du Premier de la Ville. À midi, une invasion de compagnons et renards déferlent dans les grandes salles. Des visages connus me sourient, des mains se tendent ; les accolades se multiplient. Quelle joie de me retrouver parmi les miens ! Du courrier m'attend : une lettre de ma mère un peu affolée de me savoir dans cette ville dangereuse ; une de Berthomieu, une de Beauceron, et une très longue de papa Rabier contenant un chèque de deux mille francs pour mes premiers frais. L'enveloppe contient aussi une lettre de recommandation pour Monsieur Maur à remettre à son bureau de Paris. Je demande des nouvelles de Toulouse le Riche. Il travaille en banlieue et ne vient que le samedi. En l'espace d'une heure je récolte des nouvelles de beaucoup d'amis que j'avais connus. Le soir nous reprenons toutes nos histoires, en mangeant bien et buvant sec. Un camarade me fait partager son lit dans une dépendance de la Cayenne. Demain je m'orienterai mieux dans ce Paris labyrinthique. Au réveil, après la

toilette, en prenant mon casse-croûte chez la Mère, je fais la connaissance d'un camarade relevant de maladie qui se propose de m'accompagner et de me diriger. J'accepte avec plaisir.

Normand garde sa liberté pour rechercher du travail. Nous quittons la rue Mabillon pour les Batignoles, à pied, bien entendu. En traversant Paris il m'explique çà et là les coutumes des Parisiens de tous poils. Comme cet ami a le sens de l'humour, je me paye de bonnes bosses de rire. Arrivés devant les établissements Lebrun et Cie je repère les bureaux de loin. Mais un cerbère vêtu de noir, coiffé d'une casquette à visièrre, veut nous empêcher d'entrer dans la cour. Sans doute je m'exprime mal... Nous allons en venir aux mains lorsque mon ami souffle :

— Montre-lui la lettre pour Monsieur Balme ; le gardien va comprendre.

— C'est bon, tranche le portier. Pourquoi ne me le disiez-vous pas plus tôt ?

Je hausse les épaules et me dirige vers le bâtiment administratif.

Un ingénieur me reçoit. Il lit le message, me fait asseoir devant son bureau et nous discutons.

— Vous avez vos papiers, certificats, livret de travail ?

— Diantre non, je ne pensais pas qu'il me fallait les porter sur moi, Monsieur.

— Vous me les apporterez demain pour la bonne règle. De toute façon votre venue m'a été annoncée. Dès à présent je vous propose de travailler ici avec moi.

Dans ma tête de Saint-Aignanais les idées se mettent vite en place. Je le remercie donc et lui avoue que je ne pourrai donner une réponse qu'après un autre rendez-vous ailleurs. Nous nous quittons un peu cérémonieusement. Mon guide m'attend dehors.

— Direction rue du Général Michel Bizot chez Monsieur Maur, lui proposé-je en riant.

La traversée des rues et des avenues est chose difficile. Plusieurs fois j'ai failli me faire renverser par des sapins emmenés par des chevaux ayant probablement reçu une trop grosse dose d'avoine ; ce qui les rend nerveux. Le quartier des Halles représente un monde à lui seul. On y décharge tout ce que les campagnes de France peuvent produire. On doit aussi y ajouter la récolte des maraîchers des banlieues. Mon ami m'explique les us et coutumes de cette population.

— Il y a la cloche.

— Quelle cloche ? De quelle église ?

— Non ! la cloche qui annonce l'autorisation des ventes au public. Car auparavant seul le monde des mandataires, grossistes, semi-grossistes est admis à acheter et vendre. Puis vient le tour des ménagères qui n'achètent que des faibles lots, parfois du détail à

d'autres prix.

Chez Cécile, la cousine de Rabier à Bordeaux, j'avais lu *le Ventre de Paris* de Monsieur Émile Zola. Sa description des Halles, haute en couleurs, mêlée à l'imprégnation de mon nez se confond aujourd'hui pour m'offrir la plus pure vérité. Nous nous arrêtons dans un troquet pour casser une petite croûte et boire du Bercy savamment travaillé, avant de reprendre notre périple. Arrivé devant la grande porte des Établissements Maur je suis pris en charge par un gardien qui me conduit directement dans le bureau du patron. Le singe me regarde et d'une voix forte me lance :

— Tout le portrait de ton père ! Mille Dieux ! c'est fantastique. Comment va-t-il ?

Alors simplement je lui conte mon aventure en glissant plusieurs fois le nom de Rabier lors de mon court exposé.

Monsieur Maur me sourit, hoche la tête puis me propose :

— Veux-tu travailler ici ? Tu as ta place !

— Pour être franc, Monsieur, j'ai déjà une place chez Lebrun et Cie auprès de Monsieur Balme.

— Je connais bien tout ce monde et apprécie chacun. Tu te diriges donc dans la ferraille, mon gars ?

— Sans me vanter je connais bien le bois et la pierre. Mais le fer me réserve encore quelques secrets cachés que j'aimerais découvrir. Par contre, si je puis me permettre... je vous recommanderai un compagnon : « Normand le Chanteur ».

— Oh ! mais je le connais. Lelarge, est son nom de famille ? Qu'il vienne ! il aura sa place.

Nous retournons chez la Mère où j'ai droit, selon nos règles, à recevoir les trois premiers repas gratuitement ; ainsi que le coucher d'une seule nuit. Demain je paierai comme tous, en fin de semaine. Je me lève de bonne heure et prends une de ces grosses voitures tirées par quatre chevaux qui sillonnent la capitale. Un vrai plaisir pour moi ! Je descends place Clichy et termine à pied. Au bureau je me présente à Frédéric Garot que j'ai vu hier et qui m'accueille aimablement. Il ne me parle plus de mes papiers, alors dans mes poches, et m'installe devant une table en me demandant de lui faire un avant-projet de construction d'une passerelle. À midi nous déjeunons chez un marchand de vins, un bougnat, dont la femme originaire de la Creuse mitonne très bien le mironton. Quatre autres ingénieurs nous rejoignent. Une bonne camaraderie s'établit entre nous et j'éprouve un grand plaisir les jours suivants à me rendre au bureau. Frédéric m'indique une chambre qu'un chef de chantier va quitter. Je prends donc sa place rue La Condamine. Je me précipite à la poste pour télégraphier à mon gros Ours afin qu'il m'expédie rapidement mes malles. Me voici chez moi, un nid pas luxueux mais

propre. La logeuse doit être une ancienne mère maquerelle à la retraite tant son visage est maquillé du matin au soir et nombreux les cadavres de bouteilles de rhum qui envahissent ses poubelles. Tous les dimanches je retrouve les amis de la Cayenne dont Toulouse le Riche et ses envies de parcourir le monde. Mon travail au bureau avance. Les ingénieurs paraissent contents.

Dès son retour Monsieur Balme m'invite à dîner. Face à moi, ce rouquin aux yeux verts fume la pipe et me parle beaucoup de papa Rabier. Il m'interroge sur les différentes expériences de mon Tour de France. Il se dit satisfait de mon travail et admire mon costume. Un petit tailleur juif m'a confectionné un trois-pièces pour un prix abordable après avoir longuement discuté.

— Je me sens mal, vous savez, dans ces vêtements. Je manque d'habitude.

— Tu t'y feras, mon petit Blois. Moi aussi j'ai éprouvé la même gêne dans les entournures. Je suis ravi quand je me change pour aller sur les chantiers. Combien de temps restes-tu parmi nous ?

— Après l'exécution du projet que vous m'avez donné, je travaillerai sans doute sur les chantiers du centre de Paris, puis demanderai un travail pour l'Exposition du centenaire.

Monsieur Balme éclate de rire et me répond :

— Mais nous avons des travaux en cours dans cette périphérie. Ne crains rien ; je t'enverrai au grand air.

— Merci infiniment, Monsieur, il me tarde d'y être.

En effet, trois semaines plus tard, je me trouve au cœur de la plus grande fusion des corps de métiers que j'aie jamais vue. Une véritable fourmilière autour de la pierre, du bois, des ferrailles. Paris travaille à plein bras. Ingénieurs, compagnons, ouvriers ensemble coulent, basculent, taillent, montent, échafaudent, couvrent, percent, fouissent, contrôlent, décorent... Les patrons passent, examinent, vérifient, gueulent. Le gâchis me semble énorme : on jette, ou écrase, ou brûle ce qui pourrait servir ailleurs. La fièvre domine, l'envie d'être dans les temps commande. Réussir coûte que coûte semble la seule ligne de mire. Je me balade à petits pas, écoutant, remarquant, jaugeant. Le lendemain, Monsieur Balme me prend à part et me demande mes premières impressions. Je lui réponds avec franchise :

— Il faut être à Paris pour voir ça. Je reste affolé de constater qu'on gaspille autant d'argent avec si peu de retenue. En revanche le travail se révèle difficile par l'entassement des ouvriers. Les accidents pleuvent, les gars ayant un mauvais moral quittent leur place pour un oui ou pour un non. Les syndicats les obligent à débaucher brusquement. Que de temps perdu et le plus souvent payé royalement ! Il y a de quoi repartir dans sa province et travailler au milieu d'un espace vivable en compagnie de bonshommes qu'on peut

diriger.

Monsieur Balme écoute en tirant sur sa pipe. Dans les derniers rayons de soleil ses cheveux deviennent tisons.

— Et alors ? me demande-t-il calmement.

Je marque un silence prudent qui calme mon emportement.

— Je t'ai laissé parler, Blois. À mon tour de te répondre, continue-t-il.

Monsieur Balme s'assied sur le coin de son bureau. Il tape sa pipe sur un cendrier en pierre pour la vider. Avec des gestes lents et attentifs, il bourre sa bouffarde de tabac et enfin l'allume. Puis il regarde fixement les volutes de fumée qui se dispersent peu à peu avant de disparaître. Je l'observe. Il s'agit d'un véritable rituel durant lequel tout bruit fait hiatus. Une association d'idées envahit mon esprit : je pense à mon gros Ours préparant amoureuxment sa « verte » dans le bistroquet de Saumur.

Mon singe rompt le silence.

— Des expositions comme celle-là sont rares, je dirai même exceptionnelles. En 1878 nous avons édifié le palais du Trocadéro. Une sacrée bête à dompter. En 1889 la tour Eiffel et la galerie des Machines verront le jour dans le cadre d'une exposition universelle. Et tout ce chambardement pourquoi ? Eh bien ! c'est une façon splendide de fêter le centenaire de la Révolution. En cent ans la France a changé de peau. Le têtard est devenu crapaud. Cette révolution technique bouleverse les esprits du public français et mondial. Il s'apercevra du saut de géant accompli et réussi. Sur près d'un million de mètres carrés, les principaux pays auront le loisir d'exposer en une large vitrine : leurs arts, leurs coutumes et le fruit de leur propre génie. Pour le moment, le chaos, le magma des matières, l'incompréhension totale des non-initiés y règnent. Une date, une seule compte pour nous tous : le 6 mai 1889. Le jour du plus grand rendez-vous qu'a fixé la France au monde. Oui, on peut considérer cela comme une folie, une gageure, un gâchis d'argent et d'hommes. En 1789, mon cher Blois, le peuple français a volontairement détruit toutes les valeurs, les habitudes, les oppressions qui le jugulaient. Cette révolution indispensable couvait depuis des années dans de la paille pourrie. Le peuple a condamné, poursuivi, traqué, guillotiné sans merci des noms, des corps et toutes les têtes qu'il honnissait. Des guerres meurtrières ont suivi ces exactions aveugles. D'autres révolutions ont surgi, toutes aussi folles mais heureusement moins généralisées. Alors aujourd'hui, la France, repue de sang et d'orgueil, veut construire. Qui pourrait lui reprocher ce geste de paix et d'universalité ? Cette exposition représente symboliquement un bouquet de fleurs poussées sur du fumier. Alors tu comprends mieux maintenant, je l'espère, tout ce que l'État, la finance, la politique de la gauche met dans cette aventure.

Oui, je l'avoue, il s'agit d'une folie. Mais t'es-tu demandé si la folie n'aidait pas quelquefois à se dépasser soi-même. L'homme, parcelle infime du pouvoir, doit se surpasser avec les moyens que notre siècle a enfantés. Bien sûr, l'orgueil, la passion, la folie, comme je le disais il y a un instant, seraient nommés par les bigots : péché mortel. Oui un péché mortel vis-à-vis des peuples que ne pas essayer de faire mieux, plus grand, plus fort. Tu apprendras un jour le sens des symboles : Force et Beauté auxquels certains ajoutent le mot de Sagesse. Ce terme reste pour moi incompatible avec les deux premiers. Tout peut et doit devenir plus vivant, saillant, hors du commun. Toi-même, n'as-tu pas comme but de dépasser ton père ; mais en même temps tu t'obliges à un effort constant qui te mordille, t'énerve et t'oblige à ne jamais ralentir tes efforts. Pour en revenir à cette exposition, sache bien que plus de soixante et un mille industriels y participent, aidés de cinq mille artistes. Paris va vivre peut-être au-dessus de ses moyens, j'en conviens ; mais quelle réclame pour notre pays promu au premier rang des nations ! Je suis comme ton père, comme Rabier, comme Maur, comme Carde, un cocardier positiviste. 1870 restera une tache dans notre histoire. D'autres taches ensuite n'ont fait qu'augmenter les bévues.^[28] Il était temps de réagir. C'est ce à quoi nous nous employons. Oublie pour un moment seulement les travaux importants auxquels tu as participé. Jamais, peut-être, tu ne seras mêlé dans ta vie à cette cataracte de splendeurs.

— Mais le moral des ouvriers, des tâcherons, les syndicats, Monsieur Balme ?

— Ils profitent de ces temps exceptionnels pour grappiller le plus d'avantages possibles. Réaction humaine ! Une sorte de corollaire logique. Les hommes affamés réclament du pain. En période d'abondance, ils veulent du beurre... et si un jour ils possèdent les deux, alors ils deviendront de petits bourgeois, pris dans un système qu'ils auront toutes les peines du monde à balancer pour en créer un autre mieux adapté à leur temps.

Je comprends ce long discours, mais avoue avoir du mal à le digérer en une seule fois. Je vais y réfléchir calmement. Le travail ne manque pas et c'est le plus important. De semaine en semaine le paysage évolue, se fixe, prend quelques formes. En effet, il n'est pas facile de travailler au milieu d'un tel foutoir. Il faut veiller à tout ce qui peut vous tomber dessus, protéger constamment ses outils ; se faire entendre dans un bruit infernal. Les ouvriers que je dirige respectent ma force physique et mes connaissances du travail. De temps à autre la tension monte. Elle provient de la fatigue et de l'alcool. Mon ami Normand le Chanteur se retrouve chef d'équipe et prépare un très grand chalet en pans de bois pour Deauville. Il va le monter sur place aussitôt la découpe et les repères exécutés. Une

bonne lettre de papa Rabier m'annonce qu'il sera à Paris après-demain par le train de l'après-midi venant de Bordeaux. Aussitôt je préviens Monsieur Balme et lui demande l'autorisation d'aller le chercher à la gare.

— Bien sûr, tu peux t'y rendre, mon cher Blois. Ta demande ne me surprend pas. Je te donne même congé à partir de midi.

— Je vous remercie beaucoup. Il me tarde tant de le revoir.

Dans la gare, des gens s'entassent et courent, tous pressés de partir ou de débarquer. Les porteurs nombreux poussant leurs diables, portant leurs grosses courroies de cuir autour de leur cou, s'invectivent gaillardement. Je me dirige vers le quai et vois entrer la grosse locomotive fumante tirant les wagons de trois classes différentes. Mes pas et la chance me font stopper devant le beau wagon rouge de première classe d'où papa Rabier descend. Quel plaisir de se retrouver ! Il me serre dans ses bras et m'embrasse comme un vrai père. Nous sommes très émus. Je veux lui prendre sa valise. Il bougonne :

— Diable non ! mon petit Blois, il y a des hommes pour s'en occuper. Tout le monde doit vivre.

Nous arrivons à sortir de cette foule en jouant des coudes tout en surveillant nos poches, car bien des voleurs à la tire se mêlent au public. Dans le sapin nous échangeons enfin nos premières confidences.

— Comment cela se passe-t-il pour toi ? demande papa Rabier.

— Je suis content, mais je ne choisirai pas Paris comme ville définitive. La vie y est trop dure, trop anonyme, trop surfaite.

— Tu es un gars de nos campagnes, les pieds ancrés dans la bonne terre et non sur l'asphalte. Et pourtant tout ce que tu reçois ici n'a son égal nulle part. Considère ton séjour comme un passage.

Papa Rabier baisse sa vitre à guillotine et crie au cocher :

— Laissez-nous là, nous terminerons à pied.

Puis, se retournant vers moi, il ajoute :

— Je pose ma valise à l'hôtel du Louvre, puis nous irons faire un tour en attendant de prendre un bon dîner.

Sa vaste chambre donne sur les jardins des Tuileries. La présence du grand lit en cuivre me rappelle que j'ai omis de lui demander des nouvelles de Léontine.

— Elle profite de mon absence pour voir ses parents à Saumur. Elle m'a chargé de te transmettre ses amitiés. Dans quelques jours nous nous retrouverons ici. Je vois en son intérêt pour Paris un sentiment bien féminin.

Durant une bonne heure de marche, je suis heureux de me retrouver seul avec lui. Il me parle d'une multitude de gens, de faits. De temps en temps il glisse sa main sous mon bras comme un père le

ferait avec son fils. Nous entrons dans un beau café sur les boulevards et nous asseyons dans un coin. Brusquement il me dit :

— J'ai vu tes parents.

La nouvelle me surprend. Il enchaîne en m'observant du coin de l'œil.

— Ils vieillissent, c'est normal, mais celui qui m'a semblé le plus atteint est ton père. Le beau Blois La Science, cette montagne de muscles et de vie se courbe. Ses mains tremblent ; des rides profondes sillonnent son visage blême. Il a pleuré en parlant de toi. Ta mère aussi, bien sûr, mais cela semble plus normal. Quant à tes sœurs et tes frères ils vont bien. Tes mandats les aident énormément.

— Je tiens ma parole, dis-je comme pour me défendre.

— Oh ! je sais, je te connais. Quand iras-tu les embrasser ?

— Bientôt, pour le tirage au sort.

— Et tu feras la paix ?

— Oui, murmurai-je.

— C'est bien. Je n'en attends pas moins de toi. Saint-Aignan ne change pas. Toujours aussi intime et calme.

— Pourquoi êtes-vous passé les voir ?

— Parce que j'aime ton père et ta famille. Pour le plaisir de bavarder un peu... pour pouvoir t'en parler aujourd'hui.

— Bien ! Merci. Sincèrement merci.

Des larmes se forment au coin de mes yeux ; mais je ne veux pas qu'elles glissent. Alors je me mouche et m'essuie en débordant autour de mon nez. Papa Rabier pose sa main sur la mienne et me tapote. Puis il me donne une bourrade dans le dos et me propose :

— On boit encore une verte et on va dîner ?

Nous sortons et marchons à peine cent mètres pour entrer dans un restaurant fin. Je me régale du dîner merveilleux. Une chaleur subite m'envahit. Dans la vie, les moments forts vous oppressent. Pour ne pas avoir l'air godiche, je me lève et vais pisser. À mon retour, je trouve à ma place un alcool de poire provenant de Château-Gontier en Mayenne. Une pure merveille. Papa Rabier me parle de notre siècle avec des images, des mots fougueux. Je sens un homme heureux, surpris, fier de vivre son époque. Je ne l'ai jamais vu ainsi.

— Tout a éclaté après la guerre ; mais on en sentait déjà la gestation avant. Dans tous les domaines, mon petit, la science se trouve présente. On dirait que l'homme quitte sa torpeur. L'esprit et le corps font chorus pour le bien de l'humanité, ou tout au moins je l'espère profondément. Les tabous, les interdits, le désir du savoir, trop longtemps étouffés par l'Église, éclatent. L'homme fouille, cherche, comprend, invente et réussit les tâches qu'il s'est fixé. Il y a mille domaines de concrétisations. Dans notre profession, les grands travaux publics sont légions : chemins de fer, ponts, navigation, funiculaire et

bientôt le métropolitain. En chimie, physique, mécanique, hydraulique, de nouvelles matières, de nouveaux corps sont nés. L'électricité éclairera bientôt chaque maison. La téléphonie nous reliera. N'oublions pas la biologie, la physiologie, la microbiologie, l'asepsie, la chirurgie. Quand on songe que l'homme connaît l'Afrique, les Amériques, l'Australie, la Chine, on a l'impression que rien ne peut lui résister. Parfois, même, il va peut-être trop loin en s'accaparant des territoires et des peuples qui ne demandaient rien à personne. Mais enfin nous ne verrons pas les conséquences de ce protectionnisme imposé. L'Eglise et l'État ont divorcé. L'enseignement devient gratuit et obligatoire... Te rends-tu compte, mon gamin, de l'époque que nous avons la chance de déguster.

Papa Rabier part dans son monologue avec foi et orgueil. En effet je me rends un peu compte, malgré mes presque vingt ans, de toutes les richesses que nous possédons. C'est pourquoi je me dois de travailler de plus en plus pour connaître les nouvelles méthodes et utiliser les inventions de notre siècle. J'ai sûrement mal apprécié rue des Recollets, à l'école d'Angers, à Bordeaux et maintenant à Paris, cette récolte de savoir que j'engrangeais. Pour moi le verbe apprendre trouve son synonyme dans respirer. Mon convive a retrouvé le silence. Il déguste la poire en fumant son petit cigare. Nous nous levons de table. En sortant nous marchons un peu. Sur la place de l'Opéra des bougies à charbons parallèles séparées par une lame de kaolin ou de plâtre éclairent le monument de Garnier.

— Magnifique ! dis-je à papa Rabier.

— Oui et ce n'est rien à côté de ce que verra le public à l'Exposition. Le 6 mai nous vivrons une journée grandiose.

Il marque un instant le pas et ajoute :

— Dis donc, le 6 mai d'une certaine année. Ça ne te dit rien ?

Je comprends brusquement ce qu'il veut dire. Bien sûr le 6 mai 1881 je prenais le chemin de la liberté. Bizarre vie que voilà ! Nous évoluons avec la mémoire et les repères de dates. Je m'arrête aussi et m'appuyant sur son bras, je lui réponds :

— C'est pourtant vrai. Mais il n'y avait personne ce jour-là ; à part le chat blanc du boulanger qui s'est frotté à ma jambe lorsque j'enfilais mes chaussures dans la rue.

— Si Beauceron était là, il claironnerait : ça s'arrose mon coterie. Viens ! je t'offre une bonne bière.

Quelques temps après nous nous quittons devant l'hôtel du Louvre, heureux d'avoir passé une si bonne soirée. Puis je retourne d'un bon pas vers ma petite chambre dont la fenêtre donne non pas sur des jardins, mais sur un gros mur gris aux reliefs sales. Le temps passe plus vite que je ne le prévoyais. Sur le chantier les travaux avancent rapidement dans certaines portions de terrain ; mais

semblent stagner ailleurs. Paris est atteint de gigantisme. La politique va bon train. Gauche et droite ne se font aucun cadeau tandis que le général Boulanger conforte sa popularité. La lutte entre laïques et religieux continue à faire parler d'elle. La Bourse du travail ouvre ses portes. La Fédération nationale des syndicats se crée... enfin ! comme doit le penser L'Angoumois. Pour ma part je constate une grave atteinte à la liberté des hommes et en même temps un espoir par le rassemblement de masse. Quant au compagnonnage, je reste persuadé qu'il a reçu un sacré coup dans l'aile et cela me désole.

La fin de l'année arrive avec la préparation des fêtes. On ne parle que de nourriture, de plaisir et de réceptions. Mon Noël à moi se passe chez la Mère en compagnie de quelques compagnons. Dans un coin de la salle à manger décorée se niche une crèche. Les bouchons sautent, les chants fusent joyeusement des gorges ; nous frappons dans nos mains pour en rythmer les refrains. Un compagnon exécute la danse du ventre, comme en Algérie, et les bravos éclatent. En retrouvant mon tout petit « chez-moi » je pense à mes parents. Ma mère a dû rôtir une oie. Les gamins trouveront demain matin, dans leurs souliers, trois ou quatre papillottes contenant chacune un bonbon, quelques images patriotiques et une pomme. À l'occasion du Jour de l'An, la famille mangera le gâteau aux fruits de l'automne cuit dans le four du boulanger. Mon père ira boire quelques fillettes avec ses copains chez la mère Bodin. Puis, durant la veillée, on commentera les nouvelles de Paris, on ressortira les bonnes vieilles histoires du Tour de France en mettant le passé au présent pour faire plus vrai. Enfin chacun ira se coucher en rêvant à ce que lui apportera la nouvelle année et en ressassant les espoirs avortés qu'il a dû endurer. Moi aussi je fais le point rapidement, mais je pense surtout à mon retour au pays dans quelques jours. Le tirage au sort me cause de l'inquiétude. J'ai eu vingt ans en décembre dernier et, contrairement à tout ce que les gens s'imaginent, n'en éprouve aucune joie. J'ai reçu de ma mère une lettre composée de mots simples, doux et directs, comme je les aime. Pour la première fois, elle me donne des nouvelles de mon père dont la santé la préoccupe. Il est perclus de rhumatismes dans les épaules et les bras. Le docteur Louis-Paul Boncour passe le voir en ami et lui prescrit des poudres à mélanger dans un verre d'eau. Mais son estomac s'en ressent à son tour. J'imagine tristement leur pauvre vie dans cette maison humide où les jours s'écoulent avec une lenteur désespérante. Tous les mois, je leur fais parvenir un mandat afin de répondre à leurs besoins les plus urgents.

La veille de mon départ, Monsieur Balme nous convie à un bon dîner, les ingénieurs et moi. Dans une ambiance gaie les plaisanteries fusent autour de la table. Nous parlons de cette nouvelle loi déposée par le général Boulanger, plusieurs fois ministre de la Guerre dans la

plupart des gouvernements successifs. Elle sera sans doute votée prochainement, mais trop tard pour moi. Elle prévoit un service égal pour tous durant vingt-cinq ans au total ; dont trois ans dans l'armée active, dix ans dans la réserve, six dans l'armée territoriale et six autres dans la réserve de la précédente. Une taxe en argent frapperait tous les hommes exonérés du service actif, par suite de dispense ou de classement parmi les auxiliaires. Restaient à résoudre le cas des étudiants, des séminaristes et des engagés volontaires. Les polémiques vont bon train et bien entendu à la Chambre des députés, gauche et droite s'en donnent à cœur joie. Je n'ai pas d'argent pour payer un remplaçant et, du reste, je n'y tiens pas. Peut-être aurai-je la chance de tomber sur un bon numéro qui me permettra de me retrouver dans la réserve.

Le jour de mon départ, j'arrive de bonne heure à la gare et choisis ma place en troisième classe, près de la fenêtre, dans le sens de la marche. J'ai emporté des provisions de bouche car mon appétit ne change pas. À Tours je descends du train et prends la diligence pour Saint-Aignan. J'y rencontre Lodeve reçu compagnon à Nantes en même temps que moi. Ce dernier intarissable me fatigue en m'accablant de ses histoires et de ses questions. Je préfère regarder la nature et les fermes isolées dont je recherche par jeu les noms des habitants. Je constate que ma mémoire ressemble à une dentelle. Il est vrai que durant cette longue période mon esprit a été fort occupé par des milliers de connaissances avalées goulûment. La voiture longe le Cher. J'aperçois au loin le moulin à ma gauche et, à ma droite, les premières maisons de mon village. Les femmes et les gosses debout sur le pas des portes semblent ne pas vouloir loucher le seul spectacle de leur journée. Je dis au-revoir à Lodeve et me dirige vers la rue des Tanneurs. Quatre enfants viennent au-devant de moi. Ils se tiennent par la main comme pour se donner du courage et me barrent la route. La fille me fixe et dit tout bas.

— Bonjour Adolphe.

Je marque un temps. Elle ajoute timidement :

— Je suis Georgette, ta sœur.

Je m'accroupis et la soulève dans mes bras.

— Bonjour Georgette, comme tu es belle !

La gosse, de son doigt, me désigne les trois autres.

— Voilà Georges, Henri et Frédéric.

Les garçons sautent sur mes bras, mes épaules en hurlant de joie. J'avoue être ému par cet accueil. Georges veut porter ma valise ; mais Henri la lui dispute. Frédéric tient le côté de mon pantalon, comme s'il ne voulait pas me perdre. Je ramasse mon bagage. Georges s'y accroche ; Henri tire sur un pan de ma veste, Georgette prend ma

main libre, Henri plonge en tentant de chiper la place de sa sœur. Quelle complication pour moi qui n'ai pas l'habitude des enfants ! Nous avançons. Je reconnais notre maison et sa petite marche de pierre. Probablement alertées par les cris des gamins Julienne et Marie sortent et me sautent au cou en parlant toutes deux à la fois. Puis ma mère se montre. Elle me semble petite, recroquevillée sur elle-même. Ses cheveux sont devenus poivre et sel. Les gosses se retirent. Nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre.

— Mon grand ! Te voilà enfin. Que tu es beau...

Elle pleure doucement, m'embrasse plusieurs fois. Moi je retrouve son parfum de savon de Marseille sur les joues, l'odeur de feu de bois dans ses mèches. Elle me caresse le visage, la tête, me respire, comme une mère chien qui vérifie si c'est bien son petit. Dans un coin de la pièce, un homme chenu, au corps voûté, quitte avec précaution son fauteuil, près de la cheminée. Ses mains tremblent légèrement. Il esquisse un sourire, puis grimace en tentant de se redresser. Je m'approche de lui. Nous nous embrassons. Nos corps restent rivés l'un à l'autre tandis que ses larmes m'inondent le cou. Je serre les dents pour m'empêcher de pleurer mais y arrive mal. Nous nous séparons.

On m'approche une chaise, mon père regagne son fauteuil. Deux gosses grimpent sur mes genoux et je serre les tailles des autres. Ces retrouvailles que j'attendais un peu m'inondent de bonheur. Marie la grande, un beau brin de fille de dix-huit ans ressemble bien à ma mère. Elle s'absente pour aller chercher une bouteille dans le cellier. Julienne, quinze ans, rondelette apporte des verres qu'elle essuie avec un linge blanc comme pour un invité. Tous les yeux se dirigent vers moi. Je souris à chacun et à tous.

— Tu prendras bien un peu de vin du pays, mon garçon, me dit le père.

— Sûrement ! parce que j'ai grand soif.

Puis toutes les questions pleuvent sur ma tête. Je réponds comme je peux. Mon père prend sa grosse voix :

— Allez-vous bientôt finir de parler tous à la fois. Vous ne saurez rien, n'entendrez rien. Un peu de silence. Je veux écouter mon coterie. Marie apporte-nous une bouteille de l'autre casier. J'ai comme une idée que celui-là sent un peu le bouchon. Tu ne trouves pas, mon gars ?

Je ne sais que répondre. Je bois sans me rendre compte. À la deuxième bouteille, mon père me regarde et m'interroge de la tête.

— Celui-là est excellent. C'est du Thésée.

J'éprouve un grand plaisir à le retrouver.

Il me sourit et ajoute :

— J'en possède douze bouteilles qui vieilliront doucement. Elles t'attendaient mon petit.

Au cours du repas nous parlons de tout et de tout le monde. Des noms reviennent souvent sur nos lèvres : Beauceron, L'Angoumois, Carde, Balme et surtout Rabier. Ils veulent tout savoir : quand et où j'ai passé la première épreuve de compagnonnage, la raison de mon séjour à Angers ; et puis avant Saumur, à l'école, pourquoi j'ai gagné Lyon en passant par Cette... bref je saute du coq-à-l'âne et de la Loire à la Seine. Mon père boit du petit lait en écoutant le récit de mon périple. Les gosses me regardent en ouvrant leurs yeux tout grands. Les mots chantent, les expressions volent, les paysages défilent. Ma mère pose sa main sur la mienne. Je sens alors vibrer les muscles de ses doigts au fil de mon histoire. Je déroule les faits comme des écheveaux. Ce bagout inhabituel m'étonne, je ne m'en croyais pas capable. Ma mère nous invite à passer à table. Brusquement je me lève et me dirige vers ma valise. Les trois jeunes se précipitent derrière moi, ayant compris que l'heure des cadeaux sonnait enfin. Après m'être excusé de ce retard, je donne une écharpe de laine bien épaisse et chaude à mon père. Ma mère reçoit un châle de dentelle, les filles des coupons d'étoffes afin qu'elles se confectionnent des robes. Les garçons ont des boîtes de crayons de couleur, de peinture à l'eau et des livres d'aventures. Chacun ouvre son paquet, regarde, s'extasie et vient m'embrasser en me remerciant. Pendant ce temps je jette un œil sur la pendule. Il se fait tard, il faut dîner et aller dormir. Demain matin je dois me rendre à la mairie pour la première réunion des appelés.

Dans nos campagnes un rituel de trois jours accompagne le tirage au sort. Personne ne voudrait s'y soustraire. Le premier jour débute par une réunion générale des jeunes de Saint-Aignan présidée par le maire qui prononce une allocution vantant en général la beauté de la jeunesse, le devoir de tout citoyen envers la patrie. Il conclut en présentant ses vœux de chance à l'assemblée. Puis les jeunes défilent dans les rues en chantant, s'arrêtant dans tous les cafés pour boire un verre gratuitement. La journée se termine par un bal. Le lendemain notre bourg reçoit les communes environnantes et nous défilons tous ensemble avec drapeaux et tambours. Le soir un nouveau bal clôture la fête. Enfin le troisième jour on se regroupe au complet devant le monument aux morts avec la fanfare. Y président : maires, députés, parfois le préfet ou le sous-préfet. Le cortège passe ensuite par les rues afin d'atteindre la mairie où l'on procédera au tirage au sort.

Je dors dans un grand lit avec deux de mes frères : Georges et Henri. Le second s'endort presque tout de suite ; mais le plus grand voudrait continuer à écouter mes histoires. Gentiment, mais fermement, je lui demande de trouver le sommeil. Ma mère, avant de se coucher, passe nous border et nous embrasser comme du temps de ma jeunesse. Les lits des filles et de Frédéric, placés dans la soupente,

me rappellent que celle-ci était occupée par les ouvriers et les compagnons qui tiraient leurs traits avec beaucoup de mal. Dans la pièce, à côté de nous, j'entends mes parents murmurer plusieurs fois mon prénom avant de s'endormir.

VI

Ma mère, comme tous les matins, se lève la première. Elle ranime le feu, fait chauffer la soupe et le café, prépare la table. Mon père, après s'être habillé, coupe le pain en grandes tranches. Mes sœurs descendent, disent bonjour et s'assoient. Je remarque que la grande, Marie, aide bien maman et la remplace quand elle le peut. Julienne, plus frivole, minaude pour nous amuser. Georgette joue encore à l'enfant malgré ses douze ans, aime se faire câliner par le père. Ce matin les parents parlent d'eux, de leur vie, des voisins, des amis et des ennemis.

— Les calotins n'ont pas changé, tu sais Adolphe, dit mon père. Toujours aussi distants et tournebrides. Comme si on les dérangeait ! Le noblaillon est mort. Son fils, se désintéressant de Saint-Aignan, y vient rarement. Il vit à Paris... c'est tout dire. Ah ! si je ne souffrais pas de ces sacrés rhumatismes qui m'empoisonnent la vie ils verraient, tous ces beaux messieurs, de quel bois je me chauffe.

— T'énervé pas ainsi ; ça ne sert à rien... et puis tes amis te sont toujours fidèles, dit ma mère de sa douce voix.

— Mille dieux ! Heureusement. Ce matin tu vas revoir tes anciens camarades d'école, mon fils.

— Oui, père. J'espère que ceux des curés ne viendront pas me chercher des poux dans la tête.

— Ça m'étonnerait, mon petit. En voyant ta carrure il ne serait pas bon de se frotter à toi. Si tu veux faire ta toilette, vas-y, car l'heure avance. Faut pas être en retard.

Dans la petite cour entourée de grands murs, derrière le cellier, près du poulailler, Marie a placé une cuvette sur un tabouret et posé à terre un grand seau d'eau chaude. Sous un ciel gris, caressé par une brise froide de janvier, je me lave et me rase devant une petite glace suspendue à un clou et que les jours ont tachetée. Habillé, chaussé, cravaté comme à Paris, je quitte la maison et me dirige vers le lieu de rendez-vous. J'y retrouve Gigot, heureux de me revoir, Bourguignon,

qui me déclare ne plus aller à la messe, et bien entendu, Lodeve et ses histoires que je n'écoute que d'une oreille. Mon regard croise celui d'un tel ou d'un tel, qui me salue ou m'ignore. Je rends la pareille. Le maire, ceint de son écharpe tricolore, fait son apparition, accompagné du premier adjoint, du maître d'école et... du vicaire qui s'appuie toujours sur sa canne. Me voilà replongé dans le passé. Le père Bouzy, vieilli, porte toujours son binocle. Il sourit béatement en jetant un coup d'œil craintif qui se dirige ensuite vers le ciel. Le vicaire ressemble de plus en plus à un faucon chauve. Son regard fixé vers mon visage se transforme en grimace. Étant donné ma taille, je suis au premier rang. Je renvoie au rastichon un sourire sentant le défi à cent pas. Le maire bredouille des phrases toutes faites qu'il doit servir tous les ans d'un même ton monocorde. Enfin il se tait. Nous formons alors le cortège pour descendre la grande rue. Sur le seuil du troisième bistroquet, je prends le large afin d'acheter, chez le boucher, la viande pour la maison. Le père Tendron me reconnaît ; nous bavardons ensemble. J'achète deux rôtis de bœuf et un gigot ; puis je passe chez l'épicier prendre de la farine, des haricots secs et cinq bouteilles de vins cachetées. Arrivant à la maison, chargé de ce ravitaillement, je me fais gronder gentiment par ma mère.

— Mais j'avais tout prévu, mon grand. Fallait pas te mettre en frais. Tu es trop gentil. Des beaux rôtis comme ça, et un gigot ! Cela fait longtemps que nous en avons vu un ici. Remarque que nous ne manquons de rien, grâce à toi. Je voulais encore t'en remercier. Mais ça ne te prive pas ? Parce que, paraît-il, la vie à Paris coûte une fortune.

— Je gagne bien ma vie, maman, et dépense peu. La plus grosse partie de mon budget est réservée à la nourriture ; mais en dehors de cela, les plaisirs ne me mettront pas à sec.

— Oh ! je sais par Rabier que tu te montres raisonnable, dit mon père en levant la main. Ta conduite est digne de tes anciens. Et tes petites amies alors ? Tu leur préfères des livres ; d'ailleurs c'est moins décevant, rit-il.

Marie prépare une pâte à tarte. Elle s'arrête pour me demander :

— Tu iras danser ce soir, Adolphe ?

Je lui souris et réponds :

— Me demandes-tu cela pour que je t'emmène ?

Marie pique un fard, regarde tour à tour son père, sa mère et ajoute :

— Si j'ai la permission !

Le regard des parents se porte sur moi. Je réfléchis vite et dis :

— Écoute, sœurlette, avec leur permission : oui ! Mais demain soir. Ce soir je préfère rester avec vous... et la veille de mon départ aussi. Ça te va ?

Elle bondit sur moi et m'embrasse en mettant ses deux mains sur les épaules de ma veste.

— Regarde donc ce que tu fais, ma fille ! hurle mon père. Voilà ton frère couvert de farine ; va chercher une brosse et répare ta bêtise.

— Mais père, ça va partir comme c'est venu, dis-je en riant.

Marie me fait quitter ma veste et s'applique à la nettoyer. Pendant ce temps, mes frères et sœurs s'occupent à dessiner, colorier, lire et couper du tissu. Mon père a mis son écharpe et ma mère annonce :

— Cet après-midi des amis de ton père, témoins de ta naissance, viennent nous voir. Pour les recevoir je mettrai mon châle ; ainsi j'aurai l'air d'une grande dame.

— Tu as toujours été une grande dame pour moi.

Ma mère court au cellier et en revient quelques instants après les yeux rougis. Puis s'installant près de la cheminée, la tête penchée, ne regardant personne, elle se met à éplucher des pommes de terre avec des gestes automatiques comme pour ne pas vouloir attirer l'attention. Les mains de mon père tremblent en tentant de rouler une cigarette. Oui ! papa Rabier avait raison ; j'ai quitté un jeune papa et je retrouve un vieillard de cinquante et un ans. Demain j'irai lui chercher des cigarettes toutes faites ; mais peut-être ne les appréciera-t-il pas. Le goût en est si différent et elles se fument toutes seules ! D'une voix calme, il me parle de son bois qu'il a vendu à un ami.

— Je ne peux plus abattre ni faire des cordes avec ces bons dieux de muscles qui se nouent. Il n'y a pas seulement cinq ans, malgré une petite gêne, j'arrivais encore à travailler comme je l'ai toujours fait dans ma vie. C'est dur pour un homme d'en être là, tu sais, mon petit. Sans toutes tes gentilleses, nous serions à la rue ou bien à l'asile des sœurs... alors plutôt crever tout de suite ! La Nanette fait tout ce qu'elle peut, au maximum ; mais il y a tant de bouches à nourrir. Un jour la science pourra-t-elle réglementer les naissances ? Tu le verras peut-être toi ; mais pour nous c'est trop tard. Fais attention mon gars, ta semence doit être riche, ne la laisse pas traîner partout. Ce serait dommage pour le moment.

Il s'arrête un instant pour rallumer son mégot avec son briquet à amadou, puis reprend :

— Et que penses-tu faire après ton service ?

— Je ne me trouverai pas en peine, heureusement. Le travail ne manque pas et, avec mes diplômes, je pense choisir le plus intéressant et le mieux payé.

Tout en parlant mes yeux se portent sur les couches de salpêtre qui grignotent les murs jusqu'à mi-hauteur. Ah ! quelle stupidité d'aller perdre son temps au service militaire. Je risque d'être muselé pour cinq ans et de ne pas gagner un sou. Je rêve un instant que je

vais leur faire la surprise de leur acheter une maison dans le haut du village, bien saine, et assez grande afin que chacun ait son indépendance. Tout cela est idiot. Il leur faudra attendre. Mais le temps me presse de leur donner plus ! Durant le cours de mes réflexions, mon père me parle du passé sans regrets mais avec un peu d'amertume. Alors je le coupe et lui dis :

— J'ai vu ton chef-d'œuvre à la Cayenne de Bordeaux. Tous les compagnons en parlent toujours avec respect. C'est splendide.

Là je l'ai touché. Je lui offre l'occasion de me parler de ce à quoi il tient peut-être le plus. Il se lance dans des explications techniques qu'il revit étape par étape. Ses mains ne tremblent plus ; il rajeunit presque, arrive à gesticuler sans souffrir. Les pupilles de ses yeux brillent. Pendant quelques minutes il a vingt ans de moins. Et puis, en voulant ramasser son distributeur de papier à cigarettes, tout s'arrête. Je me précipite pour le lui tendre. Il se tait brusquement, grimace de douleur. Le miracle à pris fin. Ma mère a suivi notre entretien. Elle va préparer de la poudre blanche qu'elle dissout dans l'eau.

— Tiens ! prends ton remède, et continue tes explications. Le petit est friand de ton histoire, ne le laisse pas sur sa faim.

— Je continuerai tout à l'heure, Nanette. Faut que je me calme.

Frédéric pousse la porte avec force et entre en chantant :

— Allons enfants de la patrie – ie. Le jour de boire est arrivé.

— « De gloire » grogne le père...

— Ça c'est la Marseillaise à Beauceron, dis-je en riant.

— À table ! lance Marie.

Et nous voici réunis à nouveau autour de ce vieux meuble. Le père placé sur une chaise à un bout, moi entre lui et ma mère sur un grand banc en compagnie de Frédéric et Henri. Nous faisant face : Marie, avec à sa gauche Georges, puis Julienne et Georgette. Le repas se compose d'une bonne soupe de pommes de terre au lard, d'un gigot cuit dans le four du boulanger, de fromage de chèvre et pour finir d'une grosse tarte aux pommes blondes. Tout le monde se régale. Aujourd'hui je suis sûr que les miens mangent à leur faim.

— Quel menu de gala ! s'exclame ma mère.

— Des agapes républicaines ! relance mon père.

Il ne reste rien dans les plats. Tout a été englouti et bien arrosé par deux bouteilles cachetées. Je parle de Saint-Estèphe et des vendanges ; mais en oubliant volontairement la petite Louise. Les enfants me posent des questions et Henri nous fait rire en remarquant :

— Tu dis que ce pays est sur une presqu'île ; donc il y a de l'eau autour ; alors le vin doit avoir le goût de l'eau.

Quelqu'un frappe au carreau.

— Entrez ! s'écrie mon père.

Trois hommes apparaissent. Je reconnais : Quercy le Plâtrier, Tourangeau dit Lafleur et Poitevin. Ils se précipitent sur moi et m'embrassent plusieurs fois.

— Ben ! il est beau le fils, affirme Tourangeau.

— Ouais ! tu peux en être fier, mon vieux Blois La Science, conclut Poitevin.

— Et dire que j'avais proposé qu'on te déclare sous le prénom de Boule de Neige, rigole Quercy. Tu aurais l'air malin aujourd'hui !

Georges, Henri, Frédéric et Georgette vont jouer dehors. Julianne se remet à la coupe de son étoffe. Marie dessert la table, ajoute des assiettes pour les nouveaux arrivants. Notre mère met son châle sur ses épaules et rapporte deux bouteilles et une autre tarte. Tous les hommes parlent à la fois. Chacun m'interroge sur Beauceron, le Nantais, la Cravate, Rabier. Autour de moi valsent des visages, des corps, des manies, des vieilles histoires accompagnées du même refrain : tu te souviens ? Je leur raconte alors l'anecdote des « vers luisants » à Saumur, suivie de la combine de L'Angoumois vendant ses épingles de cravate... Les rires éclatent, rauques, tonitruants. On se tape sur la cuisse, dans le dos. On avale de travers et on tousse si fort que les visages ressemblent à des aubergines. Un après-midi mémorable dont ils reparleront longtemps après mon départ, au cours des veillées. Mon père en oubliera quelques instants ses douleurs. La soirée se poursuit joyeusement, on mange, on boit. Puis, tout d'un coup, les visiteurs découvrent l'heure tardive. Ils se lèvent, remercient, nous embrassent pour s'en retourner dans leur famille. Marie, sans que j'y prête attention, s'est recoiffée. Elle a relevé ses cheveux, en forme de chou, le long de sa tête, comme le font les dames de Paris. Sur sa petite robe, qui a dû appartenir à maman, elle met un manteau. Elle vient à moi sans me dire un mot. Je réalise que je me dois de tenir ma promesse.

— Ne rentrez pas trop tard, dit mon père en me faisant un clin d'œil.

— Et ne faites pas de bruit, ajoute ma mère.

Je vais me donner un coup de peigne, je me lave les mains, puis, devant les rires des enfants, j'offre mon bras à Marie. Nous formons ainsi un couple de jeunes mariés. Dans la salle des fêtes, l'orchestre joue des polkas endiablées et des valse un peu trop « appuyées » à mon goût.

— Tu danses Adolphe ?

— J'ai jamais appris, tu sais.

— Essaye. En allant là-bas, près des vieux qui font tapisserie, nous pourrions facilement nous arrêter si cela t'ennuie. J'attendrai le bon plaisir d'un autre cavalier, sourit-elle.

Je m'applique ; dire que je suis à mon aise, sur mes deux jambes,

en haut d'un échafaudage ! Mais là sur le plancher, je ressemble à un gros lourdaud. D'un commun accord nous nous arrêtons. Devant nous, des filles et des garçons se dandinent en se tenant raides comme des sonnettes. Je constate que notre présence a été remarquée, surtout la mienne. Je guigne un groupe de garçons qui semblent comploter. Après de Marie assise, je me sens terriblement emprunté. Un blondinet de mon âge s'avance vers nous. Il a l'air d'un petit coq prétentieux.

— Puis-je vous inviter Mademoiselle ? dit-il en se courbant légèrement.

Marie me regarde. Des yeux elle me demande la permission. D'un signe de la tête et de la main je lui laisse la liberté. Ils partent sur un air de valse que j'ai entendu siffler plus d'une fois sur les chantiers. Je me dirige vers la buvette pour boire un verre de vin blanc, mais je garde toujours un œil sur ma sœur. Le blondinet lui parle. Lorsqu'ils passent en tournant devant le groupe des garçons, je vois leurs lèvres qui bougent ; ils affichent un sourire gouailleur. Marie reste de marbre, ne répondant pas. Elle fronce même les sourcils. À ce signe je me dirige derrière le groupe et j'écoute. Blaise et Antoine lancent des quolibets. Car je viens de reconnaître deux anciens élèves de l'école des curés. Ils se plaïnaient de moi autrefois quand je leur fichais une pilule.

— Tu n'as rien trouvé de mieux pour danser ? piaille Antoine.

— Fais pas attention à ta danseuse, elle ne craint rien, c'est une athée comme le reste de la famille, rigole Blaise.

Je m'approche de ces deux godelureaux, prends dans chaque main leur col de chemise puis, d'un geste brutal et rapide, leur cogne la tête l'une contre l'autre. Immédiatement les autres garçons du groupe tombent sur moi à bras raccourcis. J'évite quelques coups de poings et de pieds ; j'en reçois tout de même mais en distribue avec une immense joie. Je compte neuf antagonistes. Alors j'emploie les grands moyens. Avisant un banc où sont assis les parents de mes adversaires, je le tire et le soulève violemment. Tout le monde dégringole en hurlant. Armé maintenant de cette sorte de planche, je la fais tourbillonner sur les têtes de mes attaquants. Le résultat se révèle rapide. Cinq sont à terre et braillent. Les quatre autres s'enfuient. L'orchestre a stoppé. Tous les regards se dirigent vers moi. Je repose le banc, prends la main de Marie. Nous sortons sous les invectives de l'assemblée. Dehors nous tombons sur deux pandores qui, alertés par le chahut, nous somment de rester pour qu'ils rédigent un constat. Nous attendons donc, respectueux de l'uniforme, devant la porte de sortie. Quelques minutes après on nous conduit à la gendarmerie où le brigadier m'interroge. Marie pleure toutes les larmes de son corps.

— Monsieur le brigadier, lui dis-je fermement, ces bonshommes n'ont eu que ce qu'ils méritaient.

Je lui raconte l'histoire, confirmée ensuite par Marie entre deux hoquets et lui déclare :

— J'attends des excuses.

Le chef, ennuyé, ne veut pas perdre la face. Pourtant il avoue ne connaître vraiment aucun des plaignants puisqu'il n'a été nommé à Saint-Aignan que depuis dix jours.

— Vous avez le sang chaud, monsieur Bernardeau.

— Je n'aime pas qu'on se moque de ma sœur, ni de nos idées. Chacun les siennes. Je n'ai cherché de noises à personne, voilà la vérité.

L'entretien baisse de ton. Je lui explique que je suis compagnon du Tour de France, comme mon père. Je ne reviens à la ville que pour le tirage au sort et je m'en irai aussitôt cette formalité terminée.

— Les plaignants aussi vont tirer au sort, tente d'expliquer un gendarme.

— Alors disons que c'est une altercation entre futurs conscrits. Mais j'espère que vous ne vous retrouverez pas tous dans la même unité, plaisante le galonné. Je vous demande de rentrer chez-vous, de ne plus faire d'histoires et demain, Monsieur, soyez à l'heure ; sinon j'irai vous chercher à votre domicile.

Je comprends que l'affaire se tasse. Marie et moi reprenons le chemin de la maison bras dessus, bras dessous.

— Que va dire papa ? s'inquiète ma sœur.

— Rien du tout. Je lui raconterai.

Les parents, en se déshabillant, sont surpris de nous voir revenir si tôt. Ma mère s'inquiète en voyant les yeux rougis de sa fille. Alors, tranquillement, je fais mon compte rendu. Mon père tape sur ses cuisses en rigolant, puis s'arrête brutalement. Il avait oublié ses rhumatismes.

— Bravo ! mon Adolphe. On ne se moque pas d'un Bernardeau. Félicitations mon fils ; mais décidément Saint-Aignan te rapportera toujours des plaies et des bosses.

— Juste des bosses, père ; les plaies sont pour les autres.

— Nanette ! va nous chercher une bouteille de blanc. Le petit doit avoir soif, moi aussi du reste.

Il était écrit que je passerais mes trois soirées en famille. Dans le fond cela me satisfait pleinement. Marie part se déshabiller et revient nous embrasser.

— Merci Adolphe, mais j'avoue que c'est dommage ; au moment de la dispute, je commençais juste à m'amuser.

Il règne alors entre nous trois un silence reposant et intime. Dans la cheminée la bûche craque. Le balancier de l'horloge compte le

temps avec la régularité des objets qui ne réfléchiront jamais. Mon regard rencontre les yeux de mon père puis de ma mère. Une communion s'installe, profonde, ponctuée de battements de cils, de main qui remonte une mèche de cheveux, de jambes se décroisant dans un sens pour se recroiser dans l'autre. Je me sens merveilleusement bien. Je crois qu'eux aussi goûtent ce moment privilégié.

Le lendemain matin un ciel gris comme mon âme coiffe le village ; mais il ne pleut pas. Saint-Aignan reçoit les garçons de Chemery, Saint-Romain, Thésée, Pouillé, Mareuil, Le Gibet, Noyers, Couffi, Chateaufieux, accompagnés par leur maire. Ils se baladent dans les rues. On entend de temps à autre un « Vive la classe ! » poussé par des voix claires ou déjà légèrement chargées de fausses notes. Nous organisons le grand rassemblement en bas sur la route qui longe la rivière. Puis, drapeaux en tête, nous remontons la grande rue. Devant le café de l'Union, des marchands ambulants hurlent pour vendre leurs articles : numéros énormes de la « classe » agrémentés d'ornements de marine, de cuirassés, de pièces de canons entrecroisées le tout en carton doré ou argenté. Ils proposent aussi des rubans, des cocardes qui constitueront un souvenir de ce jour mémorable. Les rubans seront réservés ensuite aux promises. Les autres babioles à vingt sous se retrouveront accrochées au-dessus de la cheminée ou du lit du tireur au sort. Ma taille me confère le privilège de porter le drapeau. Les parents de ces jeunes gens accompagnant leurs fils bavardent entre eux d'un air important. Devant la mairie chaque groupe assiste au premier tirage au sort exécuté par les maires eux-mêmes devant le sous-préfet. Saint-Aignan a le numéro quatre. Le sous-préfet fait clamer les résultats par son secrétaire, un gros bonhomme sanguin, au gilet noir trop court sur le devant. Cette première cérémonie achevée, les jeunes crient à plein poumons « Vive la classe ! » et quelques-uns « Vive la République ! » – « Vive Saint-Aignan ! » L'enjeu est de taille. Dans la grosse boîte peinte en noir se trouvent 159 bouts de papier pliés en quatre. Les 16 derniers numéros, soit dix pour cent du total, n'accompliront qu'un an de service. Tous les autres cinq ans. Les vingt premiers, par ordre numérique, choisiront l'arme. Ceux qui se retrouveront au milieu seront affectés là où l'armée les jugera les plus utiles. Les garçons mettent la main dans l'urne par ordre alphabétique. Pour notre village, je suis parmi les premiers et je tire le numéro 143. Donc je me retrouve dans la dernière tranche : celle des privilégiés. En bas des marches de la mairie un petit groupe d'une dizaine de jeunes du département, non inscrits ici, tapis discrètement surveillent les candidats. Ils proposent de remplacer l'appelé durant le séjour sous les drapeaux moyennant

finance. Ces « doubles » ont l'œil pour jauger la bonne condition physique et la fortune de ceux qui sont mal lotis. Cette substitution légale ne prendra son plein effet que dans dix mois, après le conseil de révision. J'aperçois, dans la foule, mon père appuyé au bras de ma mère. Je me dirige vers eux pour leur annoncer la bonne nouvelle. À côté de nous, un homme de la campagne ne cesse de répéter à qui veut l'entendre : « Mon gars n'a point de chance. On va l'envoyer là-bas où ce qu'il va prendre les fièvres. J'ai qu'un fils, c'est pas juste. »

Sa voix se trouve soudain couverte par une bande qui chante :

Ça pue, ça sent le bouillon de la gamelle.

Ça pue, ça sent le bouillon pour cinq ans.

Je prends mon père par le bras et nous redescendons la grande rue à pas lents.

— Ça me rappelle bien des souvenirs, tu sais fiston. Ton grand-père m'avait accompagné aussi et je me souviens d'avoir pris une sacrée cuite ce soir-là. Ce sont des événements qui marquent un homme. Ce sera bien différent si la loi Boulanger est votée car il n'y aura plus de tire-au-cul. Tu vas nous quitter pour aller au banquet de la classe à l'hôtel du Cheval Blanc.

— Ne te bagarre pas, mon grand, ajoute ma mère craintive. Cela ne sert à rien, mais ta place est là-bas. Nous on va manger la soupe et du fromage, les gosses auront une omelette en plus.

Frédéric et Henri nous croisent sans nous voir. Leur poitrine est ornée d'une grosse cocarde sans doute perdue et ramassée par eux. Marie et Georgette viennent au-devant de nous. Ma grande sœur me dit :

— Alors, chevalier servant, tu vas connaître Madagascar ?

— Non, pas du tout. Juste la caserne pour un an. Ainsi en a décidé le sort.

— T'es pas trop déçu ? insiste Georgette.

Je fais la moue et, leur tapotant la joue, je réponds :

— Bien sûr j'aurais aimé voyager, mais il est préférable que je travaille dans l'intérêt de nous tous.

Ma mère me regarde en souriant, hoche la tête et d'une voix basse, comme pour elle-même prononce :

— Tu es notre sauveur, mon grand, tu as un cœur d'or.

Les brouhahas s'estompent. Nous voici devant la maison. Julianne sort sur le seuil de la porte et m'annonce :

— J'ai coupé ma robe, Adolphe ; il ne me reste plus qu'à assembler les morceaux.

— Tu seras très belle, petite sœur. Je te la verrai sur le dos quand je reviendrai. Tâche de ne pas trop la salir en attendant.

À chacun ses soucis et ses buts. Julienne ne pense qu'à sa robe et je ne lui en veux pas. Quelques instant après j'entre dans la grande salle du Cheval Blanc où règne un bruit intense. Lodeve m'aperçoit et vient vers moi. Sa pompe à paroles se met aussitôt en route. Je lui souris de temps en temps en hochant la tête sans prêter la moindre attention à ce qu'il me dit. J'observe deux des lascars que j'ai envoyés hier au plancher. Des bleus marquent leur visage ; une bande ceint la tête de l'un d'eux. Nos regards se croisent, mais leurs yeux se détournent. Autant j'apprécie les retrouvailles avec mes frères, compagnons du Devoir et Liberté parmi lesquels je me sens bien, autant ici j'ai l'impression d'être un étranger. Je ne sais pas ce que je mange ; je bois sans goûter ; je parle pour répondre. Le temps n'a rien modifié à Saint-Aignan. Les garçons gardent leur esprit étroit et leur sectarisme exacerbé. Sitôt le café et la goutte servis, je sors pour pisser, contourne le bâtiment et rentre chez moi. Je ne possède plus rien de commun avec ce monde-là.

Mes parents s'étonnent. Je leur explique les raisons de mon retour prématuré. Mon père répond :

— Tu as évolué plus loin et plus profondément que les autres restés dans l'environnement. Je ne les crois pas coupables. Le service militaire leur fera voir d'autres pays, usages et habitudes. Alors, à leur retour, ils s'apercevront que le monde diffère. Cela leur fera le plus grand bien. Un homme ne reste pas, comme un arbre, au même endroit, se nourrissant jusqu'à sa mort de la même terre. Nous nous servons de nos pieds et de nos jambes. En trimardant nous apprenons à comparer, à nous enrichir. La façon dont tu mènes ta vie te conduira à des hauteurs qui en feront pâlir plus d'un.

Cette dernière phrase me marque plus que toute autre. Elle efface à tout jamais l'ancienne : « Toi tu ne feras jamais rien ». Je me lève pour donner l'accolade à mon père qui me la rend avec une infinie tendresse. Pour détendre l'atmosphère, je leur parle de mon retour à Paris au Champ-de-Mars et leur énumère les travaux qui y sont menés.

— Demain matin, je reprends la diligence et le train. Nous nous reverrons en avril pour le conseil de révision.

Georges, qui joue dans un coin de la pièce, lance d'un ton malin :

— Oh ! tu seras pris, grand frère, t'es pas un malingre.

Nous éclatons tous de rire. On frappe à la porte. Ma mère va ouvrir. J'ai juste le temps d'apercevoir dans l'encoignure le képi et la longue blouse grise d'un postier, une main tendant un papier, une voix annonçant :

— Un télégramme pour votre fils.

Un télégramme provoque toujours une émotion. Je prends l'enveloppe, l'ouvre et lis : « Va inspecter chantier pont Argenton-sur-Creuse. Beauceron t'attend. Signé : Rabier ».

— Ne vous inquiétez pas. Monsieur Rabier me prie d'aller à Argenton-sur-Creuse pour contrôler la construction du pont que dirige mon vieil Ours.

— Où c'est Marjanton ? demande Frédéric.

— Argenton, rectifie mon père, dans l'Indre près de Châteauroux.

— Tu pars quand, mon grand ? s'affole ma mère.

— Il a juste le temps d'attraper la diligence pour Vierzon puis de descendre tout droit en direction de Limoges. Argenton se trouve sur la route, conclut mon père.

Tout le monde s'agite. Mes sœurs cherchent mes affaires, les plient, me les rangent dans la valise. Ma mère fait un paquet contenant du pain, du lard, des oignons, des pommes. Mon père y ajoute deux bouteilles de vin rouge. Les gamins jouent aux « mouches du coche » en piaillant et en se disputant. Enfin arrive le moment des adieux. Chacun y va de ses souhaits, en parlant déjà de mon retour. On me remercie pour les cadeaux. Il faut que je n'oublie pas de saluer Beauceron, Rabier, Carde, Berthomieu, ainsi que tous les compagnons dont les noms leur viennent aux lèvres comme des grains de chapelet. Nous nous embrassons avec chaleur. Ma mère se retient de pleurer, mon père prend son visage dur pour masquer son attendrissement. Je descends la rue. Je me retourne et aperçois de jeunes mains qui s'agitent avec allégresse, d'autres plus doucement caressent l'air.

La diligence déjà arrivée se prépare à partir. Je paie et monte. À Vierzon, je couche dans une auberge près du relais de poste ; puis, le lendemain, juste avant le déjeuner, j'arrive à Argenton-sur-Creuse. Il est là. Un grand sourire éclaire son visage. Ses bras se croisent, se décroisent. Mon bon Ours me donne l'accolade à la façon d'un cousin de province très empressé.

— Enfin te voilà mon petit. Tu as reçu le télégramme ?

— Bien sûr ! puisque je suis là, vieux coterie, je réponds en riant.

— Suis-je bête de te poser cette question ! Viens, on va boire un petit coup vite fait, parce que La Marianne nous attend pour le dîner.

— Tu devrais dire le déjeuner, c'est plus moderne.

Beauceron hausse les épaules et éclate de son bon gros rire. Dans un coin de la salle, il m'interroge sur la famille, sur mon père, sur mon tirage et conclut :

— En somme, tout va bien pour toi, Monsieur l'inspecteur. Tu viens me contrôler, alors faut que je me méfie. Allons-y, faut pas être en retard pour la cuisine.

Marianne m'accueille avec chaleur et amitié.

— Asseyez-vous, j'espère que vous allez vous régaler.

Eh bien oui ! je me régale, je déguste, et même en reprends un certain nombre de fois de ses bons plats mitonnés au vin rouge ou à la crème. Beauceron me parle du chantier avec fougue puis aborde les

points difficiles. Je les observe tous les deux. Ils sont merveilleux. Mon Ours a beaucoup changé. Il mange avec une certaine tenue, encore un peu pataude, mais il ne se goinfre plus à la manière de l'homme préhistorique. Marianne a grossi un peu. Ses joues plus remplies et sa taille agrémentée d'un petit embonpoint lui donnent un nouveau charme. Elle régenté la vie du couple en ayant toujours l'air d'obéir à son ourson. Une finaude intelligente. Beauceron ne rote plus après le repas et ne lâche plus de bruits incongrus. L'après-midi nous partons voir ce pont, objet premier de ma visite. D'un seul coup d'œil je découvre certains manques peu graves, mais tout de même importants. Je parle avec les ouvriers, dont certains se découvrent à mon arrivée. Je vérifie des points de détail. Beauceron me suit comme un toutou. Comme l'ordre des choses a changé ! Au bureau du chantier je regarde les plans et montre du doigt les petites imperfections en choisissant mes mots afin de ne pas vexer mon Ours.

— J'ai compris, fait mon coterie en se grattant son pois chiche sur la joue. Tu as raison. On va faire le nécessaire, ne crains rien, Monsieur l'ingénieur.

Le soir, je les emmène dîner dans une bonne auberge. Marianne a mis une robe à fleurs. Elle se redresse, heureuse de se faire voir. Elle joue à la grande dame, petite par la hauteur. Mon gros Ours ne parle pas trop fort et boit modérément, c'est-à-dire un peu plus qu'un convive normal ayant déjà un bon penchant pour le vin. Tous deux renouvellent leurs questions sur les miens et m'obligent à reprendre le récit depuis mon arrivée à Saint-Aignan, y compris bien entendu la bagarre au bal.

Puis je romps ce chapitre en enchaînant :

— Demain soir, avec un peu de chance, je serai à Paris, et après-demain au Champ-de-Mars pour l'exposition du centenaire.

— On ira te voir après le chantier, mon drôle. Marianne ne connaît pas la capitale. Ça nous fera un voyage de noces en décalé, s'esclaffe-t-il.

Nous nous quittons après qu'ils m'aient accompagné à l'hôtel.

— Merci, mon Monsieur l'inspecteur, lance en riant Beauceron.

— Bonne nuit à tous deux.

En arrivant à Paris, je gagne le bureau de papa Rabier pour lui faire mon rapport.

— Tu as bien travaillé, me dit-il. Je passerai les voir d'ici deux mois. En attendant viens souper avec moi et Balme. Je t'ai emprunté à lui, je lui dois bien de le rembourser de sa gentillesse.

Balme et papa Rabier, de bons amis, me rendent le repas très agréable. Ils parlent de tout sans gêne devant moi. Parfois ils emploient des expressions qui relèvent, non pas du compagnonnage,

mais d'une autre essence. J'écoute avec attention et brusquement, papa Rabier me dit à voix basse :

— S'il t'intéresse un jour de fortifier tes connaissances dans les domaines les plus divers, tu pourras toujours poser ta demande dans une loge maçonnique.

Balme ajoute :

— Ne prends pas cette proposition pour une obligation. Tu restes libre de ton choix et, si tu préfères attendre, voire même décliner totalement cette offre, rien ne sera changé entre nous. Sache bien également, Adolphe, que le fait d'être compagnon du Tour de France, ne t'entraîne pas forcément à devenir franc-maçon. Beaucoup de frères ne veulent même pas en entendre parler et sont farouchement contre. Nous nous devons de respecter leurs idées.

Je ne m'attendais pas à cette suggestion. Je reste coi, rougis, tousse, me mouche ; bref me sens ridicule. J'arrive à répondre presque en bégayant :

— Mais je n'en suis pas digne... et puis, il y a le service, et puis mes parents qu'il faut aider.

Papa Rabier me vient en secours :

— Chez nous, petit Blois, nous ne sommes attachés ni à la fortune possédée ni aux valeurs que leur attribuent les autres. Seuls et uniquement comptent l'esprit, le courage, la connaissance, la rectitude et la discrétion.

Balme renchérit :

— Le plus souvent, nous nous cooptons, recherchant celui qui possède l'esprit de droiture, de tolérance, d'aptitude au travail. Nous ne devons pas passer dans un moule, mais conserver un naturel constant au service de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Nous répondrons toujours aux questions que tu nous poseras ce soir ou au cours de ta vie future, avec plaisir.

Notre conversation s'arrête, laissant le temps au garçon d'apporter les desserts. J'en profite pour réfléchir et sens que ma décision est prise ; mais je n'ose me lancer.

Papa Rabier entame sa crème chantilly et déclare :

— Léontine la fait encore plus moelleuse. Tu en as mangé à la maison ?

Cette nouvelle question me bloque. Je réponds bêtement :

— Oui, non... non je ne crois pas.

— Tu es troublé, mon petit Blois ; il faut te remettre. Goûte au moins ce que tu as devant le nez.

— Nous ne sommes, Rabier et moi, ni des juges ni des enrôleurs. Surtout pas. Mais chacun de nous, et d'autres également, t'ont jugé depuis longtemps. Nous laissons la porte entrouverte. À toi de frapper quand tu en éprouveras le désir.

Balme change de sujet avec aisance et se met à parler des travaux à exécuter en Cochinchine. Papa Rabier vise l'Algérie. Moi je les écoute en rêvant de chaleur, de palmiers, d'animaux fabuleux. En réalité, mon esprit se fixe sur la précédente conversation.

— Si nous marchions un peu ? propose papa Rabier.

Nous empruntons les boulevards animés par une foule de « couche tard ». Des pauvres vendent sous les réverbères des fleurs, des mirlitons, des journaux, des lacets. Nous nous quittons sur le boulevard des Italiens et je rentre à pied jusqu'à ma chambre. Me voici seul et je n'ose m'avouer : enfin ! Assis sur mon lit, je sens que le sommeil s'insinue. Les nuits, comme les cimetières, ont faim de corps allongés et d'yeux clos.

VII

Je retrouve le Champ-de-Mars agité. Nos gars œuvrent à la construction du pavillon des Indes anglaises. Commandé par les Britanniques, il aura sa maison de thé. Nous édifierons, d'après les plans, une très grande bâtisse de trois étages jouxtant une galerie couverte. Au bord de la Seine, presque à la hauteur de la tour Eiffel, s'érigent les pavillons du Portugal et de l'Alimentation, côte à côte. Partout la fièvre demeure. Chaque nation a son emplacement pour y réaliser sa présence dans le monde. Ici, jaillira une fontaine monumentale face au dôme des Invalides ; là, on reconstituera une réplique exacte d'une rue du Caire, plus loin on construira différentes maisons, huttes, cases d'Afrique ou d'Asie. Le clou sera la fameuse « galerie des Machines » et ses larges allées transversales de trente mètres de long. Nous avalons comme des cannibales des matières appelées indifféremment : bois, pierres, marbres, ciment, béton armé, ferrailles, cuivre, bronze, zinc et que sais-je encore ?

Oui ! Je crois que le centenaire de la Révolution restera une grande date et un splendide anniversaire. Une question reste en suspens : l'Allemagne y plantera-t-elle son pavillon ?

Par deux fois, le soir, je vais à la Bourse du travail écouter les orateurs. Il s'y déroule un combat entre partisans de Jules Guesde et modérés.

Je prends la parole et m'exprime avec force et vigueur. Il faut avoir une voix forte pour couvrir les conversations, les cris, les plaisanteries, les quolibets qui fusent de partout. Je sens, en quittant la tribune, une main qui me tapote l'épaule et, en me retournant, je reconnais L'Angoumois l'« avocat des pauvres ». Je me dispose à lui donner l'accolade, mais il recule en me disant :

— Dans quelques minutes nous pourrons sortir lors de la suspension de séance ; nous serons plus tranquilles.

Nous nous retrouvons dans le fond d'une salle de café où mon coterie s'explique :

— Tu comprends, Blois, que je ne pouvais pas t'embrasser devant ces gueulars plus ou moins avinés ; ils n'auraient pas compris ce geste alors que nous nous opposons dans nos interventions. Je crois sincèrement que les beaux moments du compagnonnage vont vers leur extinction. Intimement cela me peine ; mais en pratique c'est irréversible. Le syndicalisme se doit de regrouper tous les travailleurs, les bons et les moins bons, dans une union commune, de façon à ce que le patronat ne puisse continuer à maintenir sa pression sur nos divisions. Un manœuvre terrassier, un ouvrier d'usine, un vendeur de magasin, un mineur ne doivent plus se battre seuls pour obtenir, quand on les laisse s'exprimer, des rognures d'augmentation de salaire ou quelques minutes de travail quotidien en moins. Le patronat fait grise mine car il a l'impression qu'il perd ses privilèges ancestraux.

Je coupe L'Angoumois :

— Mais nous autres compagnons, quelles que soient notre famille et nos corporations : couvreurs, plâtriers, fondeurs... assurons une qualité supérieure dans le marché du travail. Nous sommes recherchés particulièrement, et, tu sais que nous défendons également les salaires, les horaires, le suivi du secret de nos métiers que nous transmettons à des jeunes qui, un jour, nous remplaceront.

— Si, mon frère, tu as amplement raison ; mais tu ne vois que tes propres avantages acquis, chèrement payés par les études, les épreuves et le reste. En cette fin de siècle, nous nous devons de défendre les faibles, les pauvres, les analphabètes qui ont, comme nous tous, besoin de travailler et qui sont exploités parce qu'ils ne peuvent se défendre.

— Tu réunis l'eau et le vin ça donne de la piquette, L'Angoumois.

— Au début oui, je le sais. Seulement, bien encadrés par des gens comme nous et d'autres, unis la main dans la main, selon nos principes, nous établirons une force constructive, positive, humaniste avec laquelle le patronat devra compter. Tu les as entendus, tout à l'heure, ils braillent parce qu'ils ne savent pas parler. Ils croient, dur comme fer, être des révolutionnaires béats et libérés, alors qu'ils travailleront durement jusqu'à leur mort. On ne peut pas les laisser hurler de telles billevesées. Viens avec nous Blois, agis à mes côtés. Pense à l'homme tout seul, perdu, balancé entre la famine et l'exploitation. Rappelle-toi les trois principes fondamentaux des Droits de l'Homme : Liberté, Égalité, Fraternité. Tu te crois un seigneur du travail parce que tu as appris et que maintenant tu sais. Les esprits peuvent être différents, les besoins restent les mêmes. Aide avec moi ces perdus, ces naufragés. Apprenons-leur à se conduire en hommes, en citoyens, en travailleurs, s'intéressant à leurs tâches.

— Tu vas loin, l'ami ! N'importe quel homme travaille pour manger.

— Je te l'accorde, mais avec dignité.

— De toutes les façons, sache que sur le principe je te donne raison ; mais personnellement je ne trouverai pas le temps de t'aider. Trop occupé, je suis continuellement par monts et par vaux.

— Dommage, Blois... Dommage, fait L'Angoumois d'un ton attristé.

— Tu me connais, l'Avocat ; chaque fois que je le peux, je défends le pauvre. Je continuerai toute ma vie. Toi, tu t'adresses à l'ensemble, moi, à des particuliers ; mais nos buts se révèlent identiques.

L'Angoumois se lève, me donne l'accolade en ajoutant :

— Faut que je file. On m'attend. Bonne chance mon petit Blois.

— Bonne réussite à toi, mon frère.

L'Angoumois me rappelle ces prêtres prêcheurs qui sillonnent les campagnes en croyant donner la bonne parole à des esprits qui, ne réfléchissant pas, ne les critiquent pas. L'homme aura toujours besoin d'un guide, d'un maître à penser, pour s'imaginer qu'il décide librement. Ces guides, ces prêcheurs se succèdent auprès des mêmes prisonniers de l'existence. Seule, la mort délivre les candidats à la liberté chimérique.

Les jours passent à bonne allure. Février, très froid et neigeux bloque un peu l'avancement des travaux. Monsieur Balme me demande de travailler dans son bureau d'études. Mars, puis avril, arrivent et me voilà reparti pour Saint-Aignan afin de passer le conseil de révision. En arrivant, j'embrasse mon père qui ne quitte plus son fauteuil. Il pleure en me voyant, mais ne se plaint pas. Maman est ravie. Mes sœurs et frères font des coins-coins sur des trompettes et un tambour. Je m'intéresse discrètement aux manques de nourriture et de vêtements. Je vais y remédier. Le lendemain je procède à une toilette complète avant de me retrouver devant la mairie en compagnie de tous les conscrits. Nous passons par ordre alphabétique et par groupes de douze, dans une salle qu'un petit poêle de veuve chauffe maigrement. Une longue table sur tréteaux occupe le centre, derrière laquelle siègent le maire, le médecin commandant avec deux sous-lieutenants. Debout sur le côté un caporal et un soldat se tiennent à leur disposition. Des bancs bordent le mur opposé.

— Déshabillez-vous complètement et déposez vos affaires derrière vous. À l'appel de votre nom, vous irez vous faire toiser, peser et reviendrez devant nous, annonce le commandant d'une voix forte. Exécution.

Retirer son paletot, son pantalon, sa chemise n'est rien ; mais arrivé au caleçon long, l'opération devient délicate. Quelques-uns n'en portent même pas. Les mains cachent les sexes, comme si on allait leur arracher. Je constate alors le manque d'hygiène qui existe chez l'homme. Beaucoup de pieds sont noirs, les ventres gris, les fesses

auréolées de marron. Ça pue la saleté, le renfermé, l'intimité laissée pour compte. Chacun de nous jette un œil sur la virgule de l'autre. On me mesure, me pèse ; puis je viens devant la table. Les questions sont pour chacun de nous les mêmes :

— Pas d'infirmité ? Regardez le tableau derrière moi, vous voyez toutes les lettres ou les dessins ? Ouvrez la bouche, tirez la langue, baissez-vous, relevez-vous. Faites quelques pas. Revenez. Mal nulle part ?

Bon pour le service – Au suivant !

Un ou deux d'entre nous tentent de jouer aux malades. Ils ne voient pas les lettres, claudiquent, se plaignent. Le major les engueule, les prend en défaut et souligne leur nom en rouge, sur sa liste.

Petitbon, d'un village voisin, ne peut dissimuler une érection.

— Pardonnez-moi, mon général, j'y peux rien, c'est tout le temps comme ça.

Des rires éclatent dans la salle. Le toubib se fâche tout rouge.

— Bon Dieu ! avez-vous fini de vous faire remarquer ?

Il prend une règle posée devant lui et en donne quelques coups sur le point d'exclamation de Petitbon qui hurle de douleur. L'effet se révèle, bien entendu, immédiat. Le point d'exclamation perd de sa vigueur. Nous nous rhabillons, soulagés et sortons en vitesse.

En l'absence des gosses, je raconte l'anecdote à mon père qui se met à rire de bon cœur.

— Dans quelle arme as-tu été affecté, mon grand ?

— Génie, maman. Direction Versailles – Caserne des Petites Écuries, pour faire mes classes. Après je ne sais pas.

— Enfin, souligne mon père, voilà une affectation en rapport avec tes connaissances. On voit trop de boulangers dans les haras, des instituteurs aux cuisines et des tailleurs dans la musique. C'est une des causes de la défaite de 1871. Peu de personnes étaient à leur place.

— Tu restes avec nous combien de temps, mon grand ?

— Je repars demain. J'ai besoin de régler mes affaires à Paris, de dire au revoir à mes singes avant de rejoindre mon affectation.

— Mais on n'a pas eu le temps de te voir ! s'exclame Marie.

— Laisse-le faire comme il veut, grogne mon père. J'ai connu cela de mon temps. Ne jamais être en retard pour le bon comme pour le mauvais ! Voilà la devise d'un honnête homme, d'un bon Français et d'un joyeux compagnon.

Après avoir embrassé tous les miens avec tendresse, je contemple le visage de mon père car j'ai l'impression de lui dire adieu. De retour à Paris, je donne congé à ma logeuse, dépose mes affaires dans une pièce que me prête monsieur Balme. Je salue tous mes amis avant de me rendre à Versailles. Décidément deux générations de Bernardeau connaissent la même caserne ! Durant plus de deux mois je reste en

civil, privé de sorties, car on ne peut trouver dans les réserves d'uniformes à mes mesures. Cela me vaut les réflexions désagréables des gradés. Le capitaine Bourgeois, lui, me prend comme ordonnance. Cet homme calme, rigoriste, positiviste donne un ordre, en explique la raison et le but, pratique peu courante dans un milieu où l'esprit des gradés ne dépasse pas leur ombre à midi. En dehors du classement obligatoire des papiers, le capitaine me confie l'entretien des bâtiments et les plans de baraques en bois à édifier. Cela me plaît infiniment. Bourgeois ne m'a pas beaucoup interrogé sur mon passé, il doit le connaître.

Un jour, le général Lamotte vient inspecter les travaux ; puis me convoque dans son bureau. Que va-t-il m'arriver ? Je n'aime pas ce genre d'entretien soudain.

— Comment se fait-il que vous soyez toujours en civil, soldat Bernardeau ?

— Le responsable de l'habillement a commandé des tenues à ma taille, mon général ; j'attends d'être appelé pour les essayer.

— Je veillerai à ce qu'on active les choses. D'autre part je possède de très bons rapports sur votre conduite et la façon dont vous vous occupez des travaux. L'armée a besoin de gens de votre calibre. Avez-vous l'intention de vous engager après votre service ?

La question me déroute ; mais je réponds calmement :

— Aîné d'une famille de sept enfants, dont le père ne peut plus travailler, j'exerce ma profession et reste avant tout compagnon du Tour de France. Mon avenir est tout tracé dans le civil, mon général.

— Oui, je sais, vous avez participé à la construction de ponts à Lyon, ainsi que dans la région bordelaise, à l'édification des pavillons de l'Exposition à Paris, avant d'être incorporé. Simple soldat, vous ne pouvez prétendre pour le moment à un grade supérieur, mais je vous demanderai de choisir deux ou trois hommes de troupe afin de les former aux travaux que le capitaine Bourgeois vous a confiés. Ainsi ces garçons pourront nous être utiles dans l'avenir. Il faut toujours créer une chaîne et y incorporer de solides maillons. Ce sera tout. Rompez.

Je sors de son bureau en réfléchissant à ce qu'il m'a dit et surtout aux termes qu'il a employés. Il y a du papa Rabier là-dessous ! Il ne me reste plus qu'à trouver ces fameux maillons !

Parmi les lits de la chambrée, située à quelques mètres du mien, deux hommes se différencient nettement des autres. Ils paraissent soignés, parlent sans gueuler, s'entraident à l'occasion. Les autres les nomment « tapettes » parce qu'ils les ont vus s'embrasser le jour de leur arrivée. Rien, dans leur comportement, ne justifie cette appellation péjorative. Ils reçoivent des lettres de leur fiancée, leurs gestes révèlent un caractère mâle. Un soir, avant l'extinction des feux,

je me dirige vers eux et entame la conversation :

— Pourquoi ne sympathisez-vous pas avec vos camarades ?

Le brun me répond tout de go :

— Jules et moi nous trouvons mis à l'index, pourtant il n'existe entre nous qu'une fraternité corporative.

L'autre, le blond renchérit :

— Amédé est de mon village, en Basse-Bretagne, scieur de long comme son père. Moi apprenti menuisier. On s'emmerde ici... Nous avons tiré le mauvais numéro. Sa sœur est ma promise et Jules courtise ma cousine. Crois-moi on n'est pas des tantes loin de là. Toi non plus tu ne parais pas être aimé ici. Ils se méfient de toi parce que tu nages dans les huiles glonnées.

Alors je me décide à mettre les choses au point et leur dis :

— Je suis compagnon du Tour de France, un Indien du Devoir et Liberté, enfant de Salomon. De plus, je suis ingénieur spécialisé dans la pierre, le bois et le fer.

— Crénom ! mon père est un Indien aussi, s'esclaffe Jules. J'attends la fin du service pour commencer mon Tour de France.

J'enregistre ces paroles avec plaisir. Voilà les hommes qu'il me faut. En deux mots, je leur explique mon idée et leur demande si elle leur convient.

— Tope là, me répond Jules, en me tendant la paume de sa main.

— D'accord, ajoute Amédé ; je suis ton homme.

L'extinction des feux sonne, je réintègre ma place. Le lendemain matin, après le lever des couleurs et les soi-disant exercices indispensables, je rejoins le bureau du capitaine. En quelques mots, je lui explique que je peux lui proposer deux hommes de ma chambrée qui seraient heureux de travailler avec moi.

— Bien ! Bernardeau, vous menez les choses rondement.

— La chance m'a souri, mon capitaine, je n'y peux rien.

— Convoquez-moi tout de suite ces deux lascars. Je veux m'entretenir avec eux.

Quelques heures après, Amédé et Jules me rejoignent sur le chantier. Le même jour, je reçois enfin mon uniforme taillé sur mesure et j'obtiens, ainsi que mes deux recrues, ma première permission. Nous fêtons comme il se doit ce jour de chance par un bon dîner dans une petite auberge située à la sortie de Versailles.

Le 10 septembre 1888, alors que nous posons les portes d'un hangar à usage d'entrepôt, un sergent vient vers moi et m'annonce :

— Le capitaine vous demande. C'est urgent, ne traînez pas.

Cette convocation soudaine m'étonne. Je gagne le bureau. L'air solennel de Bourgeois m'inquiète. D'une voix grave il me dit :

— Soldat Bernardeau, j'ai une triste nouvelle à vous communiquer. Votre père est mort.

On m'aurait fichu une terrible paire de claques, j'aurais été abasourdi de la même façon.

— Mon père mort ? mon capitaine !

— Le général Lamotte a reçu un télégramme de monsieur Rabier lui annonçant la nouvelle. Vous êtes libre. Je vous signe une permission de trois jours. De cette façon, vous pouvez partir tout de suite.

— Merci, mon capitaine.

— Nous nous reverrons à votre retour, mais j'engage les formalités dès maintenant pour vous démobiliser puisque vous êtes soutien de famille à présent. Votre service s'arrête pratiquement dès maintenant. Préparez vos affaires et courez prendre votre train.

Sur le moment, je ne réalise pas très bien. Je vais dire au revoir à Jules et Amédée, ramasse mes quelques affaires dans la chambrée et pars à la gare.

J'arrive juste pour l'enterrement de mon père. Ma mère fait peine à voir ; je retrouve une petite vieille écrasée par le chagrin. Marie et Julienne la soutiennent tout au long du chemin qui conduit au cimetière. Quercy, Tourangeau, papa Rabier et moi portons le cercueil. Comme il se doit, nous ne passons pas par l'église ; mais ma mère se signe devant la tombe ouverte et murmure une prière, les yeux fermés. Tous les hommes font cercle, des larmes au bord des paupières. J'en reconnais quelques-uns venus de Tours, d'Amboise, d'Orléans et de petits villages environnants. Beaucoup ont remis la tenue des compagnons et s'appuient sur leurs cannes enrubannées. D'autres ont le ventre ceint d'un tablier que je ne connais pas mais qui porte brodé en son centre un compas sur une équerre. Papa Rabier accomplit les gestes rituels que j'ai déjà vus lors d'un précédent enterrement. Le ciel, à cette minute, par le plus grand des hasards, prend une teinte rose et violette à la fois. Un pâle soleil perce des nuages qui s'effilochent comme des rubans usés par le temps. Un Maître de la Cayenne me remet la règle, le compas et l'équerre de mon père. Mes mains tremblent. Des larmes coulent sur mes joues. Enfin, chaque assistant ramasse une poignée de terre et la jette en l'émiettant sur le cercueil. Ma mère vacille sur ses jambes et tombe à genoux ; mes frères pleurent en reniflant. Une grande couronne de fleurs arrive. Des mains la posent sur la butte de terre, devant la tombe. Un ruban la traverse. On peut y lire : « À toi, Blois La Science, mon compagnon, mon frère, mon ami. » Je relève ma mère et la soutiens. Nous gagnons la sortie du cimetière.

Elle me dit tout bas, d'une pauvre voix :

— Tu vois, mon grand, j'ai perdu l'homme de toute ma vie. Il me reste toi. C'est encore une générosité du ciel. Si je venais à disparaître

à mon tour, veille sur tes frères et sœurs. Tu en es responsable et je crois trop en toi pour en douter.

Selon la coutume villageoise et « compagnonnique », un repas nous attend à l'hôtel du Cheval Blanc. Je fais asseoir ma mère qui jette lentement un regard humide sur chaque invité. Papa Rabier me prend à part et me déclare :

— Ne t'inquiète pour rien. J'ai tout organisé, et réglé ; mais ceci reste entre nous. Léontine n'a pu m'accompagner. À Saumur, une grippe la cloue au lit.

— Je vous rembourserai, Monsieur Rabier, précisai-je d'une voix rapide.

— C'est déjà fait mon drôle. Ta présence, ton travail, ton affection, durant toutes ces années, ont fait plus pour moi que le peu de chose que je t'apporte aujourd'hui.

Je baisse la tête et serre les mâchoires. Je ne peux ni parler ni pleurer. C'est atroce. Il enchaîne en me tendant un verre de blanc :

— Tiens ! buvons à Blois La Science, il aurait apprécié ce geste comme une communion.

Le grand vide creusé par la perte de mon père se trouve compensé par les multiples occupations auxquelles j'ai à faire face. Dans le travail on trouve le baume contre les plus cruelles douleurs. À mon retour à Paris, les propositions de chantier pleuvent. Monsieur Mangini me demande de participer au percement d'un tunnel. Monsieur Maur aimerait me voir sur un chantier de voies secondaires en Auvergne. Monsieur Balme me réclame pour la construction de la gare de Lille ; enfin papa Rabier m'offre la restauration d'une partie du château de Chaumont-sur-Loire qui appartient, paraît-il, à la famille de Broglie. Tout m'intéresse, mais je me dois de m'occuper des miens. C'est pourquoi j'opte pour Chaumont-sur-Loire plus proche de Saint-Aignan que les autres localités. Le château a été échangé contre celui de Chenonceaux, où résidait la favorite d'Henri II, Diane de Poitiers, sur les injonctions de Marie de Médicis qui préférait les bords du Cher. Je mets donc en route le chantier et ai la chance de trouver d'excellents tailleurs de pierre à la Cayenne de Tours. La confiance que je mets en mes coteries me permet de régler mes affaires de famille. Je fais vendre à ma mère sa maison et je lui en loue une autre avec promesse d'achat sous trois ans, à la sortie de Saint-Aignan en direction de Chatillon-sur-Indre. Cette bâtisse saine comprend quatre chambres, une grande salle, au milieu d'un jardin clos où mes frères pourront exercer leur talent de jardiniers potagers. Je complète le mobilier et le linge. J'achète une cuisinière à bois, et mille et une petites choses indispensables. Ma famille à l'abri, il ne me reste que peu d'argent, mais cela m'est égal car je vais en gagner de plus en plus. Je passe mes dimanches au milieu de toute ma tribu et je

débrouille tous les soucis de la semaine. Seul Frédéric, le dernier, m'oblige à sévir souvent. Gamin très indépendant, égoïste, et sournois, il sait jouer de son charme comme un cabotin. À l'occasion d'un aller-retour sur Paris, papa Rabier m'invite à déjeuner entre hommes.

— Il faudrait que tu nommes un responsable à Chaumont et que tu partes à Lille. L'Angoumois y est toujours ; mais les travaux avancent comme des escargots. Cela fera plaisir à Balme qui t'aime bien et à grande confiance en toi.

— Je suis d'accord. Je vais redresser la situation, vous pouvez tous deux compter sur moi.

— Je n'en attendais pas moins de toi.

— D'autre part, monsieur Rabier, je désirerais en savoir plus sur la franc-maçonnerie. Ces tabliers, le jour de l'enterrement de mon père, me sont restés en mémoire. J'en ai conclu que Blois La Science était l'un des vôtres, me serais-je trompé ?

— Cet homme, de santé florissante, traçait de magnifiques planches symboliques que nous écoutions avec grand intérêt. Par la suite, sa situation profane devenant précaire, nous le voyions moins à Tours. Il entraînait en sommeil selon notre expression. Pour ta gouverne sache bien que seules des raisons graves et souvent définitives peuvent déclencher l'exclusion de la maçonnerie. Mais en revanche, pour des raisons indépendantes de sa volonté, si on ne peut fréquenter sa loge, on reste tout de même *ad vitam aeternam* franc-maçon de fait et de cœur. T'ai-je bien répondu ?

— Oui ! Et que faut-il que je fasse pour remplacer mon père dans votre famille ? Ma décision est prise, je veux être reçu, car je cherche toujours à m'enrichir intellectuellement, à participer physiquement et moralement aux recherches humanistes sur la société.

Papa Rabier me parle simplement, s'excusant de temps à autre de ne pouvoir m'en dire plus et conclut :

— Le choix ne m'appartient pas ; seule la loge souveraine peut prendre des décisions définitives.

Je quitte donc Chaumont-sur-Loire en transmettant la flamme au plus vieux compagnon du chantier, apprécié par les autres. Je pars pour Lille.

En arrivant, L'Angoumois se confie à moi :

— C'est un désastre, Blois. Les gars ne foutent pas grand-chose, les Flamands comprennent à peine le français ; ils se soûlent au genièvre dès le matin. Heureusement les quelques « locaux » font tout le boulot. Quant à moi, je tente tous les jours l'impossible.

Après la visite du chantier, je réunis tout le monde. Un Belge bilingue traduit au fur et à mesure en flamand. Prenant ma grosse voix je commence mon discours :

— Notre patron à tous, monsieur Balme, ingénieur à Fives-Lille me demande instamment de finir ce chantier. La construction de cette gare doit être terminée coûte que coûte dans les délais. Que ceux qui veulent partir se débauchent tout de suite. Les autres doivent se remettre au travail courageusement et immédiatement.

Durant quelques jours, mes paroles portent leurs fruits ; puis je dois déchanter. Les gars se battent, boivent à en tomber raides. Je prends donc la décision de faire un aller-retour sur Paris. J'en avertis L'Angoumois. Je demande à Monsieur Balme l'autorisation de faire venir cinquante charpentiers pour remplacer mes rigolos belges.

— Je te l'accorde, mais je me demande où tu les trouveras en ce moment. Bonne chance à toi.

Je me rends à la Cayenne rue Mabillon. Là, avec l'aide du Rouleur, je réussis à en trouver quarante. Par chance des charpentiers de Lyon et de Bordeaux demandent du travail en province, la vie à Paris se trouvant être trop onéreuse pour eux. Le surlendemain je ramène ma petite troupe ; ce qui exaspère les Belges qui bloquent l'entrée du chantier. Une bataille s'engage. La police arrive. Le commissaire m'explique :

— J'ai reçu un message de monsieur Balme, je ne devrais pas vous le dire. À partir de maintenant, pour tous ces ouvriers le chantier est fermé. Seulement rien ne vous empêche d'amener et de faire travailler d'autres gars. Je ne veux rien savoir ; mais, entre nous, le préfet serait content de voir ces gueules d'ivrognes repasser la frontière. Après vérification des papiers, je purge la ville.

En trois jours la situation s'est détendue. Le chantier revit. On doit recommencer beaucoup de travaux. L'Angoumois sourit et chante à nouveau. Quelques Belges reprennent leur place, heureux de travailler au calme.

Plusieurs fois j'ai la visite de monsieur Balme qui me demande de rencontrer à Paris des personnes inconnues. Des conversations ont lieu dans des endroits tranquilles. Les questions auxquelles ils me soumettent ne me gênent en rien. Je m'exprime avec franchise et sans rien dissimuler de ma façon de vivre et mes idées. Trois mois après, alors que le chantier passe dans la phase finale, je dîne avec Messieurs Balme, Rabier et un certain Lecourtois, homme sympathique. Ce dernier m'annonce simplement que je vais passer les épreuves en loge et peut-être à la suite de celles-ci être reçu franc-maçon. Nous abordons le sujet du rôle de l'homme dans la société, de ses devoirs, de ses droits. Puis nous discutons des progrès de cette fin du dix-neuvième. Après le repas, ce monsieur Lecourtois nous quitte. Nous restons tous les trois devant la bouteille de champagne que papa Rabier a commandée.

— Je bois, mon petit Blois, à ta prochaine venue dans notre

chaîne.

— Et je souhaite que tu t'y trouves à l'aise, ajoute Balme en précisant : Ne t'attends pas au paradis ; sache que tu entres dans une des plus dures écoles ; tu n'y auras aucun droit, des devoirs seulement.

Je réponds en souriant :

— Ça ne me changera pas. Je ne vois pas d'autre moyen de façonner ma vie.

— Bien répondu, dit Balme en me tapant sur le dos.

Puis, redevenant sérieux, il ajoute :

— Dis donc, Blois, la gare de Lille marche bien. L'Angoumois peut continuer seul. Si je te proposais de partir rejoindre les charpentiers de chez Eiffel à Conflans-Sainte-Honorine ? On y construit un pont de plus de cent mètres, d'une seule portée. Il doit enjamber l'Oise avant qu'elle ne se jette dans la Seine.

— Si vous voulez, je suis toujours prêt.

— Et puis comme ça, tu te rapprocherais de Paris où aura lieu la cérémonie, ajoute-t-il en clignant de l'œil.

Je pars donc pour Conflans-Sainte-Honorine où je trouve l'équipe Eiffel œuvrant dans la plus belle tradition « compagnonique ». Les Soubises, les Indiens, les Renards travaillent ensemble dans un excellent esprit. Je reprends goût aux grands chantiers qui, je l'avoue, me manquaient.

Une lettre de ma mère m'apprend que mon frère Georges va commencer son apprentissage chez un charpentier de Thésée. Encore un Bernardeau qui suit la tradition.

Une épreuve m'attend dans deux jours, mais celle-là me restera gravée toute ma vie : ma réception maçonnique à la loge Travail et Vrais Amis Fidèles, à l'Orient de Paris. Je ne peux raconter cette cérémonie, étant partagé entre le secret et une sorte de pudeur intime mêlée d'orgueil. Quoiqu'il en soit, j'avoue y trouver une nouvelle dimension. Quelques épreuves ressemblent beaucoup à celles que j'ai subies lors de mon entrée au campagnonnage. Les frères qui m'entourent sont très différents par l'âge, la profession, et proviennent d'horizons les plus divers. Mon parrain, papa Rabier, paraît très ému de me voir entrer dans cette école de réflexion. Devenu apprenti franc-maçon pour ma vie entière, je remplace le maillon de la chaîne que mon père a emporté dans sa tombe. Au cours de cette tenue, ainsi se nomment nos réunions, je donne l'accolade à un certain nombre de frères. Parmi eux se trouvent mes anciens ou actuels singes. Rentré chez moi je me couche en revivant mentalement les impressions qui se succédèrent en mon esprit. Je rêve que mon père parle doucement de choses qui me semblent importantes et dont il ne me reste rien à mon réveil.

Durant l'hiver 1890-1891 je prends quelques jours de repos afin de retourner voir les miens. Marie, à vingt et un ans, joue le rôle de seconde mère. Non seulement elle fait marcher la maison, mais elle se sacrifie avec une certaine abnégation comme le font les aînés dans beaucoup de grandes familles, en gardant toujours aux coins des lèvres un sourire un peu triste. Julienne aura dix-huit ans bientôt et recopie des actes chez le notaire. Georgette quinze ans travaille chez une des deux couturières de Saint-Aignan, Madame Jobert, une grosse dame qui a du poil au menton. Georges, quatorze ans, apprend la charpente avec avidité. Il discute avec moi et me pose beaucoup de questions sur le métier. Henri, douze ans, se passionne pour la terre. Il aide un vieux paysan, le père Mathieu, qui a perdu son fils des « fièvres » à Madagascar durant son régiment. Frédéric, neuf ans, a le diable dans la peau, travaille à l'école lorsqu'il le veut, mais, d'après Marie, rarement. Je me fâche et exige de lui qu'il change de conduite.

Ma mère, en son absence, me dit :

— Ta grosse voix me rappelle ton père.

Je constate la bonne tenue de la maison, facilitée par sa situation saine. Je passe chez le notaire pour légaliser les papiers, comme il avait été convenu.

— Vous savez que l'acte que nous avons signé ayant trait à la promesse de vente toujours valable, se trouve présentement difficile à réaliser. La propriétaire décédée ne possède pas d'héritier. Nous devons donc attendre les formalités pour que vous puissiez régler la somme convenue. Ne vous pressez pas. Je vous tiendrai au courant.

Je quitte Saint-Aignan pour les Aubrais où j'attends mon train vers Paris. Ce dernier a deux heures de retard, ce qui me met en colère. À la buvette je lie conversation avec un homme d'âge mur, fort bien vêtu : Michel Arnodin, un singe, qui évolue aussi dans la construction et les ponts-et-chaussées. De fil en aiguille nous faisons plus ample connaissance. Il s'intéresse à moi.

— À Conflans-Sainte-Honorine, Monsieur, le chantier touche à sa fin. J'aurais peut-être quelques propositions à vous faire, si cela vous convient. Passez donc me voir à mon bureau à Paris. Voici ma carte... mais pas avant trois semaines. À ce moment-là j'aurai, ou non, signé mon contrat avec le gouvernement espagnol.

Notre conversation s'arrête brusquement avec l'arrivée de notre train. Michel Arnodin gagne le wagon de première. Moi je monte en troisième classe. Tout le long du parcours, je pense aux idées que nous avons échangées. L'Espagne se trouve dans le sud, au-delà des Pyrénées. La langue, les habitudes diffèrent des nôtres, mais un pont reste un pont, peu importe la latitude sous laquelle on le construit. Après tout, j'en parlerai à papa Rabier ou à Balme. Ils doivent être au courant des marchés et des propositions récentes.

J'apprends en arrivant au bureau que monsieur Balme, parti à Saigon, reviendra dans six mois. Deux jours après je vais chez les Rabier et trouve Léontine au milieu de malles, valises et paquets.

— La nouvelle va vous surprendre, mon cher Blois : je vais rejoindre Gustave en Algérie.

Mon air embarrassé la fait rire ; elle ajoute :

— Ne vous inquiétez pas ; dans quelques mois nous reviendrons. De toute façon, mon mari effectuera des va-et-vient entre Alger et Marseille. Je vous donne notre adresse. Envoyez-nous surtout de vos nouvelles. Si vous avez des ennuis, télégraphiez-nous... ou encore mieux : débarquez à votre tour. La vie là-bas est épatante, vous vous y plairiez, j'en suis certaine. Vous me pardonnerez de vous recevoir aussi mal ; demain je dois prendre mon train et dans deux jours le bateau.

Nous nous embrassons, puis je la laisse dans ses robes et ses chapeaux.

À ma table de restaurant, tout en mangeant, je me raisonne, car ma déconvenue est grande. Voilà mes deux grands singes, toujours prêts à bondir, se battre et gagner qui me quittent. Moi, j'ai l'habitude d'évoluer entre leurs jambes, de ne rien faire sans leur en parler, en bon grand garçon sage, mais manquant un peu d'envergure et de décisions personnelles. Ce constat me peine. À bien réfléchir, je me pose la question : est-ce un mal pour un bien ? À vingt-trois ans je devrais peut-être rompre le cordon ombilical symbolique qui me lie à mes pères spirituels. Ceux-ci m'ont fait ce que je suis. À moi donc de leur prouver que j'ai bien appris leurs leçons. Vue de cette façon, ma situation se trouve positive et optimiste. Demain je regagnerai Conflans-Sainte-Honorine et me remettrai au travail. Rien de tel pour guérir les états d'âme !

Il pleut, il fait froid. Le gilet que ma mère m'a tricoté et offert me protège des rigueurs de l'hiver. Ainsi je sens ses bras autour de moi. Les travaux qu'elle entreprend pour nous tous sont empreints d'amour et de chaleur.

Le chantier se termine. J'écris à monsieur Arnodin pour lui annoncer ma visite. Les trois semaines de délai étant écoulées, il répond en fixant un rendez-vous à son bureau, rue Bergère. Heureux de me revoir, cet homme m'apprend qu'il a débuté comme petit singe en réparant les ponts que les Allemands avaient endommagés lors de la guerre de 1870. Puis il s'est passionné pour la construction des ponts suspendus et transbordeurs à péage.

— Voyez ces photos prises d'une montgolfière. Actuellement, j'ai un chantier sur le Trioux, à quelques kilomètres de Paimpol, et un autre à Chalonnes. Connaissez-vous ce genre de travail ?

— Je vous réponds avec franchise : un peu seulement. J'ai surtout

réalisé des ponts sur piles.

— On m'a parlé de vous, monsieur Bernardeau... et en bien !

Je souris à cette remarque. J'observe l'homme. Un grand gabarit aux mains puissantes et larges. Une barbe noire assez longue taillée en balai orne son visage ; des yeux bleus très clairs, vifs et intelligents semblent enchâssés dans des sourcils très fournis et sauvages. Il me parle avec talent de sa spécialité et de quelques points de détail que l'on pourrait encore améliorer. Il allume un gros cigare sans m'en offrir, puis m'interroge :

— Combien voulez-vous gagner ?

Sans me démonter je répons :

— C'est à vous de me dire combien vous m'offrez !

— Mes responsables reçoivent deux cents francs par mois.

À mon tour je souris, prends mon chapeau sur la chaise, à côté de moi, et me lève. Il ajoute d'une voix pressée :

— Nous pouvons discuter à partir de cette base.

— Sachez, Monsieur, que j'ai toujours fait confiance à mes employeurs et n'ai eu qu'à m'en féliciter. Votre proposition est sans doute une aubaine pour un débutant perdu entre deux montagnes enneigées toute l'année.

— Alors ! dites-moi votre prix ?

— Le double, Monsieur, pour mes débuts, avec un intéressement en fonction de l'agenda des prévisions tenues.

Ma voix claire, portante, ainsi que le ton ne donnent lieu à aucune discussion.

— Comme vous y allez ! C'est un ultimatum. Songez que vous m'avez vous-même avoué que vous ne connaissiez pas grand-chose à ce genre de construction.

Je ne répons pas et lui tends la main pour le saluer avant de partir. Il la prend et enchaîne :

— Les excellents renseignements que j'ai eus sur vous me font fléchir. Mais abandonnez en échange votre intéressement jusqu'à ce que vous soyez bien formé à ce travail.

— Soit. À votre disposition. Je signerai le contrat lorsque vous l'aurez établi. Où dois-je me rendre en attendant ?

— Vous partez en Bretagne, à Lézardrieux, dans les Côtes-du-Nord. Je préviens vos collègues là-bas. Mais pas un mot sur notre accord.

— Bien entendu, je n'ai qu'une parole.

Pendant que nous échangeons ces dernières phrases, il griffonne quelques mots sur un papier qu'il me tend en me disant :

— Voici le lieu et les moyens de vous y rendre. Restez-y une quinzaine de jours ; puis revenez me voir avant de repartir sur Chalonnes.

À la fin de ce stage, je ne me sens plus novice et participe physiquement à la pose et à l'ancrage des câbles.

Dès mon retour à Paris, Monsieur Arnodin m'envoie à son bureau d'études et aux ateliers situés près de la porte d'Italie. Là je fais la connaissance de sa femme qui passe son temps à fureter partout. Les employés l'appellent Madame Charlotte. Je me méfie de cette femelle qui me pose des tas de questions, me dérangeant dans mon travail. Je lui réponds du bout des lèvres en évitant d'entrer dans les détails. Ça ne lui plaît pas.

— Vous êtes timide, Monsieur Bernardeau ?

— Absolument pas, Madame.

— Si je vous pose des questions, c'est pour mieux vous connaître.

Elle m'agace cette grosse brune, pas très jolie, sentant fort de la bouche, à la coiffure toujours en bataille. On dirait qu'elle sort du lit. Je lui fais signe de la main que je me trouve en plein calcul, mais elle ne désarme pas.

— Vous avez des frères et sœurs ? Mon mari m'en a parlé, dont deux frères en âge de faire leur première communion ?

Du coup je sens que je vais éclater. En plus elle est bigote !

— Chacun, Madame, mène sa vie comme il veut en conservant ses croyances. Je vous demande de ne pas me déranger quand je suis devant ma planche à dessin. Ne m'interrompez plus s'il vous plaît !

Elle pousse un oh ! outragé en se dirigeant vers un brave garçon récemment embauché.

Dans le courant de la semaine suivante, je pars pour Chalonnes. Me voici à nouveau sur ma Loire. Je me sens mieux tout de suite. Le chantier se révèle important aussi. Un vieil ingénieur nommé Colas me met au courant et m'inculque encore d'autres « trucs » de métier qui me serviront plus tard.

Quinze jours après, fortifié de ce que j'ai appris, je me retrouve dans le XIII^e arrondissement auprès d'Arnodin qui est en pleine discussion avec un dénommé Labèche, un grand bonhomme au visage coupé au couteau qui ne sait quoi faire de ses mains. Arnodin hurle :

— On n'abandonne pas son poste sans mon autorisation. Vous avez manqué aux règles.

Son interlocuteur tente de se défendre :

— Mais, comme je vous ai expliqué, les Espagnols ne restent pas sur le chantier ou bien ils se battent entre eux... J'ai même failli recevoir un coup de navaja.

— Oui, mais vous n'avez rien reçu, Labèche. Vous ne devez pas tout planter là et foutre le camp comme un pétéux. Je vous donne votre compte illico. Allez vous faire pendre ailleurs.

— Mais !

— Y'a pas de mais. Dehors ! ou c'est moi qui vous sors !

Labèche, le front bas, les yeux humides, quitte la pièce en balbutiant des explications inaudibles. Arnodin se tourne vers moi et me lance :

— Je suis sûr que vous auriez lutté, vous vous seriez battu ?

— Probablement, avoué-je avec calme.

Arnodin fait les cent pas, ramasse des papiers, passe sa main dans se barbe, revient s'asseoir derrière son bureau, puis m'annonce :

— Vous allez remplacer ce foireux. Il faut que vous me rétablissiez la situation afin de réaliser ce travail. Nous avons perdu plus d'un mois. C'est terrible. Prêt ?

— Je préférerais rester en France, à cause de ma famille.

— Et si je vous double vos appointements, vous changez d'avis ?

J'observe un silence qui me permet de réfléchir vite. Le jeu en vaut la chandelle. Je réponds :

— D'accord. Je pars.

— Voilà qui est bien pensé. Surtout pas un mot à ma femme.

— Vous avez ma parole. Mais donnez-moi quelques explications sur le chantier.

Arnodin m'expose ce qu'il attend de moi. Je l'écoute avec une grande attention. À la fin de l'entretien il me confie les doubles des plans que j'examine dans mon bureau. Pourquoi accepter si vite ce travail ? Pourquoi n'avoir pas pesé plus calmement le pour et le contre ? Je fonce comme un jeune poulain qui s'aperçoit au dernier moment qu'une barrière se dresse devant lui. Je ne parle pas la langue du pays. Comment vais-je faire pour commander les hommes ? J'ignore les lois espagnoles, les coutumes, les valeurs. Autrement dit je pars dans la plus parfaite ignorance pour réussir un travail qu'un autre a abandonné. Ah ! l'orgueil, quelle maladie ! Et dire que je n'ai personne à qui me confier pour quêter un conseil, un encouragement. J'essaye de réfléchir à ce qu'en penserait papa Rabier, mon gros Ours, Balme... et qui sais-je encore ? Il ne me reste qu'à parvenir à mon but. Voilà l'unique solution puisque je me suis engagé et que je ne peux revenir sur ma parole.

Dans le train qui m'emporte, mon regard fixe le paysage qui défile par lambeaux derrière les vitres sales. J'ai l'impression d'entreprendre mon dernier voyage et je pense à tous ceux que je laisse. Le simple fait de quitter mon pays me rend inquiet. Je n'arrive pas à m'expliquer cette réaction. J'ai profité jusqu'à présent d'une chance énorme. La vie m'a apporté des amis sûrs, des travaux privilégiés, une grande liberté d'esprit que j'ai pu consacrer à l'étude et de plus un salaire qui m'a permis de faire face à mes engagements familiaux. La vie ressemble à un escalier qu'on gravit plus ou moins vite, plus ou moins mal, coupé par des paliers qui vous aident à reprendre votre souffle, regarder les prochaines marches à gravir, ou

se retourner pour se remettre en mémoire ce que l'on a déjà monté. Moi, Adolphe j'ai eu la chance de poser mes paumes sur une rampe de chaque côté. L'une s'appelait l'Ours, l'autre papa Rabier. Sans elles je ne serais pas arrivé à l'étage où je me trouve. La grimpette devient plus difficile maintenant, à égalité de mes semblables. Le vide se trouve de part et d'autre de cet escalier qui monte sans fin et dont j'ignore la dernière marche. Mon pied se posera-t-il sur une d'entre elles mal jointes, comme celle qui a fait choir le vicaire de Saint-Aignan. Les échelons inégaux, la surprise, l'embûche, la facilité, l'ascension périlleuse s'embrouillent. La découverte du lendemain se répète dans notre nuit intime et solitaire. Ma canne de compagnon seule m'aidera à accomplir mon travail. Je m'en servirai comme un aveugle de son bâton blanc, point d'appui pendant le temps de réflexion indispensable, en dessinant de mes jambes le triangle de l'attente. Ma canne quêtera pour moi les pièges, les faux plats... Cet objet, remis lors de mon initiation, restera le symbole de mon équilibre ; mais je dois seul rechercher la façon de m'en servir.

Aux arrêts en gare je me dérouille les jambes sur le quai. À Tours un homme aimable, souriant vient s'asseoir à mes côtés.

— Je suis Belge, me dit-il avec cet accent qui me rappelle Lille et mes démêlés avec les ouvriers. Vous allez loin, Monsieur ?

— En Espagne.

— Moi aussi... à Madrid. Et vous ?

— Bilbao.

— Je ne connais pas.

Ce brave homme me fait penser à Lodève, le moulin à paroles. J'apprécie de me contenter d'écouter. De temps en temps, et par politesse, je me borne à lui répondre d'un air entendu : « évidemment ». Terme parfaitement neutre qui passe toujours pour un acquiescement à propos de tout et de rien, triste ou gai. Il me déballe sa vie, son enfance, sa famille, sa profession, ses buts, ses ennuis ; me demande conseil, me prend à témoin de ses vicissitudes. Dans tout ce fatras de mots, d'images, mon esprit vagabonde, mon âme prend des vacances et j'en oublie mes propres soucis et mes angoisses. Plusieurs fois monsieur Wandelef insistera pour que je partage le contenu de son panier de vivres où quelques bouteilles de bordeaux claquent agréablement à mon palais. La journée et la nuit passent entrecoupées d'arrêts, de contrôles de billets, de passages de voyageurs descendant ou montant. Un couple de jeunes mariés vient s'installer dans notre compartiment. Mon Belge me pousse du coude en me faisant des clins d'œil. Il approche sa bouche de mon oreille et me souffle : « hier elle était en blanc, aujourd'hui elle est en foncé ». Wandelef éclate d'un gros rire et ajoute « c'est un Français de Béthune qui me l'a racontée. Elle est bonne ? » Je lui souris et une fois de plus

je lance un « évidemment » qui le comble de joie. Par bonheur, mon discoureur plonge dans un sommeil subit. J'observe dans la pénombre les deux jeunes qui se tiennent gentiment par la main. Elle a posé sa tête dans le creux de l'épaule de son mari. Lui, ferme les yeux et de temps à autre dépose sur sa tempe un petit baiser. À cet instant je réalise que j'ignore tout de ces gestes simples et affectueux. La solitude grandit en moi. Des visages s'infiltrèrent dans mon esprit. Je revois Beauceron et Marianne, papa Rabier et Léontine. Deux couples différents, mais heureux d'être unis, qui ont le temps de parler, de s'aimer, de se réveiller l'un près de l'autre. Serais-je un sauvage, un solitaire, un égoïste, un peureux ? Je ne jalouse aucune de ces femmes, aucun de ces hommes, mais sincèrement je les envie un peu. Toutes les aventures que j'ai eues, je les ai monnayées, effleurées, ou repoussées. Dans mon portefeuille, je ne possède aucune photo d'un être qui pourrait m'accompagner dans la vie. J'ai épousé le travail, voilà mon maître. Il m'a donné des joies, des peurs et a pansé bien des plaies ; mais il ne me parle jamais. Sa figure est un tracé, son corps une pierre, un câble, un madrier ; rien de chaud, de doux, de sensuel. La matière remplace une maîtresse, une épure une amie, une clef de voûte un bras soyeux qui enlace. Oh ! bien sûr j'ai des excuses, ou tout au moins je m'en trouve à la pelle. Mais moi, le compagnon bâtisseur, le responsable calculateur, le chef de famille par héritage, je n'ai construit que pour les autres et jamais pour moi. Ce voyage en Espagne va me rapporter de l'argent si je réussis. Les nuits courtes, l'assimilation hâtive, la responsabilité vont devenir mon lot quotidien. Lorsque je reviendrai en France, il faut que je m'oblige à penser à moi. J'en ai besoin pour mon équilibre, ma santé, mon moral. Je mange comme un ogre, je bois comme un désert, je voudrais aimer comme un homme.

La nuit sans lune écrase tout dans une immense tombe. Dans peu de temps la légère laitance de l'aube fera apparaître la vie par petites touches. Wandelef ronfle et gargouille. Les têtes des jeunes mariés doivent s'unir dans un sommeil d'amoureux. Moi je n'ai pas envie de dormir. Pourtant je me réveille au moment où le train s'arrête. C'est Bordeaux. J'en profite pour descendre et respirer sur le quai les fumées de la locomotive. Je bois un café à la roulante qui passe, achète deux casse-croûte et deux bouteilles de bière. Mon Belge vient me retrouver. Il est tout sourire et me raconte une histoire graveleuse. Je fais semblant de rire, mais le cœur n'y est pas. Quelques heures après nous arrivons à la frontière et sommes obligés de descendre du train avec nos bagages. La police et les douaniers espagnols nous contrôlent sans conviction. Trois diligences vont nous emmener jusqu'à San Sebastien, car aucune ligne n'est encore construite. Ces vingt-cinq kilomètres se font avec une lenteur désespérante. Le terrain

devient montagneux, les côtes assez abruptes, les descentes dangereuses. À notre arrivée Wandelef et moi montons dans un « coche salon » d'un luxe qui surprend. Fauteuils, tables individuelles, bar, restaurant au centre du wagon, le tout construit en bois d'essence rare. Mon compagnon m'explique que trois compagnies exploitent chacune un tronçon du parcours : San Sebastien – Zumarraga – Durango – Bilbao. Le matériel, tant wagons que locomotives, provient de France, de Belgique, d'Angleterre ou d'Allemagne. De plus, l'écartement des voies diffère d'une section à une autre ; d'où la nécessité de changer une fois de train durant ce parcours de cent soixante kilomètres qui va durer six heures... et ce bien entendu sur voie unique. À Zumarraga, Wandelef me quitte pour prendre la ligne en direction de Madrid après des adieux rapides. Chaque wagon de 1^{re}, 2^e ou 3^e classe des compagnies privées est frappé des armes en bronze de sa société. Les trains sont tirés par des locomotives tour à tour : une Creusot française, une Couillet belge et une Monomag allemande.

J'avais acheté à Paris, dans une librairie, un précis sur l'Espagne, de façon à repérer ce qui m'y attendait. Je viens donc de quitter une République pour me retrouver chez le futur roi Alphonse XIII dont la mère, Marie-Christine d'Autriche, assure la régence du royaume. En lisant ce petit livre, je constate que je découvrirai en ce pays une mosaïque de contrastes permanents : les gémissements et les cris de joie aigus, la richesse débordante et la pauvreté désolante, les plaines fertiles et les plateaux austères. Je relève aussi le fait, qui me semble très partial, que sans la religion ce pays ne pourrait vivre et espérer.

J'arrive enfin en gare de Bilbao avec son quai empierré. Deux hommes viennent à moi. L'un d'eux, de taille moyenne, brun, le nez cassé, très souriant, se présente :

— Je suis Charles Bontemps. Êtes-vous le responsable de chez Arnodin ?

— Oui. Mais comment m'avez-vous reconnu ?

— Avec facilité grâce à la description du patron. Vous dépassez tout le monde de deux têtes.

— Moi je suis Ramon Piso, ancien bras droit de Monsieur Labèche et son traducteur.

Ce dernier, de petite taille, au front bas et aux cheveux noirs jais, garde un visage sévère pour ajouter :

— J'ai une carreta qui nous attend, enfin je veux dire une charrette.

Nous montons donc dans la carreta. Le cheval efflanqué prend son allure d'haridelle à la retraite.

Ramon me commente le paysage :

— Portugaleta se trouve sur le Nervion juste à son embouchure.

C'est là, à Arenas, où nous devons construire le pont transbordeur à côté de la plage couverte des baigneurs qui viendront faire trempette à la saison et nous rendrons la tâche bien difficile.

Ramon s'exprime facilement en français avec une pointe de zézaïement amusant à l'oreille. De loin, il me désigne l'église San-Vicente, le Palacio Provincial et insiste sur les frontons contre lesquels on joue à la pelote basque. Il me parle de cette ville courageuse : La Ciudad de los Sitros (la ville des sièges) qui, depuis 1833, lutte contre les Carlistes. Nous arrivons à Portugalete, le faubourg maritime de Bilbao. L'emplacement des travaux se trouve très proche de villas assez coquettes. Sur les flancs de la colline conique se dresse une tour. Le pont transbordeur aura une longueur de 160 mètres, un tablier suspendu à 45 mètres au-dessus du niveau des plus hautes marées, soutenu par des pylônes de 62 mètres de haut. Du côté espagnol : l'ingénieur Alberto de Palacio en a conçu l'idée. Arnodin en est le responsable français. Cette tâche immense me cause quelques inquiétudes. Nous nous arrêtons près du chantier pour aller manger dans une posada, sorte d'auberge qui nous sert une bacalao à la vizcaina ou morue à la tomate. Les Espagnols cuisent à l'huile d'olive et pimentent leurs plats. Le vin, le chacoli, peu alcoolisé laisse un goût âcre.

Durant le repas, Charles Bontemps m'explique sa situation :

— Je ne sais comment vous me jugerez ; je dois vous exposer ma position de façon à bien éclaircir nos rapports. Piso est au courant, donc, je peux parler devant lui. Voici : déserteur de l'armée française, originaire de Biarritz, maçon de métier, j'ai rencontré deux semaines avant la déclaration de guerre une femme espagnole, belle, douce, svelte, gaie ; bref nous avons vécu des heures magnifiques. Je désirais ardemment ne jamais la quitter pour me retrouver en Lorraine ou dans le Nord. Je me suis présenté à mon unité le premier jour et le soir je retrouvais Inès avec encore plus d'amour. Vers minuit nous partions vers la frontière chez un ami qui faisait de la contrebande. Sans aucune difficulté nous sommes restés dans ce pays. En vingt ans, je n'ai jamais pu remettre un pied chez moi sans risquer les gendarmes et le conseil de guerre. Je ne regrette rien, Monsieur ; mais, de temps à autre, des bouffées du pays m'envahissent. Seuls mes trois enfants me retiennent ici. Inès a bien changé. Son caractère s'est aigri. Elle ne rit plus et jalouse même mes silences ; son tour de taille a atteint sa hauteur, pieds nus... Je m'arrête là. Je puis vous être utile sur le chantier pour mille choses. Monsieur Labèche m'appréciait bien, je crois ; souvent je lui ai sauvé la mise lors des batailles qui ont eu lieu.

Je réfléchis rapidement à cette confession, regarde dans les yeux mon interlocuteur et tranche :

— Je connais bien mon métier ; mais la langue de ce pays m'est

encore inconnue. J'ai donc besoin de vous deux pour bien me faire comprendre des hommes et assurer les responsabilités que monsieur Arnodin m'a confiées. Piso, vous allez me réunir tous les ouvriers du chantier et leur traduire ce que je vous dirai.

Lors du rassemblement des ouvriers, Piso me signale que la moitié des hommes sont portés manquants. Je sens un climat d'hostilité monter contre moi en constatant leur façon de me tourner le dos, leur laisser-aller, un bavardage incessant. Piso traduit mon court discours. J'ai l'impression que ma harangue n'a pas voulu être comprise par l'ensemble. Les mauvaises habitudes semblent les plus faciles à vivre. Un ouvrier assez grand et fort prend la parole. Piso me traduit en s'excusant des termes employés par le meneur :

— On en a assez des Français qui veulent nous commander. Mes camarades et moi refusons les paroles traduites par un domestique. Nous sommes des hommes courageux et libres. Tu es un pantin sans couilles qui arrive ici pour nous emmerder.

Ramon ajoute en bégayant :

— Vous voyez là le plus dur, celui qui entraîne les autres.

Ma réponse n'a pas besoin d'interprète. Je quitte ma veste et ma chemise, puis je fais un signe au meneur de s'approcher. Un instant surpris, il hausse les épaules et vient devant moi, je crie à Piso : « Dis-lui qu'il se batte avec moi ; on verra qui a des couilles. » L'homme sourit, me nargue, et envoie un coup de poing dans la direction de ma mâchoire. J'esquive, et lui expédie deux coups de pieds dans les jambes. Il chancelle. Ses yeux me fixent et me lancent un défi. Il se rue sur moi. Je reçois coups de poings et de pieds en désordre. Quelques-uns me touchent durement. Je passe à la contre-attaque. Étant donné que ma taille est le double de la sienne, tous les horions ne m'atteignent pas. Il tombe à terre en hurlant. Sa main droite plonge dans sa ceinture ; il en tire un couteau long et courbé. C'est donc ça, la fameuse navaja. Il se relève, fonce sur moi, l'arme en avant. J'évite de peu la lame qui coupe le tissu de mon pantalon. J'attrape le bonhomme à bras le corps, tourne sur moi-même plusieurs fois afin de l'étourdir, et l'envoie en l'air. Ses côtes frappent la pointe de ma chaussure. La navaja gît à terre. Je la pousse du pied assez loin et, reprenant le meneur par les cheveux, je le fais valser sur un tas de pierres. L'homme inerte saigne de la bouche ; il crie, geint, puis s'évanouit. Je lance à Ramon : « J'attends le suivant ! » Le combat relativement rapide ne m'a même pas essoufflé. Les ouvriers parlent fort, plusieurs quittent la place, d'autres restent rivés au sol, en silence, comme matés. Furieux, je crie : « Au travail tout de suite ! » Petite phrase aussitôt traduite sur un ton également énergique.

Charles me souffle :

— Allez chercher la navaja et glissez-la dans votre poche ainsi le

gars aura perdu tout crédit vis-à-vis des autres.

J'exécute son conseil et me rhabille en ne perdant pas de vue les lions d'opérette. Le lendemain matin, je retrouve un chantier presque désert. Quelques hommes me font savoir, par l'intermédiaire de Piso, qu'ils resteront à condition que je tienne ma parole au sujet de la prime. Je les rassure, mais je prends en même temps la décision d'envoyer un télégramme détaillé au Rouleur de la loge de Bordeaux lui demandant de m'envoyer des charpentiers, si possible aptes à travailler le fer.

Deux jours après, la réponse me parvient : « Cinquante-deux coteries arriveront à Bilbao sous deux jours – stop – les attendre en gare. »

Durant ces quatre longs jours, je fais un inventaire ; je constate ainsi que des vols nombreux ont été perpétrés. J'envoie un rapport à mon singe, lui expliquant que la situation ne tardera pas à être rétablie. J'ajoute qu'il veuille bien me faire parvenir de nouvelles pièces indispensables. J'en profite pour le rassurer en lui confirmant que les délais seront respectés. J'emménage définitivement dans l'hôtel situé en face du chantier. Ma fenêtre donne directement sur les entrepôts que je peux surveiller la nuit. La petite soubrette de l'étage me rejoint souvent après son travail. Angelina, fille nerveuse et gourmande, a l'avantage de voir la nuit, un peu comme les chats. Entre deux abandons nous nous relayons gentiment pour surveiller. Je constate vite qu'on ne peut rester éveillé la nuit et travailler dans la journée. Enfin, Charles Bontemps et moi allons à la gare accueillir les compagnons arrivant sourire aux lèvres en chantant. J'en reconnais beaucoup, d'autres se rappellent à moi. À tour de rôle, deux par deux, des volontaires dormiront dans les entrepôts. Je pourrai prendre enfin un peu de repos et de vrai plaisir avec Angelina. Je redresse la situation, reçois la commande d'Eiffel ordonnée par Arnodin.

Un jour Piso me confie : « Vous avez réalisé ce que votre prédécesseur aurait dû immédiatement entreprendre, mais il ne possédait pas votre fermeté. » Ces paroles encourageantes me touchent. D'une part, le manque de recul rend les travaux difficiles sur le terrain ; d'autre part, les estivants commencent à envahir la plage et les badauds affluent. Des ouvriers espagnols réapparaissent afin de se faire embaucher. Quelques ouvriers français baragouinent l'espagnol, mais ignorent l'occitan. Piso et Bontemps perdent leurs précieuses minutes en servant d'interprètes.

À l'occasion d'une visite au chantier, monsieur Arnodin me présente Alberto de Palacio. Ils me complimentent d'avoir repris l'affaire en main. Dans quatre mois, le pont transbordeur fonctionnera. Nos conversations techniques s'expriment dans un climat détendu. Le dimanche, Palacio nous entraîne à la corrida ; y assistant pour la

première fois, j'appréhende un peu ma réaction. L'ambiance populaire constitue à elle seule un spectacle. J'aperçois de ma place les personnalités de la ville dans la tribune d'honneur. Les hommes fument le cigare et tentent de présenter un comportement dédaigneux différent des spectateurs assis sur les gradins. Les femmes, vêtues de toilettes en soie de couleurs vives recouvertes de dentelles, une grosse fleur rouge dans leurs cheveux noirs, agitent des éventails derrière lesquels elles se cachent. La foule, elle, participe totalement à la corrida. Les cris, semblables aux vagues d'une mer déchaînée, reflètent tous les gestes du toréador qui se joue de la fougue du « toro bravo ». Des milliers de chemises blanches battent la mesure en un ballet dont le toréador serait le maître. Palacio dans un très bon français m'explique quelques figures de ce jeu tragique et me désigne le nom des différents participants, que je ne retiens pas. Je tente de saisir le rituel car rien ne me paraît improvisé, en dehors des surprises qu'offrent les humeurs de la bête. Je ne peux m'empêcher de penser aux bovins de nos campagnes françaises que les gamins tentent d'agacer, mais qui préfèrent la fuite paresseuse au combat. Après des jeux de jambes élégants, des gestes précis provoquant toujours une fatigue et une perte de sang chez l'animal, celui-ci vit ses dernières minutes. Le public hurle sa joie lors de la mise à mort. J'avoue, pour ma part, éprouver un certain dégoût mêlé d'un sentiment d'injustice. On sent que les dés sont pipés. Je reconnais dans ce spectacle la beauté des gestes et des habits des tragédiens. Arnodin est ravi, Palacio jubile, le public a joui, le taureau a tout donné. Des chevaux, attelés au corps de la bête, la traînent dans les coulisses. Tard le soir nous nous régalaons dans une cervceria, ou brasserie, d'anguilles à la bilbaina absolument délicieuses. Je goûte ensuite à un fromage nommé Rocal de Navarre, fort et sec, le tout arrosé d'une sangria que je trouve un peu sucrée.

Cinq mois passent sans incidents graves. Mes compagnons français se comprennent mieux avec les ouvriers locaux. Une sorte de paix règne sur le chantier, le travail avance bien.

Un jour, alors que je me trouve plongé dans un rapport que je dois envoyer à Arnodin, Charles Bontemps vient m'annoncer :

— Je voudrais m'absenter quelques heures pour rendre visite à un compagnon charpentier venu construire des estacades^[29] entre Portugaleta et Bilbao. Il se meurt d'une phtisie galopante.

Intrigué, je lui demande :

— Comment s'appelle-t-il ?

— Toulouse le Riche, me répond Bontemps. Je le voyais quelquefois.

La nouvelle m'écrase de douleur. Je lâche ma plume pour déclarer :

— Allons-y ! conduis-moi auprès de lui tout de suite.

Moins d'une heure après, nous sommes au chevet du mourant. Je découvre presque un squelette. Sa figure a maigri terriblement ; son regard fiévreux me fixe. Entre deux accès de toux, il me dit :

— Blois... Ah ! quelle veine de mourir à côté d'un ami. Prends-moi la main, ça m'aidera à faire le saut.

Au bord de ses paupières perlent de grosses larmes. Essayant d'être aussi convaincant que possible, je rétorque avec un pauvre sourire :

— Allons, mon coterie, on va te sortir de là. Nous reviendrons en France et Beauceron l'Ours t'offrira quelques bouteilles.

La tête de l'homme dodeline de gauche à droite, m'indiquant son désaccord. Une nouvelle quinte de toux le prend. C'est horrible à entendre. Sa main serre très fort la mienne. Je lui fais boire une cuillerée d'un sirop noirâtre placé sur une caisse à côté de lui. Quelques instants après il me souffle avec précaution :

— Dieu existe-t-il ? C'est un miracle de tenir la main d'un vieil ami. Je croyais crever tout seul.

Il s'arrête pour reprendre un peu de souffle, puis enchaîne :

— Tu trouveras trois lettres dans ma veste : une pour mon père, une pour ma sœur, une pour le notaire. À vingt-six ans, Blois mon frère, je ne m'attendais pas à la mort. Tant pis. C'est toujours elle la plus forte quand la vie se « regrigne ». Garde pour toi mon équerre, et regarde-la de temps en temps. D'où je serai je te verrai. Serre-moi fort la main. Je veux être enterré en France, chez moi. Serre mon grand Blois. Écrase-moi les doigts.

Je broie presque cette main osseuse dans ma grosse poigne. Toulouse tousse encore une fois très fort, comme s'il s'arrachait les poumons, puis il tente de rechercher l'air qui remplira à nouveau sa cage thoracique... un dernier désir impossible à réaliser. Du sang coule entre ses lèvres. Sa pauvre petite main devient amorphe, ses doigts semblables à des cordelettes molles. Je pleure comme une femme. Bontemps chiale comme un gosse qui a perdu son meilleur copain. Je dégage ma main pour lui fermer les yeux en murmurant :

— Trouve la paix, Toulouse le Riche, le généreux, le brave compagnon. Je ne t'oublierai jamais.

Rapidement Charles et moi préparons le corps de notre ami, l'habillons de sa tenue de compagnon, puis Bontemps commence les démarches pour faire rapatrier la dépouille en France. Il doit pour cela franchir d'énormes difficultés. J'expédie des télégrammes à ses parents. Le lendemain je donne un congé d'une journée à tous les ouvriers du chantier. Lorsque le corps de Toulouse le Riche quitte la gare de Bilbao, tous les compagnons assistent à une dernière conduite. Cette cérémonie toute simple revêt une grandeur affectueuse que je ne

reverrai jamais. Le soir, je l'avoue, je me saoule dans la chambre et m'endors face à l'image fantomatique de mon ami qui me parle encore.

Les baigneurs de plus en plus nombreux me poussent à faire installer des cordes autour du chantier côté terre afin de les protéger. Le singe vient me rendre visite. Il demande au maire de la ville d'apposer des écriteaux : PELIGRO – PROHIBIDO.

Dans quinze jours, nous pourrons partir en ne laissant sur place qu'une simple équipe de surveillance et d'entretien. Mon contrat touche à sa fin. Je possède une semaine d'avance sur les temps prévus. Arnodin et Palacio qui nous rejoignent signent les derniers papiers relatifs à la réception des travaux. Le pont suspendu et transbordeur est livré au public.

Un seul désir m'habite : revoir mon pays et ma famille. Les lettres que j'ai reçues de France depuis mon arrivée se comptent sur les doigts d'une main : trois de ma mère, une de mon gros Ours, une de papa Rabier d'Algérie. Moi je leur ai écrit tous les quinze jours à trois semaines, mais le courrier ne fonctionne pas ou très mal. Je repasse la frontière et gagne Bordeaux avec les coteries qui m'ont accompagné. Notre retour frise le délire. Après quelques jours durant lesquels chacun de nous se calme, je reviens à Saint-Aignan-sur-Cher. N'ayant pas prévenu de mon arrivée, je juge tout de suite la situation familiale. Ma mère se porte bien. Mes sœurs et frères travaillent avec cœur. Seul Frédéric donne toujours du fil à retordre. Un gros défaut le domine : il ment comme il respire. Le prenant à part, je lui fiche une trempe pas trop appuyée, mais assez pour qu'il s'en souvienne. Mes parents me cajolent comme un coq en pâte. Je récupère mon équilibre assez rapidement. Mes fatigues passées s'enfuient dans les brumes du temps.

Un après-midi où nous marchons, ma mère et moi, le long de la rivière, elle me dit :

— Adolphe, ne crois-tu pas que le moment est arrivé de me donner des petits-enfants ? Jouissant d'une belle situation, tu pourrais, j'en suis certaine, rendre une femme heureuse.

La question ainsi exprimée me confond légèrement. J'observe un silence puis répons :

— Certes, maman, j'y pense quelquefois, mais pour se marier il faut être deux. Je vis en un voyage permanent, dans les auberges, les hôtels, les petites chambres en France et à l'étranger. Où irai-je demain ? J'offrirais à mon épouse une vie de romanichelle. Elle ne serait pas heureuse.

— Mais tu te fixeras un jour ! Pour le moment tu trouves agréable d'aller par monts et par vaux, je le comprends, seulement l'âge vient, on prend des habitudes de solitaire, de vieux garçon et l'on ne peut

plus s'en dégager ensuite. Qu'en penses-tu ?

— Oui ! Tu as sans doute raison, mais enfin je ne vois pas l'urgence, nous reparlerons de ça, veux-tu ?

— Tu te défiles, Adolphe. Cela m'étonne de toi. Tu ne veux donc pas que je fasse sauter sur mes genoux un fils de toi ?

— Cela me comblerait maman. Laisse-moi encore un peu de temps pour réfléchir et surtout trouver la femme qui prendra le risque de me supporter.

Ma mère éclate de rire et je l'écoute avec ravissement. Je crois que je l'entends ainsi pour la première fois. Elle-même en paraît surprise. Elle se calme, je sens alors sa main qui me serre le poignet comme si elle voulait me dire : « Je suis presque heureuse, mais n'oublie pas ce que je viens de te dire ! »

La semaine tire à sa fin. Je dois aller régler mes affaires chez le notaire. Je lui laisse une somme importante qu'il se chargera de remettre à maman par mensualités. Ainsi je suis sûr que les miens ne manqueront de rien.

Je regagne Paris pour reprendre des contacts avec mes amis. J'apprends que Rabier a gagné le Maroc, que Balme a effectué un bref aller-retour de Saigon à Paris et que mon gros Ours et sa Marianne sont sur un chantier du côté de Chambéry. Les frères de ma loge maçonnique sont heureux de me revoir. Au cours des tenues auxquelles j'assiste, j'ai la réelle impression d'effectuer un retour sur moi-même en sortant du monde profane qui n'est qu'agitation et décors d'opérette. Je passe quelques soirées avec le frère Lecourtois qui me rappelle notre conversation lors du dîner avec Rabier et Balme. Cet homme dégage une présence lénifiante, pleine de sagesse et de bonté. Il m'aide à voir plus clair en moi et à me poser les vraies questions qui m'embarrassent.

Au bureau d'études de monsieur Maur, rue Michel Bizot, j'exécute des plans délicats qui me passionnent. Je commence à bien connaître Paris. J'utilise mes fins de semaine à voir les pièces de théâtre, à aller à l'Opéra ou dans les cafés-concerts. Je me sens davantage Parisien et apprécie presque la ville. Je continue à lire beaucoup afin de parfaire mon éducation.

Durant les fêtes de Pâques je surprends à Chambéry mon gros Ours et sa dulcinée. Je trouve Beauceron presque calme et sérieux. Marianne me confie qu'elle s'inquiète au sujet de la santé de son homme. Il supporte moins bien la vie de chantier et commence à souffrir de rhumatismes dans les articulations.

— Il lui faudrait un travail plus calme, moins exposé aux intempéries, m'avoue-t-elle en aparté.

— J'y réfléchirai, petite sœur. Je trouverai sûrement quelque part une solution.

De temps à autre j'observe mon gros Ours. La joie qu'il a de me revoir semble empreinte d'un sérieux, de silences que je ne pouvais imaginer. De temps à autre il est sujet à des regains d'explosions, mais ses « mille Dieux » deviennent plus rares, plus dosés. Il rit, s'esclaffe, avec moins de fougue et de bruit. Mon gros Ours aurait-il pris un coup de vieux ? Beauceron ne boit plus que quatre litres de vin par jour. Pour lui, c'est le régime ! Son cœur reste toujours aussi gros. Il me parle de mon père, de ma mère, en laissant couler une larme, puis il se réjouit de mes aventures espagnoles. Je tais la mort de Toulouse le Riche ne voulant pas gâcher la joie de nos retrouvailles. Tout en nous baladant, je lui dis, sans m'appesantir sur les mots :

— Tu vas encore trimarder longtemps, mon coterie ?

Il remue la tête, hésitant sur sa réponse, puis se lance :

— Oh ! tu sais, faut voir. Il n'empêche que si je pouvais faire un truc plus calme, je ne dirais pas non. De temps à autre, on aimerait bien, La Marianne et moi, sans nous reposer, travailler moins dur. L'hiver ici c'est pas de la gnognote et l'été on cuit sur place. Ça ne vaut pas notre Loire, mon petit drôle. On verra tout ça plus tard.

Marianne me jette un coup d'œil ; nous nous sommes compris. Je les quitte et reviens à Paris. Mon projet avance et monsieur Maur semble satisfait. Il m'invite à dîner ; nous parlons de nos vieux amis. Brusquement il m'annonce :

— Sais-tu que les Anglais recherchent un responsable français dans ton genre pour diriger des travaux importants sur le Zambèze ?

Mon étonnement le fait rire. Il continue :

— Ne sois pas trop surpris. Je sais qu'ils paient bien-même très très bien. Il s'agit de séjours d'un an, puis retour en Europe et deux mois de vacances. Les bureaux siègent à Paris. On doit supporter un climat très dur, bref seuls les gars comme toi, de ton acabit peuvent résister. Arnodin n'a rien à te proposer, dis-moi ?

— Nous nous sommes quittés en excellents termes, mais il n'a plus pour l'instant de grands chantiers. Et puis sa femme, la Charlotte, a fait toute une histoire au sujet de mon salaire à Portugalete. Il vaut mieux que je reprenne mon indépendance.

— Bien, et mon idée du Zambèze ? Ça te dirait ?

— Il faut avoir tué père et mère pour partir là-bas. Je ne parle ni la langue du pays, ni l'anglais !

— Tu ne savais pas un mot d'espagnol, non plus !

— Oui, je le reconnais. Je demande à réfléchir. Après tout, seule la paye compte. Ma santé demeure florissante. En ce moment je me repose chez vous.

Maur s'amuse de ma réflexion et me renvoie :

— Si tu ne fais que rigoler, je vais te demander de me payer, ce sera plus logique.

Nous nous esclaffons en chœur.

VIII

Le soir, dans ma chambre, je fouille le fond d'une de mes malles. J'y trouve un livre de géographie et découvre le Zambèze : un fleuve énorme, très long qui se jette dans l'océan Indien. D'après les explications et les commentaires très courts, je comprends qu'une partie de cet immense territoire appartient au Portugal avec Lourenço Marques comme grand port et capitale au sud. Les Anglais se trouvent à l'ouest en Zambèzie qui devient actuellement la Rhodésie, ainsi qu'en Afrique du Sud. Tout reste assez confus dans ce coin du monde, les frontières ne semblent pas délimitées et la forêt envahit tout. On m'indique qu'il pleut six mois de l'année et qu'il fait des températures de plus de 40°. Je commence à comprendre pourquoi un Européen ne peut y rester d'une façon permanente. La générosité de la compagnie « british » devient plus compréhensible. Peu à peu dans mon esprit les idées se mettent vaguement en place. Il faudra que dans un mois je prenne rendez-vous afin de m'entretenir avec un représentant de la « Chartered Cie ». Une lettre de papa Rabier me parvient. Submergé de travail, il m'invite à le rejoindre, me précisant même les émoluments et me parlant du Sénégal, du Maroc, etc. Léontine ajoute à la fin de la lettre : « je vous embrasse mon cher Adolphe, nous vous attendons. » Pour prendre une décision, il faut avoir tout en main et je manque de renseignements au sujet de l'autre proposition. Les semaines passent. Mon grand projet chez Maur touche à sa fin. Un matin je trouve sur ma planche à dessin l'adresse et le nom du responsable de la « Chartered Cie ». J'ai compris. Quelques jours après, je m'annonce auprès d'un certain monsieur Barrett directeur de la firme anglaise pour Paris. Cet homme parle très bien notre langue et me donne quelques éclaircissements sur ce qui m'attend. Après la visite médicale chez le médecin de la Compagnie, je partirai dans un mois via Marseille et le canal de Suez pour gagner Chinde, un port entre Quelimane et Beira, situé à peu près à égale distance du nord et du sud du territoire. Je fixe bien dans mon esprit la carte de ce pays

perdu en face de Madagascar. Les salaires représentent le quadruple de ce que m'offre mon brave papa Rabier. Nous bavardons avec une grande franchise de ma part et beaucoup plus de retenue de la sienne. Impression toute personnelle ! Nous convenons qu'après ma visite médicale je reviendrai le voir, soit sous huit jours.

Le médecin m'examine en silence, me pose quelques brèves questions puis conclut :

— Je ne devrais pas vous le dire, monsieur Bernardeau, mais je rencontre peu d'hommes bâtis comme vous. C'est presque dommage de vous voir partir.

Regrettant un peu les paroles qui lui ont échappé, il me donne une foule de conseils et me fait presque une liste des pièges à éviter pour conserver la santé.

Monsieur Barrett, que je revois quelques jours après, semble tout heureux des résultats qu'on lui a communiqués. Il a préparé le contrat qui me lie pendant cinq ans à la société qu'il représente. Il y a même une clause pour le cas où, quelle qu'en soit la raison, je déclarerais forfait. Avant de signer, je prends mon temps, repose des questions, m'assure de certains détails et parle surtout du chantier. Des visages viennent à mon esprit. Je revois ma famille, papa Rabier, Beauceron. Je respire un grand coup et pose ma signature en bas des documents. En sortant des bureaux, j'ai l'impression d'avoir fait une bêtise, mais en même temps de pouvoir ainsi aider tous ceux que j'aime. Il s'agit d'un gros sacrifice dont je suis conscient. Je montre mon contrat à Maur qui en prend connaissance.

— Te voilà lié pieds et poings. Quoique tu fasses ou dises, ce sont eux qui tiennent le bout de la corde. Bien évidemment, en contrepartie, tu es payé royalement et comme tu ne dépenseras rien, tout sera pour ta poche. Je me demande si j'ai bien fait de te parler de cette affaire.

Maur semble soucieux, sa voix devient confidentielle, presque inaudible. Il relit une deuxième fois mon engagement, puis conclut :

— Tout repose sur ta santé. Si tu tiens le choc et te soignes bien durant tes retours en France, tu feras une excellente opération, sinon... tu en prends un vieux coup derrière les oreilles.

J'ai saisi ses craintes et ses hésitations. Je souffre de le voir regretter le conseil qu'il m'a donné. D'une voix ferme, je lui réponds avec amitié :

— Oui, ceci est exact, mais pourquoi tout ne se déroulerait-il pas au mieux ? Nous n'envisageons que le côté négatif de l'opération. Il faut regarder également le positif, celui qui m'a poussé à signer. Ne vous inquiétez pas. Blois est solide et les miens ont besoin de moi. Je dois donc réussir.

Je réserve ma prochaine visite à mon frère Lecourtois qui écoute

mon histoire et réfléchit. Son visage se montre serein. Il joue avec ses doigts en pianotant sur son genou. Enfin il rompt le silence et me dit :

— Tu as pris ta décision, car elle n'appartenait qu'à toi. Tu deviens juge et responsable pour l'avenir. Mes vœux très fraternels t'accompagnent. Je ne te donne qu'un seul conseil, tu rencontreras des frères qui voudront se faire reconnaître de toi. Nous, francs-maçons libres, les considérons à part égale, mais eux ne pensent pas de la même façon. La tolérance s'interprète, paraît-il ! Ne te dévoile pas et conserve l'étiquette de compagnon du Tour de France. En soi, ce titre garde ses lettres de noblesse. Si tu dois conserver des papiers tu peux me les confier, ils seront en sécurité. Hors cela, il ne me reste qu'à t'accompagner par la pensée jusqu'à ta « permission » dans un an.

— Je songerai aussi à vous et à tous les nôtres. Je resterai le maillon éloigné mais toujours attaché à vous tous.

— Sagesse, Force et Beauté, mon frère Adolphe.

— Liberté, Égalité, Fraternité, à tous ceux que je quitte.

Nous sommes très émus l'un et l'autre. J'écris à ma mère pour lui expliquer ce que j'ai décidé. J'adresse une lettre à papa Rabier et Léontine, ainsi qu'une à mon vieil Ours et Marianne. Peut-être qu'à la suite d'une paresse morale qui s'infiltré comme un ru entre deux pierres naît la stupidité. Mon esprit ne me semble plus à sa vraie place, celle où j'ai l'habitude de le trouver. Le goût sucré de l'aventure, de la liberté, qui m'a animé jusqu'à présent passe à l'amertume. Quelle sensation bizarre ! Alors presque instinctivement ma main va quérir le remède. Mes doigts se posent sur ma canne de compagnon. Ses rubans caressent mon avant-bras. Une chaleur douce et profonde m'envahit. Je conjure le sort et très lentement la quiétude renaît. La magie des ondes bienfaitrices repousse les brumes de la peur.

J'occupe les jours suivants à mille détails de classement, d'habillement, de bagages. J'ai décidé d'emporter le strict minimum dans deux valises et une malle en fer. Lecourtois reçoit quelques papiers, lettres et objets auxquels je tiens, charge à lui de les remettre à ma mère s'il m'arrivait quelque chose. Je laisse mes métaux à la porte du Temple, comme on le dit à ma loge : Travail et vrais amis fidèles. J'emporte quelques médicaments classiques et des livres. Les uns protégeront le corps, les autres l'esprit. Ma mère m'écrit une longue lettre farcie de conseils et joint une photographie de toute la famille. Je partirai avec eux. Ils m'aideront par la pensée.

Le train du PLM m'emmène à Marseille où le bateau attend. Nous traversons une Méditerranée d'huile, puis nous nous présentons devant le canal de monsieur de Lesseps. Je passe la majeure partie de mon temps sur le pont pour observer cette œuvre gigantesque et rectiligne de 161 kilomètres de long et de 40 à 100 mètres de large,

qui utilise la dépression naturelle de trois lacs. Je trouve la nourriture à bord quelconque, ma cabine petite, mais suffisante. Un homme se tient souvent devant le bar. Je crois le reconnaître, mais je ne peux le situer dans le temps. Un soir nous nous retrouvons l'un près de l'autre. Spontanément il se présente à moi.

— Louis Baquet. Il me semble vous avoir vu quelque part... ne serait-ce pas à Angers ?

— Diable ! dis-je tout surpris, je suis Adolphe Bernardeau. Je me souviens maintenant. En effet à l'école préparatoire d'Angers. Quelle bonne surprise !

La conversation s'engage. Mon condisciple présente un ventre énorme. Sa tête possède autant de poils qu'un caillou. Je comprends alors pourquoi je ne le reconnaissais pas. Il m'apprend qu'il fait partie de la « Chartered Cie » et exécute des travaux sur le Zambèze à Vila de Sena.

— J'entame mon troisième séjour. La vie te semblera dure, tu sais ! Sur deux mois de congé j'en passe un à Vichy, tellement j'ai besoin de me décrocher l'intérieur.

Je le laisse parler, l'écoutant avec grand intérêt. Durant toute la traversée, il m'entretient de géologie, géographie politique, hydrographie, mœurs, coutumes, population, travail, indigènes, vie quotidienne. Je constate que tout ne sera pas rose, mais très épineux. De temps à autre, il emploie des termes anglais que je lui demande de traduire.

— Tu ne parles pas « l'albionite » fit-il en riant. Tu t'y mettras. La difficulté consiste en la présence, dans ce coin, de langues diverses : portugaise, anglaise, allemande et de quelque trente dialectes locaux, plus du chinois, de l'hindou, de l'arabe. En définitive, avec deux cents mots de chaque langue, on peut se faire comprendre. En revanche, il faut que tu apprennes bien l'anglais car les ordres, les plans, les notes viennent de Londres ou Johannesburg. Je t'aiderai, ne crains rien.

Nous passons tout le reste du voyage ensemble. La nuit, je prends des notes sur ce qu'il m'a appris pour bien fixer les points les plus importants et par la suite les vérifier sur place. À Angers, Louis et moi n'avions que peu de rapport, mais sa curiosité boulimique m'avait frappé. Ce grand jeune homme maigre, à la chevelure bien fournie ressemblait à une image du passé. Je souris en pensant à mon voyage en bateau de La Rochelle à Bordeaux. Quelle différence ! Quelle opposition !

Les jours défilent comme les rares palmiers entrevus sur la côte. L'escale à Djibouti, morceau de terre française depuis 1884, me permet de découvrir une chaleur sèche provocante ; pour contrebalancer, nous vidons quelques bouteilles de bière un peu tiède.

— Je ne sais pas, me dit Louis, si je préfère la chaleur d'un four à

celle d'une étuve. Tu verras, Adolphe, tu rêveras de neige, de gros manteaux de fourrure, de verglas sur lequel on peut faire des glissades. Après cette halte rapide, ne regarde qu'à l'ouest, car l'est te donnera l'infini...

Je quitte le pont et entraîne Louis au salon-bar où toutes les fenêtres et hublots restent ouverts. Le courant d'air n'existe plus dans cette partie du monde. Alors Baquet s'endort en ronflant. Je le quitte pour regagner ma cabine. J'y relis mes notes et les commente pour moi : « Deux tendances s'opposent au Zambèze : les Portugais rêvent sous l'égérie de leur tête galonnée : Serpa Pinto. Celui-ci voudrait relier l'océan Indien à l'Atlantique, c'est-à-dire occuper tout le large territoire entre le Mozambique à l'est et l'Angola à l'ouest. Mais cet espoir est contrarié par les Anglais. Cecil Rhodes considère que toute l'Afrique de l'Est doit être britannique. Le travail de la « Chartered Cie », dont il est le grand patron, a pour but de relier Le Cap au Caire par une longue, très longue voie de chemin de fer, en n'ignorant pas qu'un obstacle se présente : le fleuve Zambèze. Nous construirons donc, pour le franchir, un immense pont capable de résister aux crues géantes. Où sont mes travaux de Cubzac, Lyon, Saumur ? Des jouets à côté de ce chantier ! Dès mon arrivée je devrai me méfier de tout et de tout le monde : les guerres intestines entre les tribus, la végétation, les glissements de terre, les crocodiles, les hippopotames. Éviter d'être piqué par la mouche tsé-tsé, agent de transmission d'un protozoaire qui cause la maladie du sommeil, sans oublier le paludisme, le choléra, les araignées et les serpents. Souvent, aussi, des coups de feu ou des flèches empoisonnées s'échangent. Bref ! pas moyen d'aller faire un petit tour après le travail pour se dégourdir les jambes. Les plaisirs divers se limitent à la cantine, au club et au lit sous la moustiquaire ! Quant aux femmes, les possibilités sont très limitées. Nous devons observer une prudence indispensable, sinon gare aux chaudes pisses ou à la syphilis. Alors il reste l'alcool et le thé. Je ne connais pas le goût du second, mais je me promets d'essayer. Si je conclus mon inventaire, le travail forcé représente le dérivatif obligatoire. Dans quelle histoire me suis-je engagé ? Que ne faut-il pas faire pour gagner de l'argent ? Qu'est-ce qui pousse les hommes à vouloir augmenter leur territoire très loin de leurs frontières propres ? Louis m'a parlé de l'or. Ce métal jaune fera damner le monde. L'Afrique en possède surtout dans le Sud et le Centre. Les Portugais, comme les Espagnols, après avoir éventré l'Amérique du Sud, se sont retournés vers la route des Indes et de l'Orient, comme l'avaient fait les Anglais et les Français. Le port de Lourenço Marques, placé magnifiquement dans une baie en eaux profondes, au sud du pays, devient le grand point de ralliement des flottes marchandes du monde entier. Les États européens réunis à Berlin en 1884-85 ont voulu

partager l'Afrique. Les pays ayant des établissements sur les côtes ont acquis des droits sur l'arrière-pays. Je m'explique mieux les rivalités anglo-portugaises auxquelles s'ajoutent les vues allemandes à l'intérieur du Zanzibar. Cet entourage risque encore de faire monter la température. La découverte de cette Afrique me passionne en réalité, mais comment tout cet amalgame se concrétise-t-il sur place ? Comment vivrai-je ces tiraillements politico-économiques ? Ma santé n'en prendra-t-elle pas un coup ?

En longeant la corne de l'Afrique une tempête nous surprend. Mon pied n'est toujours pas marin. Je reste enfermé dans ma cabine essayant en vain de vomir. Baquet, venu me voir, m'oblige à boire de l'eau. Le soir tout se calme et je retrouve une faim de loup. Les semaines passent entre roulis et tangage. Nous franchissons l'Équateur, « la ligne » comme on a coutume de l'appeler. Une fête à lieu à bord, je me laisse chahuter avec le sourire. Enfin nous arrivons en vue de Chinde. Un canot nous amène à terre avec nos bagages. Le bateau continuera jusqu'à Lourenço Marques via Beira et Inhambane. Je ne me sens pas à l'aise. La police portugaise et les douanes nous reçoivent assez mal. Louis, en quelques mots et quelques billets, règle notre entrée sur le territoire. Il s'arrange avec des Asiatiques pour faire transporter les valises et malles dans une sorte d'hôtel qui tient plus du bouge que d'une pension. Les êtres les plus bizarres et les plus hétérogènes se côtoient. On y parle toutes les langues, on se saoule par ennui et habitude. Des femmes indigènes attendent ou bousculent les clients du bar. En revanche, le patron, vêtu d'un costume blanc immaculé, coiffé d'un chapeau de même teinte, fume le cigare en nous accueillant dans un français compréhensible.

— Salut, Ignacio, lui dit Baquet, me voilà revenu. As-tu une chambre à deux lits, pour mon camarade et moi. Une chambre qui ferme bien à clef ?

— Bonjour Louis. Content de te revoir avec un ami. Vous monterez au second. Vous irez jusqu'à la porte blanche et entrerez dans une pièce sûre. Que voulez-vous boire ?

Ignacio, me raconte ensuite mon compagnon, est un maquereau recherché par les polices de trois ou quatre pays. Évadé de prison en Allemagne, il a refait sa vie ici et trafique dans l'or, les femmes, l'alcool, les Noirs, les médicaments, les armes, bref tout ce qui passe de main en main et avant tout par les siennes. Sur ses filles, Maria, son amie, veille au grain et joue à ravir les sous-maîtresses.

— Et les autres ?

— Des putes noires, jaunes... il a même eu pendant plusieurs mois une Anglaise. Mais on l'a retrouvée un jour étendue à terre, le ventre transpercé par un couteau. Les Anglais ne pouvaient admettre cette déchéance-là.

Le soir nous dînons dans une petite salle, à l'écart. Nous y mangeons une espèce de viande en sauce très épicée. Par cette chaleur étouffante, je transpire. Ma chemise fait entièrement corps avec ma peau. Après le dîner, nous buvons abondamment avant de prendre une douche rustique et de nous coucher. Deux jours après, seulement, nous nous intégrons à un groupe d'hommes et prenons place dans un steamer. Nous remontons le Zambèze. Deux cents kilomètres nous séparent de Vila de Sena. Le bateau, à contre-courant, vibre de partout. Le bruit de son moteur couvre les voix. Durant les trois jours de voyage, nous frôlons de temps en temps d'énormes dos de bêtes dont les corps apparaissent brusquement à la surface.

— Ce sont des hippopotames qui viennent respirer, me crie Louis.

De jeunes crocodiles fuient vers le rivage, tandis que les vieux se laissent flotter et nous regardent passer. Depuis mon arrivée, je me claque la figure, le cou, le torse, tentant d'écraser les moustiques... en vain ! Nous buvons de la bière, de l'alcool local et un peu d'eau bouillie d'une tiédeur affreuse. Le soir, nous gagnons le rivage. Les marins allument des feux autour de nous. Suant comme des fontaines, nous dormons sous des moustiquaires trouées. Les repas consistent vers midi en biscuits mous, viandes séchées ; le soir, les employés dépouillent un animal qu'ils ont tué et le font griller sur un feu. Voici enfin que j'aperçois des bâtiments en bois à l'horizon. C'est Vila de Sena. Un officier anglais et deux soldats vêtus de tenues impeccables nous accueillent sur les pontons tenant lieu de quais. Baquet me présente au gradé qui salue de la tête, sans me tendre la main. On transporte les bagages dans un grand hangar compartimenté. Louis s'arrange pour que ma chambre soit à côté de la sienne.

— Ici pas de vol, m'explique-t-il. Les baraques sont gardées jour et nuit. La salle des douches se trouve à gauche dans le couloir, les goguenots après. Mais un conseil, ne t'assieds pas sur le siège, tu attraperais des amibes. Ici on fait debout... enfin légèrement penché. T'as compris ?

— Merci de tes recommandations. J'en ai besoin.

Je passe sous la douche, range mon linge et en change, me rase et m'habille d'un costume neuf en lin de couleur crème. Louis m'attend dehors pour nous diriger vers le bureau du camp. Un Anglais nous reçoit sans chaleur, mais ébauche un sourire.

— Tu vois le plus aimable, souffle mon compagnon.

— You are Mister Bernardeau ? Welcome to you !

Louis me sauve la mise et lui explique que je ne parle pas l'anglais ; mais que je l'apprends. Il me servira d'interprète durant les réunions et le travail.

— Good. It's too late now to work. Lets go « au club », finit-il par dire en français et en riant très fort.

Son attitude me surprend, mais je ne bronche pas. Tous deux parlent encore de moi, puis nous quittons ce british qui met son casque colonial et franchit le premier la porte.

— Tu viens de voir Mister Brown, un ingénieur en chef chargé du personnel et de l'intendance.

— Un gros travail pour un homme seul ?

— Ne t'inquiète pas, il a sous ses ordres quatre autres gars, deux Anglais et deux Hindous. De plus je te préviens qu'il est farouchement homosexuel, surtout quand il est saoul... et ça lui arrive presque tous les soirs. Pour les femmes, je te mettrai dans la combine. Tu ne resteras pas sur ta faim mon petit Adolphe ! Viens, je t'emmène au Club où seuls les Blancs ont le droit d'entrer, car les gens de couleur, même ingénieurs ou Portugais sont « non grata ».

Je vis dans un rêve. Tout se révèle nouveau, insolite, surprenant. Le club est une grande pièce très propre garnie de tables et de fauteuils en toile de jute. Au bar préside un Chinois en tenue bleue ornée de dragons dorés. Les serveurs musulmans portent la gandoura blanche. Louis me présente à plusieurs hommes. Certains se lèvent et claquent des talons. On ne se serre pas la main ici. Cela me semble drôle. Baquet me chuchote de temps à autre un renseignement sur un personnage.

— Le toubib, important, tu verras pourquoi. L'ingénieur de vérification... un géomètre...

Je salue ces beaux messieurs de la tête. Beaucoup d'entre eux, impressionnés par ma taille, prononcent des phrases que je reçois avec un sourire à peine esquissé, pour faire « bon genre ». Nous dînons d'une viande grillée, de l'antilope me souffle-t-on, accompagnée de pommes de terre sucrées. Une crème gélatineuse clôt le repas. Le thé arrose le tout. Je découvre cette boisson jaune au goût spécial. Mille Dieux ! si Beauceron était là... Son cœur s'arrêterait de battre !

Le lendemain, nous abordons le travail, baignés dans une moiteur fatigante et lourde. À la réunion du matin, Louis me traduit tout bas les instructions des patrons pour la journée.

— Ne fais pas trop de zèle, Adolphe, tu n'es pas en France. Ménage-toi car tu serais sur le flanc rapidement. Le secret ici consiste en un seul mot, « tenir ».

— La saison des pluies arrivera bientôt. Que va-t-il se passer ?

— D'après les patrons, très inquiets eux aussi, les installations de cette rive doivent bien se comporter, mais nous devons craindre les glissements de terrain. D'après moi, on aurait dû doubler les ancrages en amont. Dans quelques jours tu verras tout ce qui descend, c'est imposant ! Le Zambèze devient fou, inonde tout.

— A-t-on effectué des repères les autres années ?

— Pas assez à mon sens. Seulement je dois te dire que les

« puddings », très susceptibles, n'admettent que la vérité anglaise... lorsque tout se passe bien ; sinon, ils déclareront que tous les étrangers se sont trompés ou qu'ils n'ont pas compris ! Toi, tu ne crains rien. Surtout ne discute jamais un ordre et ne mets pas ton grain de sel dans leur soupe.

— J'ai compris. Mais, d'après moi qui ne connais pas les courants fougueux, les bases se révéleront un peu légères. Ceci entre nous.

— Je pense comme toi, l'ami, mais motus et bouche cousue !

Ma vie dans cette petite bourgade est réglée comme du papier à musique. Lever 6 h 30. Breakfast, ou tue-ver façon anglaise ; 7 h 30 – 13 h, chantier ; 13 h 30, déjeuner léger composé de galettes de blé, jambon, œufs, gâteaux. Puis retour au chantier jusqu'à 17 h. Alors nous allons chercher dans une bicoque du thé et des gâteaux dits secs bien que très humidifiés. De 17 h 30 à 18 h 30 rangement du matériel, nettoyage et débauchage des ouvriers ; 19 h, après une douche nous passons des vêtements propres. Enfin, club et dîner et encore club avant de se coucher. Mon horizon se rétrécissant à l'extrême, je laisse voguer mon regard jusqu'à la rive en face. Là une végétation de petits arbres et d'épineux cache toute une autre vie. J'aperçois des huttes rondes en bois couvertes de toits en palmes où s'agitent des Noirs dans un va-et-vient continu. Ils semblent toujours rechercher quelque chose. Le camp, assez bien disposé, comprend de nombreuses baraques implantées sur un terre-plein sillonné de rues assez larges. On y trouve le groupe bureau, la direction, les villas coloniales pour les grands chefs ; un autre groupe pour les ingénieurs. Les cuisines, le club, le restaurant, les cantines sont rassemblés un peu plus loin. D'autres bâtiments abritent les réserves de matériel, des machines, les instruments en vue des réparations, les pièces de ferraille. Les logements, les cantines, la petite guinguette pour les gens de couleur et les Portugais forment un quartier à part où la nuit les bruits de bagarres réveillent les habitants. Les Hindous, les Musulmans, les Chinois et les Noirs se battent. Le service de sécurité à tôt fait de résoudre tous les litiges à coups de gourdins. On les conduit en prison dans des cellules où on ne peut ni s'allonger ni se tenir debout. Peu à peu, je prends connaissance des lieux. Bien des choses me surprennent. L'alcool, pourtant interdit, franchit les palissades. Les hommes s'enivrent faute d'autres occupations. J'ai découvert également un jardin potager, un poulailler et une porcherie. Quelques petites vaches efflanquées paissent dans un enclos en compagnie d'un taureau qui me semble très près de la retraite.

Un mois plus tard, le fleuve devient jaunâtre. Il bouillonne sourdement, puis bondit pour mordre la rive. Nous aurions encore le temps de construire une digue pour détourner, ne fusse que légèrement, la force du courant. Je saurais le faire, mais Louis m'a

conseillé le silence. Pourtant je ne peux m'en empêcher. Cette impuissance à m'expliquer dans cette langue m'oblige à représenter l'ouvrage par un dessin que je montre à Baquet.

— Cela me semble le bon sens même, mon vieux, seulement tu prends un gros risque. Débrouille-toi.

Têtu comme un âne bâté, je me rends chez un ingénieur qui me semble moins obtus que les autres. Cet Irlandais, nommé O'Donnell connaît quelques mots de français. Nous tentons dans un jargon imagé de nous comprendre. Je sens qu'il a saisi mon dessin et sa valeur technique. Je lui explique, par des gestes et des coups de crayon, ce que l'on peut tirer de mon idée. Il me fait oui de la tête et me demande de lui confier le projet. J'accepte.

Trois jours plus tard, durant la réunion à laquelle j'assiste, l'ingénieur en chef Mac Green nous expose son idée par un dessin sur un tableau noir. Tous les hommes présents le félicitent de son trait de génie. Baquet me regarde du coin de l'œil et tousse pour ne pas éclater de rire. Bien entendu mon idée est devenue celle du grand directeur. Le soir on porte des toasts à Cecil Rhodes et Mac Green pour son travail magnifique. Dès le lendemain, nous employons toutes les équipes à la construction de cette digue dont la hauteur variera au fur et à mesure de la montée des eaux. Des soldats, le fusil au poing, surveillent les crocodiles afin que nous n'ayons pas trop d'amputés parmi le personnel. Comme tout vrai Français ou habitant de l'Europe continentale je n'emploie que le système métrique. Ici, il ne faut penser, mesurer, en pouce, pied, yard, mile, acre, once, ton. Un vrai casse-tête ! Là encore Louis vient à mon secours et joue au professeur avec une patience digne d'éloge. Le soir, j'apprends mon vocabulaire et quelques règles de grammaire comme un gosse à l'école. Petit à petit, les mots anglais me viennent à l'esprit. Je débite des expressions que je retiens par cœur. Moi qui n'ai jamais touché une carte à jouer de ma vie, je commence l'apprentissage du bridge. Je fais également des parties de fléchettes. Un dimanche, Louis m'emmène au golf. Sur le moment cela me semble facile et stupide.

— Tu seras bien jugé si tu tapes dans la balle, mais si tu te révéles bon à cette pratique arrange-toi pour ne pas gagner souvent, car ta cote aujourd'hui montante descendrait rapidement.

Un jour, un clergyman protestant débarque. Il organise un service religieux. Baquet suggère de m'y rendre. Là, la coupe est pleine. Je joue au malade et le médecin passe me voir dans la soirée. Il me tâte le ventre, pose son stéthoscope sur mon thorax et laisse des petits sachets de poudre blanche que je lance dans le trou des toilettes après son départ. En revanche, je prends régulièrement ma dose de quinine pour combattre les fièvres. Je trouve ce goût amer désagréable, mais un whisky par-dessus efface tout. J'écris à mes parents, à mes amis

pour leur donner de mes nouvelles. Le courrier arrive et part à peu près tous les mois. On me l'adresse à la « Chartered Cie » à Paris qui le transmet quand elle peut. Ces lettres sont les seuls liens magiques, les seuls ponts chimériques qui traversent l'espace et le temps de l'amour et de la patience.

IX

Un soir au club, Louis me dit en aparté : « demain on fait l'amour. »

— Avec ou contre qui ? lui dis-je en souriant.

— Je vais t'expliquer, Adolphe. Le toubib et ses deux infirmiers reçoivent des indigènes et les soignent. Dans le tas, il y a des petites qui sont saines, alors ils les gardent dans des chambres pour soi-disant les mettre en observation. À tour de rôle, le médecin nous fait savoir que nous pouvons passer pour la « piqûre ». C'est bien évidemment nous qui piquons, et tu devines avec quoi ! Nous prendrons des cigarettes et une petite bouteille de parfum à la cantine que nous déposerons à côté de la fille avant « la » ou « les piqûres ». Quant au toubib, on lui paye à boire jusqu'à ce qu'il tombe raide. Il rayonne... Donc demain c'est notre tour. Ne t'attends pas à des beautés, ferme les yeux et respire très fort. Je suis bien placé à l'infirmerie, je te ferai profiter de quelques avantages. Tu n'auras qu'à me suivre.

Je reste pantois devant un tel programme. Je repense aux femmes qui m'ont ouvert leurs bras. Je ne me livrerai pas au jeu de la comparaison, car je perdrais sûrement mes moyens. Le lendemain soir, après le dîner, j'accompagne Baquet jusqu'à l'infirmerie. À la porte, un des infirmiers reconnaît Louis et l'invite à entrer. Je lui emboîte le pas.

— Room 6 and 7, sirs, on your right.

Louis m'entraîne dans le couloir, ouvre la porte numéro 7 sans frapper. Il me pousse à l'intérieur et la referme. Une surprise m'attend. Couchée sur un lit de sangle une forme dissimulée sous un drap blanc, laisse apparaître une boule noire aux cheveux courts et crépus sur un oreiller. Cette boule sourit. Ses yeux grands ouverts tournent comme des billes de loto. Le spectacle me paralyse littéralement. La fille, s'apercevant de mon désarroi, dévoile son corps. Je découvre alors de petits seins et un pubis rasé. Elle se lève pour me prendre les cigarettes et le petit flacon de « sent bon » en me disant quelques mots que je ne comprends pas. Je vis une expérience nouvelle avec une

partenaire dont je ne connais même pas le prénom et que je ne pourrais pas reconnaître lors d'une rencontre ultérieure. J'éprouve une sensation désagréable, sa transpiration dégage une odeur bizarre. Baquet m'expliquera plus tard que les femmes indigènes trouvent que nos corps de Blancs sentent le cadavre. Quelle joie de copuler dans ces conditions ! Mais tant pis, je suis en Afrique et comme dirait mon vieil Ours : « le principal est de se faire ramollir ». Dans la pièce numéro 6, j'entends les grognements de Louis et les plaintes de sa rencontre. L'intimité n'existe pas au Zambèze ! Je revois Baquet le soir au club, il frétille comme un goujon.

— Alors, me dit-il en aparté, comment as-tu trouvé ça ?

Il éclate de rire devant mon peu d'enthousiasme, mais je le remercie de sa combine et nous allons payer notre dette au toubib. Cette homme grand, chauve, au nez cassé, et aux mains maigres, pourvues de doigts très longs, semble nager avec son corps osseux dans sa chemise et son pantalon. Le docteur Comming a déjà du vent dans les voiles mais il se tient droit devant le bar, les pieds rivés au plancher. Il aligne whisky sec sur whisky sec. Il ne parle pas et fixe les bouteilles rangées face à lui tel un marin, assis sur une bitte devant la mer, observant l'horizon. Une demi-heure après il tombe tout d'un bloc à terre. Les Anglais se retournent pour ne pas le contempler. Les deux infirmiers qui attendent dehors arrivent et l'emportent rapidement.

Les jours suivants, je prends quelque plaisir à taper dans une balle de golf. Au début je la loupe ou frappe trop fort, mais petit à petit je mesure la force de mes tirs.

Les mois passent accompagnés du même rituel. Nos travaux résistent à la poussée des eaux. La fierté de Mac Green s'amplifie grâce à mon idée... La chaleur et l'humidité nous écœurent. Tout geste un peu brusque se transforme en transpiration maximale. Je sens que je résiste moins bien et deviens poussif. De temps à autre le « spleen », comme disent les « british », m'envahit. J'éprouve une envie folle de me retrouver sur une route française, marchant d'un bon pas, aux côtés de Beauceron, de L'Angoumois, en sentant un petit vent frais balayer mon visage. Je reçois d'un seul coup trois lettres de ma mère qui se fait de la bile pour moi et compte les jours qui la séparent encore de mon retour.

Le travail se trouve un peu paralysé par les crues terribles qui proviennent de la région de Tete, plus en amont. Je fais des progrès en anglais, ce qui me permet de prendre part aux conversations. Louis corrige mes fautes ensuite, lorsque nous sommes seuls. Quant aux Portugais propriétaires du pays, ils vivent à l'ombre des représentants de la reine Victoria. De petite taille, avec le plus souvent une chevelure brune surplombant un visage tristounet, ils travaillent

sans souci et sont payés à un barème légèrement supérieur à celui des indigènes, mais ils n'ont pas le droit de vivre avec nous. Presque considérés comme des bâtards européens, ils supportent tout, en serrant les dents. J'ai tenté de parler avec eux en espagnol. Ils simulent une compréhension relative mais, je n'arrive pas à comprendre leurs réponses. Leur langue me paraît dure, heurtée, à l'accent presque germanique.

Sans la présence de Louis, ma vie serait très dure. Nous avons la chance de ne pas avoir de concert nos crises de cafard ; aussi, l'un est toujours là pour consoler l'autre. Les Anglais organisent des chasses aux fauves. Je les suis, armé d'un pistolet de fort calibre, mais ne tire pas sur les bêtes trop belles, libres, heureuses. J'estime que, du pôle Nord au pôle Sud, les hommes ne sont que locataires des lieux où vivent les animaux, les seuls propriétaires. Les Noirs jouent les rabatteurs dans les hautes herbes et les arbustes épineux. Il m'est arrivé plusieurs fois d'entendre les cris de détresse poussés par ces hommes. Pour un Anglais ce n'est qu'un accident. Les charognards doivent manger à leur faim ! J'ai tiré une seule fois devant un troupeau de buffles qui nous chargeaient. Le bruit, la fougue, la volonté et l'inconscience de ces bêtes paralysent les plus courageux. J'ai senti une corne frôler ma poitrine et l'image des courses de taureaux m'est revenue en mémoire. Les antilopes nombreuses se retrouvent sur les tables accompagnées de sauces peu relevées. Leurs cuissots et filets font une excellente viande séchée et fumée. Je sens que mon attitude, réservée face à la tuerie, est très mal appréciée par les « viandars ». Sur le fleuve, j'observe souvent les hérons fiers et snobs, les martins-pêcheurs indiscrets et rapides, les ibis aux allures de filles légèrement empruntées. L'aigle pêcheur, magnifique dans sa chasse, tournoie, passe et repasse au-dessus de son gibier, comme pour se mettre en appétit, avant de s'abattre sur lui avec une précision minutieuse. Les éléphants, rhinocéros, lions, léopards et autres animaux nobles se trouvent nombreux au sud de notre camp. Je les ai observés à plusieurs reprises lors des grandes randonnées que Mac Green organise avec ceux de ses collaborateurs qu'il veut récompenser.

Mon amour pour le bois trouve son plein contentement dans cette région. Baquet me donne les noms des arbres inconnus encore pour moi : goyaviers, citronniers sauvages, goundas, baobabs aux troncs énormes, gaïacs aux jolies fleurs bleues. Le makoum doun-Koundou sert à la fabrication des mâts de bateau ; le mikola, sorte d'hibiscus, donne une écorce que les indigènes travaillent pour faire des cordages. Le pandanus, à l'allure du palmier, entre dans la fabrication de nasses à poisson. Le long des rives, on trouve à profusion les fougères, roseaux, daturas aux fleurs envoûtantes par leur parfum, sénés aux

feuilles laxatives. Dans la brousse, les serpents chassent la maladie lorsqu'ils sont cloués sur les cases des indigènes. Les musulmans assimilent l'hippopotame au phacochère, autrement dit au cochon, en se refusant d'en manger. J'ai eu l'occasion de rencontrer quelques tribus nommées Landines, un mélange de cafres et de zoulous. La nuit on entend dans le lointain des concerts de marimbas, sorte de xylophones, mêlés aux tambours et à plusieurs violons monocordes. Je ne peux pas dire que ce soit particulièrement harmonieux, mais comme dit Louis « ça fait couleur locale ! ».

Quelques jours avant mon premier départ en congé, je suis secoué par une crise de paludisme. Ne connaissant pas la maladie, j'ai tôt fait de m'inquiéter. Le toubib « entremetteur », qui tous les mois fort gentiment me permet de me faire ramollir, augmente ma ration de quinine. Un des domestiques « valet de chambre » me procure une racine que je dois sucer. L'effet est presque immédiat. Je ressens une joie sans limite à reprendre le steamer qui va, en deux jours, le sens du courant aidant, m'amener contre les flancs du navire qui me conduira en France. Louis est du voyage car ses périodes de vacances correspondent aux miennes. Je le trouve très fatigué, jaune, l'intérieur des paupières rougi.

— Encore deux allers et retours, me confie-t-il, et je suis bon pour trouver un appartement à Vichy à côté du cimetière. Un mois avant notre départ, nous avons enterré un Anglais mort assez rapidement d'un ictère du foie. Baquet connaissait bien l'homme qui se plaignait depuis longtemps du côté droit. Il ne mangeait plus et ne buvait que du thé.

— D'après moi, les vers que nous attrapons ici nous bouffent les tripes, m'assure-t-il. Tu as compris, Adolphe ? En cas de coup dur, pas de rapatriement d'urgence ni de spécialiste quelconque, ça s'arrange ou tu crèves.

Le voyage de retour assez calme est perturbé par une bonne femme qui, au cours d'une crise de nerfs, se balance dans la flotte. Les requins se précipitent pour festoyer. Nous nous quittons, Louis et moi, à Marseille et nous donnons rendez-vous soixante jours après sur le pont du navire en partance. Je dirige mes pas vers le temple maçonnique où je me fais reconnaître de mes frères et suis pris en main par un toubib spécialiste des maladies tropicales, Pierre Michelet. Devant les résultats de mes analyses, il me dit sérieusement :

— Mon frère Adolphe, tu vas avaler quelques drogues et faire des piqûres qui gommeront très rapidement les saloperies que tu as récoltées. Je te fais une ordonnance. Reviens me voir avant ton prochain grand départ.

Je télégraphie à ma mère pour l'aviser de mon retour et écris à mon Ours que je me dirige sur Saint-Aignan.

Lors de mon passage à Paris, après une brève conversation, monsieur Barrett me remet un gros chèque. Peu à peu mon moral reprend force et vigueur, en comptant les zéros qui suivent les dizaines.

À mon arrivée, ma mère, après un premier coup d'œil un peu humide, me parle d'une voix douce et pourtant ferme :

— Mon grand, tu as maigri, tu es fatigué... Ah ! tu avais bien besoin de partir chez les sauvages ! Je te garde auprès de moi, il ne t'arrivera rien.

Mes frères et sœurs réclament des histoires de bêtes féroces. Ils s'agitent, se disputent presque pour savoir qui remplira mon verre, coupera le pain ou fera mon lit. Quel plaisir de sentir autant d'amour et de chaleur humaine, après une si longue privation ! J'en avais oublié le goût. Leur mine réjouie me ravit lorsque chacun me conte ses histoires de travail, de camaraderie ou de rencontres. Je déguste leur bavardage, fermant les yeux en gourmet.

Huit jours après mon arrivée chez ma mère, débarquent Beauceron et Marianne. Les grosses larmes de joie, les baisers humides et les tapes dans le dos m'étouffent tendrement avant que je puisse raconter à nouveau mes aventures. Je fais provision de cette intimité familiale qui me sera si utile lorsque je reprendrai ma solitude comme un cheval son licou. Ils sont tous réunis autour de la table. Mon regard les caresse successivement comme s'il désirait prendre le moule de chacun. Ma mère toute fière porte une robe de laine aubergine foncée. Elle a jeté sur ses épaules le châle que je lui ai offert jadis. Ses yeux se posent sur l'un, puis l'autre, en veillant à la distribution des plats, au remplissage des verres vides, à la tenue des jeunes. Rien ne lui échappe. Elle grignote comme une souris, sourit comme une madone. Entre deux bouchées, sa main vient couvrir la mienne. Malgré ses cheveux devenus blancs qui lui donnent une distinction de milady, elle vieillit doucement. L'embonpoint de la Marianne la rapetisse un peu, mais ne l'empêche pas de surveiller amoureusement son ourson. Lui, en revanche, a pris un coup de vieux. Son dos se voûte légèrement. J'ai remarqué aussi qu'en marchant il traîne un peu sa jambe droite. Maintenant, il vide son verre en trois fois. Son visage rayonne de bonheur et d'orgueil parce qu'il se trouve là, parmi nous, en famille. Marie, la grande, mange rapidement, se lève sans cesse pour apporter un plat, débarrasser, remplacer les bouteilles. C'est elle la véritable mère de toute cette nichée. Juliette et Georgette l'aident avec un plaisir non dissimulé et une bonne volonté certaine. Georges et Henri jouent aux hommes en charge de responsabilités. Leurs gestes sont courts, précis et leur jugement tranchant. Je sens chez ces deux-là une ressemblance morale et physique avec mon père. Enfin Frédéric, qui fait bande à part, assiste sans être vraiment à notre réunion. De

temps en temps, il participe à la conversation en glissant une pirouette verbale.

Beauceron et moi allons faire une balade en ville pour bavarder entre hommes. Incidemment, j'avais appris par le notaire qu'un petit café situé en bas du village, le long du Cher, était à vendre. Je connaissais le vieux couple qui exploitait l'établissement et savais que son prix pouvait être discuté. Nous allons donc y boire deux fillettes en observant la clientèle. L'Ours s'assied en face de moi à une table. Son regard tourne autour de la salle.

— Pas très propre, me dit-il en faisant la moue. Ils feraient bien de passer un coup de peinture, ou tout au moins d'enlever les toiles d'araignées.

— Cela ne les empêche pas de faire leurs affaires. Ils se trouvent juste en face de l'arrêt de la diligence. Ça doit marcher.

— Le bistroquet nourrit son homme, tu sais mon drôle. Je te garantis qu'avec son truc La Marianne a fait du beurre. Quand tu mets de l'eau gratuite dans du jus pas cher, le bénéfice devient important. Même le plus fauché peut dépenser deux sous. Il suffit d'avoir beaucoup de monde. Actuellement on possède une petite cagnotte. Oh ! évidemment ça n'a rien à voir avec ton salaire de millionnaire, mais encore dix ans de trimard et, avec le truc de La Marianne, on pourra donner un comptant pour devenir les propriétaires d'une petite affaire.

Je l'écoute en ne quittant pas des yeux son visage sérieux tandis qu'une bonne envie de rire me mordille les boyaux.

Le lendemain, le notaire reçoit ma visite.

— Voilà ce que j'ai décidé, lui dis-je en souriant. Pouvez-vous conclure un prix ferme selon la somme que nous avons déjà envisagée. Le nom de l'acheteur doit rester entre nous. Après mon départ, les papiers étant en règle, vous serez aimable de prévenir mon ami Alcide Dubois à Chambéry qu'il vienne prendre les clés du bistroquet et règle juste à ses prédécesseurs le matériel et le stock de la cave. Dans quel état se trouve le petit appartement au-dessus ?

— Un logement simple composé de deux chambres et un grenier, le tout de la surface du commerce. En bas, il jouira également d'un petit jardin et d'un appentis situé au fond. Les waters se trouvent dehors tout près de la porte de la cuisine. Ils peuvent également exploiter une portion de terrain afin d'installer une terrasse devant ; mais limitée, je pense, à cinq tables contre la façade.

— Parfait, je vous charge de toutes les formalités et vous remercie d'avance de les aider.

— Je n'y manquerai pas, car ce sont de braves gens.

— Oh oui ! et je leur dois énormément. D'autre part, si je venais à disparaître, la « Chartered Cie » vous en aviserait et devrait vous

verser les mensualités en cours plus une aide pour ma famille. Il faut tout prévoir, ça ne provoque pas la mort.

— Je crois qu'ainsi on conjure le sort. Si votre père était encore de ce monde, il vous complimenterait.

L'après-midi même, nous nous retrouvons seuls mon gros Ours et moi. Je lui tends une enveloppe cachetée.

— Mets ça dans ta poche. Ce pli contient mes instructions au cas où je ne reviendrais pas.

Beuceron bondit, trépigne et me dit d'une voix de stentor :

— Tu es fou, mon drôle, totalement fou de parler ainsi, je ne t'ai pas élevé jusqu'à présent pour entendre ces absurdités.

Je raisonne mon Ours qui se calme très lentement. Je le touche en lui disant que je tiens à ce qu'il ait la responsabilité des miens. Il bougonne, gratte son pois chiche sur la joue, lance une courte série de « mille Dieux » et, la larme à l'œil, conclut :

— S'il t'arrivait malheur, mon petit, la tombe s'ouvrirait devant moi et je te rejoindrais.

— Mais La Marianne ? Penses-y vieil égoïste. Et ma famille ?

— Tu es mon fils, Adolphe. Je suis ton deuxième père et le seul maintenant. Mon petit, mon drôle, mon autre moi-même, si tu savais comme je t'aime !

Ses larmes, d'abord hésitantes, roulent sur ses joues, empruntent les sillons de ses rides, lui mouillent le menton, puis se perdent sur le plastron de sa chemise. Ce moment très fort me prend aussi aux tripes. Alors, pour rompre l'émotion, je force ma voix et, dans un faux rire, je lui dis :

— Nous avons l'habitude de mouiller l'intérieur de nos magasins plutôt que nos devantures. Allons boire une bouteille. Rien de tel pour se refaire une santé. Crois-moi, à côté du thé, c'est le paradis par rapport à l'enfer.

En fin de semaine, Beuceron et la Marianne nous quittent. Durant un court aparté, je dis simplement à cette dernière :

— Marianne, ne vous inquiétez plus au sujet de la santé de votre ourson. Je ne peux vous en dire davantage, mais tout est arrangé.

Ses grands yeux de chatte s'écarquillent comme si je lui avais annoncé la fin du monde. Ma mère entre alors dans la pièce et me dit :

— Je prépare un panier pour nos voyageurs. Viens, mon grand, choisir quelques bouteilles, ils les boiront dans leur Savoie, s'ils peuvent attendre jusque-là.

Les adieux sont touchants. Les joues se tendent, les baisers pleuvent, des mercis sans fin s'enchaînent et se perdent au coin de la place. Beuceron, dans l'oreille, me souffle en guise d'au revoir :

— Fais attention à toi, pense à nous tous, sacré africain !

Les jours passent, calmes et doux. N'ayant pas rapporté de

cadeaux à tous les miens, je décide de les emmener à la foire de Montrichard. Dès notre arrivée, j'aide chacun à se prononcer sur le choix d'un présent. Ma mère, après beaucoup d'hésitations, choisit une montre en sautoir. Marie préfère un manteau. Julienne opte pour un grand métrage d'étoffe. Georgette a besoin de souliers. Georges aime mieux un paletot. Henri des paquets de graines et un sécateur. Frédéric des soldats de plomb. Nous déjeunons à l'auberge et le soir nous revenons à Saint-Aignan. Quelle journée ! Je suis si heureux de leur apporter un peu de bonheur que, finalement, je me pose la question : « Suis-je égoïste en me faisant ce plaisir ? ».

Durant les journées suivantes, mes occupations se bornent à casser du bois, faire quelques courses, rencontrer des amis. La vie me semble douce, trop douce... Je réalise brusquement que, si je veux passer à Paris un jour ou deux, descendre sur Marseille voir mon frère toubib et faire quelques emplettes, il ne me reste que quelques jours. J'ai retrouvé toute ma force et mon énergie. Je me sens bien, parfaitement bien. Mon cœur se serre en quittant Saint-Aignan. Avec discrétion, je respire le parfum du visage de ma mère comme si je pouvais l'emporter avec moi.

Paris m'accapare, m'opprime, me fatigue un peu. Je revois monsieur Barrett qui me trouve beaucoup mieux qu'à mon arrivée. Il me signale que les rapports de Vila de Sena soulignent mon travail assidu et sérieux. En résumé, je donne une excellente impression à la direction locale. Il me charge de quelques commissions et d'enveloppes closes cachetées à la cire rouge. Je passe voir mon frère Lecourtois qui me donne des nouvelles de Rabier et de Balme.

— Ils doivent venir dans un mois. Dommage ! Tu seras parti. Ils sont très fatigués. La chaleur sèche ou humide a vite fait de vous accabler après un long séjour. Tu connais !

— Donne mon tendre et très fraternel souvenir à tous.

Je décide de regagner Marseille où le toubib Pierre Michelet m'examine et me garde à dîner. Il s'applique à me mettre en garde contre les dangers multiples du Mozambique, car c'est ainsi que l'on nomme désormais l'Afrique orientale portugaise.

— Tout se résume au problème d'eau polluée. Méfie-toi des salades nettoyées à la « va comme je te pousse », ne te lave les dents qu'avec du thé ; bref, si tu veux survivre, et ne pas nous revenir complètement sur les genoux, agis avec discernement et beaucoup de précautions.

Je lui raconte les copulations avec les indigènes. Il se met à rire et me répond :

— C'est un peu partout pareil. Le toubib en place tente de limiter les dégâts, mais il peut se tromper par négligence. Simple question de chances.

Le lendemain soir, il m'emmène à la loge maçonnique où les travaux se déroulent avec beaucoup de rectitude. Je passe quelques heures agréables et enrichissantes. Dans des magasins spécialisés en articles coloniaux, j'achète vêtements, colifichets, et deux paires de bottes, ainsi qu'un costume pour mes soirées au club ! Je déguste ensuite quelques poissons accompagnés d'un rosé de Provence particulièrement gouleyant dans un restaurant de la Canebière. Au moment où je termine par un café arrosé, j'aperçois Louis Baquet qui déambule tranquillement. Je le hèle. Il vient s'asseoir à ma table.

— Nous voilà réunis, mon cher Adolphe, une dernière fois sur cette terre française.

— Comment se sont passées tes vacances ?

— Mal et bien à la fois. À Vichy, j'avais rencontré l'année dernière une petite qui, tiens-toi bien, ces jours-ci m'a présenté mon fils, un « gniard » de quatre mois ! J'en serais le père !

— Et alors ?

— Il ressemble à tous les « gniards ». Je n'ai pas trouvé de similitude entre ses traits et les miens.

— Et qu'as-tu fait ?

— Oh ! l'ami, la prudence est mère de la vertu. Catherine voulait que je reconnaisse le gosse et que je me marie avec elle... pas de ça Lisette. Je ne la crois pas pute, mais fille facile, donc paternité douteuse ! Elle sait que j'ai une bonne situation par rapport aux hommes qu'elle peut fréquenter. Son choix se trouve simplifié ! Tu me saisis ?

— Et comment ! dis-je un peu accablé. Et ta santé ?

— Mieux, je refais surface comme les hippos sur le Zambèze. Je t'offre le champagne.

En abordant l'océan Indien, la traversée devient pénible. Je reste cloîtré dans ma cabine, suant comme beurre au soleil et rendant tout ce que je me force à boire ou à avaler. En vue des côtes du Zanzibar, la tempête se calme et mes forces retrouvent un regain de vie. À notre retour à Vila de Sena, nous offrons plusieurs tournées aux camarades présents.

Le travail reprend. Il faudra attendre encore deux mois pour voir les flots diminuer d'intensité. Nous pourrons alors réparer les dégâts, avant de continuer plus loin. Durant notre absence, des hommes sont morts dont trois de maladie qui ont eu droit à une croix de bois. Cinq ouvriers, dont deux Portugais, ont été entraînés au fond de l'eau dans les gueules des crocos. Un jour, je crois que c'est mon tour mais j'arrive à ne perdre qu'une de mes bottes au fond du fleuve. Malgré les chasses auxquelles se livrent nos soldats, le nombre de ces bestioles malfaisantes reste sensiblement le même et leur appétit demeure

toujours aussi vorace. À ce propos, le mien diminue dès que je me trouve sur ce coin de la planète. Lorsque je repense à ce que j'avalais autrefois sans me forcer aucunement, cela me donne à réfléchir. Louis et moi maigrissons très lentement, mais régulièrement.

— Les bons coqs sont toujours maigres ! me lance-t-il en s'esclaffant.

Puis, brusquement sérieux, il ajoute :

— Tu sais que j'ai reçu une lettre de Catherine ?

— Et alors, elle prétend toujours que tu es le père ?

— Regarde cette photo, tu les verras tous les deux.

Je contemple une femme brune, souriante tenant dans les bras un bébé faisant la grimace. Lui rendant la photo, je réponds :

— Le bébé peut être un petit Baquet ou un Dupont, ou un Bernardeau ! Catherine en revanche, est assez jolie.

— Ouais ! fait-il songeur. Tu as raison.

— Vrai ou faux le gamin n'a rien demandé. Elle se bat en affirmant sa vérité. Que penses-tu faire Louis ?

— Gagner du temps. Lors de mon prochain retour, je regarderai mieux le gosse. Et s'il est de moi...

— Tu l'épouses ?

— Peut-être. Mais avoue que se marier et ne pas vivre ensemble est parfaitement stupide.

— Certes. Je te comprends.

— Dis-moi Adolphe ! Tu n'as jamais fait de gosse à une fille ?

— Pas à ma connaissance. Ma mère aimerait bien en faire sauter un sur ses genoux. Pour le moment, je me l'interdis.

Au courrier suivant, une lettre de mon gros Ours arrive. J'ai de la peine à lire tant, sans doute trop ému, il a oublié d'écrire des mots que je dois deviner. Il me gronde, m'engueule, me remercie, m'embrasse. « Tu as réalisé notre rêve à Marianne et à moi », écrit-il entre autres. Je parcours ensuite une liste de travaux qu'ils réalisent et une autre de projets. « Je peux veiller sur les tiens, mon petit drôle, comme si tu étais là, toi-même. » En faisant plaisir à mes vieux amis, je protège ma famille du même coup. Le but est atteint. Enfin, il déclare vouloir me rembourser petit à petit, ne pouvant accepter ce cadeau. J'ai toujours remarqué combien les personnes peu aisées avaient le souci de rendre l'argent prêté. Les nantis ont la faculté de l'oubli. Je réponds donc à mes amis que le seul fait de protéger ma mère, mes sœurs et mes frères me rembourse avec les intérêts. J'en fais une question de principe et je ne veux rien accepter sauf une ou deux bonnes bouteilles lorsque je reviendrai. Cette lettre, comme toutes les autres, mettra plus de deux mois à leur parvenir, peu importe ! La décrue arrive en même temps qu'un groupe d'hippopotames qui démolissent la digue que nous avons construite. Nous commençons à ancrer deux

séries de piles du pont. Je note pour moi les repères de la descente des eaux.

Louis s'alite. Une constipation chronique lui donne des douleurs atroces dans le ventre. Le contraire m'arrive en même temps, je me vide littéralement. Il m'est impossible de travailler, car j'ai toujours le pantalon sur les bottes. Comming, le toubib, vient nous voir. Il prescrit des poudres noires pour moi et blanches pour Baquet. L'effet tarde à se faire sentir. Notre domestique que nous appelons Boyi, un métis, apporte du thé. Pour le remercier, je lui offre un de ces petits colifichets achetés à Marseille. En fin d'après-midi, il arrive avec un bol de tisane noirâtre qu'il m'invite à boire. Les coliques s'arrêtent comme par miracle. Louis absorbe une bouillie qui le fait grimacer. Deux heures après, il se vide et les douleurs s'estompent. Je regarde ce petit homme, à la mine insignifiante, aux gestes rudes jouer l'infirmier – sorcier avec succès. Décidément l'Afrique me surprendra toujours ! Durant deux jours, le matin et le soir, en secret, Boyi nous soignera contre quelques bracelets et colliers affreux devant lesquels il s'extasie. Comming, bien sûr, ignore ce traitement parallèle, et se félicite de nous avoir tirés d'un mauvais pas. Nous lui laissons ses illusions, parce qu'un médecin, et de surcroît britannique, sait ce que les toubibs d'autres nations ignorent. Remis de nos émotions nous retournons au travail, au club, au bridge, au golf.

Les mois passent. Nous continuons à succomber de temps à autre, mon voisin et moi à des passages à vide farcis d'idées noires. J'ai entrepris de tenir mon journal. Sur la page blanche, je couche mes sensations, mes envies, mes détresses. Peut-être cela m'aidera-t-il à mieux supporter l'éloignement des miens. En fermant les yeux, j'imagine mon gros Ours, prenant un verre à pied dans ses grosses pattes à broyer de la ferraille pour le poser délicatement sur son comptoir ou sur une table. La Marianne, telle une abeille, virevolte, sourire aux lèvres, entre la cuisine, la cave, la terrasse, le premier étage. Ma mère, dans une de ses lettres, m'en parle : « Je ne les ai jamais vus si heureux. Tous les jours, l'un des deux passe me voir pour demander si j'ai besoin de quelque chose. »

Louis reste poursuivi par sa Catherine qui devient tendre puis incisive, rêvant de projets fabuleux et parlant de Firmin, leur fils. Les copulations avec les alitées consentantes se répètent toutes les trois semaines à peu près à dates fixes. Je pense être moins gauche, mais peut-être plus bestial en prenant mon plaisir. Le toubib, complètement imbibé d'alcool, tient difficilement les yeux ouverts. La direction doit le faire permuter avec un collègue de Salisbury en Rhodésie du Nord. Nous ne risquons pas d'y perdre grand-chose ; mais la question se pose à nous tous : « Son remplaçant nous laissera-t-il faire des piqures, comme Comming ? ».

Un mois se passe. Nous voyons débarquer un petit gros, le visage rouge, chauve, les doigts comme de petites saucisses. Il se nomme Cork, médecin colonial. Il entreprend une visite systématique de tout le personnel du camp. Lorsque mon tour arrive, j'ai envie de le prendre sous le bras comme un petit paquet pour le balancer dans le fleuve. Sa voix de fausset déchire le tympan. On chuchote qu'il fait couple avec Brown, le chef du personnel, qui nous avait accueillis, Louis et moi, à ma première arrivée. Quant aux fameuses « piqûres », il connaît et ne transgresse pas les habitudes.

Les vacances surviennent. Heureusement, car la fatigue nous anéantit. Sur le bateau, Baquet s'inquiète à l'idée de revoir Catherine et son fils Firmin.

— J'ai bien envie de rester planqué à bord, d'attendre quelques jours et de sauter dans un train pour Paris, me confie-t-il.

— Je te laisse libre de ta conduite, mais je te conseillerai d'être un peu plus courageux.

Ma réflexion le laisse rêveur. À Marseille, il descend sur le quai un des premiers et se perd dans la foule. Il me faudra donc attendre soixante jours pour connaître la suite de l'histoire. Je m'offre d'abord un dîner sur la Canebière en compagnie de mon frère toubib Pierre Michelet, après une visite à son cabinet. Durant le repas, nous parlons à cœur ouvert tout en nous régaland de poissons et de viandes bien arrosés.

— Tu es très solide Adolphe, voilà ta chance. Oui ! je te trouve amaigri, le visage buriné. Tu dois te reposer. Par expérience, je puis te dire que le troisième et surtout le dernier séjour sont toujours les plus durs à supporter. Dors beaucoup, mange bien, continue à prendre la quinine par précaution et surtout pour ne pas rompre avec ce produit. Le corps s'y habitue. Repasse me voir avant de partir, je te ferai des nouveaux vaccins qui te protégeront.

Je remonte sur Paris, m'arrête juste à la « Chartered Cie » pour y déposer, sur le bureau de Barrett, des plis que j'ai transportés et toucher mon chèque. J'entraperçois Lecourtois qui m'annonce la venue de papa Rabier dans un mois.

— Au retour, je l'embrasserai, lui dis-je. Pardonne-moi si je ne fais qu'entrer et sortir, mais mon train m'attend.

— File, mon frère, je ne te retiens pas. À bientôt.

Voulant surprendre les miens j'arrive à Saint-Aignan sans tambour ni trompette. Je me dirige vers le café de mon Ours et m'installe, mine de rien, à la terrasse. J'entends sa voix, depuis l'intérieur, demander :

— Qu'est-ce que je vous sers ?

— Une fillette, une bonne et bien fraîche, dis-je en déformant ma voix.

— Tout de suite.

Là, devant moi, il dépose le verre et la bouteille sur le marbre du guéridon. Je baisse la tête pour qu'il ne voit pas mon visage.

— À votre santé, Monsieur, lance mon Ours en s'en allant.

Je le rattrape avec cette phrase clef :

— On ne trinque plus avec son coterie ?

Il se retourne, me regarde. Son visage passe du blanc au cramoisi. Sa voix change plusieurs fois de ton. Enfin il éclate, me prend dans ses bras, m'écrase, hurle le prénom de Marianne, me caresse les joues, me palpe la poitrine et le dos, m'embrasse des dizaines de fois, pleure en faisant entendre de gros sanglots, crie à qui veut l'entendre :

— Il est revenu, mon petit. Il est là, le plus généreux, le plus beau. Mon fils est là.

Des gens, qui passent sur la route, s'arrêtent médusés. Un gamin met l'index sur sa tempe et le tourne en criant à son tour :

— Il est fou le patron !

Marianne arrive. Elle se jette sur moi. Tous deux sont accrochés, me tirant les vêtements, bavant sur ma veste.

Beauceron hurle pour les clients à l'intérieur :

— On ferme ! Vous entendez, je ferme. Il est revenu.

Calmer deux furies éclatant de joie semble très difficile, mais avec le temps tout devient possible. J'arrive enfin à parler :

— Et si je visitais votre établissement ?

— Oh ! que oui, mon drôle ! Viens, tu vas tout voir. Ta cuisine est rangée La Marianne ?

— Bien sûr, je ne traîne pas.

Ils me montrent les moindres recoins, ouvrent les placards, désignent les bouteilles, présentent les pièces du haut. Nous redescendons dans le jardin pour voir les légumes, le pied de vigne, le cerisier, et même les latrines. Durant cette visite guidée, les commentaires s'enchevêtrent, se superposent. Le petit index de Marianne s'agite pour me faire remarquer un détail, tandis que mon gros Ours a passé son bras sous le mien comme pour ne pas me perdre.

— Très bien, mes amis, vous avez une belle affaire très propre, bien tenue, bien garnie. Y-a-t-il de la clientèle ?

— Au début, avoue mon Ours, cela nous semblait un peu calme et puis petit à petit, de bouche à oreille, les gens ont su qu'on avait repris l'affaire.

— Ils sont venus en curieux, minaude La Marianne.

— Et ils sont bien accrochés maintenant, coupe Beauceron. Mais toi, mon petit, comment te sens-tu ?

— Et la famille comment va-t-elle ?

— J'y suis allée ce matin en faisant mes courses, avoue La

Marianne. Nanette attend le télégraphiste derrière la porte.

— Je monte les voir. Venez ce soir après la fermeture, proposé-je.

— Nous y serons après le souper, répond l'Ours. Compte sur nous, tu penses ! Je monterai tes malles dans ma brouette. Laisse tout ici. Va vite faire tes bises, y'a rien de meilleur en ce monde !

Ma mère pleure en me voyant. Nous restons dans les bras l'un de l'autre blottis en silence tandis que la grosse pendule sonne la demie comme pour marquer cet instant. Elle me fait asseoir dans le fauteuil de mon père et ses yeux semblent me caresser très doucement, presque avec précaution.

— Je t'attendais, mon Adolphe.

— Moi aussi maman, il me tardait de te revoir.

La conversation vient lentement, à pas feutrés, pour ne pas déranger notre intimité.

— Tu es bien maigriot, mon petit. Ça a été dur ?

La porte s'ouvre, voilà Marie, son panier à provisions à la main. Elle le lâche et vient m'embrasser, en bondissant dans mes bras. Puis, comme des oiseaux choisissant le fil où ils vont se percher, tous les autres arrivent en criant leur joie. Je reprends vite mes habitudes. En soirée, nos « cafetiers » montent jusque chez nous. Les mots jaillissent et remplissent la maison.

— Papa Rabier revient en France dans quarante jours, annoncé-je.

— Tu vas le voir ? demande Beauceron.

— Diable oui ! pour une fois que nos dates de séjours en France correspondent, nous ne pouvons nous manquer.

— Et Balme, le rencontres-tu aussi ?

— On ne m'en a pas parlé, l'Indochine se trouve plus loin.

La Marianne a remonté de sa cave deux bouteilles de Chinon. Nous les savourons dans un silence religieux, rompu par quelques claquements de langue.

Depuis mon arrivée je dors comme un loir. Après un léger « tuer-ve », je parcours les bois et me surprends à parler aux arbres, leur contant la vie de leurs cousins du Zambèze. Les branches dodelinent comme si elles comprenaient mon langage. Deviendrai-je un peu fou ? Non ! Tout simplement heureux. Vers dix heures et demie je retrouve Marie pour faire les courses en sa compagnie.

— Je suis bien aise de bavarder avec toi, ma grande sœur. N'as-tu rien à me confier ? Pas de soucis qui t'ennuient ?

— Peu de chose, Adolphe. Julianne aime son travail chez le notaire et reste d'une grande discrétion. Georgette se débrouille parfaitement chez sa couturière.

— Crois-tu que ta sœur soit capable de travailler seule ?

— Pas tout à fait, dans un an probablement. Georges, sérieux et consciencieux, rêve de faire comme toi et de suivre les traces des

hommes de la famille.

— Et Henri ?

— Un bon petit gars. Son patron l'aime beaucoup. Il rejette sur lui tout l'amour réservé à son seul fils décédé. Mais le père Mathieu vieillit. Sa femme ne vaut guère mieux. Quant à Frédéric, il est difficile à comprendre ; moi-même, je ne le saisis pas.

— Que voudrait-il faire, a-t-il une idée, un rêve ?

— Rien... c'est ça qui est triste. Il travaille mal à l'école, plane sur des nuages et redescend rarement au sol.

— Je vois, dis-je en oscillant la tête. Et toi, ma Marie, pas de galant en vue ?

— Je consacre toute ma vie aux nôtres, un peu comme toi Adolphe. Nous nous battons sur deux plans différents pour les aider. Seul le fils du boulanger me fait des tas de sourires, mais rien de plus ! Je terminerai vieille fille.

— Faut pas dire ça, Marie. La pendule te semble arrêtée, mais elle sonnera un soir au moment où tu t'y attendras le moins.

— Crois-moi Adolphe, ni toi ni moi ne connaissons le mariage. L'un, parce qu'il tourne autour de la terre et ne peut prendre le temps de s'arrêter ; l'autre, parce qu'elle est bloquée dans ce bourg pour de longues années encore.

Je reste encore quelques jours auprès des miens, puis je regagne Paris en attendant l'arrivée de papa Rabier. J'en profite pour assister à des spectacles. Je découvre le musée du Louvre et le musée Grévin qui me plaisent beaucoup. Lemer cier, avec lequel je dîne, me prévient de l'arrivée imminente de Rabier. Je passe donc à l'hôtel du Louvre pour en connaître la date exacte. Aimant la marche, je prends peu de moyens de transport, préférant errer au hasard, sans direction précise. À mon hôtel, situé dans le quartier latin, séjourne une dame fort agréable à regarder, distinguée, de passage à Paris comme moi. Nous engageons la conversation dans le hall à propos d'un tout petit rien. Alice Vermenton, brune, de taille moyenne, me raconte qu'elle va au Havre pour s'embarquer vers New York afin d'y rejoindre un parent. Ayant des goûts communs sur plusieurs sujets, nous dînons le soir ensemble. Nous savons parfaitement que cette aventure demeurera sans suite, nos horizons se trouvant diamétralement opposés. Une idylle pleine de charme, de feux dévorants, d'intimité complice naît entre nous. Durant la journée, elle parcourt les magasins, les chapelleries, entre chez les chausseurs... lieux que je n'apprécie guère. J'en profite pour arpenter Paris. Le soir nous bavardons franchement et calmement. J'apprends que son parent de New York n'est autre que son ami, un homme riche, marié qui ne se résoud pas à divorcer. En contre-partie il lui offre un voyage par an en France et les moyens d'acheter ce qui lui fait plaisir. Elle m'assure que je suis sa première

aventure qu'elle aimerait prolonger.

— Peut-être nous reverrons-nous, Adolphe, lors de nos prochaines permissions annuelles, me dit-elle en riant.

— Je te promets de redescendre dans cet hôtel en souvenir des belles heures que nous avons vécues. Ce soir, je ne peux te sortir, car un grand ami vient d'arriver ce matin d'Afrique de l'Ouest. Je te retrouverai après. Tu ne m'en veux pas au moins ?

— Nullement mon chéri ! Prends tout ton temps, je penserai très fort à toi.

Je quitte Alice qui se fait encore plus câline en me disant au revoir, puis je hèle un fiacre qui me dépose devant la Comédie Française. L'hôtel du Louvre apparaît en face. Papa Rabier et Léontine quittent leurs fauteuils, dans le salon, pour m'embrasser très fort. Je retrouve mon père de cœur avec une joie infinie. Je découvre en lui presque un vieil homme, au cheveu rare, rougeaud, pointant son ventre en avant et courbant les épaules. Léontine a grossi, son visage s'est empâté. Nous nous racontons en détail les péripéties de notre vie tourmentée, lors du repas à l'hôtel. Papa Rabier ne fume plus ses petits cigares. J'observe un léger tremblement de sa main gauche. Il parle en s'essouffant vite et Léontine prend alors le relais avec humour.

— Tu aurais dû nous rejoindre au lieu d'aller chez tes Anglais ! Bien sûr, le traitement que je t'offrais à l'époque ne se compare pas avec ce que tu gagnes, s'excuse Rabier.

— Certainement, mais l'amitié n'a pas de prix, dis-je avec un regret sincère.

Il m'interroge sur ma famille et l'Ours. Je lui donne des nouvelles de chacun, lui parle de la fin tragique de Toulouse le Riche. Il écoute mille autres détails avec recueillement. Durant une courte absence de son mari aux toilettes, Léontine en profite pour me mettre au courant.

— Gustave est bien malade, mon cher Adolphe. Nous sommes rentrés pour consulter. L'Afrique use les meilleures lames. Je ne sais si nous retournerons là-bas. Je lui suggère de descendre dans le Midi de la France, du côté de Grasse, par exemple, afin d'y finir nos jours tranquillement. Je le souhaite aussi car j'éprouve le besoin de vivre sous un autre climat, d'absorber une autre nourriture, de jouir du calme. Nous sommes tous les trois des gens du voyage, mais il est temps pour Gustave de changer sa roulotte pour une vraie maison.

Papa Rabier revient, tombe littéralement dans son fauteuil. Il est temps que je les laisse se coucher. Nous prenons rendez-vous pour déjeuner le lendemain et nous quittons ; eux, ravis ; moi, un peu triste. De retour à l'hôtel, le concierge me remet une lettre que je monte dans la chambre. Dès les premières lignes, des larmes me montent aux yeux. Alice roule déjà vers Le Havre et me dit une nouvelle fois au revoir. Mots simples, francs, moroses. Préférant éviter les scènes

d'adieux, elle a opté pour la dissimulation de la vérité. Elle m'assure encore de son amour sincère, regrette que la vie soit aussi injuste, me souhaite un séjour aussi bon que possible à Vila de Sena et me promet de revenir à la même époque dans un an. Quelle soirée ! Quelle déception de voir un homme que je vénère dans cet état et de sentir ici la solitude qui s'abat encore sur moi. Durant la nuit, je ne dors pas, ressassant mes peines et mes désillusions.

Je vois, à travers les rideaux de ma chambre, le jour se lever. Je fais ma toilette, m'habille et me dirige vers les bords de la Seine. Il pleut, mais je ne sens pas l'eau sur mon visage. Trempé comme une soupe, je retourne à l'hôtel et m'endors comme une masse. Je retrouve, comme convenu, papa Rabier et Léontine pour le déjeuner. Il me met tout de suite au courant de son état de santé.

— Je ne dois plus voyager, mon petit Blois. Nous restons en France définitivement. Adieu les chantiers, les batailles, les hommes à mener. Notre existence se modifiera totalement. Je te fais grâce de tout ce que ces messieurs de la médecine ont dit. Ma vie se transformera en un cocon dont je serai le ver à soie. Guepin la Vertu passe dans la légende. Nous achèterons une villa à Grasse. Calé dans un fauteuil sur la terrasse, je lirai dans le journal local les aventures des autres. Reste en rapport avec Lemer cier, il te donnera mon adresse. Ainsi, entre deux bateaux, tu ne m'oublieras pas trop, mon petit.

Sa voix porte une amertume mêlée au renoncement. Elle annonce d'autres refus de luttes. Il enchaîne :

— Léontine possédera enfin un « chez elle ». Je confesse mon égoïsme passé... Mais, que veux-tu, mon patron, mon singe à moi se nommait « travail ». J'ai tout donné à ce dernier. Ne fais pas ainsi, Adolphe mon fils, pense un peu à toi. Prends le temps de vivre, de regarder aux alentours, de déguster le temps lorsqu'il a encore un goût sucré.

Je reste muet, l'estomac noué. On dirait qu'il me présente ses dernières volontés, mêlées à une colère rentrée. Léontine ne bronche pas. Elle attend que la crise se passe. Papa Rabier « chipote » dans son assiette. De la pointe de son couteau il écarte les toutes petites rognures de gras dont il se régala it autrefois. Son verre reste à demi-plein, sa tranche de pain entière. Durant deux heures, j'écoute ses bribes de phrases qui se perdent dans ses silences. Mon ami se vide pour moi en un murmure d'amour paternel. Les traits tirés, le nez pincé, il pose sa serviette à côté de son assiette et ajoute :

— Tu me pardonneras. Je monte dans la chambre pour la sieste. Ne nous perdons pas de vue. Grasse n'est pas loin de Marseille. Nous t'y attendrons. À bientôt !

Je me lève, les embrasse tous les deux, puis pars sans me

retourner. Je me retrouve sur le trottoir, la tête vide, le cœur plein. Je marche sous les arcades face aux grilles du jardin des Tuileries en direction de la Concorde. Rien n'accroche mon regard car j'erre dans le néant.

Le soir même je quitte Paris pour Marseille. Rouler de nuit en devinant le paysage à travers la glace, me tranquillise et occupe mon esprit. En fin d'après-midi j'arrive chez Michelet qui me reçoit entre deux clients.

— Ça ne va pas toi, qu'est-ce qui t'arrive ?

Je lui raconte en quelques mots ce qui me tracasse.

— Bon ! Reviens me chercher ici dans une heure. Je te ferai deux vaccins qui te protégeront au moins en partie, puis nous passerons la soirée ensemble. Je te secouerais, mon gaillard, dit-il en me raccompagnant jusqu'à la porte.

En effet, il me secoue durement, écartant l'angoisse, remettant en place mes idées ; bref, il m'aide à faire le ménage dans ma tête. Cet homme doux et calme a un pouvoir de conviction fantastique. Il se transforme en chirurgien qui opère son malade d'urgence, puis lui donne le traitement approprié en vue d'une convalescence rapide. Je me sens mieux et presque heureux. J'attaque mon troisième séjour avec une certaine quiétude. Louis, de son côté, rassuré, m'annonce que Catherine a trouvé un autre père pour Firmin.

— Quelles garces ces bonnes femmes ! Nous devenons des jouets entre leurs doigts. Ouf ! ça finit bien.

Une épidémie de choléra perturbe violemment la vie au camp. Nous perdons beaucoup d'hommes. Le toubib Cork met en quarantaine la plus grande partie du personnel dans un espace clos. En effet, la chaleur et l'humidité aident certains types de fièvres endémiques à se développer. Louis, atteint quinze jours après notre arrivée, réussira à s'en sortir, mais restera très fatigué. Quant à moi, grâce à la vaccination effectuée à Marseille, l'épidémie ne me touche que très faiblement. Je dois pallier le manque de responsables au chantier et dans les bureaux. Le club se trouve abandonné.

Petit à petit tout rentre dans l'ordre. De nouveaux arrivants bouchent les trous. J'entends dire que les Hindous nous auraient contaminés. Les travaux prennent du retard et Londres s'affole. Le courrier arrive mal. Je reçois juste deux lettres de ma mère, une de l'Ours et une de papa Rabier me donnant son adresse.

Notre prochain séjour en France voit le contrat de Louis se terminer. Durant le voyage, il ne me parle que campagne, petite maison, poules, lapins. Mais je le vois mal finir ses longs jours enterré comme un vieux.

À Saint-Aignan, je m'occupe de ma sœur Georgette. Je lui achète

une petite boutique auprès de la mairie. Une grande pièce, à l'arrière, sera transformée en atelier. Le premier étage a deux pièces habitables. Elle me présente un galant qui travaille à la poste, un garçon gentil gardant toujours le sourire aux lèvres. Maman l'aime bien. Mon frère Georges va entamer son Tour de France, suivant l'exemple des Bernardeau. Je me porte acquéreur de la petite ferme du père Mathieu où Henri travaillait et l'y installe. L'Ours et Marianne, en faisant gentiment leurs affaires, vivent toujours très heureux. Ma mère vieillit très doucement bien entourée et aimée.

À Paris, je retourne à l'hôtel du quartier Latin et j'attends stupidement Alice Vermenton qui ne viendra pas. Dans une lettre qui m'arrive des États-Unis elle regrette de ne pas être au rendez-vous. Elle y ajoute un adieu définitif entouré de tristesse. Je décide alors de me rendre à Grasse. Papa Rabier y vit très chouchouté par Léontine. Nous conversons sur la terrasse à l'ombre des pins parasols. Ils me gardent trois jours. Le pays magnifique me réjouit les yeux et l'odorat. Je les quitte ravi de mon séjour et je leur promets de revenir.

À Marseille, après avoir bavardé longuement avec Lemerrier, celui-ci m'assure qu'il fera son possible pour rendre visite aux Rabier avec une ponctualité fraternelle.

Et voici arrivé enfin mon dernier aller pour Vila de Sena. Cette fois, je lie conversation avec deux ingénieurs qui, eux, entament leur contrat. Je joue donc le rôle de guide sur le bateau, chez Ignacio et auprès de la direction locale. Les travaux avancent mais sont très ralentis durant les deux saisons de pluies et de crues. Je ne ressens aucun plaisir lors de cette construction qui lorsque je la quitterai ne sera réalisée que sur le tiers de sa longueur.

Avant mon départ définitif, j'assiste à l'arrivée des Pères Blancs prêchant la religion catholique et des pasteurs de la Church Missionary Society désirant que les indigènes deviennent protestants. Ce va-et-vient, cette surenchère me confortent dans mes idées d'athée. Chacun propose ses cadeaux, ses tours de magie, ses colifichets, ses disques passés sur gramophone... Les indigènes baptisés catholiques glissent doucement vers le « protestantisme ». Ils chantent un Dieu écartelé entre l'anglais et le français « bantounisé ». Les Anglais, en majorité protestants, pratiquent peu, les Portugais suivent la messe romaine, les Hindous dorment, les Musulmans prient Allah, les Chinois allument des petites bougies et brûlent de l'encens. Moi je pratique mon golf et lis beaucoup.

Avant mon départ définitif, Mac Green, fort courtoisement, organise une « party » durant laquelle il prend la parole pour me remercier du travail effectué.

Je quitte Vila de Sena en emportant, en guise de souvenirs locaux, un lot de lances, haches, boucliers, harpons ainsi que des coiffures,

tissus, pagnes. Mes frères et sœurs s'en réjouiront devant leurs amis.

X

Dès mon arrivée à Marseille, je me précipite chez Michelet qui veut m'envoyer en montagne pour me refaire une santé.

— D'accord pour me reposer un peu, mon frère, mais au gré de ma fantaisie. De plus, il me faut retrouver du travail, car je dois penser encore à deux sœurs et un frère.

— Tu as tort, Adolphe. Les séquelles ne se font pas sentir dans l'immédiat. Tôt ou tard, il te faudra régler la facture. Souviens-toi de ce que je te dis !

À Grasse papa Rabier ne quitte presque plus son fauteuil. Il a beaucoup, beaucoup maigri. À l'inverse, l'embonpoint de Léontine m'effraie.

Je rends visite à la « Chartered Cie » où Barrett me propose un nouveau contrat pour l'Afrique du Sud. Je décline l'offre en remerciant.

Saint-Aignan m'ouvre les bras et chacun se félicite de ne plus me voir repartir. Georgette a attendu mon retour pour se marier. Je prends avec discrétion tous les frais de la noce à ma charge et offre aux jeunes mariés une chambre à coucher et une salle à manger, meubles dont ils rêvaient. Lors du bal suivant la cérémonie, j'observe Julienne. Elle danse presque toujours avec le même cavalier. Encore, me dis-je, un mariage qui se prépare.

De nouveau à Paris, je rencontre Mangini tout heureux de me revoir.

— Que vas-tu faire ?

— Je cherche du travail.

— Quand te décideras-tu à devenir singe à ton tour ?

— Il faut être très riche.

— Absolument pas. Tu sais que Paris prépare une nouvelle Exposition universelle. Nous allons édifier le Grand et le Petit Palais aux Champs-Élysées, à la place du Palais de l'industrie démoli en 96. Sur la colline du Trocadéro s'élèveront les pavillons des colonies. Si on

ne compte pas l'annexe de Vincennes, l'Exposition s'étendra sur cent huit hectares offerts au public. Un trottoir roulant circulera sur de grandes portions. Je connais bien Alfred Picard le directeur général de l'ensemble. Accompagne-moi. Je te proposerai, en tant que constructeur à ton compte de deux passerelles sur le quai de Billy, face au Trocadéro, à droite et à gauche du pont d'Iéna.

Il est difficile de résister à une telle offre. Je me laisse conduire au bureau du Commissariat des études. Mangini parle pour moi à un sous-directeur.

— Mon cher Dupré, je tiens l'homme qu'il te faut pour édifier tes passerelles. J'en réponds comme de moi-même. Donne-lui carte blanche, tu ne le regretteras pas.

Dupré, un grand sec à barbiche grisonnante, me montre les plans et m'explique :

— Ces passerelles en bois et fer doivent s'intégrer dans un ensemble artistique. Des câbles soutiendront le tablier.

— Tu tombes, mon cher Dupré, en plein dans la spécialité de Bernardeau. Prépare-lui son contrat, il le signe séance tenante.

Je suis pris dans un tourbillon de paroles, chiffres et papiers. Mangini, de sa main, inscrit le montant total. Je regarde par-dessus son épaule. C'est affolant, impensable, déraisonnable.

— Tiens ! signe, là, Adolphe.

Puis, se tournant vers Dupré, il ajoute d'une voix sans réplique :

— Et le commissariat fait une affaire à ce prix-là.

Dupré parcourt la feuille, puis signe à son tour. Le contrat est conclu. Je n'en reviens pas.

— Nous déjeunons ensemble ? propose le responsable.

— Pas aujourd'hui, Bernardeau et moi devons régler une autre affaire. Excuse-nous, mais remettons-ça à vendredi midi. Cela te va ?

Dupré jette un œil rapide sur un petit carnet noir et répond :

— Entendu. Vous passez me chercher aux environs de midi.

Mangini, pour se déplacer, possède une « vis-à-vis Peugeot ». À l'aller, comme au retour, nous nous frayons un passage à travers les fiacres, piétons et charrettes à grands coups de « pouet » - « pouet » ! Je trouve ce moyen de transport très agréable, mais également fort dangereux pour les piétons.

— J'ai choisi cette automobile m'explique-t-il car on peut monter à quatre dedans, mais il faut avoir des notions de mécanique et d'électricité pour ne pas tomber en panne.

Je le regarde faire et me surprends à rêver d'une arrivée un jour à Saint-Aignan au volant de ma propre automobile. Me voilà donc devenu entrepreneur sans domicile, sans entrepôt, sans matériaux et possédant en ma bourse une somme qui ne correspond pas à un tel chantier ! Mangini me donne des conseils :

— Tu trouveras tout à crédit chez Daloz dans le Jura. Pour les câbles, vois Teste à Lyon. À Fives-Lille tu auras tes entrées pour la ferraille. Je t'ai préparé des lettres d'introduction qui t'ouvriront des portes sans bourse délier. Tiens ! prends-les. Voici aussi un chèque de vingt mille francs pour tes premiers frais. Nous ferons les comptes plus tard. À toi de jouer. Fonce droit devant toi. Il faut que je te quitte, j'ai rendez-vous au ministère. Tu sautes de la voiture où ça t'arrange.

Je suis confondu par tant de gentillesse. Je n'ai même pas le temps de le remercier comme j'aurais voulu. Devenir singe ! Quelle promotion ! Quelles responsabilités ! Dans mon esprit tout se met en place et s'organise. Par chance, je rencontre Normand le Chanteur sous les arcades du Louvre. Nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Mon coterie est devenu un des directeurs de la Maison Lecœur, une grosse entreprise de petites ferrailles et tuyaux. Déjà midi ! nous décidons de continuer la conversation à une bonne table. Je lui raconte mes aventures africaines, lui donne des nouvelles de Beauceron, bref résumé après plus de dix ans de séparation. Une fois le repas achevé, il me conduit chez un marchand de charbon en gros qui veut bien mettre à Ivry-sur-Seine un espace à ma disposition pour entreposer mes achats futurs. Normand me quitte en me faisant promettre de revenir le voir un prochain jour. Le soir, j'examine les plans dans ma chambre d'hôtel et calcule les quantités de chaque matériau dont j'aurai besoin. Je prends le train le lendemain pour le Jura. Je ne connais pas cette région qui me ravit. L'air y est excellent, la nourriture et le vin délicieux. Les scieries Daloz ravitailleront mon chantier en toute confiance et, de plus, très rapidement. Je descends ensuite à Lyon où le même accueil m'est réservé chez Teste.

Repassant par Paris, je me dirige vers Lille, où monsieur Balme me reçoit les bras ouverts.

— Tout ce que tu veux Adolphe. Demande ce dont tu as besoin. Quant au règlement nous verrons cela quand tu auras été payé.

Il ne me reste plus qu'à trouver les hommes. La rue Mabillon est ma mine ; si bien que je commence les travaux avec un mois d'avance, au grand étonnement de monsieur Dupré. Sur ce chantier, je suis en butte à la circulation importante sur le quai de Billy et, parfois, j'en viens presque aux mains avec les cochers de fiacre. Un second combat, si je puis dire, se livre avec les compagnons qui désirent travailler avec moi. Ne pouvant employer plus d'hommes que ceux dont j'ai besoin, je réponds à chacun que je penserai à eux, dès qu'il se présentera une opportunité.

Cinq mois plus tard, monsieur Dupré et les responsables du bureau d'études viennent officiellement prendre livraison des deux passerelles. Tout se passe très bien. Je reçois un chèque et vais le porter immédiatement chez mon banquier. Après avoir payé les

fournisseurs et les salaires de mes compagnons, je me rends chez monsieur Mangini afin de lui rembourser l'avance qu'il m'avait versée et lui propose des intérêts qu'il refuse en se fâchant presque.

— Si, un jour, je suis dans la dèche, j'irai te voir, Adolphe. Dis-moi plutôt quels sont tes projets ?

— Le séjour à Paris me suffit. Je désire retourner en province pour m'y sentir mieux.

— Alors viens avec moi de ce pas je vais te présenter à Lucien Roy, architecte du ministère des Beaux-Arts. En dehors de ce qu'il te donnera à restaurer, tu pourras prendre d'autres chantiers à ton compte.

Monsieur Roy nous reçoit dans un bureau magnifique. Mangini se retire après les présentations. Rapidement, nous nous découvrons une philosophie commune que conforte notre appartenance à la franc-maçonnerie. Les dernières barrières s'abattent. Il me confie plusieurs chantiers de restauration de flèches d'églises. Ce travail me convient très bien. Je décide de m'installer au centre des chantiers à Montargis. J'achète une maison ainsi que trois hectares de prés sur lesquels je monte des hangars pour y entreposer les matériaux. J'emmène avec moi trois compagnons que je connais bien et trouve quatre autres ouvriers plus jeunes à Orléans. Ils me serviront de tâcherons. En plus de vingt-six clochers répartis en Beauce, Gâtinais, Berry, Sologne, je dirige des chantiers de voies ferrées, de ponts ferroviaires. Je réalise des marchés couverts, les ateliers de pyrotechnique de Bourges. Je me rends acquéreur de plusieurs forêts et monte mes propres scieries. Afin de me déplacer rapidement, j'achète ma première voiture, une Torpédo Lorraine Dietrich. J'avoue éprouver une grande joie et un orgueil réel. Elle est blanche, avec une capote gris sombre, un long capot, deux sièges avant en forme de baquets et les ailes avant relevées. Une large courroie de cuir maintient latéralement les volets du moteur.

Ma mère, accompagnée de Marie, vient de temps en temps à la maison prendre quelques jours de vacances. Mon frère Georges, après avoir trimardé, devient mon bras droit. J'agrandis les terres d'Henri de façon à ce qu'il puisse jouir d'un domaine qui lui rapporte davantage, et envoie Julienne prendre des cours à Angers afin qu'elle obtienne une place plus intéressante chez son notaire.

Georgette nous donne deux enfants, un garçon et une fille pour la grande joie de Maman. Juliette se mariera à son tour avec le premier clerc de l'étude et Henri épousera la fille d'un fermier voisin. Reste toujours Frédéric que finalement je prends auprès de moi, en lui faisant suivre des cours de comptabilité. Marie s'occupe, tel un grillon, de ma mère. J'exige qu'elle prenne une bonne pour les gros travaux. Chacun trouve donc sa place. Je veille au grain. La clientèle

ecclésiastique me fait rencontrer des prêtres très ouverts aux choses de la vie ; ce qui ne modifie pas mes idées, car on me rapporte que certains autres sont allés se plaindre à l'Évêché en apprenant mon appartenance à la franc-maçonnerie. Mon travail sans reproche met fin aux ragots de ces baveurs qui en font les frais. Me rendant souvent à Paris, je fréquente le cercle de la rue de Valois où je retrouve des hommes de haute qualité morale. Un soir, un nommé Touret, architecte paysagiste, me propose une affaire sortant de la routine. Il travaille à Deauville pour un monsieur Davidson, de New York, qui transforme sa propriété du Quesnoy. Ayant acquis plusieurs centaines d'hectares, ce dernier décide, par caprice, de combler une grande pièce d'eau et de la replacer dans l'axe du château. Mais Touret s'aperçoit qu'une jolie chapelle, datant du quatorzième siècle, se trouverait alors dans le lit de l'étang. Il en informe son client qui lui répond en haussant les épaules : « vous n'avez qu'à la reculer. »

— Vous pensez bien, mon cher Bernardeau, que je me trouve devant un dilemme qui dépasse mes connaissances et mes possibilités. Qu'en dites-vous ?

— Je ne peux me prononcer sans avoir vu sur place. Je vous accompagne quand vous voudrez avec ma voiture.

La semaine suivante, je me trouve sur la terrasse du château, entre Davidson et Touret. À la droite de la future pièce d'eau, j'aperçois un monticule assez plat et dénudé. Le sol, à première vue, me semble pouvoir recevoir une charge. Je le fais sonder par des ouvriers, les résultats sont encourageants. Puis je me rends à la chapelle en partie recouverte d'un lierre énorme. J'examine des yeux et de la main les pierres de l'édifice comme un médecin palpe un patient. Mon ongle gratte, la pulpe de mes doigts se met en harmonie avec les matières, en recherchant les ondes émanant de leur corps. J'évalue le poids à cent quarante tonnes.

— Vous prenez le plante avec, me dit sans sourire le yankee.

— Bien sûr.

Je déclare l'opération possible mais très coûteuse.

— Ok. Vous donnez le prix.

En silence, je calcule le nombre de mètres séparant les deux endroits et vaguement les heures de travail, puis j'annonce benoîtement un montant exorbitant.

— Vous êtes cher, Monsieur, dit Davidson.

— Ce sera ce prix-là ou rien Monsieur.

— Ok. Mais attention ! je veux que tout reste comme avant, « included » le plante.

— Bien entendu.

Touret est atterré. Il me prend pour un fou. Sur la route du retour, il me regarde sans prononcer une parole.

— Je prends ce chantier, car il me passionne. J'ai déjà des petites idées sur la question.

De retour dans la capitale, Touret me prête les plans cotés de l'espace à modifier. Je reste penché toute la nuit sur ce problème qui, petit à petit, me livre ses secrets. Je conclus à haute voix : « En creusant tout autour, puis en faisant passer au-dessous des traverses de chemin de fer... je pose des vérins à ces endroits... ça monte doucement, très doucement... ma double voie de rails est prête, là... je glisse mon wagon porteur à cet endroit, je redescends l'ensemble... Attention ! mes quatre grues aident la manœuvre et protègent l'équilibre... On descend, on descend, on pose. On vérifie, on consolide... On roule la chapelle comme une mariée... Les rails passent par le chemin qui a été prévu à l'avance... Tout vient lentement... On arrive. Même manœuvre à l'inverse en ayant préparé le socle. Les grues sont là, là, là, et là. On dépose la pièce de musée et on comble. Ah ! ne pas oublier le trou pour les racines du lierre... ici. Mille Dieux ! un treizième travail pour le compagnon Hercule ! »

Je me sens ivre de joie. Je n'ai plus qu'un seul but, réussir cette entreprise de fou qui va me rapporter une petite fortune. Je voudrais y être déjà. Touret ne me quitte pas. Il s'attache à mes pas, à mes regards, à mes ordres. J'insiste auprès de mon équipe de trente ouvriers et trois vieux compagnons pour que le silence soit absolu de façon à ce que chacun entende mes directives. À Caen, je récupère des rails et de très gros tire-fond et fais venir de ma scierie des madriers de longueur double des classiques traverses de chemin de fer. On ancre les grues. Bref, ainsi, la sacrée chapelle avance de douze mètres à l'heure et rejoint sa place définitive sans une fissure. Par bonheur, le ciel nous a épargné ses caprices. Les racines principales du lierre se retrouvent en terre et Touret me déclare : « Ça le fortifiera de changer de coin ! » Un mois de travail acharné, avec une équipe fantastique qui a joué le jeu avec moi. Je récompense largement tous les membres de l'équipe fantastique qui, devant un mois de travail acharné, a joué le jeu avec moi. Désormais, on murmure : « Bernardeau, il mettrait la tour Eiffel sur Montmartre ! » Davidson se dérange pour me féliciter et me remettre mon chèque en me disant :

— Je ne croyais pas à votre succès !

J'avoue être fier d'avoir réussi. Je retourne à Jargeau et Puiseaux où je mets moi-même la dernière main à la pose du coq ou de la croix sur les clochers comme à chaque fin de chantier.

Cette opération me fait découvrir les défauts qui auraient pu se glisser. Personne, hors moi, n'a le privilège de cette touche finale. Mon affaire prend un énorme développement. J'ai quarante-six ans. Mon frère Georges, en qui je me reconnais, travaille comme un forçat. Ah ! si notre père nous voyait !

En 1913, je construis le stand moderne de Bry-sur-Marne financé par Léopold Bellan. Le président de la République Raymond Poincaré l'inaugure et me serre la main. La politique ne m'intéresse pas. Je n'en parle jamais. J'estime plus important de créer un fonds d'aide aux fils de compagnons décédés. Les jeunes démunis d'argent pourront ainsi suivre les traces de leur père. Mes amis singes apportent leur obole à cette œuvre dont personne ne parle, mais qui perpétue la chaîne d'union compagnonnique. Je n'en tire aucune vanité. Hors le travail, ma vie intime se révèle nulle. Je connais quelques aventures avec des femmes, des moments fort agréables, toujours éphémères, car le temps me manque et mon esprit est ailleurs.

En juin 1914, le quartier d'Ivry bout d'une fièvre continue. Grève sur grève, manifestations sur manifestations, défilés sur défilés. Il m'arrive souvent de voir passer ces braillards dont le coin de la gueule est déformé par les slogans et la voix cassée par les cris. Ils se battent pour la paix mais l'inévitable guerre vorace les avalera. Même sur mes chantiers les syndicats arrivent à débaucher les ouvriers. Des colères énormes m'opposent aux hommes qui reviennent le lendemain finir leur besogne commencée. Seuls les compagnons restent sourds à ces mots d'ordre. Soudain, un retournement me laisse coi. Le 12 août à trois heures de l'après-midi, les cloches tintent, les sirènes hurlent, les avertisseurs automobiles s'actionnent. La mobilisation générale ! Ces mêmes gueulards qui criaient quarante-huit heures avant : « À bas la guerre ! », laissent tomber le marteau au pied de l'enclume, posent la lime sur l'établi pour sortir des usines, le paletot sur le bras, les manches de chemise retroussées. Leur femme, à la porte, les attendent, tenant les gosses par la main. Ils s'embrassent, pleurent, se cajolent. Le vent a tourné, une autre tempête naît qui va souffler pendant quatre ans. J'entends dans ce Paris gouailleur, fier-à-bras, vantard : « Ne vous inquiétez pas, les femmes. On va défendre nos droits et notre patrie ! » Mon frère Henri me téléphone pour annoncer la mort de papa Rabier précédée deux jours avant par celle de Léontine. Lors de mes visites très espacées à Grasse, j'avais constaté l'énorme changement qui minait ce couple que j'aimais comme les miens. Je retrouve, au cimetière ensoleillé de cette douce ville, Mangini prévenu lui aussi et quelques vieux compagnons de la Cayenne de Marseille, ainsi que Pierre Michelet. La terre s'empare des deux cercueils mis côte à côte. Les compagnons miment très gravement un simulacre de cérémonial. J'avais eu le temps de prendre deux de mes propres rubans sur ma canne. Je les brûle sur le cercueil de Guepin la Vertu. Puis je ceins mon tablier maçonnerie comme mes frères présents. Nous jetons sur la bière de notre maillon perdu des branches d'acacia ; sur celle de Léontine des roses rouges.

Dans le couloir du train qui me ramène vers Paris, je pleure

doucement, les yeux rivés sur le paysage que je ne vois pas. Avec cette mort, une partie de ma jeunesse me quitte et disparaît dans le gouffre du temps. Je te dis adieu, mon papa Rabier, toi qui fus mon grand maître de manège, réussissant à me dompter, m'assagir et me donner les outils spirituels et manuels dont j'ignorais jusqu'à l'existence. Je te dois tout. Une nuit, j'entrerai, à mon tour, par la porte de l'Orient Éternel. Nous organiserons tous en compagnie de mon père, Toulouse le Riche et tous les compagnons défunts, une conduite dédiée au Passé. Une conduite longue, très longue qui aboutira, par des chemins détournés, à la pyramide parfaite de la « Pensée Sublime ». À ce point, nous serons tous confondus devant nos prétentions, notre orgueil, nos chefs-d'œuvre, face à une réalité concrète ennuagée d'une transcendance et une magnificence surhumaines. La Force, l'Équilibre, la Beauté se dévoileront enfin parce que nous n'existerons plus.

Mais les événements se précipitent. Une convocation de l'armée m'attend à Montargis. Avec moi partent mes trois frères Henri, Georges et Frédéric. Nous nous retrouvons à Versailles, puis nous sommes séparés immédiatement. Resté seul, je retrouve le capitaine Bourgeois dont j'avais été l'ordonnance. Un coup du sort ou l'étoile qui veille sur moi me plonge, sans que je sache pourquoi, dans une crise de paludisme terrible quelques minutes avant de passer devant le major. Évidemment le médecin militaire croit que je tire au flanc. Mes tremblements s'accroissent, mon visage ruisselle, mes yeux ne distinguent plus rien. Je tente de maîtriser la situation.

— Qu'on le conduise à l'infirmerie et qu'on lui administre trois grandes cuillerées d'huile de ricin. Voilà l'ordonnance !

Je me couche en grelottant et demande des couvertures.

— Une par homme. C'est le règlement, me répond l'infirmier.

Je crois crever et tente de demander à un garçon en blouse blanche :

— Donnez-moi de la quinine s'il vous plaît.

L'homme s'arrête, me regarde et me lance :

— Pourquoi pas de la morphine pendant que vous y êtes. Pas de ça avec une crise de délirium !

Ah le salaud ! et il est sergent cet âne bête ! Ma crise dure longtemps. Un sourire narquois aux lèvres, le major passe.

— On a fini son numéro, l'artiste ?

— Je voudrais de la quinine, j'ai les fièvres.

Le gradé me prend le pouls puis me quitte. Les cuillerées d'huile de ricin font vite leur effet. Il faut que je me lève, mais mes jambes tremblent. Ce qui devait arriver se produit. Je me souille, malheureux comme les pierres du chemin.

Un adjudant se penche vers moi à son tour :

— Où avez-vous attrapé ces saloperies ?

— Au Mozambique.

— Bon. Ne bougez pas. Voilà deux comprimés de quinine. J'établis votre réforme. L'armée n'a pas besoin d'un soldat de la territoriale qui sucre les fraises ! Continuez à prendre votre quinine, n'oubliez jamais. Un par jour, tous les matins...

Tout se calme. Je fais une toilette, change de pantalon et de caleçon. Nanti de mon papier de démobilisation et de réforme, je gagne Paris. En route, je pense aux conseils de Pierre Michelet. Il avait raison le bougre !

Mes trois frères, pendant ce temps, doivent se faire du souci. Je vais essayer de m'occuper d'eux. Après avoir frappé à plusieurs portes en vain, un ami me conseille d'attendre un peu avant de faire des démarches.

— Une mobilisation équivaut à un bordel désorganisé. Dans trois mois, j'y verrai plus clair. Je pense à toi Adolphe.

À Montargis, je constate que les scieries et les chantiers ont été abandonnés par les jeunes appelés. Mon moral est gravement atteint. Que vais-je devenir ? Je regarde la comptabilité et découvre une très importante erreur. Sur le moment, j'accuse le coup puis je me décide à examiner les talons des chéquiers. Trois ont été arrachés. Je téléphone à ma banque qui me répond qu'un monsieur est venu toucher trois chèques très importants. D'après la description, je comprends que c'est mon frère Frédéric.

Le caissier de ma banque me confirme ce que je prévoyais. À la caserne des Petites Écuries de Versailles, j'ai un entretien avec le capitaine Bourgeois qui, très aimablement, ouvre une enquête rapide. Frédéric s'est bien présenté pour l'enrôlement mais a disparu tout aussitôt. La gendarmerie militaire le recherche.

— Laissez-moi un numéro de téléphone afin de vous toucher dès que nous lui mettrons la main dessus.

Revenu à Paris, je me dirige vers la Cayenne, rue Mabillon. La Mère m'embrasse et me promet de voir le Rouleur pour qu'il m'envoie des compagnons non mobilisables.

Sur la route du retour à Montargis, un jeune chien tout fou se jette sous les roues de ma voiture. Je freine, me déporte, m'arrête et ramasse cette bête qui hurle de douleur, puis se calme un peu et me lèche la main. La pitié m'envahit. Je le couche doucement sur la banquette et me rends chez le vétérinaire de Montargis qui, par chance, est encore là. Il examine le chien.

— C'est un beau bâtard de Terre-Neuve, sans doute abandonné. Qu'est-ce que je fais, je le pique ?

La mort représente pour moi une fin inexorable, mais personne n'a le droit de la donner. Je regarde les pauvres yeux de ce cabot qui ont l'air de me supplier de l'épargner.

— T'inquiète pas, bonhomme, le docteur te soignera. Qu'a-t-il exactement ?

— En l'examinant bien, sa patte arrière est démise, peut-être cassée. Je la lui banderai très serrée, mais pour la nuit vous lui donnerez un peu de large. Veillez à ce qu'il ne fasse pas d'effort. En principe à son âge, à peu près six à sept mois, tout doit s'arranger. Donnez-lui dans sa soupe une cuillerée à café de cette poudre. À mon avis, il trottera dans une quinzaine.

Revenu à la voiture, je le couche doucement à côté de moi. Il veut se relever.

— Couché ! Drôle. Sage !

Son nom m'est venu aux lèvres sans réfléchir. C'est ainsi que l'Ours m'appelait, que papa Rabier me nommait plus rarement.

— Tu es « Drôle », mon chien perdu qui a rencontré un homme un peu perdu aussi. Dorénavant nous partagerons notre solitude. Ce sera moins lourd à porter.

Drôle me lèche la main, ferme les yeux, les entrouvre d'un regard malin. Si je ne voulais pas passer pour un original, je dirais qu'il me sourit en remontant les babines sur le côté. À la maison, Maman et Marie venant d'arriver, me demandent des nouvelles des jeunes. Je tais sciemment la folie de Frédéric en leur contant mes démêlés avec le service de santé de l'armée. Marie prend en charge Drôle qui semble s'adapter très bien à ces têtes inconnues. Deux jours plus tard, je reçois un coup de téléphone de Bourgeois qui m'annonce qu'on vient de retrouver Frédéric. Il mijote maintenant dans un cachot.

— Puis-je le voir mon capitaine ?

— Cela n'entre pas dans mes compétences, mais le général Lamotte désire vous rencontrer pour tout autre chose. Une fois dans son bureau, vous lui demanderez cette faveur.

— Bien, merci, dites-lui que j'y serai demain vers onze heures.

À l'heure exacte, grâce à ma Torpédo Lorraine Dietrich qui ne me cause pas d'ennui, Lamotte me reçoit presque à bras ouverts. Seuls dans son bureau, nous bavardons comme des frères.

— Que d'événements se sont succédés depuis la mort de ton père.

— Oui, Rabier nous a quittés, tu as su ?

— Trop tard pour que je puisse me rendre à Grasse. Je voulais te voir car les Allemands avancent et nous ont mis, à peine en un mois, dans une situation très grave. L'armée belge se replie pour se réorganiser. Il faut en loger une partie. Il y a quelques jours, à l'état-major, on se demandait comment et à qui confier le tour de force de construire deux cents baraquements sur le terrain du camp d'Auvours, situé à dix kilomètres du Mans sur la commune de Champagné où nous devons abriter près de dix mille hommes. Il faudra également prévoir des bâtiments pour les réserves, cuisines, l'hôpital, etc. Bref,

une petite ville. Qu'en penses-tu ? Nous donnons quatre mois pour réaliser ce tour de force.

Je réfléchis un moment, puis me lance dans cette gageure.

— Compte sur moi. J'ai les matériaux, les hommes pas encore, mais ça ne saurait tarder. J'accepte. Fais-moi porter les plans. Je travaillerai dessus toute la nuit.

Lamotte décroche son téléphone et passe des ordres. Un planton arrive en courant chargé de longs rouleaux de papier.

— Voilà tes plans. Là-bas, sur place, tu auras à faire au colonel Perrier pas encore entré « chez nous » mais, comme on dit, qui frappe à la porte. Tu vois ce que je veux dire ? Il a des gars de la réserve qui pourront te prêter main-forte. Je lui téléphone pour annoncer ton arrivée. Hors tout ceci, tu ne vois rien d'autre ?

Je laisse passer un temps mort.

— Si, j'ai autre chose, lui dis-je sur un ton découragé. Mon frère Frédéric est en taule ici, chez toi et je désirerais le voir.

Lamotte bondit en se frappant la tête du poing.

— Mais, Bon Dieu ! c'est vrai ! C'est ton frère. Son nom ne m'a rien dit sur le moment. Il prétend s'appeler Beauchamp. On l'a retrouvé chez les filles de Montmartre saoul comme un cochon. Il portait encore sur lui près de cent mille francs. Les putains ont dû le plumer ! La gendarmerie enquête.

— Il est fou ce gamin. Parmi nous tous, il reste une sorte de cul-de-portée, comme on dit à la campagne, le dernier de la série, un peu loupé. Il m'a chipé une très grosse somme avant de partir. Mais ceci me regarde personnellement. Je te prierai juste, mon frère Lamotte, de me permettre de bavarder avec lui dans un coin tranquille. Quant aux travaux, je te tiendrai au courant en te rapportant mon avis sur les plans demain matin vers dix heures.

Un sergent, accompagné d'un caporal et de trois hommes de troupe, m'emmène au secteur disciplinaire. Ils me font entrer dans la cellule de Frédéric puis se retirent. Frédéric sale, hirsute, pas rasé affiche un large sourire à mon apparition.

— Oh ! je suis content de te voir Adolphe. Quelle histoire stupide, tu vas me tirer de là ?

Je prends mon frère par sa chemise, le soulève de terre et lui donne un coup de tête dans la mâchoire, puis explose :

— Petit salaud, honte de la famille, voleur, déserteur, flambeur de ruisseau.

Frédéric s'agite, pleurniche, me donne des petits coups de poings sur la poitrine en criant :

— Laisse-moi t'expliquer, Adolphe, tu comprendras.

Je lâche ce pantin qui retombe sur le sol. Il crie son innocence.

— Parle, si tu es un homme, Frédéric !

— Oui c'est ça, tu vas m'en vouloir, mais j'ai fait ça pour le bien.

Entre deux hoquets et des reniflements, Frédéric me raconte qu'il était en relation avec un ami qui lui aurait promis qu'avec une grosse somme il se chargerait de nous faire démobiliser tous les trois tout à fait légalement.

— Alors Adolphe, j'ai pensé à nos affaires, à Georges, à Henri qui a abandonné ses terres, sa femme et ses gosses. Si nous revenions, on te sauvait toi aussi !

Bouillonnant de colère, je le bats comme un vieux sac de pommes de terre en criant tout ce que j'ai sur le cœur :

— Tu es une ordure, Frédéric. Notre mère va en mourir. Tu es un fou, un menteur chronique, un lâche, une vraie pourriture. À partir de ce jour, je te renie de la famille et te laisse crever dans ton coin.

Frédéric se tait, assommé, sanguinolent, émettant juste des gémissements et des borborygmes. Je le regarde une dernière fois et sors de la cellule pour dire au sergent :

— Demandez à l'infirmier de passer, il a eu une crise et c'est pas beau.

Le lendemain à dix heures sonnantes je retrouve Lamotte qui a l'air très soucieux :

— Je ne te reproche pas Adolphe d'avoir foutu une trempe à ton frère ; mais tu n'as pas frappé de main morte. Il est à l'hôpital. J'ai étouffé l'affaire avec le médecin-chef. Tu sais ce qu'il risque quand il ira mieux ?

— Oui, le peloton.

— Pour toi, et uniquement pour toi, ça n'ira pas jusque là. D'accord, ce Bernardeau fait tache sur le nom de ta famille. Mon rapport sera circonstancié mais il ne coupe pas des « joyeux ». Tu connais ?

— Des bataillons disciplinaires qu'on colle en toute première ligne. S'il doit mourir qu'il le fasse bravement. Ma mère en restera fière. Il aura payé sa dette à la société. S'il en réchappe, je te jure que je le reprends en main et que je ne lui laisse rien passer.

Un planton apporte un pli à Lamotte. Je me calme très lentement. Il en prend connaissance, le pose devant lui et, avec un bon sourire :

— Parlons un peu du prix du travail, mon frère.

— J'y ai pensé. Vu le temps que tu me donnes, les matériaux, les heures de travail, je ne peux aller au-dessous d'un million or.

Le général me tend le papier que je lis : « Budget accordé pour travaux camp d'Auvours. Ne pas dépasser un million deux cent mille francs or. Signé : le général Corbert responsable des budgets spéciaux. »

— Tu te trouves dans les normes. Nous signerons donc au prix indiqué, car tu auras des surprises quand tu verras le terrain. Je le

connais ce sacré sable mou et fuyant. En échange, tu m'invites à déjeuner.

Durant l'excellent repas, je pense à Frédéric et j'ai mauvaise conscience, tout en ne regrettant pas ce que j'ai fait en souvenir des miens. L'argent m'est égal. Aujourd'hui, j'ai un chantier fantastique, mais trouverai-je les hommes capables de mener à bien les travaux ?

En regagnant mes bureaux, une employée m'annonce :

— On vous a appelé de Paris, de la rue Mabillon. Trente charpentiers doivent arriver. Vous êtes content, Monsieur ?

— Oui Adèle, car j'en avais vraiment besoin. Faites le nécessaire pour qu'on les héberge et les nourrisse très bien. Je les verrai après-demain. Je pars voir les scieries et les forêts. Avez-vous des nouvelles de mon chien ?

— Il va bien, Monsieur, mademoiselle Marie s'en occupe à merveille.

Je remonte dans ma voiture et prends la route. Tout en conduisant, il me vient l'idée d'expédier une lettre à chacun des maires des communes importantes sur un rayon de cent kilomètres autour du Mans en leur demandant de signaler aux charpentiers, charrons, menuisiers et serruriers de leur circonscription que je peux leur procurer un travail bien rémunéré, logement et nourriture en sus. Sur une table d'auberge, je rédige la missive et la mets au point. Au retour, je vois, entre deux portes, le préfet de la Sarthe qui est un ami. Il accepte de couvrir ma lettre de son autorité et de la faire parvenir aux destinataires.

Le colonel Perrier du camp d'Auvours me reçoit avec déférence. Je visite le terrain et me rends compte des difficultés dues à la qualité du sable. Rapidement, je prends les décisions qui s'imposent et demande à ce que les hommes préparent le terrain. Par bonheur, parmi eux se trouvent deux maçons charpentiers. Je laisse des instructions très précises et repars pour Montargis. Je répartis le travail entre mes compagnons. Beaucoup me connaissent ou ont entendu parler de moi. Marie tiendra la comptabilité aidée de trois veuves de fraîche date.

Le chantier s'organise. Trois semaines plus tard, deux cents ouvriers s'y pressent, encadrés par vingt compagnons. Les scieries marchent à plein bras. Toutes les pièces de bois sont numérotées, transportées et assemblées sur place.

Plusieurs fois, je passe pour vérifier les progrès. Je dors peu, voyageant en voiture ou en train, mangeant de bric et de broc. Ma mère me voit en coup de vent, ravie de m'embrasser. Drôle, qui s'est rétabli merveilleusement et rapidement, ne me quitte plus. Il garde la voiture, les bagages, me tient compagnie dans les déplacements avec une fidélité presque humaine.

Frédéric, après son passage devant le Conseil de guerre, a été condamné à seulement dix ans de forteresse avec une possibilité d'engagement dans un bataillon disciplinaire. Maman, ignorant toutes ces histoires, s'inquiète tout en étant très fière du courage de son plus jeune fils. Elle reçoit de bonnes nouvelles d'Henri et de Georges.

Je livre la petite ville d'Auvours aux autorités militaires dans les temps. Le colonel Perrier, avant de gagner son nouveau poste à Toul, me présente au colonel Lidi qui a le plus urgent besoin d'installer du matériel d'artillerie dans un parc, à Fougères. De 1915 à 1917, j'évolue très près du front du côté de Bar-le-Duc, Gondrecourt, Domrémy, Neufchâteau et travaille à plein bras. Voulant participer à l'aide que mes concitoyens prêtent à la Russie du Tsar, je souscris une très importante somme à l'emprunt russe. Par ce fait, j'ai l'impression de combattre les révolutionnaires et de faire une action salubre et urgente.

En 1916, ma mère reçoit l'avis de la mort de son fils Georges à Douaumont. Il avait quarante ans. Un an plus tard, Henri succombe à son tour dans sa trente-neuvième année lors de la bataille victorieuse de la Malmaison. Frédéric, qui écrit peu, semble bénéficier d'une chance incommensurable. Il a été décoré plusieurs fois pour son attitude qui frise l'héroïsme permanent. Je le rencontre, par le plus grand des hasards, dans un village où il est au repos. Il a gardé un petit sourire narquois, mais son esprit a changé. Il lui aura fallu cette guerre, grande mangeuse d'hommes, pour qu'il devienne adulte.

Mars 1917. Il fait très froid. Après une mauvaise nuit, de mon bureau, j'admire les branches givrées des arbres qui bordent les routes impraticables en voiture. J'en profite pour remettre un peu d'ordre dans mes papiers, quand, Marie, brusquement ouvre la porte. Sa pâleur m'inquiète.

— Viens tout de suite Adolphe !... Maman te demande.

Je bondis dans sa chambre au premier étage. Elle git dans son lit, les yeux grands ouverts, son petit bonnet de dentelle sur la tête. De la main, elle me demande d'approcher et me murmure :

— Je vais rejoindre ton père. Il m'attend. Veille sur ta famille. Adieu mon grand.

Sa tête tombe sur le côté, ses doigts serrent un pli du drap et un dernier souffle sort de sa poitrine. Nous nous regardons Marie et moi, ne réalisant pas immédiatement ce qui vient de se produire. Ma sœur prend un petit miroir sur la table de nuit et le colle presque devant le nez et la bouche de notre mère. Aucune buée n'apparaît. C'est fini, nous sommes tous orphelins. À genoux, de chaque côté du lit, nous pleurons. J'ai l'impression qu'une partie de moi-même s'endort pour ne plus jamais revivre. Je n'entendrai plus sa voix douce ignorant la colère ou les mots blessants. « La Nanette », comme l'appelait mon

père avec respect et amour, n'est plus. Elle fait partie de nos morts, c'est-à-dire de ceux que l'on ne regarde qu'avec les yeux clos du souvenir. Je m'arrêterai souvent de travailler pour penser à elle, m'interrogeant sur mes devoirs de fils durant son vivant, me ressassant des bricoles qui prennent maintenant une importance sans doute démesurée. Mais, il y a beaucoup plus grave, ne m'avait-elle pas demandé de me marier et de lui donner des petits-enfants ? Dans mon égoïsme et mon orgueil farouche, je ne lui ai apporté qu'un certain confort matériel et expédié que des lettres, du papier noirci de mon écriture hachée, souvent illisible. Tout est trop tard, et je me sens mal à l'intérieur de ma sale carcasse.

— Marie va prévenir le curé et la mairie. Elle sera enterrée à côté de notre père dans l'intimité de la terre, là où les morts se comprennent et se chuchotent leurs secrets.

Nous retournons à Saint-Aignan pour les obsèques. Nous trouvons, à notre arrivée, un courrier de Frédéric qui, n'ayant pas droit à une permission, demande pardon à sa mère en mettant à jour sa conscience. Cette vérité, crachée toute nue et toute crue, témoigne de son éventuel rachat.

La guerre se poursuit, atroce, stupidement menée par des généraux imbus de leur pouvoir et pour qui la chair à canon est quantité négligeable. Quelques rebellions éclatent ça et là. Le Canada, les États-Unis, le Portugal, la Roumanie, la Grèce et bien d'autres entrent dans la bataille à nos côtés. Les besoins en matériel et en matériaux se font de plus en plus sentir. Je tente de répondre à toutes les demandes qui me sont faites.

À Neufchâteau, j'entreprends la construction d'un hôpital de mille cinq cents lits. Je dois monter des scieries à Gex et exploiter des forêts dans tous les coins de France. En Normandie, j'achète des terrains plantés de réserves de sapins de belle essence. J'y monte également quelques usines de ferrailles et des serrureries. Je place à chaque fois un homme de confiance à la direction. Mon choix se fait sur un coup de cœur ou un pressentiment.

On me réclame à Corfou pour des hangars d'aviation, à Saint-Cyr-l'École pour des ateliers et des baraquements. Je vais même jusqu'à démonter un hangar de dirigeable dans la zone des armées pour le réinstaller à Paimbœuf. En contrepartie, je subis de grosses pertes. Le déplacement des fronts, les reculs de notre armée, les lieux des combats extrêmement violents me font perdre des propriétés, comme celle d'Estrées-Saint-Denis comprenant une forêt de cent quarante hectares et une ferme de deux cents. À côté des bâtiments pulvérisés, je découvre des arbres littéralement hachés sur place. Je regrette tous mes chênes, non pour leur valeur, mais pour leur présence. La vie agit comme une balance. Tantôt le plateau de droite semble être favorable

alors que celui de gauche tombe dans le négatif, ainsi lors de la spoliation totale de l'emprunt russe.

Enfin, à Rethondes, les Allemands signent l'armistice. On ne tuera plus. Ces années, qui pour certains ont été d'une longueur abominable, m'ont semblé défiler comme les images d'un cinématographe. Je ne sais plus très bien où j'en suis. Il me reste d'importants contrats, comme celui des chemins de fer du Nord et de nombreuses responsabilités en tant que conseil dans de grosses sociétés qui me font oublier mes mésaventures.

Frédéric, blessé gravement, a perdu une jambe. Ses poumons ont été gazés. Il erre d'hôpital en hôpital, de maison de cure en sanatorium. Sa vie ne tient plus qu'à un fil et ce fil se casse un matin de printemps 1919. Je reste donc le dernier Bernardeau de ma génération. Ma santé se ressent des nuits passées dans les trains, des longues journées de travail harassant et d'un régime alimentaire décousu. Je me sens vieux.

Un matin, en sortant de ma maison, je trouve le corps de Drôle couché sur le paillason devant la porte de mes bureaux. On a empoisonné mon chien, mon ami fidèle. Quelle main stupidement criminelle a pu faire ça ? La peine et la colère se mélangent en moi. Le respect de la vie, à quelque degré que ce soit, semble avoir disparu totalement. L'homme, venu sur la terre après l'animal, reste son invité perpétuel. Tous deux devraient vivre côte à côte dans un respect mutuel. De l'instinct de l'un comme de l'autre naît une forme d'intelligence mêlée de peur. Cette dernière fausse souvent le jeu. La mort, seule, casse ce contrat fragile par besoin, nécessité, inconscience ou folie. Plus rien ne m'intéresse. Je continue à travailler parce que je ne sais pas faire autre chose. Mes amis toubibs me demandent d'arrêter mes activités, de prendre de longues vacances. Des vacances ! Qu'est-ce que c'est ?

Je retourne voir mon gros Ours et sa Marianne. Leur état me fait craindre le pire. Sourd, il s'énervé, se fâche et sa tension artérielle monte. Elle, avec des moyens diminués, fait l'impossible pour maintenir l'affaire, mais les clients se font rares. En 1921, alors que je rentre d'une expertise de forêts pour le compte du gouvernement français à Casarès, en Espagne, mon vieux Beauceron ferme les yeux. Marianne, anéantie par le chagrin, suit son Ourson quelques jours après. Ces deux derniers décès me portent un coup fatal. En dehors de mes sœurs, il ne me reste plus personne. Tous ceux que j'aimais ont disparu. Mes neveux et nièces, pour lesquels j'ai de l'affection, ne peuvent remplacer tous ceux qui m'ont accompagné sur le chemin de la vie. L'homme veut toujours conserver ce qu'il croit détenir à jamais. Je marche de cimetière en cimetière, me remémorant chacun, revivant par la pensée les doux moments du passé. Je voudrais les rejoindre.

Mon sommeil devient épisodique et j'ai perdu mon légendaire appétit. J'erre, comme un pantin privé de ses ficelles, titubant moralement et physiquement, raclant le sol de mes pieds, me cloîtrant dans la chambre et réclamant la délivrance.

Palois, un frère médecin qui me visite souvent, me conseille très énergiquement de liquider mes affaires et de partir me reposer en Suisse, sur les bords du lac Léman. Devant son insistance répétée, je me résous à suivre ses conseils. Je ne vends pas, je brade tout mon matériel périmé, dépassé par les nouvelles techniques. La crise monétaire débute. Le franc depuis 1919 plonge un peu plus d'année en année. Deux banques, avec lesquelles je travaille depuis longtemps, se chargent du placement de mon argent. L'une des deux fait faillite. Par un nouveau coup du sort, il s'agit de celle qui possède le plus gros pourcentage de mes avoirs. On ne lutte pas contre ce genre d'événement, on subit. L'argent, en tant que tel, ne m'a jamais intéressé. Il me servait avant tout à aider les méritants et à développer mes travaux, mes usines, mes chantiers, sans avoir recours à des prêts entortillés de combines si chères à nos financiers encore plus torves que leurs établissements.

Je vois Noël et le jour de l'an 1921 à Paris. Je prends une chambre à l'hôtel du Louvre, comme papa Rabier, et de mes fenêtres je regarde les jardins des Tuileries où les arbres dénudés ressemblent à des sentinelles veillant sur des pelouses mortes. Je n'ai pas voulu retourner à Montargis, ni à Saint-Aignan. Ma famille a dû se réunir et mes neveux attendre le père Noël. J'expédie une lettre à ma sœur Marie avec un mandat, à charge pour elle de répartir la somme comme elle voudra. On me monte les repas dans ma chambre, mais je n'y touche guère. En revanche, je parle à mes ombres, comme je les appelle, c'est-à-dire tous ceux qui peuplèrent mon passé. Si on m'entendait, on me prendrait pour un déséquilibré et une place à l'asile de Charenton me serait réservée. J'ai essayé de sortir le soir, mais je ne sais où aller à l'heure où chacun se retrouve parmi les siens. Que faire hors me confiner dans la solitude en compagnie de mes fantômes ?

Mes frères maçons s'inquiètent et passent me voir. Lecourtois se dérange pour me secouer les puces. Il m'assure avoir, avec quelques amis, organisé « mon évacuation thérapeutique ».

— Tu dois changer d'air, d'habitudes, de cadre de vie. C'est indispensable, Adolphe. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour nous qui t'aimons. Demain après-midi, tu pars pour Genève. Face au Mont-Blanc tu réfléchiras. Voilà ton billet, ton hôtel est retenu. Laisse-nous faire, écoute-nous, écoute-moi. Nous nous chargeons de tout. Écris-moi, je te répondrai toujours. Viens que je t'embrasse et ne m'oblige pas à revenir ici. Prépare tes affaires ! Une autre vie t'attend.

Lecourtois, s'aidant de sa canne, quitte ma chambre et en claudiquant gagne la cage de l'ascenseur. Il disparaît lentement tandis que ses yeux plongent dans les miens avec tendresse et vigueur.

Le soir, je fais mes bagages, règle l'hôtel, passe à la banque. Je ne peux plus reculer. Il a peut-être raison après tout ! Des amis conduisent au train pour Genève un homme écoeuré, fatigué, dépressif. Je quitte la France avec le sentiment que je n'y reviendrai plus, qu'on me déporte. Je ne puis m'empêcher de penser à toutes les expériences que j'ai vécues et qui ne serviront à personne, car c'est à chacun de nous d'engendrer et de vivre les siennes propres.

XII

Vers dix heures du matin, à mon arrivée en gare de Cornavin à Genève, deux frères suisses se font reconnaître discrètement. Bernier est un solide, gaillard. Petitot, marchant entre nous, ressemble à un adolescent que nous menons à l'école. Par la rue du Mont-Blanc, nous prenons le quai portant le même nom jusqu'à un hôtel. Une mince couche de neige nappe la ville. Les grandes fenêtres de ma chambre s'ouvrent sur le lac. En me laissant là, muet, assis au fond d'un fauteuil, Petitot me dit avec son accent traînard :

— Nous repasserons ce soir voir si tu as besoin de quelque chose.

Mais en vérité je n'ai besoin de rien, vraiment de rien. Je reste prostré et me mets à pleurer comme un enfant. Je ne sais même plus où je suis, pourquoi je me trouve ici et ce que j'y viens chercher. Le sommeil me gagne, mes frères me retrouvent le soir dans la même position, les yeux rivés à un tableau accroché au mur représentant un chalet de campagne dans un paysage de neige.

— Peux-tu venir avec nous, Adolphe, rencontrer le président et quelques-uns de nos amis ? me demande Bernier.

— Veux-tu boire ou manger quelque chose ? me propose Petitot ou préfères-tu que nous fassions passer un docteur pour qu'il t'examine ?

En me relevant avec difficulté de mon fauteuil, je leur réponds en esquissant un pauvre sourire :

— Je vais descendre marcher un peu, puis remonter me coucher, si cela ne vous ennuie pas. Je préférerais remettre à demain ou après-demain la visite que vous me proposez, car je n'ai pas envie de faire piètre figure.

— Comme tu voudras. De toute façon, l'un de nous passera tous les jours prendre de tes nouvelles. Nous allons descendre avec toi, dit gravement Bernier.

— Tu as besoin de beaucoup de repos, renchérit Petitot.

Lentement, durant les jours qui suivent mon arrivée, je découvre

les abords de mon hôtel. Je fais la connaissance avec le square du Mont-Blanc, puis gagne la promenade Saint-Jean. D'autres fois, je franchis le Rhône et marche dans les allées du jardin anglais. Je mange et bois très peu dans les tavernes où l'on mesure le vin au décilitre !

Le président de la loge genevoise m'accueille fraternellement. Je sympathise avec plusieurs des membres de son entourage, notamment un dénommé Claude Ferri. Cet homme, nouveau retraité d'un laboratoire suisse, se révèle être une personnalité marquante. Ferri sait écouter sans interrompre et, en quelques mots très simples, proposer une synthèse des idées échangées qui relance la conversation. Claude a une voix douce au timbre persuasif. Il est né à La Chaux-de-Fonds dans le canton de Neuchâtel, et descend de Jean Frédéric Leschot, un maître mécanicien de l'équipe de Pierre Jacquet Droz, le merveilleux concepteur et réalisateur d'automates. Je me trouve bien en la présence de Ferri. Nous échangeons nos idées sur de nombreux sujets, puis un jour il se met à me parler de la Roumanie.

— Quel pays magnifique, contrasté, dont les frontières ont été souvent modifiées. Un véritable puzzle de nationalités et de religions. Je ne te parle pas de la faune et de la flore magnifiques. La région des Carpates s'efface brusquement devant les plaines. Les fleuves et les rivières vivent fougueusement comme tu n'as jamais vu. Le Danube borde sa frontière avec la Yougoslavie et la Bulgarie. Il bondit, roule puis se calme pour aller mourir, par un delta immense, dans la mer Noire. Les Français ont une place de choix dans les cœurs. Napoléon III allait jusqu'à faire venir par diligence l'eau de source depuis Caciulata pour ses besoins personnels. Ne fais pas la grimace Adolphe, le vin roumain existe aussi. Nous en goûterons bientôt une bouteille. Un petit aligoté tout en bouche de la région d'Iasi en Moldavie.

— Quelle langue y parle-t-on ?

— L'allemand, le hongrois, le turc, le bulgare, le russe, le tzigane, le yiddish. Tous ces langages ont petit à petit fusionné avec le roumain dont les origines sont latines. Mais, au milieu de tout cet amalgame, deux personnes sur cinq prétendent parler le français. À Bucarest, près de la moitié de la population répond dans notre langue en roulant les « R ». Les intellectuels lisent Voltaire dans le texte, chantent et écrivent comme Jean-Jacques Rousseau ou Leconte de Lisle. Deux hommes ont beaucoup fait pour ce pays. Le général Berthelot a réorganisé, en 1917, l'armée roumaine après son désastre contre l'Allemagne, et galvanisé les rescapés. Le second, le docteur Clunet, s'était battu contre une épidémie de typhus un an auparavant. Il y a trois ans, le traité de Saint-Germain, puis l'année dernière celui de Trianon, ont rendu à ce pays la Transylvanie et le Banat. Il a

maintenant la forme d'une bonne et grosse boule pleine de vie et d'avenir. J'ai travaillé à Bucarest dans un laboratoire de produits chimiques que mon pays implantait. J'en garde toujours un souvenir excellent.

J'écoute Ferri avec intérêt. L'histoire d'une nation ressemble souvent à un roman dans lequel drames et pleurs alternent avec rires et joie de vivre. Je n'avais jamais réfléchi au destin et à la géographie de ces pays qui bordent le Danube. Le soir, avant de dîner, je fais un crochet pour acheter un livre sur les Balkans. Mais, très rapidement, le charme de la conversation de Claude s'efface et je me laisse envelopper par mes idées noires. Dans le fauteuil de ma chambre, mes yeux glissent sur les meubles, sur le damas des rideaux, le bout de mes chaussures. Des larmes inondent mon visage. Je me reproche mes attitudes vis-à-vis des miens. Je repense à Léontine et à papa Rabier tout seuls dans leur maison de Grasse. Mon gros Ours et Marianne apparaissent, me réclamant plus de présence à la fin de leur vie. Je revis la mort de Toulouse le Riche, ma lâcheté vis-à-vis de L'Angoumois. Je me trouve ingrat, égoïste, ambitieux. J'ai tout commencé et rien achevé. Même si je me répète, l'intérêt pour l'argent ne m'a jamais habité, mais plus j'en ai gagné, moins mon temps m'appartenait ; et ce temps, j'aurais dû le consacrer à ceux qui m'aimaient. Pourquoi ne suis-je pas retourné, après mon expérience du Zambèze, dans la région de ma famille ? J'aurais peut-être trouvé une bonne épouse et eu des enfants. Il n'y aura sans doute jamais plus de Bernardeau compagnon du Tour de France, trimardant sur les routes, la canne à la main. Je me suis cru très fort, indispensable, relevant des défis par pure vanité. Maintenant je reste seul en compagnie de mes morts et de mes regrets. Tous mes muscles me font mal. Je ne distingue plus le beau du laid. Ma tête devient vide à force d'être trop pleine. Je me dégoûte parce que je suis devenu un con fini, un lâche qui n'aura même pas le courage de se supprimer. J'ai cinquante-quatre ans. La glace me renvoie l'image d'un vieillard de plus de soixante-dix. Les amis toubibs de Paris m'ont parlé de sévère dépression, de long repos, de vie calme sans souci. Ça leur va bien de dire cela ! Facile de constater et d'aller ensuite se laver les mains. Les lumières qui ourlent le lac au pied de mon hôtel teintent le plafond de la chambre en formant des lunes baveuses et jaunes. Les journées s'effilochent à l'image des oripeaux, mais les nuits sont les plus dures à vivre. Chaque rêve représente une épreuve, un reproche, un constat d'échec. Mon père, assis sur une chaise très haute, porte des jugements. Ma mère, à ses pieds, hoche la tête pour approuver. Un tribunal permanent se dresse devant moi et je n'ai pas la permission de me défendre. Beauceron, dans un coin de la pièce, pleure et soliloque. Papa Rabier mange son cigarillo en faisant des gestes

désordonnés. Je me réveille en sueur, mon corps collant aux draps et le souffle court. Je prends ma montre à tâtons mais ne peux lire l'heure. Les aiguilles se tordent l'une dans l'autre. Les objets et les meubles de ma chambre avancent comme s'ils voulaient m'écraser, ou bien ils fondent et disparaissent dans un coin sombre. Je reste alors les yeux grands ouverts tentant de combattre mes peurs, et pleurant comme un gosse puni. Aux premières heures du jour, le sommeil s'empare enfin de moi et, le plus souvent, les images qui m'envahissent l'esprit deviennent plus douces. Les personnages sont aux champs, en forêt ou sur une pirogue. Ma canne de compagnon se plante dans le sol ou sur la surface de l'eau. Les rubans flottent au vent. Une main blanche la prend gracieusement et l'emporte.

On frappe à la porte. Le garçon d'étage apporte mon petit déjeuner et le pose sur la table ronde.

— Bonjour Monsieur. Avez-vous passé une bonne nuit ?

Je ne réponds pas. Il s'en va. Je me lève, prends une douche, me rase et avale ensuite mon thé froid sans sucre. Je m'habille et descends. Après avoir erré dans les petites rues, je repasse par la « Promenade ». Claude Ferri m'y rejoint souvent, un paquet de journaux sous le bras.

— Salut Adolphe ! Tu as ta gueule des mauvais jours ! Encore tes cauchemars ?

— Ils me poursuivent et je ne peux rien faire.

— Prends-tu tes pilules avant de te coucher ?

— Quand je ne les oublie pas ! Mais il n'y a aucune différence. Cela tourne à l'obsession. Je deviens fou, Claude.

— Si tu étais fou, tu ne t'en rendrais pas compte. Donc tu ne l'es pas. En revanche, je crois savoir moi ce qui te manque.

— Dis-le moi tout de suite.

— Du travail, Adolphe, même petit, voire stupide, mais du travail. Dans ton esprit vide tous les phantasmes s'engouffrent pour te gouverner. Il faut que tu les empêches de te pénétrer afin de garnir ton cerveau d'idées saines, vivantes, constructives. Crois-moi, je pense souvent à toi et j'en suis arrivé à cette conclusion. Tu tournes en rond sur toi-même et tu te détruis.

— Que veux-tu que je fasse, Claude ?

— Tout d'abord, dis-toi bien que tu n'es pas malade, seulement fatigué et que des centaines de milliers de gens n'ont même pas la chance d'être à ta place en ce moment. Lis des journaux ou un livre, va écouter des concerts, visite les musées de notre bonne ville, balade-toi sur le lac, trouve-toi une petite jupe et va regarder dessous.

— Mais le travail dont tu as commencé à me parler, où est-il dans ton programme ?

— Juste à côté.

— C'est-à-dire ?

— La mécanique de ton cerveau se remettant enfin en route, tu éprouveras le besoin de trouver du travail et de te battre encore. Adolphe, actuellement, tu te comportes comme un profane, pas comme un franc-maçon. Tu le sais, on te l'a appris, nous ne devons jamais aspirer au repos. La vie que nous avons délibérément choisie est axée sur le travail, intellectuel ou manuel, et ce jusqu'à ce que nous passions à l'Orient éternel. Secoue-toi mon frère, personne ne peut le faire pour toi, ou bien alors... tout est fini.

— Tu crois que je peux trouver ici à construire un pont, une voie de chemin de fer, même une simple passerelle ?

— Non. Nous autres les Suisses n'avons confiance qu'en nous, et encore ! Personne ne t'emploiera dans ce pays, ou alors pour pousser des brouettes ! Il faut que tu te rendes là où des besoins existent et où les indigènes ne possèdent pas la science, voire les moyens de réaliser leurs projets. Ce soir, après la tenue en loge, nous bavarderons avec deux frères roumains de passage. De la discussion naîtra peut-être la lumière, comme on dit. En attendant, je t'emmène déjeuner. Ma femme est chez sa mère pour quelques jours.

Je retrouve pendant quelques instants un foyer avec des objets qui ne changent pas de place, des senteurs propres au ménage Ferri, des photos de famille sur les murs, nichées dans des cadres sans poussière. Un gros coucou rythme le temps derrière la petite porte fermée.

— À la réflexion, Adolphe, mes connaissances culinaires étant très restreintes, nous ne prendrons ici que l'apéritif et nous irons manger des filets de poissons du lac avec des roëstis arrosés de Fendant neuchâtelois.

Durant le déjeuner, Claude tente de me faire rire en contant des histoires un peu lestes. Je souris par politesse mais ne m'amuse pas. Puis il me parle des deux personnes que je dois rencontrer le soir même.

— Marinescu, attaché au ministère de l'Économie, dirige un service très important. Il parle le français presque comme toi et moi et en est fier. L'autre se nomme Corneliu. Il vit comme le premier à Bucarest et remplit ses fonctions au ministère des Transports à un poste de hautes responsabilités. Hors de son travail, il passe pour un joyeux luron, levant bien le coude et les jupons. Tu ne t'ennuieras pas, Adolphe, avec ces deux phénomènes. Au demeurant ce sont des frères, aussi droits que le fil à plomb, qui possèdent un excellent esprit de fraternité.

Quelques heures plus tard, je vérifie combien Claude avait raison. L'un et l'autre me prodiguent une amitié chaude et délicate à la fois. Ils me laissent leur adresse en me faisant promettre de leur rendre

visite.

— Tu verras, me dit Corneliu, Bucarest est un petit Paris. Lorsqu'un Français arrive les étrangers locaux sont les Roumains, et puis j'aurai sûrement besoin de tes conseils pour les travaux que nous allons entreprendre.

— Je t'attends aussi Adolphe, souligne avec un bon sourire Marinescu. Un changement d'air te fera le plus grand bien.

Nous nous sommes quittés tard dans la soirée et pour la première fois je parcours le livre traitant des pays balkaniques que j'avais acheté. Mes cauchemars nocturnes deviennent moins épais, moins tragiques. Durant les jours suivants, je constate que je m'ennuie à ne rien faire.

— Tu vas mieux, Adolphe, s'exclame Ferri. Tu remontes le courant doucement. J'en suis ravi. Pourquoi n'irais-tu pas passer quelques semaines à Bucarest ?

— J'y pensais un peu, mais il faut que je me décide.

— Allons jusqu'à la gare consulter les horaires, cela ne t'engage à rien !

Quelques heures plus tard, j'ai un billet de chemin de fer en poche, direction Bucarest, où je dois arriver après-demain en fin d'après-midi. Ferri a réussi à me faire bouger !

Le parcours me semble long, mais le paysage est magnifique. Les montagnes, véritables forteresses naturelles, sont suivies brusquement par une plaine immense. Des petits villages, très éloignés les uns des autres, présentent leurs maisons basses et leur église orthodoxe. Des lacs, aux contours irréguliers, s'effacent pour faire place à des forêts emplies d'arbres magnifiques. À côté des gares, les traîneaux attendent avec leur cocher engoncé dans des peaux de moutons. Mes yeux ne se lassent pas des spectacles qu'offre la Roumanie.

J'arrive à Bucarest à la « gara de Nord ». Une surprise m'attend sur le quai. Corneliu est là, tout sourire.

— Te voilà Adolphe ! « Bine ati venit », ce qui veut dire « Soyez le bien venu » ; à cela tu réponds « Multumese », ce qui signifie, « Merci ».

— Multumese, mon frère.

— Tu dois avoir très soif. Allons déposer tes bagages à l'hôtel. Je te l'ai choisi dans la vieille ville, car je sais que tu aimes les belles choses.

— Multumese, Multumese beaucoup.

— Viens, prenons une voiture à cheval et allons à la Calea Victoriei. Tu vas vivre tes premières minutes à l'heure de Bucarest et voir quelques-unes de nos avenues et de nos rues. Demain, tu feras plus ample connaissance avec les richesses de notre passé.

Corneliu me montre du doigt telle église, tel monument en les

nommant et me donnant rapidement de brèves explications. Tous ces vocables roumains me semblent très difficiles à retenir. Cette langue a une âpreté et une douceur chantante presque musicale. Je me contente d'écouter mon ami en hochant la tête.

— La Calea Victoriei se trouve en plein centre de la ville et tu y trouveras tout ce que tu désires. Ton hôtel s'appelle : Hôtel Boulevard. C'est le plus ancien de Bucarest. Il a été construit en 1867.

— L'année de ma naissance !

Corneliu marque un temps puis éclate de rire.

— C'est une coïncidence heureuse, Adolphe. Je ne l'ai pas fait exprès.

— Moi non plus, l'ami, dis-je en souriant.

Cette simple réflexion spontanée me donne un sursaut de vie. Il y a bien longtemps qu'une telle réplique ne m'était venue à la bouche.

— Je suis certain que l'air de la Roumanie va te convenir Adolphe. Laisse-toi aller.

Arrivés devant l'hôtel, un portier chamarré d'or se précipite pour prendre les bagages. Corneliu lui dit quelques mots et nous descendons.

— On continue à pied. La nuit est tombée, mais tu vois que nos rues valent vos grands boulevards ou presque !

Quelques minutes plus tard, mon guide pousse une grosse porte en bois ornée de vitraux. Nous sommes chez Tripcovica, un petit bodega (bistrot) qui se flatte de posséder une clientèle de choix. L'apéritif que nous prenons ressemble à un rituel. Ici, gros propriétaires, intellectuels, professeurs, ingénieurs sont debout buvant et mangeant tout à leur aise. L'apéritif est autant solide que liquide. Il y a des sandwiches de toutes sortes composés de sardines, caviar, jambon, filets de saumon, kiftels, arrosés par des verres de Tuica (eau-de-vie de prunes) et de bon vin blanc sec. Les clients font beaucoup de bruit et parlent en majorité un français roulant les r.

— Tu vois Adolphe, Bernier a eu raison de m'annoncer ton arrivée, ça se fête !

Nous quittons Tripco pour Mircea, un autre bistrot, concurrent du premier, où nous retrouvons Marinescu qui me donne une joyeuse accolade.

— Quelles sont tes premières impressions ?

— Excellentes, mais ça demande à être plus fouillé.

— Tu as tout ton temps, me dit Marinescu.

— Déguste, mon frère. Cueille la rose, surenchérit Corneliu.

Dans un coin de la grande pièce principale deux musiciens jouent du luth ou cobza et de la cithare. On a l'impression d'entendre le miaulement du vent dans les branches d'arbres ou le clapotement d'un ruisseau. En sortant de chez Mircea, une bise aigre me fait frissonner.

Corneliu se moque de moi :

— Tu ne vas pas attraper un rhume roumain Adolphe ! Allons dîner.

— Je n'ai plus faim après cet apéritif copieux.

— Tiens, prends et goûte une cigarette du pays. Ici tu as deux marques principales : les Marasesti qui sont des espèces de Troupes de chez toi et les Snagov, du tabac noir aussi, mais plus âpre.

J'allume une Marasesti qui a la valeur de notre bon vieux « gros cul » de la guerre de 14 et cela me rappelle des souvenirs.

— Nous t'accompagnons à ton hôtel, proclame Marinescu. Ce n'est pas loin, fais attention à ne pas glisser.

J'aime ce hall garni de boiseries éclairées par des appliques et j'en savoure les odeurs. L'architecte a su rendre douillet cet espace en aménageant des petits salons confortables ouverts qui cassent l'ensemble et s'y marient. Mes amis m'entraînent dans la salle de restaurant. Les nappes blanches immaculées, la fine argenterie, la verrerie délicate décorent les tables. Ici encore, on parle le français. Le maître d'hôtel recule les fauteuils bas en nous invitant à nous asseoir. Les cartes sont distribuées. Je lis le menu, mais n'ai pas faim. Des mots inconnus attisent ma curiosité. Marinescu m'explique :

— La mamaligà ou mamaligutà, ou petite mamaligà est un plat typique de chez nous. On la sert avec de traditionnelles sarmale, ou, si tu préfères des boulettes de viande et de riz enveloppées dans des feuilles de choux baignées dans la crème. Si elles sont bien préparées elles fondent dans la bouche.

— Mais qu'est-ce ta mamaligà ?

— Une copie avantageuse de la polenta à base de farine d'orge. Puis je te suggère, après, une tuica qui fera le trou... ou comme vous le nommez, en France, le trou normand, un bors. Il y en a trois sortes : une soupe à base de son fermenté où l'on incorpore du poisson, du lard fumé, des pommes de terre, et autres légumes de saison. Tu as aussi le bors rouge de Bacovine qui, à Pâques, est préparé avec des betteraves. Le grec est une soupe aigre au citron, à l'œuf et à la crème. On dit aussi une Ciorba. Tout ceci, à moins que tu préfères une grillade de bœuf ou de porc. Si nous étions en été, tu trouverais au coin des rues des Mititei que l'on fait griller.

— Qu'est-ce que c'est tes... ?

— De la chair à saucisses très pimentée. Les Roumains en sont friands. Si tu préfères des poissons, ils ont ici de la carpe, du sandre, de l'esturgeon du Danube et de la mer Noire. Après tu peux goûter nos fromages : le Cascaval, une sorte de Cantal et du Svaïter qui ressemble à du gruyère. Quant aux fromages à base de lait de brebis : le Telemea ou l'Urda, ils se prennent le plus souvent en hors-d'œuvre. Si, après cela, tu veux un dessert, tu pourras goûter nos gâteaux à la crème et

au chocolat.

Cette énumération contribue à m'enlever le courage de manger. Pourtant je ne veux pas décevoir mes amis. Corneliu, toujours aussi disert enchaîne :

— Quant aux vins, nous allons boire un Frâncusa, ou un blanc de Cotesti ou de Drâgâsani. Si tu prends de la viande, je te recommande le Dealul Maré. Je te ferai goûter aussi les fameux vins de Murfatlar.

— Multumese, l'ami. Je ne sais plus quoi choisir. Mon estomac s'est déshabitué depuis longtemps à de tels luxes. Un petit potage et un poisson me seront suffisants. Je savourerai les spécialités du pays dans quelques jours. Je mange du bout des lèvres et bois de même, car il me faut faire un réel effort pour honorer ce repas offert avec tant de gentillesse. Mes amis lèvent leur verre et m'apprennent des mots de roumain. Corneliu me dit Sanatate ! (à votre santé), Marinescu lance Multi ani ! (longue vie). Tant pis, je bois, je répète leurs mots et je rebois. La salle de restaurant s'agrandit ou se rapetisse. Je vois deux maîtres d'hôtel dont les gestes manquent de synchronisation. Mes paupières deviennent lourdes. Comment vais-je faire pour gagner ma chambre et trouver mon lit ?

Au matin, lorsque le valet d'étage apporte mon petit déjeuner, je ne me rappelle plus ce que j'ai fait entre le restaurant et mon réveil. J'ai dormi comme une bête.

Aucun cauchemar n'est venu perturber mon sommeil. Ma chambre est grande, haute de plafond et des tapis ornent les murs. Je me lève et me dirige vers la salle de bains. Après la toilette, mes yeux, mon estomac, mes jambes reprennent force et vigueur. Mille Dieux ! comme disait mon gros Ours, je suis vivant et loin de mon pays. Je bois un café très fort mélangé à son marc, mais crache cette mixture dans le lavabo. Je m'habille et descends dans le hall. Un homme, un grand sourire aux lèvres, vient à moi, me tend la main et se présente :

— Mon nom est Costica Brunesco. Notre ami Corneliu t'a parlé de moi hier soir et je t'emmène à la campagne.

Ma surprise est grande car je ne me souviens de rien. Je lui fais toutefois bonne figure et le remercie d'être venu à ma rencontre.

— Le temps n'est pas mauvais. L'hiver, depuis une semaine, semble moins rude que d'habitude.

— Tu parles très bien ma langue, mon ami.

— J'ai travaillé pendant la guerre chez Fives-Lille.

— Pas possible ! fais-je étonné et ravi. Tu connais Balme ?

— Oh oui ! je l'appréciais beaucoup.

— De quoi t'occupes-tu maintenant ?

— Retraité des Chemins de Fer Roumains. Je vis à Bucarest ou dans ma maison à Cimpulung, une station thermale, comme il y en a beaucoup en Transylvanie, entre Sibiu et Pitesti, à cent-vingt

kilomètres de la capitale. Je viens prendre le relais de Marinescu et Corneliu qui s'excusent auprès de toi, mais les ministères ont besoin d'eux pendant une dizaine de jours. Alors, pour ne pas te laisser seul, je t'emmène faire un tour chez moi.

— Tu es un vieux loup célibataire Costica ?

Il éclate d'un bon rire avant de me répondre en me faisant un clin d'œil :

— Ici je suis célibataire, c'est-à-dire très occupé, mais à Cimpulung j'ai ma femme, sa sœur, trois gosses, ma vieille mère et des domestiques.

Costica, intarissable, m'intéresse beaucoup. Je quitte donc l'hôtel pour le train à la « gara de Nord ».

— Moi je voyage gratuitement. Je connais tous les chefs de gare. Tu montes sans billet puisque je réponds de toi, me précise-t-il.

Cette fuite de Bucarest me déconcerte un moment, mais la surprise, la curiosité et la gentillesse de mon nouvel ami font le reste. La nature est saupoudrée de blancheur. La neige tapisse les faces exposées au nord. Brunesco semble ravi de faire le voyage en ma compagnie. Sa bonne face lunaire un peu rougeaude, ses mains qui s'agitent comme un Italien mimant les paroles, ses cheveux blancs peignés à la va comme je te pousse, le timbre de sa voix forte et ses yeux noirs qui roulent comme les r de son accent, forment à eux seuls un spectacle gai et attachant.

— Nous changeons de train à Pitesti. Le chef de cette gare est charmant et sa Tuica remarquable. Tu vois Adolphe je suis toujours aussi content de retourner chez moi que d'en partir. À Cimpulung, je me repose au milieu de ma famille tandis que je vis intensément à Bucarest. J'ai toujours aimé la femme car je considère que l'homme ne peut se passer de sa présence. Je me souviendrai toujours d'Antoinette que j'ai connue à Lille. Ah ! mon ami, tu aurais vu cette belle rousse dont le parfum intime me grisait. Cela ne m'empêchait de voir d'autres femmes, mais je revenais toujours vers elle. Qu'a-t-elle pu devenir ? Tiens, nous arrivons à Gaesti. On y fabrique d'excellents fromages et des gâteaux tout aussi fameux. C'est dommage que nous nous arrêtions si peu de temps. Tu es marié Adolphe ?

— Non. J'ai eu des aventures mais épisodiques et sans lendemain.

— C'est dommage. Veux-tu boire un peu de Cotnari ? Comme vous dites en français c'est un vin blanc « distingué ». J'aime dans votre langue ces petites nuances, ces images. Quel charme, quelle diversité, quelle richesse ! Il faudra que tu t'achètes un caciula, ou si tu préfères un bonnet floconneux de fourrure et un gros manteau de peau de brebis. Avec ça tu ne craindras rien.

— Qu'est-ce qu'on soigne dans ta ville ?

— Tu veux parler de la source thermale ? Des petits ennuis de

santé ! La Roumanie possède entre cent et cent-cinquante sources. Chez moi ce sont les rhumatismes. Chez d'autres le cœur ou la cirrhose. Mes compatriotes possèdent tout ce qu'on peut désirer pour bien vivre et éventuellement se soigner après. Autrefois, à Cimpulung, se tenaient de grandes foires. N'oublie pas que c'était la capitale de la Valachie au XIII^e siècle. Actuellement, on y travaille le fer et le bois. Tu vas pouvoir en prendre plein les yeux.

Le train un rien nonchalant, arrive à Pitesti. Le chef de gare reconnaît Costica et vient le saluer. Ce dernier me présente. Un grand sourire s'affiche sur le visage du responsable. Il me dit quelques mots en français puis nous fait entrer chez lui. La Tuica est succulente. Je lui en fais compliment. Nous quittons notre hôte qui regrette que nous ne restions pas, mais nous devons monter dans un tortillard dont la locomotive ne doit pas être loin de la retraite. À Cimpulung, l'épouse de Brunesco, accompagnée d'un enfant de quatorze ans, nous attend sur le quai. Elle se confond en congratulations à mon égard. Deux chevaux attelés à un traîneau nous emmènent à leur maison. Je fais la connaissance de la mère de Costica qui parle un français un peu rude, et des autres membres de la famille. La maîtresse de maison offre à mes yeux les charmes d'antan tracés sur son visage. Son amabilité et ses prévenances comblent les griffes du temps. Son regard sombre très doux, son sourire perpétuel donnent à Elvire une distinction discrète. Elle a le corps assez trapu et bien enveloppé. Les gosses me regardent comme si j'étais le Messie. Les domestiques femmes portent des chemises ornées de broderies rouges ou jaunes dessinant des formes géométriques ou florales rehaussées de paillettes et de perles de couleur. Les jupes-tabliers sont en tissu de laine noire, agrémenté d'un décor disposé en rectangle. Une coiffe, ou marama, en soie grège couvre leur tête. Leurs pieds sont parés de lanières de tissu en laine blanche remontant sur la jambe et de sandales en cuir au bout recourbé orné d'incisions. Les hommes portent une large chemise plissée, avec des broderies blanches au col et à la poitrine, qui flotte sur un étroit pantalon de laine blanche serré à la taille par une large ceinture de laine rouge.

— Tu t'étonnes des costumes de nos domestiques ? Ici c'est la mode et ils en sont très respectueux.

Je suis resté huit jours chez mes amis. En revenant à Bucarest, je me remémore tous les gestes de sympathie qu'ils m'ont prodigués. J'ai vécu à la roumaine, couché dans un grand lit garni de couettes et de coussins, goûté à une multitude de plats locaux et bu des vins originaires des quatre coins du territoire. J'ai marché à travers cette ville, entre des maisons de bois et de pierres, en m'arrêtant pour regarder les forgerons et les menuisiers-charpentiers travailler. J'ai visité quelques musées, examinant les vieux livres et les icônes sur

verre. Je suis entré dans les églises m'imprégner de leurs richesses. J'ai respiré l'air des montagnes et fait des balades en traîneau. Tout me devenait émerveillement, nouveauté, chaleur du cœur et des mots. Mon sommeil et mon appétit redevinrent presque parfaits. J'entrais enfin en convalescence. Brunesco séjournant encore une semaine dans sa famille, nous sommes convenus de nous revoir dès son retour dans la capitale.

Je reprends gîte à l'hôtel Boulevard où l'on me donne la même chambre que lors de mon premier séjour. Je visite la capitale, un plan dans ma poche afin d'essayer de tout voir. Il me revient en mémoire une phrase de Costica : « Qui n'a pas vu Bucarest, ni enfourché un cheval blanc, ne sait pas ce qui est beau en ce monde. » Les gens y sont aimables, et, dès qu'ils savent que vous venez de France, ils débordent de prévenances que je trouve presque exagérées probablement, parce que je n'en ai jamais eu l'habitude. Ainsi ! ce patron charpentier parlant à peine le français mais qui, apprenant que j'étais du métier, s'empressa de me montrer ses plans et ses travaux en cours. Cet homme d'une quarantaine d'années, à la grosse moustache tombante, semble vraiment heureux. Un sourire éclaire son visage et ses yeux se plissent de bonheur. Nous autres hommes de la matière, constructeurs du présent pour le futur, nous nous comprenons sans échanger beaucoup de phrases. Nos mains caressent le bois ou le saisissent d'une telle façon que, sans un mot, la communion des gestes et de la pensée éclate dans une osmose silencieuse. Les minutes que j'ai passées auprès de lui m'ont fait plus de bien que toutes les drogues de la médecine. Bucarest vit et travaille à toutes les heures de la journée, non fébrilement comme à Paris, mais dans un rythme souple et continu. Commerçants, artisans, bureaucrates, cochers de fiacres ou de traîneaux, passants et badauds se pressent sans anxiété ni nervosité. Cette attitude ferait-elle partie du charme slave ? J'écris à Marie pour lui dire où je me trouve et lui donner de mes nouvelles. Elle me répond avec beaucoup de cœur et m'annonce qu'elle m'envoie une surprise. Ce mot m'intrigue un moment, puis je l'oublie. La neige devient épaisse, et les trottoirs glissants, mais rien ne m'empêche de sortir et marcher. Le soir, je vais prendre l'apéritif chez Tripco ou Mircea, selon mes humeurs. J'y retrouve toujours à peu près les mêmes personnages qui finissent par me saluer et m'appeler par mon nom. Je fais la connaissance de quelques Français dont un nommé Blanchon. Grand, sec, presque chauve, cet homme, qui s'occupe des relations commerciales entre la France et la Roumanie, a ses entrées dans tous les ministères. Il sourit rarement, mais je sens en lui une rectitude profonde. Au cours d'une conversation, il me parle du régime roumain et du roi Ferdinand I^{er}.

— Notre pays patronne la « Petite Entente » qui maintient la paix

et les bons rapports entre notre nation et ses voisins. Notre rôle est important face à l'Allemagne qui cherche à s'immiscer partout et la Russie révolutionnaire dont les idées franchissent allègrement les frontières. Mais vous-même, si je puis me permettre, pourquoi êtes-vous ici ?

Rapidement, sans m'étendre trop, je m'ouvre à lui et me présente.

— Si vous savez avoir les contacts qu'il faut, vous trouverez sans doute de quoi vous occuper. Votre seul handicap est l'usage de la langue, mais essayez tout de même. Voyez les banques d'affaires et quelques ministères. Nous nous reverrons ici. Excusez-moi il faut que je rentre, j'ai un dîner ce soir. À bientôt mon concitoyen, ajoute-t-il en souriant.

Je termine ma Tuica et reprends un petit sandwich au saumon, puis je règle et sors. Ce soir, je ne mangerai pas. Cela me fera grand bien. Un peu plus loin j'achète dans une librairie un petit lexique franco-roumain. Une dame fort aimable s'occupe de moi. Je découvre qu'elle est Française.

— Ce lexique vous donnera la traduction des mots les plus usuels.

— Bien sûr, Madame. Reste l'accent, le plus difficile ! Comment avez-vous fait pour le maîtriser ?

— Oh ! la réponse est simple, je suis dans ce pays depuis vingt-cinq ans. Il serait malheureux qu'il en fût autrement.

Cette femme est de taille moyenne, brune, vêtue d'une robe noire assez stricte. Son visage me paraît doux et agréable, ses gestes sont précis et sa voix claire.

— Si vous avez besoin d'autre chose, Monsieur, ne manquez pas de me le demander.

— J'y songerai, merci de votre amabilité.

Je règle à la caisse en lei et banni. Dans ma chambre, je commence mon initiation à la langue roumaine et m'endors sur mon livre. Durant les jours suivants, mes promenades sont orientées vers les musées de la ville, ainsi que vers quelques églises et monastères. Je trouve tous les styles et toutes les influences étrangères. Je me familiarise avec les empreintes bulgares, turques, grecques, russes et autrichiennes. J'enrichis mes yeux et mon esprit tout en pénétrant mieux l'âme roumaine, et note sur un petit cahier mes impressions.

XIII

Je retourne plusieurs fois voir la Française de la librairie. Nous bavardons beaucoup et j'achète quelques babioles, comme si je voulais justifier mes visites. J'apprends qu'elle se nomme Julie Garreau, qu'elle est veuve, aime la campagne, les fleurs, que son mari était Roumain et qu'ils s'étaient connus en France. Ses beaux-parents possédaient une importante exploitation agricole en Moldavie du côté de Foscani, au nord-est du pays.

— Me permettriez-vous, Madame, de vous inviter à dîner ? Nous pourrions bavarder sans être dérangés par vos clients. Voulez-vous demain ?

Julie marque un temps, puis d'une voix légèrement empressée :

— Mais avec plaisir. Où nous retrouvons-nous ?

— Dans le hall du Bulevard nous déciderons ensuite du lieu des agapes.

Le lendemain, je reçois un mot d'Yvan Corneliu qui me fixe un rendez-vous à son ministère en début d'après-midi. J'y arrive vers quinze heures.

— Mon cher Adolphe, je suis désolé de t'avoir lâché, mais, en bon fonctionnaire enchaîné, je n'ai pu me libérer. Venons-en au fait. Mais d'abord te plais-tu ici ?

— Tout me semble agréable, mais je commence à m'ennuyer. Il me faudrait travailler un peu, juste pour me justifier vis-à-vis du temps qui passe. Le tourisme c'est bien, mais pas suffisant.

— Un de nos amis, directeur d'une usine à gaz, a des soucis pour évacuer des chutes de matériaux ferreux et autres. Je sais d'autre part qu'à Resita, dans le Banat à l'Ouest, du côté de la frontière yougoslave, une fonderie recherche ces matières. Tu peux très bien faire l'intermédiaire et gagner quelques lei au passage. Va voir Da Costa, étudie la question avec lui, puis file à Resita discuter le prix de vente. Tu y rencontreras Tuttarescu, un grand barbu d'un abord très froid qui parle un peu le français, mais est très très dur en affaires. Je

t'ai indiqué sur ce papier les prix de vente pratiqués, auxquels du devras ajouter le transport et ton bénéfice. Pour les wagons, j'en mettrai quelques-uns à ta disposition gratuitement. Pour les autres, je te mentionne les tarifs mais Brunesco t'arrangera ça. Bonne chasse Adolphe ! Te voilà un peu remis en selle.

— Tu veux dire en selle, comme un vieux cavalier.

— Ma langue a mal tourné, dit-il en s'esclaffant.

En sortant du bureau de Corneliu, je visite le jardin du Cismigu. Bien sûr, en hiver, ce n'est guère passionnant, car la neige recouvre tout et le lac est gelé. Cette marche me permet de réfléchir un peu à l'affaire que l'on me propose. Puis je rentre à l'hôtel et l'image de Julie me vient à l'esprit. Comment cette femme occupe-t-elle ses soirées ? Elle a sûrement un ami. Où demeure-t-elle ? Je me pose bêtement une série de questions auxquelles je ne puis donner de réponses. Une demi-heure avant le rendez-vous, je suis en bas choisissant un fauteuil d'où je puisse contrôler toutes les entrées. Elle arrive dans un manteau en peau de renard. Ici la fourrure se porte comme un textile commun. Je me lève et vais au-devant d'elle. Nous dînons à l'hôtel dans un coin de la salle à manger et échangeons simplement les récits de nos existences passées. Julie porte un joli costume roumain garni de guipures dorées sur fond noir. Je la soupçonne de sortir de chez le coiffeur. Clairement, sans détour, sans chichi, elle me parle de son mari mort de tuberculose et de son enfance dans le village de Chateaufort-Val-de-Bargis, à mi-distance entre la Charité-sur-Loire et Varzy où son père était garde forestier. Moi, de mon côté, je lui raconte mon trimard à travers la France. J'enchaîne par l'Espagne, le Zambèze, la guerre mais sans insister. Elle me cite d'elle-même les noms de quelques-uns de ses clients : Brunesco, Corneliu, Da Silva, Marinescu et Blanchon. Selon elle, ils doivent avoir des points communs sur une sorte de religion, car ils lui demandent de commander à Paris des livres français qui portent de curieux titres. Puis elle me parle de l'association de l'Union des Français qu'elle fréquente souvent en fin de semaine. L'heure passe. Je ne sais ce que j'ai mangé. Je la regarde, l'écoute avec intérêt et un brin d'affection. Puis nous allons boire un dernier verre au bar avant que je la raccompagne chez elle. Julie habite au-dessus de sa boutique. Je sens que nous nous quittons à regret. Aussi je lui promets de revenir la voir dès mon retour du Banat. Une pincée de bonheur se loge dans ma tête et je me surprends à penser : pourvu qu'elle demeure en moi.

Ma visite à l'usine à gaz ne manque pas d'intérêt. Je me fais connaître de Da Costa qui, ravi, me montre son parc de matériaux. Je décide, en accord avec lui, que ses employés feront un premier tri entre le plomb, la ferraille, l'acier, le cuivre, etc. Nous nous promettons de nous revoir bientôt avant que je me rende à la gare

pour gagner Resita. Quel voyage ! Je dois passer par Tumu, Orsova, Caransebes avant d'arriver au but. Au total, à vue de nez, sur une carte, cela fait entre cinq cents et six cents kilomètres. Il me faudra un jour et demi en changeant de ligne deux fois. Ce voyage splendide, malgré la neige, me permet d'admirer la montagne, la plaine et les gorges que nous côtoyons. Des voyageurs, engoncés dans leurs manteaux de fourrures, montent et descendent à chaque arrêt. Quelques-uns veulent engager la conversation, mais je leur fais signe que je ne les comprends pas. Leurs visages sont marqués par le froid. Les hommes sucent et croquent des graines de tournesol avec une application mécanique. De temps en temps, un employé passe chargé d'un panier. Il vend des petits pains, du poisson fumé, des gâteaux. Un autre le suit portant une sorte de samovar contenant du thé chaud et des verres de Tuica. Le souvenir du « truc » de la Marianne à Saumur me revient à l'esprit et cela me rend tout songeur. Les gosses paraissent assez libres. L'un d'entre eux s'est mis dans la tête de monter sur mes genoux, aux grands cris de sa mère. À mon arrivée, je prends une chambre et un bon repas dans une auberge très propre, mais il m'est extrêmement difficile de me faire comprendre. Néanmoins, avec des gestes, mon lexique et surtout de la bonne volonté de part et d'autre, j'obtiens à peu près tout ce que je désire.

Les maisons dans cette région possèdent un porche trapu ouvrant sur de robustes fermes en pierres qui me rappellent celles de Lorraine. En fin d'après-midi, je rencontre M. Tuttarescu qui, apprenant ma nationalité et mes relations avec Yvan Corneliu, se déride un peu. Je lui donne les prix des matériaux avec dix pour cent de majoration sur mon prix initial, rendus à la fonderie. Il lève les bras au ciel. Je lui précise alors que la marchandise sera triée. Il baisse les bras, mais continue à gémir. En définitive je lui fais un rabais de cinq pour cent et il accepte. Puis mon grand barbu m'emmène visiter au pas de gymnastique les principales installations, dont la fonderie qui crache le feu et ses coulées de métal. Nous allons ensuite boire quelques Tuicas accompagnées de sandwiches et il m'apprend que Resita avait construit sa première locomotive en 1872. Nous nous quittons bons amis et je reprends le lendemain le train pour Bucarest. Content de retrouver ma chambre d'hôtel, je passe une nuit très calme tout en ayant une pensée pour Julie avant de m'endormir. Le lendemain, le concierge me remet un paquet long et assez mince, que je déballe dans ma chambre. Ma surprise est immense. Marie a envoyé ma canne de compagnon. Je la regarde, la palpe dans les moindres de ses détails et l'embrasse tandis que des larmes me viennent aux yeux. Deux rubans manquent. Ce sont ceux que j'ai offerts et brûlés pour papa Rabier le jour de ses obsèques. Cet objet, sans valeur aucune, reste finalement ma plus grande richesse. Mon moral, d'un coup, vire au beau fixe. Je

ne suis plus seul. Elle est là, avec moi, et l'après-midi, comme un gosse qui a retrouvé le jouet auquel il tenait le plus, je me précipite à la librairie pour relater l'événement à Julie. Celle-ci, avec gentillesse, participe à ma joie et nous décidons de fêter cela ensemble.

— Il faut me montrer votre trésor, monsieur Bernardeau. Je n'en n'ai jamais vu.

— Alors d'accord. Rendez-vous au Boulevard.

Julie a mis une robe différente de celle de notre premier rendez-vous. Elle regarde ma canne avec une curiosité mêlée de respect. Son doigt effleure les incrustations, les rubans.

— Très beau, me dit-elle avec sérieux. Je comprends que vous y teniez beaucoup. Quelle présence, quelle compagnie, quelle aide pour celui qui marche à la découverte de cette terre ! Mais, ajoute-t-elle avec un petit sourire malin, je retrouve les mêmes signes et graphismes que sur les livres de certains de mes clients. Comme c'est drôle !

Je ne réponds pas, reprends ma canne pour la ranger dans l'armoire à glace.

— Avez-vous faim, Madame ?

Elle se tient droite, immobile devant moi, ses yeux pénétrant les miens avec douceur.

— Ne croyez-vous pas que nous devrions abandonner les Madame et Monsieur pour nous appeler par nos prénoms ?

— J'y avais pensé, mais n'osais vous le proposer. Soit Julie, allons dîner.

— Je vous suis Adolphe.

Julie vit seule. Une bonne lui entretient son appartement et une employée, Ionna, à la librairie, sert les clients, fait les paquets et les courses.

— Je ne trouve pas ma vie triste, mais monotone. Quelques hommes ont tenté de me faire la cour, mais ils ne désiraient que mon corps. Ce qui m'a plu en vous, Adolphe, c'est votre retenue, votre galanterie sans quiproquo ; à moins, ajoute-t-elle en souriant, que je ne représente pour vous qu'une simple relation ?

Je me trouve tout bête et baisse la tête en fermant les yeux. Je murmure :

— Le respect que je vous porte, Julie, m'empêche de faire dévier nos rapports et je ne voudrais pas vous perdre en vous choquant.

Nous restons silencieux devant nos assiettes. Le sommelier vient remplir nos verres et souhaite mon avis sur le vin. Je lui demande de quelle région il provient, histoire de rompre le moment gênant que nous vivons. À nouveau seuls Julie relance la conversation :

— Aimez-vous le canard ? Adolphe.

— Bien sûr, dis-je avec empressement.

— En ce cas, verriez-vous un inconvénient à ce que je vous en prépare un dans la cuisine de mon appartement ? Je vous le ferai avec des petits oignons et des herbes de par ici.

— Excellente perspective.

— Êtes-vous libre, demain soir ?

— Toujours, Julie, pour vous et pour un canard.

Le garçon débarrasse notre table puis apporte le café. Julie le boit sans sucre par petites gorgées. Puis elle renverse le fond de sa tasse sur sa soucoupe et regarde avec attention le marc qui semble former des dessins. Je l'observe en souriant.

— Vous allez vous moquer de moi, Adolphe, mais j'ai pris cette habitude des Roumains. On peut y lire l'avenir proche.

— Et que voyez-vous ?

— La couronne du bonheur, répond-elle avec sérieux.

— Vous y croyez ?

— J'ai toujours cru au bonheur, mais lui m'a ignoré. Vous allez me prendre pour une diseuse de bonne aventure, une Turque superstitieuse ou une Tzigane un peu folle. Ce geste remonte loin dans le temps. Mais laissons tout cela, il faut penser à rentrer.

Je l'ai raccompagnée sur le pas de sa porte et brusquement, avant de la quitter, je l'ai embrassée sur la joue, puis je suis parti sans me retourner comme si j'avais commis une grosse faute. Le lendemain, en fin d'après-midi, j'achète des fleurs pour Julie. C'est la première fois de ma vie que je me balade comme un emprunté un bouquet dans les bras et je ne sais comment le tenir.

— Quelle délicatesse de votre part Adolphe ! Personne ne m'offre de ces trésors de la nature, merci infiniment.

Mon hôtesse a mis les petits plats dans les grands.

— Ce canard est merveilleux, cuit juste comme il faut. Vous êtes un cordon bleu Julie.

— Et vous, le meilleur des hommes, Adolphe. Resservez-vous de ce Dealul Mare. Pour le dessert, j'ai pris un Feteasca qui je pense ira bien avec le traditionnel gâteau au chocolat que j'ai amélioré au goût des Francz ou Frantuz, comme les Roumains nous appellent.

Je me régale, c'est vrai, mais moins que de son regard. Nous bavardons de tout et de rien. Nos silences sont encore plus riches que nos conversations. Nous prenons le café sur un canapé chargé de coussins multicolores et alors nos mains se rejoignent. Elle est dans mes bras, sa tête sur mon épaule. On dirait deux puceaux qui ne savent comment s'y prendre. Toute la nuit, dans son grand lit, elle laisse s'épanouir sa sensualité de femme de cinquante ans, tandis que je découvre que mes sens et mon cœur n'étaient qu'endormis. Au cours de la nuit, nous échangeons des confidences, et nous nous avouons nos goûts, rêves et défauts.

— Quand tu as pénétré la toute première fois dans ma boutique, j'ai eu le secret désir que tu me prennes dans tes bras. Je savais déjà que je ne te résisterais pas. C'est un amour fou que nous vivons Adolphe. Qu'allons-nous devenir ? Qu'allons-nous en faire ?

— Le garder comme un bien précieux, en le savourant doucement. Dire qu'il a fallu que je vienne dans ce pays-là pour connaître le début du bonheur !

— Tu le regrettes ?

— Oh ! pas du tout. Ciel non ! Tu me rends à la vie, à la santé. Je me sens à nouveau fort, presque indestructible. Je vais travailler pour toi, me battre pour nous.

— Tu m'effraies Adolphe, fait-elle en riant. Tu es transformé.

— Oui, grâce à toi et grâce à un petit lexique qui vaut à cette minute autant que la canne que je t'ai montrée hier.

— Nous allons apprendre à mieux nous connaître pour mieux nous aimer.

— Nous allons dévorer la vie à pleines dents, ma chérie. Il faut rattraper notre retard ensemble.

Les jours passent. Je m'occupe activement de faire remplir mes wagons, puisque je suis devenu ferrailleur ! Da Costa s'en amuse et me félicite des conditions de vente que j'ai obtenues.

— Tu es un bon commerçant, Adolphe. Cinq pour cent de mieux c'est beau, surtout avec Tuttarescu. Tu m'invites à déjeuner pour la peine. Les premiers wagons partiront en fin de semaine. J'ai vu Brunesco qui m'en fait venir cinq autres par une relation à lui.

J'ai quitté mon hôtel et habite chez Julie au premier étage au-dessus de la librairie. Toute la journée, je fais le siège des ministères ; le soir, nous allons prendre l'apéritif chez Mircea.

Après un moment de surprise, les clients et nouveaux amis me disent un mot aimable. Brunesco me félicite de ma conquête :

— Tu as gagné là où j'ai échoué. Bravo Adolphe ! Tu as trouvé une femme merveilleuse, encore jolie et intelligente. Sois heureux, mon frère.

Je sens que des affaires vont m'être proposées. Blanchon m'a bien introduit auprès de deux banques à la recherche d'experts forestiers et avec l'arrivée des livraisons de ferrailles, j'ai reçu mon premier chèque de Resita.

Début mars, je procède à une expertise de forêt entre Vaslui et Iasi en Moldavie, région située à l'est, à cinquante kilomètres de la frontière russe. Le train me laisse à Vaslui où je loue un traîneau tiré par deux chevaux et conduit par un cocher. À l'aller, tout va à peu près bien. Les fûts sont splendides, très droits, faciles à abattre. Au retour, l'un des chevaux fait un écart, entraîne l'autre et nous nous retournons. Plus de peur que de mal, mais une horde de loups nous

observe. Je vois nettement un vieux mâle me fixer de ses yeux d'or. L'automédon récupère les chevaux et remet le traîneau sur ses patins. Je dispose d'un revolver et d'une hache. Le visage de Julie m'apparaît et cette image me donne force et courage. J'abats trois bêtes à l'aide de mon arme et cours droit sur les autres la hache à la main en hurlant. J'ai tué le chef de la meute ainsi que deux autres loups. Je fends le crâne d'une femelle qui bondissait sur moi et fais ensuite des moulinets. J'appelle mon cocher qui, mort de peur, fait avancer ses chevaux. Tout se passe ensuite très rapidement. Les loups reculent puis finalement battent en retraite. J'entends pendant longtemps encore leurs hurlements. À Vaslui, le cocher raconte à l'auberge l'attaque que nous avons subie et mon attitude. Les clients me regardent avec respect. Je dépose le surlendemain mon rapport, traduit par Julie, chez le banquier qui me remet mes honoraires.

Durant la première année, je fais peu d'affaires, mais elles se révèlent fructueuses ; tandis que mon merveilleux professeur me donne des leçons de roumain. De temps à autre, des mots espagnols ou anglais me viennent à la bouche et Julie s'en amuse. Goûtant une vie de couple parfaite, je me sens heureux, choyé et j'essaie de trouver, d'inventer des attentions qui la touchent. Je me suis inscrit à l'Union des Français et participe aux travaux de la loge maçonnique « le Travail » qui se font en français.

Le 8 mai, deux événements provoquent moult commentaires dans le pays : une loi agraire que quatre-vingts pour cent de Roumains attendaient, et la naissance du Parti communiste roumain. La loi agraire annoncée, paraît-il, depuis 1917 tend à remédier à la misère de la couche paysanne en lui permettant de racheter près de six millions d'hectares de terre, c'est-à-dire plus de soixante pour cent des grands domaines. En réalité et pratiquement, la loi ne prévoit aucun plan financier, pas plus que la possibilité d'acquérir du matériel agricole. En définitive, la misère de la population terrienne ne se modifie absolument pas. Seules quelques rares familles peuvent se porter acquéreurs de lambeaux de terrains. Les grands propriétaires continuent à tirer leurs profits de l'exportation du blé et du maïs cultivés dans les riches plaines d'Oltenie et de Moldavie. Un vrai marché de dupes. Par voie de conséquence, je comprends mieux, sans applaudir aucunement, l'instauration d'un mouvement communiste dans cette nation. J'assiste également au développement de la médecine préventive et à l'amélioration des conditions sanitaires qui, les années suivantes, provoqueront une poussée démographique. Julie partage mes conclusions. Il naît dans sa charmante petite tête une idée qui va faire son chemin.

— Pourquoi, Adolphe, n'achèterions-nous pas quelques hectares du côté de Foscani. La terre y est excellente je la connais.

Puis, se reprenant, et mettant la main devant sa bouche, elle s'embrouille :

— Ne pense pas surtout que... enfin... oui, mais mon premier mari n'a plus de famille. Je te parle de cet endroit parce qu'il me vient à l'esprit. Pardonne-moi, mon chéri.

Je réfléchis un moment, puis la prends dans mes bras.

— Non Julie, je ne te prête aucun calcul dû à des réminiscences de ton passé. En allant à Vaslui l'hiver dernier, je me souviens vaguement avoir observé ces plaines à perte de vue, recouvertes de neige. Je ne pouvais me rendre compte de quoi que ce soit. Nous allons creuser ton idée, nous renseigner, en tant qu'enfants de la terre et des bois. Cela dépend de ce que nous planterons et à qui nous le vendrons. Prenons notre temps.

— Oh ! Adolphe, j'y pense on a déposé un pli pour toi.

J'ouvre l'enveloppe et lis. Le message vient de Corneliu :

« T'attends demain 9 heures à mon bureau – urgent. » Je montre le mot à Julie, qui est ravie qu'on me réclame au ministère.

À l'heure prévue, Yvan me fait entrer et, la mine chagrinée, m'annonce :

— Dans un mois nous fêterons le couronnement de Ferdinand I^{er} le Loyal et bien entendu sa Majesté se doit de parcourir quelques villes de son pays. Or, Adolphe, le pont de Valea Larga sur la Prahova, à quelques kilomètres de Sinaia s'est effondré. Sa Majesté veut visiter Brasov qui se trouve sur l'autre rive. Peux-tu nous rétablir le passage dans des délais très courts ?

Je lui demande quelques renseignements et l'assure de ma réponse sous quarante-huit heures, le temps d'aller voir sur place les dégâts. Il accepte mais me précise encore l'urgence. Je repasse chez Julie pour prendre ma valise et lui expliquer mon départ rapide, puis je bondis dans le train en partance pour Ploiesti. Là, je trouve un taxi bringuebalant qui me conduit sur les lieux. D'un seul coup d'œil, je me rends compte des travaux à effectuer et de la façon de les mener.

De retour le lendemain chez Corneliu, je lui fais mon rapport et lui donne le montant de mes honoraires.

— Tu es cher, Adolphe, mais nous n'avons pas le choix. Es-tu sûr de tenir les délais ?

— Oui mon frère, à condition que j'aie les hommes avant la fin de la semaine et les matériaux dont voici la liste. J'en prends l'engagement.

— Je vois le ministre dans une heure et te fais porter ensuite un pli chez toi.

Puis, se détendant, il ajoute :

— Comment va la charmante Julie ? Tu as le don de faire revivre les femmes.

— Non, Yvan, pas les femmes, ma femme.

— Tu es marié ?

— Non, mais ça ne saurait plus tarder. Je t'inviterai.

J'emmène Julie dîner le soir-même à l'hôtel Bulevard.

— Pourquoi retournons-nous dans ce grand hôtel ? Tu veux inviter des clients ?

— Oui.

— Qui ?

— Toi.

Devant une table, assis face à face, dans cette grande salle presque vide, je commande du champagne. Julie, très intriguée mais toujours souriante, n'ose pas me poser de questions.

— Tu te demandes pourquoi nous nous retrouvons ici pour boire cette bouteille de France ? Nous fêtons un anniversaire, ma chérie. Il y a deux ans, à peu près jour pour jour, nous dînions ici pour la première fois ensemble. J'ai donc voulu marquer cet événement. De plus, je désirais te demander de devenir Madame Bernardeau.

Le visage de Julie devient pâle. Des larmes lui viennent aux yeux. Elle reste muette, me prend la main, la serre très fort et murmure :

— Merci, mille fois, merci de ta délicatesse... Je te réponds un énorme oui ! Je ne puis bondir dans tes bras pour l'instant, le personnel me prendrait pour je ne sais qui et je ne pourrais tenir debout car mes jambes ne me porteraient pas. Je suis émue, mon Adolphe, comme jamais je ne l'ai été.

Deux petites larmes sillonnent ses joues. D'un geste rapide, elle les essuie avec sa serviette.

— Nous nous marierons donc dans les murs de notre ambassade et tu organiseras toi-même un buffet où il te plaira, pour y recevoir nos amis français et roumains.

— Ta famille viendra-t-elle ? mon chéri.

— Nous inviterons mes sœurs et leur famille ; mais personne ne se dérangera, hélas !

— Et tu as fixé la date ?

— Oui, dans six semaines.

— Quelle précision !

— Une autre nouvelle, j'ai obtenu la réparation du pont sur la ligne de Brasov et je pars après-demain.

— Longtemps ?

— Six semaines.

— Six semaines sans te voir ?

— Je sais que cela sera une épreuve pour tous deux, mais le travail le veut. Songe donc que j'ai enfin un chantier à ma mesure et que le ministère m'a donné un temps très court pour le réaliser.

— Pourrais-je aller te voir ?

— Bien sûr. Il doit y avoir une auberge à Breaza, peut-être très rustique, mais tant pis.

— Le principal est d'être ensemble. Je vais te préparer ta valise, mon Adolphe.

Personne ne s'est jamais occupé de mes affaires et encore moins de ma valise ou de mon sac. Julie sort de l'armoire mes chemises, tricot, chaussettes, etc. Le tout plié, repassé, sentant bon le frais. Pas un bouton ne manque et les petits accrocs sont ravaudés finement. Je regarde et admire cette abeille qui virevolte, s'arrête, choisit et vérifie. Elle range ou met de côté, me demande conseil. Brusquement, elle se jette dans mes bras pour m'embrasser.

Je suis parti et roule vers Ploiesti. La marche des travaux et leur organisation sont portées sur des plans succincts. Je n'aurai pas de compagnon avec moi. Pourvu que les hommes qu'on va m'envoyer soient à la hauteur du chantier !

Durant un mois, je dors peu, mange de bric et de broc, mais le travail se fait. J'ai avec moi des hommes de souche paysanne très forts physiquement et durs à la tâche. Quatre charpentiers de Brasov mènent une quarantaine de Roumains, de Turcs, et d'Hongrois. Je sens que ces hommes me font confiance. Par mesure de précaution, je renforce les piliers, refais toutes les traverses, rétablis une première voie et procède à des essais avant de m'attaquer à la seconde. En fin de semaine, une Julie toute fraîche et pimpante arrive. Ma fatigue s'envole et mes soucis s'effacent. Nous allons admirer la campagne, les vergers et les fleurs. Breaza est renommée pour la fabrication de ses blouses et de ses tapis. Leurs couleurs rouge, noire, blanche, verte et jaune éclatent à chaque coin de rue comme les notes d'une musique endiablée. Le lundi, Julie ne repart que dans l'après-midi, le cœur gros et comptant les jours qui nous séparent encore.

Corneliu vient me voir et me fait des compliments.

— Ton roi pourra passer, Yvan, en toute sécurité.

— Bravo Adolphe. J'ai bien fait de m'engager vis-à-vis du patron. Tu étais, à ma connaissance, le seul à pouvoir réaliser les travaux en ce temps record. Comment va Julie ?

— À merveille. Nous allons prendre quelques jours de vacances à Brasov que je ne connais pas.

— Bonne idée pour des amoureux. À ton retour, je te verrai.

Enfin nous nous reposons et nous retrouvons. Ce chef-lieu, d'après Julie, est chargé d'histoire. Nous nous baladons dans le vieux quartier du Schei, puis montons sur les remparts d'où on aperçoit une église noire casquée d'un haut toit qui semble surveiller les tuiles brunes du bourg médiéval. Cette ville travaille à plein bras le fer, l'argent, les métaux précieux et des imprimeries « roulent » journaux et livres. Julie me raconte que la *Gaze ta Transilvaniei*, le plus ancien journal

en langue roumaine est né ici en 1841. Nous avons élu domicile à l'ancienne maison des marchands de « Cerbul Carpatin » qui est nantie d'un restaurant et de chambres confortables. Cette ville a été le cadre d'un grand nombre de combats en 1916 lorsque les Allemands s'en emparèrent, puis deux ans plus tard lors de sa libération.

— Plus je découvre la Roumanie, plus je l'apprécie.

— Tu n'as pas tout vu, mon Adolphe, et moi-même je ne connais pas toutes ses richesses ni ses oppositions.

— Nous le découvrirons ensemble, après notre mariage. À ce propos, tout est prêt : les papiers, la réunion amicale ?

— J'ai eu tout mon temps. La mairie de Saint-Aignan vient d'envoyer ta fiche d'état civil à monsieur Varras de l'ambassade. Je t'ai apporté une lettre de ta sœur Marie.

Je déchiffre les mots de Marie comme on lit un grimoire du passé. Son écriture s'en va en biais. Sont-ce ses yeux ou son cœur ? Toute la famille m'embrasse et me souhaite tout le bonheur possible, mais personne ne se hasarderait à venir à l'autre bout de l'Europe. Le Cher et le Danube leur semblent aux antipodes. Elle me dit aussi qu'ils aimeraient bien connaître ma femme. Nous sommes donc tendrement attendus. Un garçon de mon frère Henri ne cesse de parler de trimarder à son tour. La lignée ne s'éteindra donc pas. Je montre la lettre à Julie qui la relit plusieurs fois, puis vient m'embrasser.

— Nous ferons comme tu voudras.

— Nous ferons comme nous voudrions, mais dans l'immédiat je désirerais que tu te choisses un collier. J'en ai aperçu deux ou trois, dans une bijouterie, que je verrais bien à ton cou. C'est mon cadeau de fiançailles.

— Tu es fou mon Adolphe.

— Oui fou de toi... et puis je suis content d'avoir réussi mon travail. Viens.

— Moi je suis fière d'épouser un constructeur ou un reconstruteur.

Quelques jours après, nous regagnons l'appartement dans la Victoriei. Ionna, la petite vendeuse, a bien travaillé et, toute fière, annonce son chiffre d'affaires. Je passe le lendemain à l'ambassade de France afin de rencontrer Varras et Boisguerin qui me confirment le jour et l'heure de la cérémonie, puis, je file chez Corneliu. Il tient à ce que je fasse la connaissance du ministre qui me reçoit fort aimablement et me remercie pour la qualité de mon travail.

— Je ferai appel à vous, monsieur Bernardeau, en ce qui concerne d'autres projets. À bientôt.

Yvan me remet un avis de paiement. Je l'invite à mon mariage.

— Je viendrai, Adolphe, c'est promis. Pardonne-moi. « Este ora patru si jumătate » (il est quatre heures et demie).

- « Nu vorlesc romineste » (je ne parle pas le roumain).
- menteur ! rigole Corneliu.
- Je te laisse, moi aussi. « Sint grabit » (je suis pressé).

Julie me rejoint chez Tripco où je retrouve aussi Blanchon et Marinescu. Nous les invitons à la cérémonie d'après-demain, puis nous passons chez Mircea, où nous rencontrons Da Costa et Brunesco, ravis de l'invitation. Tout le monde est au courant, mais chacun joue le jeu de la surprise par gentillesse.

Ce mariage me trouble beaucoup, je ne le crains pas mais j'ai peur de paraître emprunté, pataud. Se marier à mon âge me semble stupide. Au fond, je me conduis comme tous mes frères compagnons du Tour de France qui, après avoir roulé leur bosse, finissent comme des bourgeois.

Quand il me revient en mémoire les quelques femmes que j'ai rencontrées, je constate qu'aucune d'entre elles ne m'a vraiment marqué. Toute ma vie, je n'ai vécu que d'aventures à la petite semaine ; j'ai vu et touché des corps à la peau douce ou granuleuse, entendu des mots provocateurs et fait des gestes instinctifs. En somme, je n'ai jamais fait que suivre conseil de mon gros Ours : « me faire ramollir ». Les sentiments étaient toujours absents lors de ces rapports amoureux.

Je ne sais combien d'années il nous reste à vivre, mais je voudrais que nous les dégustions comme des gourmets qui ont connu la disette. Dans un salon de l'ambassade, nous prononçons l'un après l'autre un « oui » à l'amour et à la vie. Julie est très émue et moi je serre un peu les dents. Je pense à tous les miens qui me regardent depuis le nadir ensoleillé de la sphère céleste. Les applaudissements et les embrassades me font redescendre sur terre. Dans la grande salle de l'Union des Français a lieu un lunch préparé par un traiteur. Chacun se régale et la bonne humeur règne dans ce petit coin de France. Sur une table s'amoncellent des cadeaux. Julie, délicatement, ouvre un à un les paquets sans chercher à dissimuler un plaisir ponctué par des petits cris de joie.

J'ai gardé une surprise pour Julie. Il s'agit de l'achat d'une « quadrillette Renault » de 1922, gris clair, décapotable et biplace avec des roues à rayons. Un compatriote l'avait conduite jusqu'à Bucarest depuis Lyon. Le pauvre homme, accidenté en descendant un escalier, a demandé son rapatriement et m'a vendu sa voiture. Le lendemain de nos noces, j'emmène ma femme, ravie de mon acquisition, à Constanta sur la mer Noire. Nous passons par Lupsanu, Călărasi et Adamclisi, puis nous remontons en direction de Medgidia, Besarabi et Constanta où nous restons quelques jours avant de gagner Agigea puis Estorie Sud. Tout le long de notre route, sous un soleil radieux, nous admirons

la grande plaine valaque couverte de cultures, puis les ruines du Municipium Trajani. Julie m'explique le nom de la petite ville d'Adamclisi, d'origine turque, qui signifie « église de l'homme ». À Besarabi, ma femme ne se lasse pas de contempler des jacinthes sauvages, des œils de faisans printaniers et des pivoinés des steppes. Nous goûtons le vin local, le Murfatlar, qui accompagne agréablement le dessert et possède un bouquet rare de fleur d'oranger. La plage d'Agigea, au sable fin, nous prépare à de bons bains de mer. La station d'Estorie Sud possède quelques hôtels neufs du début du siècle et nous en apprécions tout le confort. Au retour, nous faisons une incursion à Terehirghiol, célèbre par ses bains de boue curatifs que nous nous contentons de regarder. La voiture roule très bien. Je ne vais pas vite et prends tout mon temps. Je découvre la décontraction. Mille Dieux que c'est bon ! Julie, de plus en plus charmante, ne connaissait pas plus que moi les vraies vacances en toute liberté.

À notre retour, nous constatons que la « librairie » a bien marché. Ionna, tout heureuse, nous avoue que sa solitude lui a donné de l'assurance. Toutefois, elle déplore l'état de santé d'un vieil oncle et demande à son tour de partir pour l'assister lors de ses derniers moments.

— Partez dès maintenant et prenez le temps qu'il faut. Je regrette que ce soit dans cette malheureuse perspective, répond Julie. Tenez-moi au courant.

Les jours passent tranquilles et doux. Je m'aperçois des bienfaits que la vie en commun peut apporter, mais observe néanmoins de près les mouvements politiques roumains et étrangers. Ferdinand I^{er} est mort en 1927 et j'ai assisté, comme bien d'autres résidents, à la naissance de la « garde de fer » dirigée par Corneliu Zlea Codreanu. Durant cette période de transition de trois ans, il lui fut facile de rallier à sa cause tous les mécontents. Le roi en mourant avait laissé son trône à un enfant de six ans, Michel, dans l'impossibilité de régner. Le gouvernement appelle enfin au pouvoir le roi Carol II qui tente de diriger le pays avec l'aide des partis politiques traditionnels. La crise économique, après avoir frappé les pays d'Europe de l'Ouest dont la France, s'étend désormais aux pays de l'Est.

Ionna est revenue après avoir fermé les yeux de son oncle. Ce dernier lui laissant une grosse somme en héritage, elle propose à Julie de racheter la librairie, ce que nous acceptons.

De mon côté, je traite une nouvelle fois la revente de métal avec Tuttarescu, mon grand barbu de Resita.

La Roumanie n'échappe pas à la tourmente de la Seconde Guerre mondiale. Des jeunes, tout excités par les discours bellicistes et les musiques militaires tonitruantes, s'opposent à leurs pères qui, eux, ont

lutté jadis contre les Allemands. Rapidement, les rations alimentaires diminuent, et les boutiques se vident. L'occupant nazi exige beaucoup et se sert généreusement. La radio et la presse perdent leur esprit et leur langage plein d'humour et de charme. Elles sont désormais aux ordres du pouvoir pro-nazi. La délation, que je hais par dessus tout, devient monnaie courante. Nous vivotons, ma femme et moi, protégés par notre amour, veillés par notre amitié.

XIV

Julie me reparle souvent de la Moldavie et finalement nous achetons de la terre pour y cultiver fleurs, légumes et fruits. Le doux climat qui enveloppe Foscani, la richesse du sol m'encouragent à devenir paysan. Dans notre petit trou, nous ressentons moins la présence nazie. J'aurai soixante-quatorze ans dans trois jours et je me sens en pleine forme. Lorsque je regarde cette terre, je ne peux m'empêcher de la comparer à la mienne, là-bas, très loin, sur les bords du Cher. Alors je m'assois, me prends la tête dans les mains et rêve très fort. Il me semble retrouver, durant quelques fugitifs instants, les odeurs de ma terre et même le bouquet d'une fillette de ce blanc de Thésée si cher à mon père. Ici, l'herbe raidie par le gel ne peut se confondre avec la nôtre qui, même par grand froid, reste souple sous le pied. Aujourd'hui, j'étends du fumier à la fourche. Son parfum me réchauffe le cœur. Tout naît de la putréfaction. C'était le sujet que j'avais choisi pour mon dernier travail en loge. L'occupant marque le pays de son empreinte chaque jour un peu plus. Des Juifs ont été déportés, d'autres tués lors de pogroms ; les loges maçonniques ont été fermées ; le pouvoir fait aussi une chasse odieuse aux Tziganes. Le Parti communiste a été démantelé, mais le courage de ses militants clandestins font de lui la principale force de résistance du pays. Nous autres Français avons été répertoriés, fichés comme tous les étrangers en Roumanie. Quand cette boucherie finira-t-elle ? Antonescu, l'homme de Berlin, parade avec ses fantoches et, à ma grande honte, les grossistes acheteurs de notre production fournissent ces saligauds. Il est midi et demie. J'espère apercevoir mon petit bout de femme, portant dans ses bras un panier contenant mon casse-croûte. Après une heure d'attente, je crois reconnaître de loin Vasile, un des jardiniers qui s'occupe de mes serres. Il court à ma rencontre, les mains vides. Je vais au devant de lui.

— Monsieur, Madame est très malade, viens vite.

Je laisse tout sur place et bondis vers la ferme. En voyant la mine

des ouvriers réunis dans la cour, je sens en mon cœur un terrible pressentiment. Le docteur du village s'approche :

— Elle n'a pas souffert, Monsieur.

Agenouillé près de notre lit, j'arrose sa main de mes larmes et admire son visage tranquille. On croirait qu'elle sommeille. Julie allait avoir soixante-dix ans. Depuis quelque temps, elle portait la main sur sa poitrine de temps à autre. Un jour, je m'en étais inquiété.

— Ne crains rien mon chéri, je me suis cognée contre l'angle de la table comme l'idiote que je suis. Je me mets de la pommade à base de graisse de marmotte. Ça va passer.

Je retrouve mon panier sur la table de la cuisine. La tête d'un bouquet en dépasse, à côté d'un petit paquet au papier défroissé pour faire plus beau. En ouvrant ce dernier, je découvre une cravate tricolore en laine accompagnée d'un petit mot : « Bon anniversaire mon amour. ». Ainsi le bonheur a pris des ailes de corbeau ! Je reste seul, éperdument seul. Je souhaite ardemment mourir pour la rejoindre.

Son corps repose au cimetière de Foscani dans l'enclos des chrétiens. J'ai moi-même taillé la pierre qui la recouvre. Mon dernier cadeau ! Je passe mon temps assis sur un banc dans la cour espérant percevoir le bruit de ses petits pas, son rire ou le son de sa voix. Une vieille vient me préparer les repas et nettoyer ma tanière. Je veux partir, quitter cette propriété, vendre tout. Un grossiste me fait une proposition. Sans discuter, je l'accepte. Ma valise dans une main, ma canne de compagnon dans l'autre, je marche droit devant moi et ne me retourne pas. J'emporte dans mon cœur le plus beau, le plus intime des secrets : la richesse du bonheur que j'ai vécu.

Je passe par Buzau et arrive quatre jours après à Bucarest. Je me dirige tout droit à la librairie où Ionna me reçoit comme un ami. Nous pleurons ensemble et nous rappelons tout un passé fait de petits mots, d'images et de silences. Blanchon, prévenu de mon arrivée, m'héberge. Tous les amis viennent me voir et veulent faire des tas de choses pour moi. Mais je ne peux rester chez mon ami, nous y sommes venus trop souvent Julie et moi. J'emménage dans une petite chambre avec cuisine que m'indique Ionna. Là, les souvenirs me harcèleront moins.

L'Union des Français devient mon refuge pour la journée. Des personnes dévouées y œuvrent pour le renom de la France. Je les considère comme les membres de ma dernière famille dans ce Bucarest en folie. Je m'installe à la bibliothèque dans un fauteuil pour lire des récits de voyage. À midi je grignote dans un petit restaurant grec et le soir je me contente d'un bol de lait et d'un morceau de pain. Du pain ! si l'on peut appeler ainsi cette immonde boule grise, marron, noire, fabriquée avec toutes les raclures et poussières de céréales indéfinies. Acheté comme un produit rare, il durcit immédiatement et

craque sous mes mauvaises dents. Chacun a droit à deux cents grammes par jour. J'ai appris qu'en France la situation était la même. Décidément pour être satisfait, ce peuple de barbares ne peut se passer d'un Attila à sa tête. Finis les apéritifs chez Mircea ou Tripco, les vins blancs secs, les rouges généreux ! Tout s'envole, dilapidé. Oh ! bien sûr, une sorte de marché noir existe pour les riches, ceux qui évoluent à l'ombre du pouvoir. En ville, la misère touche chacun. Monsieur Thevenin, un brave homme membre de notre communauté, me donne un petit verre de Tuica le lundi. Je lui trouve un goût un tantinet frelaté, mais cela me rappelle tout de même le bon temps. Les Tziganes ont été à peu près tous exterminés. Je pense souvent à ces hommes gais, musiciens, qui respectent la Kalderash ou la loi basée sur le code de l'honneur. Trois des leurs travaillaient dans notre ferme, mais ne restaient pas au-delà d'une saison. Le goût de la liberté ressemble à celui du miel sauvage, il a les senteurs des arbrisseaux, des fleurs, des fruits, du hasard et du vent. Le maréchal Antonescu a pris le titre de Conducator. Quelle prétention de malade ! Il a entraîné la Roumanie dans les sillons tracés par Hitler à travers la campagne de Russie. Ses divisions parties hors du pays ne reviendront jamais. Le Roumain reste avant tout un latin et ce mariage forcé, contre nature, qu'il subit, se terminera par un divorce sanglant puisque six cent mille des leurs périront. J'observe, écoute et prends des notes simplement parce que je suis un témoin de mon temps. Après le décès de Julie, j'ai éprouvé le désir de rentrer en France, chez moi. Ce rêve ne peut se réaliser, car les étrangers n'ont pas le droit de voyager librement et je n'ai aucune envie de me retrouver dans un camp, condamné à une mort lente.

Ma sœur Marie est décédée. Je l'ai appris par une carte de la Croix-Rouge qui a mis des mois à me parvenir. Ainsi celle avec laquelle je me sentais le plus proche a rejoint mon père et ma mère.

De temps à autre, le sommeil me prend et m'arrache à la lecture. Des photos de ma jeunesse et de ma vie d'homme chevauchent mes rêves. Je me réveille en larmes. Attendre, attendre ! L'homme serait-il, depuis sa naissance, condamné à ce verbe qu'il occulte et remplace par celui de vivre. Quelle illusion ! Quelle comédie !

Nous apprenons, sous le manteau, que les boches viennent d'être encerclés à Stalingrad. Von Paulus s'est rendu. Quelle victoire ! Quelle boucherie ! Les vents tournent, nous le sentons tous. L'espoir pointe le bout de son nez.

Le sucre manque toujours à Bucarest. J'en achète un peu à prix d'or chez un Turc qui trafique. Marinescu a une crise cardiaque, il est dans un état désespéré. Blanchon passe me voir ; lui, déjà maigre, a encore fondu. Ses os semblent cliqueter lorsqu'il marche ou lève les bras. À l'ambassade, on se fait tout petit et l'on ne parle presque plus.

Une sorte de léthargie nous envahit tous. Ionna me rend visite tous les mois. Elle vivote en vendant des livres d'occasion qui n'intéressent personne, ou si peu ! Brunesco, vieillissant lui aussi, se calfeutre dans sa maison de campagne. Il m'écrit presque en s'excusant qu'un de ses fils combat sur le front de l'Est. Des gens au regard plombé sillonnent les rues d'une ville morte. Bucarest la volubile s'enveloppe de silence. De temps à autre, un défilé militaire, musique en tête, attaque nos tympanes de son pas lourd et cadencé sur les pavés. Le badaud ne s'y intéresse plus. Il attend d'autres choses, d'autres uniformes, d'autres airs. Durant les hivers rudes, on enterre beaucoup de gens de mon âge et des enfants. Parmi les livres, je découvre l'histoire de Dracula, appelé aussi Vlad Tepes ou Vlad « l'empaleur ». Ce Valaque, fils d'une puissante famille, aurait fondé Bucarest aux environs de 1450. Collectionneur impénitent de pals qu'il utilisait par plaisir sur son entourage, ce monstre voulait se faire passer pour un redresseur de torts. Il adorait voir couler le sang des voleurs et des assassins véritables ou reconnus par lui comme tels. Le livre de Bram Stoker mixte les penchants de ce personnage avec celui d'une châtelaine de Csejthe, Élisabeth Bathory qui se gorgeait de vampirisme pour vivre. Le lourd secret de la tombe de Dracula à Snagov garde toujours son mystère. Mes amis se moquent de moi gentiment en me voyant plongé dans ce livre mais j'avoue apprécier sur mes vieux jours les histoires fantastiques.

Le 20 avril 1944, les socialistes et les communistes de la clandestinité créent « le Front Uni » et, le 20 juin, ils rejoignent les partis d'avant-guerre dans « le bloc national démocratique ». Les troupes russes avancent sur un front qui s'étend de Iasi à Kichinev. Les actes de sabotage des résistants se multiplient. Nous assistons alors au plus beau renversement politique de l'histoire roumaine. Le 23 août, le roi demande l'armistice et le maréchal Antonescu est arrêté tandis que le gouvernement est dissous. Des brigades roumaines libres prennent les points stratégiques pour pallier une contre-offensive allemande ou fasciste. Le 30 du même mois, les armées soviétiques de Malinvoski et Tolboukhine entrent à Bucarest. Cinq cent mille Roumains, souvent mal armés et mal équipés, partent à la reconquête de leur pays. En deux mois, la Transylvanie est libérée puis le Banat, côté Yougoslave. Le sourire revient sur les visages. Les journaux réapparaissent en toute liberté, mais le ravitaillement se trouve toujours très contingenté. Mes mains touchent le fond de mes poches. Quelques amis m'aident à régler le loyer de mon petit logement. Je suis fatigué, malade, sans ressort. Je vis d'une petite allocation de 2 000 lei que me verse notre ambassade. Je supporte la charité avec peine. Je veux rentrer en France, mais les Soviétiques refusent aux étrangers tout voyage. Je vis tout petitement, comme une bête qui hibernerait. Ionna ne m'oublie

pas, et s'occupe de moi avec une gentillesse qui réchauffe mon vieux cœur. Brunesco m'emmène en voiture chez lui afin de passer quinze jours à la campagne. Il me donne des vêtements et m'offre du vin. Je dors beaucoup au bon air et fais quelques promenades dans le grand jardin. Cortica, veuf, a ses enfants à Craiova. Une petite bonne, très brune, à la bouche gourmande s'occupe de lui. Lorsqu'elle se penche pour passer la serpillière sur le sol les yeux de Brunesco s'allument et ses mains s'agitent. Blanchon ne peut rouvrir la loge « le Travail ». Les nouveaux occupants préfèrent que les esprits ne réfléchissent pas trop. Corneliu est mort de fatigue en prison. Ainsi était libellé l'acte de décès. L'ambassade de France a changé de patron. Il m'arrive de temps en temps de bavarder avec lui.

Les mois passent... L'autorisation de sortir du pays n'arrive toujours pas, malgré les démarches entreprises. J'attends, espère et n'y crois plus trop. Je finirai mes jours sur une terre étrangère et irai peut-être rejoindre ma Julie dans le petit cimetière de Foscani. Ma santé se maintient tant bien que mal. On me donne le titre honorifique de doyen des Français, mais en moi-même je préférerais laisser la place au suivant.

Les saisons font tourner la roue du temps. La mort ne m'a pas encore choisi. Un jour on m'annonce que, vu mon âge, les autorités veulent bien me laisser partir. J'entame la millième démarche administrative. Tout va bien, mais rien ne se passe et on ne me précisera jamais la date de mon départ. Alors, une nuit, il me vient l'idée d'écrire à Jean-Paul Boncour, le fils du médecin de Saint-Aignan, qui fait carrière dans la politique. Je me présente à lui en quelques mots, et lui demande d'aider un vieux compatriote ami de sa famille. Environ deux mois après, l'ambassade de France m'apprend qu'on me réserve une place dans un avion d'Air France qui transporte le courrier et quelques rares voyageurs officiels entre Bucarest et Paris. Je lis et relis l'autorisation des Russes relative à mon transfert. Sur le moment je n'y crois pas mais, tout heureux, je me rends à l'évidence. L'Union des Français organise une petite fête à l'occasion de mon départ. Un grand jour ce 4 octobre 1949 ! Je les remercie tous par quelques mots qui me viennent des tripes. Un secrétaire de l'ambassade me prend à bord d'une voiture jusqu'à l'aéroport d'Otopenie.

— C'est un DC 3, monsieur Bernardeau, m'explique le secrétaire. Dans quelques heures vous serez au Bourget. Bon voyage !

— Merci Monsieur, merci de vous être dérangé.

L'avion vibre de partout. Je suis secoué comme un vieux prunier. Dans la carlingue, à mes côtés, se trouve un général français tout jeune qui a fière allure. Son ordonnance est assis derrière lui. Mes bagages ne pèsent pas lourd, une valise contenant quelques vêtements,

mes carnets de notes, dont plusieurs ont disparu ou que j'ai oubliés, et une photo de Julie en compagnie d'Ionna. Je tiens entre mes jambes, des deux mains, ma canne de compagnon.

Au Bourget, on me met dans une pièce toute neuve, mais très triste. Deux infirmières me prennent en voiture pour m'amener à Vitry-sur-Seine qui est, paraît-il, un centre de triage. Triage ! Ce nom m'agace ! Je me souviens de ma mère qui triait les lentilles dans une assiette et évacuait les petites pierres ou les déchets. Qui suis-je ? Un déchet ou un vieux légume tout sec ? Je passe devant un médecin énergique et pressé, puis devant des fonctionnaires mollassons. Voilà ! On me donne mes papiers. Je suis affecté à l'hospice de Château-Gontier. La géographie française me revient en mémoire. Je pars en Mayenne. Cette rivière se jette dans la Maine et la Loire. Ah ! la Loire et le Cher. Le retour, le presque retour aux sources. Ma vie a commencé là et j'y reviens pour fermer les yeux. Ici tout le monde est gentil avec moi. Je mange peu et dors beaucoup. La fin d'automne, en Mayenne, dégage un charme particulier fait de touches de douceur angevine mêlées à des relents de terre légèrement sablonneuse. Dans ce beau pays aux petits reliefs d'un vert cru, les troupeaux de vaches paissent avec tranquillité. Venu en train depuis Paris, que je n'ai fait que traverser, j'ai aperçu Laval. Ma canne ne me quitte pas. À table avec les autres vieux et vieilles, je la pose derrière moi, contre le mur, près de la fenêtre et la surveillance d'un œil jaloux. Les pensionnaires se moquent un peu de moi et de mes rubans flottants, mais je ne prête aucune attention aux réflexions. Le dimanche suivant mon arrivée, on veut absolument que j'assiste à la messe dans la chapelle voisine. Je refuse d'abord aimablement, puis avec rudesse. L'après-midi même, le ratichon de service vient bavarder avec moi. Il désire des explications. Poliment, mais avec fermeté, je lui déclare que je suis et reste un homme libre et de bonnes mœurs qui réclame simplement des autres la tolérance qui est la mienne.

— Mais pensez à votre âme, il faut la sauver !

— En avez-vous déjà rencontré une ?

Ma réponse interrogative le surprend. Il rit pour gagner du temps.

— L'âme existe. Il n'est pas nécessaire de la voir. C'est une certitude.

— Je ne vous empêche nullement d'en être certain, car elle fait partie de votre fonds de commerce mais nous n'emploierons jamais le même vocabulaire. Gardons chacun nos conceptions sur la vie.

— Je ne vous parle pas de la vie, mon Fils. La mort n'épargne personne !

— Ma vie je l'ai faite, dirigée et subie à tour de rôle. Je me sens en paix avec moi-même. Lorsque le dernier moment viendra, je fermerai les yeux, ou une main abaissera mes paupières. C'est tout.

— Et Dieu ? Vous oubliez le jugement de notre Seigneur ?

— J'ai connu dans mon village un seigneur, un prince, qui voulait régner sur tous. Mon père a payé un lourd tribut pour avoir osé lui dire non. Moi, durant toute mon existence, je ne me suis incliné que devant le travail, la rectitude, la parole donnée, la fraternité. Le mystère de « l'après-mort » ne m'intéresse pas. Allez prêcher vos boniments à ceux auxquels vous voulez inoculer la peur. Je suis trop vieux pour trembler devant ces fadaises. Merci de votre visite. Raccompagnez-vous tout seul.

Le corbeau hausse les épaules en maugréant. Le froid m'envahit brusquement, j'éternue et me mets à tousser. Le soleil, passé au-dessus des toits, commence sa lente descente. Je rentre au dortoir, retrouve mon petit lit et me couche en tentant de rattraper ma couverture. Une infirmière arrive et s'étonne de me trouver là. Posant sa main sur mon front, puis me prenant le pouls, elle dit simplement :

— Vous avez de la fièvre. Déshabillez-vous et couchez-vous, je vais vous donner de l'aspirine.

Le temps passe... J'ouvre enfin les yeux. Je ne reconnais pas la peinture des murs. Devenue blanche, elle me fait penser à celle des hôpitaux. Debout, devant moi, un médecin portant des écouteurs pendus autour de son cou me dévisage.

— Continuez le traitement, Mademoiselle notre malade se remettra de sa bronchite. Dans une semaine ou deux, nous pourrions organiser son transfert.

— Où est ma canne ? demandé-je assez fort pour qu'on me comprenne.

— À côté de votre lit.

— Ah bon !

Les jours suivants on m'oblige à me lever, mais mes jambes me portent mal. En m'aidant de ma canne, j'atteins le fauteuil. Le mot « transfert » me revient en mémoire. Vais-je encore devoir voyager ? Et où ? Pourquoi ? Une dame, aux lèvres très minces, m'explique :

— Le comité d'entraide aux Français rapatriés vous prend en charge. Il a pu vous obtenir une place en Seine-et-Marne, au château des Brullys. Vous serez mieux qu'ici. Ne vous inquiétez de rien, et profitez de votre chance.

J'ai du mal à digérer cette nouvelle. Je ferme les yeux pour que ma visiteuse me quitte afin de réfléchir en paix. Après tout, cela m'est égal. Moi aussi, j'habiterai un château. La vie a de ces bizarreries !

Petit à petit, je me remets et fais le tour de la salle commune que j'ai réintégrée. L'idée de quitter ce dortoir où les crachotements, les pets, les cris cauchemardeux me réveillent souvent, devient une perspective agréable. Une ambulance vient me prendre un matin. Nous roulons longtemps, très longtemps. Et puis le chauffeur coupe le

moteur. Un silence m'enveloppe subitement. Des voix, des bruits de pas autour de la voiture le rompent. Voilà ma destination finale ! Des dames, sourires aux lèvres, m'aident à descendre. J'admire mon château flanqué de deux ailes formant des saillies. Un escalier central conduit à une double porte aux grandes vitres.

— Montez doucement, monsieur Bernardeau, nous avons tout notre temps. Voilà le hall ; à droite, le salon. Passons par ce couloir. Nous vous avons gardé une chambre d'où vous pourrez voir les cèdres et séquoias bicentenaires du parc ainsi que les parterres des dernières fleurs.

J'avance, ma canne à la main, soutenu de l'autre côté par un bras jeune et fort. J'entre dans mon nouveau domaine. La pièce, assez grande, est garnie de vieux meubles qui brillent et sentent l'encaustique. À côté du large lit, deux fauteuils font face à une table solide agrémentée d'un vase et d'un bouquet. La grande armoire ressemble à celle de la rue des Tanneurs. On m'indique, dans un coin, le cabinet de toilette et les waters.

— Voulez-vous que j'installe vos affaires ?

J'acquiesce de la tête puis m'assieds dans un fauteuil.

— Merci Madame pour vos gentilleses. J'aime cet endroit.

L'autre fauteuil est vide à mes côtés. Je me sens tout drôle. Ma canne à la main, j'attends, j'attends. J'attendrai...

ÉPILOGUE

Adolphe Bernardeau est décédé le 4 mars 1952 à neuf heures quarante-cinq minutes.

Il avait quatre-vingt cinq ans.

BIBLIOGRAPHIE

Ils voyageaient la France de Barret & Burgand – Hachette.

Les compagnonnages en France de Emile Coornaert – Éd. Ouvrières.

Le compagnonnage en France de Jean-Pierre Bayard – Payot.

Symboles fondamentaux de la Science Sacrée de René Guenon – Gallimard.

Etudes sur la franc-maçonnerie et le compagnonnage de René Guenon – Gallimard.

La franc-maçonnerie du bois de Jacques Brengues – Éd. A.B.I.

Les annales politiques et littéraires ; Compte rendu des sociétés savantes de 1906 ; Dictionnaire Général de Biographie et d'Histoire de Dezobry & Th. Bachelet – Delagrave.

Encyclopédie de Dalember et Diderot du XVII^e siècle.

Les hauts lieux historiques de France – Bordas.

Des Hommes et des activités autour d'un demi-siècle – B.E.B.

Le tour du monde de Charles & David Livingstone.

L'Afrique Orientale d'André Bourde – Que sais-je ?

Voyage côte Orientale d'Afrique de Mgr Gaume Éd. Gaume Fres & J. Duprey.

La piste fauve de Joseph Kessel Gallimard.

Roumanie de Michel Louyot – Petite Planète.

Revue Philomatique de Bordeaux, années 1897-1898.

FIN

[1] Rastichon ne deviendra rastichon que vers 1883.

[2] École où l'on pratique l'amour et la culture de la science.

[3] Guépin étant le surnom donné aux Orléanais.

[4] Les Enfants de Salomon (Compagnons du Devoir et Liberté) : les Indiens ou Loups pour les charpentiers.

— Les Enfants de Maître Jacques (Compagnons du Devoir ou Dévorants) : les Chiens.

— Les Enfants du Père Soubise (Compagnons Libres du Devoir) : les Renards.

Toute société initiatique revendique un fabuleux passé. Les légendes sont colportées par voie orale. Les Devoirs de Salomon, du Père Soubise et de Maître Jacques établirent leur filiation par un rituel de métier basé sur un art de bâtir rattaché le plus souvent à la Bible. Durant des siècles, les partisans de ces familles se sont fait une véritable guerre jusqu'au moment où le nombre de leurs membres a diminué jusqu'à se confondre enfin. L'époque de cet ouvrage marque le début de la fusion entre ces tendances.

[5] Coiffure qui comporte une raie au milieu de la tête, les côtés du front dégagés et le milieu recouvert de deux petites boucles. Elle a été lancée par Victor Capoul, ténor français, né en 1839 à Toulouse.

[6] Anneau ou boucle d'oreilles en or porté à l'oreille droite avec quelquefois un petit pendentif représentant l'outil type du métier.

[7] Outil de charpentier dont les deux bouts acérés sont taillés l'un en ciseau l'autre en bédane qui est lui-même un burin étroit.

[8] Endroit mis au sec pour ériger une pile de pont.

[9] Le coltin est également un chapeau en cuir aux bords très larges protégeant la tête. L'expression « coltiner » vient de ces vêtements.

[10] Agrichon : ouvrier stable marié, avec enfants qui a droit à emporter gratuitement les rognures de bois du chantier pour se chauffer, à condition de ne pas les vendre.

[11] Expulsion d'un compagnon.

[12] Faire guilbrette : ensemble de gestes rituels très importants, aux modes variés, pratiqués lors des rencontres sur le Tour de France. Équivalent à une accolade rituelle.

[13] Atouchement rituel de reconnaissance.

[14] Doigt ou gant : sorte de préservatif en fil de soie tissé très serré. Il en existait de trois tailles.

[15] Paquebot anglais ayant réalisé en 1867 la traversée de l'Atlantique en 6 jours, 7 heures et 23 minutes.

[16] Sorte de billot rond monté sur trois pieds ayant au centre, sur sa partie plane, une cale ronde en fer en émergence pour poser le merain.

[17] Serpe ressemblant à un coupe-coupe pour tailler le merain en douve.

[18] Varlope renversée montée sur poutre de bois à quatre pieds.

[19] Instrument servant à assembler les douves et les maintenir en place pendant la construction d'un tonneau.

[20] Sorte de coin en fer.

[21] Dessus plat du tonneau fait de cinq bois taillés en cercle. Il existe des quatre, cinq et six pièces suivant le volume recherché.

[22] Bac rond à poignées évasé à sa base servant à recueillir le raisin avant le foulage aux pieds. On en fabrique également pour le beurre fondu, la viande salée et également pour recueillir les excréments.

[23] Raisin qui prend de la couleur.

[24] Mélange de café et de vin blanc ou rouge.

[25] Dirigé.

[26] Son adresse actuelle se trouve au 66 rue l'Abbé de l'Épée.

[27] Sète à partir de 1927.

[28] Comme l'affaire Dreyfus.

[29] Barrage fait de pieux et chaînes à l'entrée d'un chenal pour briser les vagues.